CHARLES MORICE

D'APRÈS DES DOCUMENTS ET DES MANUSCRITS INÉDITS

—

I

Charles Morice est venu de Lyon à Paris aux environs de l'année 1882. Cette année, et celles qui l'ont suivie, composent une époque littéraire curieuse et pleine de vie, généreuse, sincère, tout offerte au talent. Il est vrai que je ne l'ai pas connue : mais ainsi nous la décrit-on. Après la secousse romantique, on se lassait de la brutalité naturaliste comme de la froideur parnassienne. On attendait, on désirait, on s'agitait. Les éléments de ce qui deviendrait le symbolisme, avant d'être accordés, irritaient les uns, soulevaient d'enthousiasme les autres.

Vers 1885, écrit M. Ernest Raynaud (1), une violente effervescence se produisait dans le monde des lettres. Une nouvelle génération, arrivée à l'âge d'homme, voulut prendre sa place au soleil. Elle se heurta à l'hostilité opiniâtre des aînés. Tous les journaux, toutes les revues lui étaient systématiquement fermés. Cela tenait à une dissemblance d'humeur, à une incompatibilité d'idées extraordinaire. On eût dit que les désastres de 1870 avaient creusé un fossé profond entre les pères et les fils. L'âme française s'était transformée. Aux générations frivoles de l'Empire, éprises de gaudrioles et de flonflons, succédait une génération sérieuse, triste et concentrée; Mallarmé commentait Wagner, éveillait un frisson nouveau. Il n'y avait pas d'entente possible. Les nouveaux

(1) *La Mêlée symboliste*, I, p. 48.

venus, trop fiers pour acheter à coups de bassesses et de servilisme la place qu'on leur refusait, trop pressés d'agir pour se mettre à la file et attendre que la vieillesse ou la mort leur eût ménagé des vides, résolurent de marcher au combat avec leurs propres armes, créées de toutes pièces. Ils ouvrirent le feu. Tant pis pour qui se trouvait devant! Leurs aînés s'étaient montrés assez durs pour qu'ils pussent les traiter à leur tour en ennemis, sans avoir à s'embarrasser d'aucun scrupule. On assista alors à une véritable levée de plumes, à un pullulement agressif de journaux et de revues dont la nomenclature composerait un volume...

Et René Ghil (2) :

...Que se passait-il aux mêmes temps (1883-1884) sur la Rive Gauche?... Quelque chose d'épars, mais une sorte d'innervation, pourtant : vie amorphe où peu à peu s'allaient préciser des souvenirs livresques à travers quoi on trouverait prétexte à poésie, — comme entre rêve et veille, où l'on ne se souvient pas assez pour surgir à l'unitive sensation du passé et du présent, et en déterminer une limite...

...En cette lenteur travaillant presque à vide, s'évertuent pourtant des gestes truculents, comme de parade sur des tréteaux de Bas-romantisme...

...Mais quasi tous, talents de grossière matière, dépourvus même d'un sens de recréation des inspirations antérieures dont ils saisissaient impulsivement d'immédiats aspects, ils devaient être annihilés, et sans qu'on s'en aperçût, dès la prime émotion tumultueuse du grand Mouvement poétique tout à coup en puissance en 1885...

Malgré, pour ce qui concerne les premières de ces lignes, la tristesse de l'assaut vers « la place » qu'elles relatent sans étonnement, et pour les dernières leur manque évident de simplicité, je les rapporte à cause du fait exact qu'elles peuvent contenir.

Manifestant un effort multiple, un peu désordonné, de nombreuses petites revues : car « les petites revues ont une importance particulière pour les poètes, dont elles accueillent d'abord les œuvres, par fragments, et

(2) *Les Dates et les Œuvres*, p. 6.

pour la critique littéraire qui ne paraît souvent que là (3) ».

Ces revues, Charles Morice nous en fera l'énumération (4) :

La *Jeune France,* après dix ans d'une vie besogneuse, périt pour avoir voulu contenter tout le monde. — La *Revue Contemporaine* a vécu moins longtemps et laissé plus de traces. Sa rédaction manquait non pas de mérite, mais d'ensemble : Adrien Remacle, Edouard Rod, Emile Hennequin, Joseph Caraguel, Edmond Haraucourt, Charles Henry, Gabriel Sarrazin, Charles Vignier, Mathias Morhardt, Jean Moréas, Ernest Jaubert, Laurent Tailhade, Paul Adam, Paul Margueritte, Maurice Barrès et moi, toute la jeune génération a témoigné dans cette Revue où quelques maîtres aussi collaboraient : MM. de Banville, Leconte de Lisle, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam... Mais ses directions, multiples, avaient trop de jeu. C'était l'expression de plusieurs volontés qui s'apparentaient sans s'unir. Le succès prouva une fois de plus que le régime parlementaire en littérature est impossible : la vieille « république des lettres » n'a jamais été qu'une collection de petites et de grandes principautés. — *La Vogue* fut un charmant vide-tiroir, où déjà toutefois se posait une candidature personnelle. Là encore restent bien des traces jeunes. Peut-être la plus nette et la plus précieuse est celle de Jules Laforgue. — Mais il faut écarter *Le Scapin,* essai d'un essai de groupe, bien sincère et bien jeune, trop. — *La Revue wagnérienne* est par excellence de ce temps. Elle aussi a vécu, mais elle s'était prescrit cette limite. Son nom indique le sens qu'elle a voulu, qu'elle a réalisé: non pas la vulgarisation, mais la précision des doctrines esthétiques de Wagner. Par ce périodique très utile, dirigé très bien, avec un sentiment très net du vrai chemin, Edouard Dujardin et Téodor de Wyzewa ont pris un soin qui n'est pas superflu. — La première *Revue indépendante* est l'œuvre de Félix Fénéon, qui avait déjà fait *La Libre Revue,* moins importante. Le principe ancien d'un assemblage étranger à toute préentente de doctrines y présidait. La seconde série de la *Revue Indépendante,* magazine de littérature et d'art, est plus significative. Elle prétendait rester étrangère aux « vaines agitations décadentes », mais

(3) Remy de Gourmont : *Promenades littéraires,* IV, p. 33.
(4) *La Littérature de Tout à l'heure,* p. 297 et suiv.

là n'est pas son vrai sens. D'abord elle fut dirigée par Dujardin et Fénéon, et à peu près écrite par Téodor de Wyzewa. Puis Gustave Kahn y entra, l'absorba. Téodor de Wyzewa disparut, Gustave Kahn prit la direction de cette revue où, chaque mois, pendant près d'un an, il donna l'exemple ou la théorie, les deux parfois, d'une littérature très personnelle. — D'autres recueils ont lieu; à peine et c'est tout. — Un seul, *Le Décadent*, mérite d'être nommé, à cause de son excès d'être grotesque et qui fait regretter d'y rencontrer parfois des noms chers, tel celui de Laurent Tailhade. Mais cet excès a lui-même sa valeur démonstrative. Ce qui fait cette petite feuille si ridicule, c'est qu'elle se croit l'organe d'une Ecole, en un temps où ce mot n'a plus de signification. Nulle doctrine, d'ailleurs; d'abord le nom de M. Paul Verlaine fut écrit à toutes les lignes par des bien intentionnés : depuis, M. Paul Verlaine s'est complètement séparé, littérairement, du « groupe décadent », un groupe factice autour d'idées absentes. Je ne doute pas que ces jeunes gens ne soient « animés du plus pur amour des belles-lettres », ce qui est quelque chose de touchant et d'insuffisant. S'ils n'avaient l'involontaire mérite de prouver combien toute prétention d'école littéraire est désormais surannée et chimérique, je les aurais laissés à leur naturel néant. — La même démonstration avait été faite antérieurement par Jean Moréas et Paul Adam qui fondèrent *Le Symboliste*, organe éphémère (4 numéros). Paul Adam y disait, entre autres inutilités, qu'il ne nous reste rien à lire de toute la littérature du XVIIe siècle. Moréas y faisait de grands efforts pour écrire en magnifique charabia. Ceux qui aiment ces deux jeunes écrivains de réel talent regrettaient tant de peine perdue... Au commencement toutefois, aux temps préhistoriques... paraissait une petite feuille littéraire qui s'appela d'abord *La Nouvelle Rive Gauche*, puis *Lutèce*...

Singulières et, disons-le, magnifiques assemblées. Mais fort diverses : on y voyait des survivants du naturalisme, des survivants du Parnasse; et l'inventeur de la « Poésie scientifique », René Ghil, et Moréas, fondateur futur de l'Ecole romane; un Bourget, un Paul Adam, une Rachilde, un Dumur allaient se dégager pour marcher hardiment chacun vers son œuvre. N'importe, parmi cette petite foule, une idée, à cette heure, se levait, encore trou-

ble, à peine formulée, déjà vivante. Efforts peut-être déréglés, agitation qui à plusieurs semblait puérile. Cependant, le symbolisme naissait.

Ce qu'il fut? J'aime beaucoup ces lignes de M. Gustave Kahn (5) :

L'union entre les symbolistes, outre un indéniable amour de l'art et une tendresse commune pour les méconnus de l'heure précédente, était surtout faite par un ensemble de négations des habitudes antérieures. Se refuser à l'anecdote lyrique et romanesque, se refuser à écrire à ce va-comme-je-te-pousse, sous prétexte d'appropriation à l'ignorance du lecteur, rejeter l'art fermé des Parnassiens, le culte d'Hugo poussé au fétichisme, protester contre la platitude des petits naturalistes, retirer le roman du commérage et du document trop facile, renoncer à de petites analyses pour tenter des synthèses, tenir compte de l'apport étranger quand il était, comme celui des grands Russes ou des Scandinaves, révélateur, tels étaient les points communs.

C'est dans le même sens que Remy de Gourmont, dont la pénétrante intelligence est si précieuse pour l'étude de cette période, écrit (6) :

Réellement, on voulait n'importe quoi, excepté des peintures satisfaites de la condition présente et de la litière,

Où le bétail heureux des hommes est couché.

Et M. Ernest Raynaud (7) :

...L'action des Symbolistes et des Décadents contre la littérature en vogue était parallèle. Ils avaient les mêmes haines et les mêmes admirations. Ils étaient pris du même désir d'introduire dans leurs vers plus de mystère, plus de rêve, plus de musique et de substituer au mode narratif et didactique une méthode synthétique aux raccourcis violents. Les uns et les autres sentaient le besoin de s'affranchir de formules surannées et de reformer la prosodie...

(5) *Symbolistes et Décadents*, p. 51.
(6) *Promenades littéraires*, quatrième série, p. 15.
(7) *La Mêlée symboliste*, I, p. 117.

M. Edouard Dujardin, dans un très intéressant article sur *La vivante continuité du symbolisme* (8), écrit :

La poésie toute d'extériorités du romantisme et surtout du Parnasse nous répugnait; le naturalisme alors en vogue nous inspirait l'horreur. Il n'est question que de l'âme chez les poètes de 1886... Cette réalité essentielle, cette vie intérieure, les classiques l'auraient cherchée dans la direction de ce qu'ils appelaient la raison; nous la cherchâmes dans la direction jusque-là méprisée, on dirait aujourd'hui refoulée, de l'inconscient... Schopenhauer vint ici à notre secours. En établissant l'opposition fondamentale du monde de la « Représentation » et du monde de la « Volonté de Vivre », il nous enseignait que, si le premier relevait des arts basés sur le concept, le second lui échappait complètement. Le Symbolisme érigea en souverain principe la différenciation des deux domaines... Délibérément, nous assîmes la poésie sur le trône schopenhauérien de la musique.

Le symbolisme de Mallarmé, — et celui aussi de l'école symboliste, — M. Albert Thibaudet le définit (9) « un lyrisme replié sur lui-même jusqu'à trouver son essence dépouillée, froide et pure ». Bien que cet écrivain conteste qu'il faille « relier l'idéalisme de Mallarmé à des racines philosophiques », il est difficile de séparer sa formule de celle qu'emploie M. Camille Mauclair (10) :

Pour lui, les idées pures étaient les seuls êtres réels et virtuels de l'univers, alors que les objets et toutes les formes de la matière n'en étaient que les signes... Tout objet est le symbole passager de son idée mère.

Ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin l'étude du Symbolisme, ni de rappeler toutes les campagnes qu'il suscita. Il m'apparaît, pour le définir en peu de mots, et par les termes vagues qu'exigent les limites mal tracées de toute école littéraire, particulièrement de celle-ci : un mouvement contre la rigueur parnassienne et la lourdeur naturaliste, tendant à une poésie plus libre, plus

(8) *Le Mercure de France* du 1er juillet 1924, p. 60.
(9) *La Poésie de Stéphane Mallarmé*, p. 67.
(10) *L'Esthétique de Stéphane Mallarmé* (dans *l'Art en silence*).

musicale, ensemble plus intérieure et plus lointaine.

Notons que cette recherche fiévreuse, difficile, cette marche à tâtons vers une lumière voilée, n'allait pas sans heurts ni malheurs; elle se faisait sous des regards étonnés, narquois. Il fallait être un poète pour comprendre l'effort tenté. Catulle Mendès loin, certes, de faire sienne la doctrine nouvelle, saura écrire — en 1900, il est vrai — avec le sérieux qui convient (11) :

> La plupart des poètes conçoivent et expriment une idée, en l'espérance qu'elle se développera, se répandra, se subtilisera, jusqu'à être plus qu'elle-même, sans renier sa source première; tandis que, pour les Symbolistes, l'expression actuelle de l'idée, et l'idée elle-même, n'importent pour ainsi dire pas, à la condition que le mystérieux prolongement en soit obtenu.

J'aime un esprit qui cherche à pénétrer la théorie qu'il réprouve. Mais les critiques entendus de la foule, Lemaître, Brunetière, France, les Symbolistes, en 1888, ne recevaient d'eux qu'un ricanement, dont je parlerai en donnant la réponse que lui fit Charles Morice.

Pendant notre période, déjà, Mallarmé et Verlaine dominaient la foule des jeunes poètes. Déjà, Stéphane Mallarmé exerçait, du petit appartement de la haute rue de Rome, où menaient tous chemins, ce pontificat réel et si étrange qu'il ne laisse pas de nous surprendre, nous qui n'en avons pas connu le charme. Un écrivain nous rapporte-t-il ses souvenirs de l'époque symboliste? Le plus cher est presque toujours celui de la visite à Mallarmé.

> Stéphane Mallarmé, écrit M. Gustave Kahn (12), a bien voulu dire que j'avais été son premier visiteur.

Ceci se passait en 1879; à l'automne de 1885, écrit le même auteur (13),

(11) *Rapport sur le mouvement poétique français*, p. 155.
(12) *Symbolistes et Décadents*, p. 23.
(13) *Ibid.*, p. 30.

Mallarmé montait les premiers degrés de la gloire, ses mardis soirs étaient suivis avec tant de recueillement qu'on eût dit vraiment, dans le bon sens du mot, une chapelle à son quatrième de la rue de Rome.

Le poète avait dépassé la quarantaine, vécu en province, à Londres, à Paris, d'abord isolé, méconnu, puis maître de rares esprits. Le curieux *A Rebours,* de Huysmans, venait d'appeler vers son nom une plus vaste attention.

C'est en effet une plaquette : *Quelques vers de Mallarmé,* que Huysmans, romancier naturaliste insatisfait, offre, en guise de lecture préférée, à son pauvre des Esseintes; à vrai dire elle était « reliée en peau d'onagre, préalablement satinée à la presse hydraulique, pommelée à l'aquarelle de nuées d'argent et nantie de gardes de vieux lampas... (14) ». Et cette disposition de ses poèmes aurait pu sembler opportune, et importante, à Mallarmé.

Mais, dépassant la bizarrerie, Huysmans écrit ensuite ces lignes singulièrement intelligentes :

Percevant les analogies les plus lointaines, il (Mallarmé) désignait souvent d'un terme donnant à la fois, par un effet de similitude, la forme, le parfum, la couleur, la qualité, l'éclat, l'objet ou l'être auquel il eût fallu accoler de nombreuses et de différentes épithètes pour en dégager toutes les faces, toutes les nuances, s'il avait été simplement indiqué par son nom technique. Il parvenait ainsi à abolir l'énoncé de la comparaison qui s'établissait, toute seule, dans l'esprit du lecteur, par l'analogie, dès qu'il avait pénétré le symbole, et il se dispensait d'éparpiller l'attention sur chacune des qualités qu'auraient pu présenter, un à un, les adjectifs placés à la queue leu leu, la concentrait sur un seul mot, sur un tout, produisant, comme pour un tableau par exemple, un aspect unique et complet, un ensemble (15).

Ce livre, *A Rebours,* si désagréable, quelque peu puéril, et laborieusement malsain, soyons-lui reconnaissants:

(14) *A Rebours*, p. 259.
(15) *A Rebours*, p. 261.

il a servi deux poètes. Il a servi Mallarmé. Aimons-le plus encore, puisqu'il a servi Paul Verlaine. En 1886, vingt ans après *Poèmes saturniens,* et après *Fêtes galantes,* et après *La Bonne Chanson,* et après *Sagesse,* et après *Jadis et Naguère,* Verlaine misérable, qui avait dû « faire les frais » de la plupart de ses recueils, acclamé par de rares disciples, était ignoré du public. Son entrée à l'hôpital Tenon, en 1886, écrit l'un de ses biographes (16), « lui valut dans la presse dix fois plus d'articles que ne lui en avaient procurés les deux éditions successives de son chef-d'œuvre : *Sagesse* ».

Tel est le vrai : il a fallu la sombre autorité de l'hôpital pour conférer un premier rayon de gloire, après vingt ans de travail et six ouvrages publiés, au poète dont est née la poésie moderne. Constatons-le avec une poignante tristesse, et admirons l'optimisme de M. Paul Souday, lorsque, traitant de la fortune des poètes, il s'écrie avec une évidente satisfaction (17) :

Savez-vous quel est le tirage du *Choix de poésies* de Verlaine? Le volume est actuellement au cent douzième mille!

Pauvre Verlaine! Pourquoi faut-il qu'il soit mort au mois de janvier 1896, et que le temps de sa vie ait été celui de sa misère?

Autant que de Mallarmé, Huysmans écrit de Verlaine les plus justes paroles. C'est le Verlaine de *Fêtes Galantes,* plus que le poète de *Sagesse,* que ce futur catholique comprend et aime. Et il trace ces lignes parfaites (18) :

Maniant mieux que pas un la métrique, il avait tenté de rajeunir les poèmes à forme fixe : le sonnet qu'il retournait, la queue en l'air, de même que certains poissons japonais en terre polychrome qui posent sur leur socle, les ouïes en bas; ou bien il le dépravait, en n'accouplant que des rimes

(16) Ch. Donos : *Verlaine intime,* p. 130.
(17) *Le Temps* du 26 septembre 1924.
(18) *A Rebours,* p. 246.

masculines pour lesquelles il semblait éprouver une affection... Sa personnalité résidait surtout en ceci : qu'il avait pu exprimer de vagues et délicieuses confidences, à mi-voix, au crépuscule. Seul, il avait pu laisser deviner certains au-delà troublants d'âme, des chuchotements de pensées, des aveux si murmurés, si interrompus, que l'oreille qui les percevait demeurait hésitante, coulant à l'âme des langueurs avivées par le mystère de ce souffle plus deviné que senti.

Pourtant, l'éloge liminaire nous semble faible (19) :

D'aucuns de ses livres, la *Bonne Chanson*, les *Fêtes galantes*, *Romances sans paroles*, enfin son dernier volume, *Sagesse*, renfermaient des poèmes où l'écrivain original se révélait, tranchant sur la multitude de ses confrères.

N'est-ce pas curieux : songer au moment où il fut nécessaire — et hardi — d'écrire que Verlaine « tranchait sur la multitude de ses confrères »? Et puis, non, ce n'est pas curieux. Il y avait cette foule : au-dessus d'elle un peu loin, déjà reculés dans le temps, les deux maîtres; Mallarmé, hermétique dans sa chapelle close, Verlaine tout livré dans les lieux publics, génial et misérable devant le comptoir du marchand de vin de la sombre cour Saint-François. Ils étaient maîtres, — d'un petit nombre. Ignorés de beaucoup ; discutés par plusieurs. Enviés, n'est-ce pas : maîtres. Et des yeux impatients déjà cherchaient qui recueillerait la succession presque illusoire et magnifique.

Qui serait le maître de demain? Des noms, dignes d'attention, étaient répétés avec foi, chacun dans le petit groupe de ses amis : M. Gustave Kahn, poète du vers libre; Laurent Tailhade; et Moréas qui « s'était imposé à l'attention moins peut-être par son génie poétique, encore incertain comme sa langue même, que par l'étrangeté de son verbe, son attitude insolente, son fracas de chef d'école (20) ».

On niait l'école nouvelle; on s'en disputait le comman-

(19) *A Rebours*, p. 245.
(20) Remy de Gourmont : *Promenades littéraires*, quatrième série, p. 37.

dement. Or, cette école, quelle était sa doctrine? Chacun le savait, mais pour proclamer des principes personnels à chacun. Temps de richesse et d'anarchie, tout bruissant de vérités informulées...

§

C'est dans ce trouble et cette confusion qu'apparut, en 1882, Charles Morice : vingt-deux ans, très grand, très mince, d'une éclatante beauté. Les cheveux noirs, longs, dégageaient le front dominant, large et haut. Les lignes du visage, un temps entouré d'une barbe légère, étaient nettes; le nez droit et sensuel; et ce visage d'homme brun, des yeux clairs l'illuminaient, tantôt de douceur, tantôt d'un feu plus vif. Une parfaite mesure du geste. Vêtu du veston ou de la redingote flottante qu'il affectionnait, l'un et l'autre peu luxueux, il était, mieux que quiconque, suprêmement élégant. La voix disposait d'une grande harmonie, usant souvent des notes graves. Et par une fortune singulière, ce magnifique instrument se trouvait au service de la plus belle parole. Car ce jeune homme avait reçu le don merveilleux de la parole : s'il écrivait purement, il parlait aussi purement qu'il écrivait.

Le don de la parole, et pour le nourrir, pour lui conférer une rareté unique, celui de poésie. De sorte que *la parole de Charles Morice éblouissait.* Poète par l'enthousiasme. Poète par le soin perpétuel de ne connaître que l'essence des choses, et par son extrême habileté technique. Un autre don s'ajoutait encore à ceux-là, — irrésistible — et dangereux : le don d'illusion. Ah! qu'elle s'élevait, flamboyait, après la chute se relevait, la splendide, la pure, la décevante illusion! Ses beaux pieds prenant un appui sur les réalités du talent et de la poésie, elle marchait devant le poète, l'entraînait, fleurissait de rayons son chemin.

Et dans cette auréole, entouré du prestigieux cortège,

Charles Morice s'avançait, fendant, d'une marche hardie, la foule remuante des jeunes symbolistes.

En 1883, il subissait un travail administratif, employé expéditionnaire à la Direction de l'Enseignement. Les bureaux en étaient installés dans des baraquements, place du Carrousel. Le poète Mathias Morhardt conduisait son ami, vers la onzième heure, jusqu'au seuil de ce lieu d'exil, où l'accueillait un autre poète, Ernest Jaubert, dont l'affectueuse autorité cherchait à le retenir là, à cause d'un traitement de 133 fr. 33 par mois. Peine inutile. Léon Dierx, en de semblables lieux, a pu vivre, et Samain. Fagus y vit encore. Verlaine et Morice n'ont pas pu.

De l'autre côté de l'eau, il y avait le Quartier latin, ses revues, ses cafés, son boulevard. Autant de tribunes pour une activité verbale d'abord, ingénieuse toujours, et jamais lasse.

Des lambeaux de théories traînaient, faits de la même étoffe, et disparates; un esprit, à peu près identique, animait les hommes; personne n'achevait le travail difficile, ces lambeaux, de les réunir; tous se croyant chefs, l'anarchie se perpétuait. Cependant, au long des voies en pente de la colline, quand ce n'était au Café François Ier, — par exemple, — la silhouette longue de Morice se dressait et, ayant écouté, déjà, selon sa vocation, il enseignait.

L'autorité de ce jeune homme, par le charme de son verbe, surprenait, s'imposait. Quand les autres, doutant, erraient en de personnels sentiers, lui, au-dessus, ah! bien au-dessus! les enlevait jusqu'en de claires régions où la vérité se dévoilait. Sa haute image disparue à l'angle des maisons, l'auditeur retombé seul, et dans le silence, sur le trottoir, savait-il sûrement quel chemin choisir? L'éblouissement fini, ne demeurait-il point la vue troublée? Mais, d'éblouissement, il n'en est pas sans lumière.

On recherchait cette lumière. Eclatante? Oui. Fuyante

un peu. Dans les rues, dans les cafés, aux parlotes des revues. Le matin, en une chambre plus que modeste d'hôtel, de jeunes écrivains visitaient le jeune Maître; il les accueillait avec cette simplicité qu'il rejoignait, a dit son grand ami Dolent, au delà de l'emphase. Après une nuit que l'on pouvait, sans injure, supposer orageuse, il était encore couché, le lit encombré de brochures. Souvent, un autre sourire égayait la petite pièce. Charles Morice parlait, jugeait, affirmait, révélait chaque matin la Vérité. Si elle demeurait un peu vague, si, à côté de perspectives étonnamment pures et nouvelles, il en indiquait de plus brumeuses, du moins à ces jeunes hommes enseignait-il toujours, avec éclat, la splendeur de l'enthousiasme. Et c'était un bel enseignement. Des livres traînaient sur la couverture; Charles Morice lisait des vers. Quelle musique dans la chambre nue!

Certain jour il s'interrompit :

— Un poète! déclara-t-il; celui-ci est un poète!

Ses yeux cherchèrent la page de garde; puis il proclama, dans la joie et la solennité, le nom de l'élu :

— Henri de Régnier (21).

Non seulement la littérature : il aimait tout l'art, et il le servait, déjà, avec passion, en usant de faibles moyens. Une cave de la rue Gay-Lussac, aménagée comme on le put, vit une exposition où se rencontraient, parmi d'autres, ceux qui deviendraient le grand sculpteur Bourdelle et l'émouvant paysagiste Gaston Prunier. Art. Littérature. Les exposants et l'organisateur se regroupaient au café : on discutait et on disait des vers. Charles Morice, ayant surpris Bourdelle qui tapait deux notes sur le piano, imaginait le sculpteur-musicien, développait ce roman, composait ce poème, convainquait, à force de charme, ses auditeurs bannis d'eux-mêmes.

Il aimait à prouver, exigeait de convaincre. Sa pensée

(21) Témoignage Louis Dumur.

Charles Morice s'avançait, fendant, d'une marche hardie, la foule remuante des jeunes symbolistes.

En 1883, il subissait un travail administratif, employé expéditionnaire à la Direction de l'Enseignement. Les bureaux en étaient installés dans des baraquements, place du Carrousel. Le poète Mathias Morhardt conduisait son ami, vers la onzième heure, jusqu'au seuil de ce lieu d'exil, où l'accueillait un autre poète, Ernest Jaubert, dont l'affectueuse autorité cherchait à le retenir là, à cause d'un traitement de 133 fr. 33 par mois. Peine inutile. Léon Dierx, en de semblables lieux, a pu vivre, et Samain. Fagus y vit encore. Verlaine et Morice n'ont pas pu.

De l'autre côté de l'eau, il y avait le Quartier latin, ses revues, ses cafés, son boulevard. Autant de tribunes pour une activité verbale d'abord, ingénieuse toujours, et jamais lasse.

Des lambeaux de théories traînaient, faits de la même étoffe, et disparates; un esprit, à peu près identique, animait les hommes; personne n'achevait le travail difficile, ces lambeaux, de les réunir; tous se croyant chefs, l'anarchie se perpétuait. Cependant, au long des voies en pente de la colline, quand ce n'était au Café François Ier, — par exemple, — la silhouette longue de Morice se dressait et, ayant écouté, déjà, selon sa vocation, il enseignait.

L'autorité de ce jeune homme, par le charme de son verbe, surprenait, s'imposait. Quand les autres, doutant, erraient en de personnels sentiers, lui, au-dessus, ah! bien au-dessus! les enlevait jusqu'en de claires régions où la vérité se dévoilait. Sa haute image disparue à l'angle des maisons, l'auditeur retombé seul, et dans le silence, sur le trottoir, savait-il sûrement quel chemin choisir? L'éblouissement fini, ne demeurait-il point la vue troublée? Mais, d'éblouissement, il n'en est pas sans lumière.

On recherchait cette lumière. Eclatante? Oui. Fuyante

un peu. Dans les rues, dans les cafés, aux parlotes des revues. Le matin, en une chambre plus que modeste d'hôtel, de jeunes écrivains visitaient le jeune Maître; il les accueillait avec cette simplicité qu'il rejoignait, a dit son grand ami Dolent, au delà de l'emphase. Après une nuit que l'on pouvait, sans injure, supposer orageuse, il était encore couché, le lit encombré de brochures. Souvent, un autre sourire égayait la petite pièce. Charles Morice parlait, jugeait, affirmait, révélait chaque matin la Vérité. Si elle demeurait un peu vague, si, à côté de perspectives étonnamment pures et nouvelles, il en indiquait de plus brumeuses, du moins à ces jeunes hommes enseignait-il toujours, avec éclat, la splendeur de l'enthousiasme. Et c'était un bel enseignement. Des livres traînaient sur la couverture; Charles Morice lisait des vers. Quelle musique dans la chambre nue!

Certain jour il s'interrompit :

— Un poète! déclara-t-il; celui-ci est un poète!

Ses yeux cherchèrent la page de garde; puis il proclama, dans la joie et la solennité, le nom de l'élu :

— Henri de Régnier (21).

Non seulement la littérature : il aimait tout l'art, et il le servait, déjà, avec passion, en usant de faibles moyens. Une cave de la rue Gay-Lussac, aménagée comme on le put, vit une exposition où se rencontraient, parmi d'autres, ceux qui deviendraient le grand sculpteur Bourdelle et l'émouvant paysagiste Gaston Prunier. Art. Littérature. Les exposants et l'organisateur se regroupaient au café : on discutait et on disait des vers. Charles Morice, ayant surpris Bourdelle qui tapait deux notes sur le piano, imaginait le sculpteur-musicien, développait ce roman, composait ce poème, convainquait, à force de charme, ses auditeurs bannis d'eux-mêmes.

Il aimait à prouver, exigeait de convaincre. Sa pensée

(21) Témoignage Louis Dumur.

grave et bouillonnante, comme l'eau d'un torrent qui se livre à l'espace, parfois s'échappait en une sorte de vapeur. Mais le spectacle n'en était pas moins beau, car il offrait tous les prestiges. La pensée la plus impondérable, devenue nuée, toute la richesse du prisme s'y jouait.

Un soir, installé près d'un ami, dans un café, sur la rive droite, il manda le gérant.

— Monsieur, fit-il, à quelle heure, je vous prie, la Fête commence-t-elle?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, repartit l'autre. Il n'y a pas de fête.

Et le pauvre homme s'éloignant :

— Restez, s'il vous plaît! ordonna la voix de Charles Morice. Je vous parle. Comment, il n'y a pas de Fête? Mais tout est préparé! Voyez : les lumières s'allument...

L'homme attendait, immobile. Les causeurs se taisaient, regards tournés vers la parole singulière. On souriait. On attendait une dispute. On assista à une féerie : la belle voix, où le rythme habitait, monta dans le silence, chassant l'air obscurci, transformant le décor, créant des êtres :

— Les lumières, oui, sont allumées. De cette porte bondiront les danseuses. Je veux que les trois premières soient grandes, blondes et minces. La quatrième en travesti. Et là, bien, ces feuilles vertes et rouges. Mais il faut m'en mettre davantage. La musique, d'abord, sera presque insensible...

L'homme, devant lui, reculait doucement de la scène, disparaissait. Les spectateurs du spectacle illusoire oubliaient de sourire. Les femmes regardaient, surtout, le beau poète. Mais lui, déjà, se détournait d'eux. Et la voix redevenue basse, il expliquait à son ami que la danse, poème plastique, offre la synthèse des arts.

Surtout l'animait une volonté d'apostolat. Car l'un de ses traits essentiels, et non le moins surprenant, est que,

si ardemment soucieux d'art pur, il eût telle volonté de pénétrer les âmes. Toutes les âmes. On le vit, plus d'un soir, aux terrasses du Boulevard Saint-Michel, étaler près d'une fille inquiète les trésors de son verbe et ceux de sa pensée.

Qu'on m'entende bien. Je rapporte ces faits parce qu'ils révèlent l'ingénuité en même temps que la puissance d'un homme très subtil. Mais ce sont de pauvres incidents : peu de choses, entre les haltes triomphales que trouvait ailleurs le poète. Adrien Remacle venait de fonder sa *Revue contemporaine*. Villiers de l'Isle-Adam, Becque, Barrès, Haraucourt, Tailhade, tels étaient les noms qui s'inscrivaient aux sommaires, à côté de ceux des collaborateurs habituels. Chaque soir, aux bureaux de la revue, rue de Tournon, et fréquemment dans la maison de la rue d'Assas, — au jardin parfois, si la saison le permettait, — se réunissaient, en un groupe divers et vibrant, le grave Edouard Rod qui publiait *La course à la mort*, Dolent, dont Charles Morice a tant aimé la finesse de l'esprit, Mathias Morhardt, lyrique et enthousiaste, le sincère et pénétrant Gabriel Sarrazin, digne traducteur de Shelley; Carrière, Rollinat, Charles Vignier, le critique Emile Hennequin, qui allait mourir, dont les joutes verbales avec Charles Morice étaient une fête de l'intelligence. Emile Hennequin, l'auteur de *La Critique scientifique*, esprit froid et net, issu de Taine, opposait un discours nettement déterministe aux paroles enflammées et mystiques du poète; son étude sur Flaubert est l'une des plus belles que je sache.

Là, s'élevait un temple charmant, dédié à la musique et à la poésie. Charles Morice y était demi-dieu. Dans la *Revue contemporaine* il publiait, outre des vers, deux pénétrantes études : l'une sur Bourget poète, essayiste et jeune romancier; l'autre sur Lamartine, Baudelaire, Shelley; et les deux premiers livres, si curieux, de *L'Esprit seul*, sorte de roman cérébral, d'une écriture difficile,

dont il est regrettable que nous ne connaissions pas les conclusions.

Rue d'Assas, ses vers enchantaient, comme sa façon de les dire : les siens et ceux de Verlaine : non point ainsi que font les acteurs, pour rechercher l'effet dramatique, mais en les soumettant, d'abord et sûrement, à la puissance du rythme. D'où cette émouvante mélopée, que tant d'imitateurs, qui l'exagérèrent en la déformant, nous ont rendue insupportable.

Verlaine! Verlaine! mieux que ses propres poèmes, il aimait à réciter les poèmes de Verlaine. Lui, cependant, on le tenait pour grand homme, Charles Morice, ce poète parfait, LE POÈTE; et tandis qu'ailleurs d'autres noms étaient prononcés quand on venait à débattre la splendide succession, ici, on ne voyait que lui : il était le grand poète de demain pour plusieurs dont le nom comptait : Mathias Morhardt, Charles Vignier, Emile Hennequin (22).

Mais il avait trop d'élégance et de délicatesse pour, à l'exemple d'autres, s'agiter en briguant la couronne. Il attendait, et célébrait, par la parole et par la plume, le Maître ensemble glorieux et misérable.

En novembre 1888, il publiait, sur Verlaine, le premier livre qui, après les étonnements d'un Huysmans et d'un Lemaître (article dans la *Revue Bleue*, de janvier 1888), conférait à l'auteur de *Sagesse* son extrême importance et qui la motivait. Venant après tant de paroles enflam-

(22) Témoignages Mathias Morhardt et Gabriel Sarrazin. N'ayant pas été présent à cette époque, et dans le silence obstiné des livres, je m'appuie sur les paroles des témoins. Ils voudront bien trouver, ici, mon remerciement. Ce sont : Mmes Emile Hennequin et Louis Loviot, MM. Daniel Baud-Bovy, Bourdelle, J. Delvolvé-Carrière, Léon Deshair, Georges Desvallières, Louis Dumur, Francisco Durrio, Marius Gabion, Gustave Geffroy, Eugène Hollande, Ernest Jaubert, Georges Le Cardonnel, Albert Messein, Mathias Morhardt, Alfred Mortier, Maurice Pottecher, Gaston Prunier, Gabriel Sarrazin, Paul Souday, J.-H. Rosny aîné, Firmin Roz, Alfred Vallette, Ignacio Zuloaga. L'ensemble de ces témoignages a composé mon opinion, sans qu'ils soient tous, bien entendu, parfaitement concordants. Je nommerai ceux que j'aurai motif, sur un point précis, d'invoquer.

mées, ce livre eut en faveur de la gloire de Verlaine une influence décisive (23). On ne l'a guère écrit; on ne le saura jamais assez. Car c'est une œuvre de grande noblesse, l'établissement, par un poète, de la gloire d'un autre poète. Verlaine sans Morice n'eût pas été moins grand. Mais sa gloire se serait élevée moins vite. Car Morice l'imposait autour de lui, avec une inlassable constance. Aux heures tardives où je l'ai connu (1912), le nom de Verlaine, les vers de Verlaine, revenaient sur ses lèvres avec une sorte de ferveur.

J'admire davantage ce culte parce que Charles Morice, qui aimait si ardemment le poète, n'était pas des intimes de l'homme.

On se rappelle le premier contact : il avait été rude : dans la *Nouvelle Rive Gauche* du 1er décembre 1882, Charles Morice, sous le pseudonyme facile de Karl Mohr, jugeant l'*Art poétique* que venait de publier la revue *Paris*, écrivait cet article assez méprisant :

BOILEAU VERLAINE

Paris Moderne a publié récemment une curieuse poésie de M. Paul Verlaine intitulée *Art poétique*. Le titre est effrayant — mais il n'y a que trente-six vers.

Cette pièce a ceci d'intéressant, qu'elle indique avec assez de précision où en sont les novateurs à outrance, ce qu'ils pensent faire de l'art et quelle est leur audace :

Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où?

La doctrine poétique de M. Verlaine se résume en ces deux mots : Musique et Nuance.

Pas la couleur, rien que la nuance!

Puis voici les préceptes secondaires : choisir de préférence l'Impair; joindre l'Indécis au Précis; fuir la Pointe, l'Esprit, le Rire et l'Eloquence; assagir la Rime...

Et tout le reste est littérature.

(23) Témoignages Louis Dumur, M. Morhardt, D. Baud-Bovy. M. Ernest Raynaud écrivait, dans *le Cinquantenaire de Charles Baudelaire* : « C'est la gloire de Charles Morice d'avoir découvert Paul Verlaine... »

Trouvez-vous que cela manque de clarté? C'est que rien n'est plus cher à M. Verlaine que :

La chanson grise,

et qu'il ne va point

Choisir ses mots sans quelque méprise.

C'est le précepte et l'exemple tout à la fois. Mais en prose, qu'est-ce que cela veut dire?

Que veut dire cette haine de l'Eloquence et du Rire? Qu'est-ce que c'est que ce musicien qui attaque la rime? comme si la rime n'était pas dans les vers la grande harmonie! On a souvent essayé de s'en passer, toujours il a fallu lui revenir; mais on ne s'était pas encore avisé de rimer contre la rime :

Oh ! qui dira les torts de la rime ?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne faux et creux sous la lime ?

Le fond du système, c'est l'obscurité voulue : « Des beaux yeux derrière des voiles. »

Il déplaît à M. Verlaine d'être intelligible au commun peuple.

Cela n'est pas très neuf. Sans remonter à Lycophron, il y a eu, sous François Ier, un poète d'infiniment de talent, nommé Maurice Scève, qui écrivit dans un style absolument dédaigneux de toute clarté un poème de 458 dizains. Le livre est mort avec l'auteur.

Balzac, dans une de ses nouvelles, raconte l'histoire d'un peintre qui, perdu dans d'abstruses méditations sur la philosophie de son art, fit un tableau dont lui seul distinguait le sujet : le vulgaire et même les gens du métier n'y voyaient qu'une masse confuse de couleurs empâtées. Dans un coin de la toile, un pied se détachait, un pied de femme parfait, un chef-d'œuvre.

C'est à peu près le cas de M. Verlaine. Cet art qu'il rêve, *soluble dans l'air, gris, indécis et précis*, il ne l'a que trop réalisé, et lui seul peut comprendre ce qu'il a voulu faire. J'espère donc qu'il n'aura pas de disciples et que cette poésie n'est pas celle de l'avenir. Une seule chose lui reste, malgré lui peut-être : c'est l'harmonie. Ecoutez plutôt :

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi ;

C'est par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles.

Mais il ne faut pas lui demander davantage, et nous devons nous féliciter de ne pas l'entendre, puisqu'il ne veut être entendu.

A quoi Verlaine répondit :

Monsieur Karl Mohr,

Je lis à l'instant l'article que vous me consacrez sous le titre : *Boileau Verlaine* dans votre avant-dernier numéro. Je vous remercie de la dernière partie de l'avant-dernier paragraphe, et de la citation qui l'appuie — cela, bien cordialement. Mais permettez-moi, tout en vous félicitant de si bien défendre les vrais droits de la vraie Poésie française, clarté, bonne rime et souci de l'Harmonie, de défendre à mon tour, en fort peu de mots, l'apparent paradoxe sous lequel j'ai prétendu réagir un peu contre l'abus, quelquefois dérisoire, de la Rime trop riche. D'abord, vous observerez que le poème en question est *bien rimé*. Je m'honore trop d'avoir été le plus humble de ces Parnassiens tant discutés aujourd'hui pour jamais renier la nécessité de la Rime dans le Vers français, où elle supplée de son mieux au défaut du Nombre grec, latin, allemand et même anglais. Mais puisque vous m'affublez de la perruque, très décorative du reste, de cet excellent versificateur, Boileau, « je dis que je veux » n'être pas opprimé par les à-peu-près et les calembours, exquis dans les *Odes Funambulesques*, mais dont mon cher maître Banville se prive volontiers dans ses merveilleuses œuvres purement lyriques. Tous les exemples sont là d'ailleurs, partant des plus hauts cieux poétiques. Je ne veux me prévaloir que de Baudelaire, qui préféra toujours la rime rare à la rime riche. Puis pourquoi pas la Nuance et la Musique? Pourquoi le Rire en poésie, puisqu'on peut rire en prose et dans la vie? Pourquoi l'Eloquence dont la place serait à la Chambre? Pourquoi la Pointe, puisqu'elle est dans tous les journaux du matin? J'aime ces trois manifestations de l'âme, de l'esprit et du cœur, parbleu! Je les admets même en vers. Nul plus sincère admirateur que moi de Musset dans *Mardoche*, d'Hugo dans les *Châtiments*, de Heine dans *Atta-Troll*. Mais laissez-moi rêver si ça me plaît, pleurer quand j'en ai envie, chanter lorsque l'idée m'en prend. Nous sommes d'accord au fond, car je résume ainsi le débat : rimes irréprochables,

français correct, et surtout de bons vers n'importe à quelle sauce.

Excusez-moi auprès de vos lecteurs, si vous deviez insérer cette rectification tout intime, de l'improviste d'icelle, et veuillez agréer, monsieur Karl Mohr, avec mes meilleures sympathies, le salut d'un vétéran (un peu taquiné) à votre vaillante escouade.

Bien à vous,

PAUL VERLAINE.

On a trouvé « comique » (24) que cette censure de la poésie nouvelle fût signée par « le grand prêtre du culte verlainien, à qui *Art poétique* fut dédié, lorsque Verlaine donna chez Vanier, en 1884, son recueil *Jadis et Naguère* ». Rien de comique ne m'apparaît là; j'y découvre au contraire des sentiments que j'aime. Neuf à Paris, poète de vingt ans, Charles Morice, avec une ardeur aveugle et junévile, — car, à cette époque, de jeunes hommes se passionnaient dans les querelles littéraires, — combat pour la seule forme qu'il sache de cette poésie que déjà il adore, et il attaque, inconsidérément. Le Maître lui répond. Cette réponse, est-ce « palinodie » et « défense pas très brave, pas très nette », comme on l'a dit aussi (25) ? Je ne l'aperçois guère. Verlaine maintient son point de vue, mais sans intransigeance : telle est sa façon de penser, voilà tout, et encore ne faut-il point la croire étroite et dogmatique. Cette bonhomie, cette douceur, plus que ne l'aurait été une réplique acerbe, furent puissantes sur le jeune critique.

Il courut chez le poète. Verlaine habitait alors avec sa mère un appartement très modeste, mais qui « ne respirait pas la misère (26 », rue de la Roquette. Palabres longues, explications, révélation.

— Depuis lors, aimait à dire Charles Morice, nous ne nous sommes jamais quittés...

(24) Jacques Madeleine, *Le Figaro* (supplément littéraire du 4 octobre 1924).
(25) J. Madeleine.
(26) Ch. Donos : *Verlaine intime*, p. 112.

Il eût dit plus justement « nos esprits ». Car Morice, s'il rencontrait souvent Paul Verlaine, ne cherchait pas — je l'ai noté — son intimité quotidienne. Il n'était l'intime que du génie de Verlaine. Il s'occupait de lui surtout pour le servir, et cela, avec une ténacité, une constance dans l'effort qu'il ne trouvait pas pour servir son propre intérêt : par le livre; par la parole — quelle parole! — et par les soins qu'il faut à un poète errant :

Pendant des mois, dit un des biographes (27), Verlaine et Charles Morice, témoignant autrement qu'en paroles de son dévouement au Maître, s'en allaient battre à l'huis des éditeurs en brandissant devant ces derniers le manuscrit de *Jadis et Naguère.*

Et entre les embûches d'innombrables marchands de vins, de la Bastille à Montmartre, il conduisait l'immortel enfant à l'atelier de Carrière qui l'attendait pour saisir, sur le visage jamais immobile, les traits de l'image que l'on sait.

Cependant, parmi les impatiences des successeurs éventuels dont l'un, avec un fort accent étrange, ne craignait pas de dire à Verlaine : « Vous, qui avez fait votre temps... », parmi ces ambitions trop peu dissimulées, ardentes à poursuivre une fuyante gloire, Charles Morice, presque le protecteur du Maître, « son critique » (28), quelle haute figure n'élevait-il pas? A travers les brumes de la poésie nouvelle, il semblait qu'une même lumière recherchât les deux hommes.

Et Verlaine traçait ce charmant et subtil portrait :

Impérial, royal, sacerdotal, comme une
République Française en ce Quatre-vingt-treize,
Brûlant empereur, roi, prêtre, dans sa fournaise,
Avec la danse, autour, de la grande Commune ;

L'étudiant et sa guitare et sa fortune
A travers les décors d'une Espagne mauvaise,

(27) Ch. Donos : *Verlaine intime*, p. 114.
(28) *Paul Verlaine et ses Contemporains*, par un témoin impartial, p. 14.

Mais blanche de pieds nains et noire d'yeux de braise,
Héroïque au soleil et folle sous la lune ;

Néoptolème, âme charmante et chaste tête,
Dont je serais en même temps le Philoctète
Au cœur ulcéré plus encor que sa blessure,

Et, pour un conseil froid et bon parfois, l'Ulysse ;
Artiste pur, poète où la gloire s'assure ;
Cher aux femmes, cher aux lettres, CHARLES MORICE.

Qu'on ne s'étonne pas de cette foule rassemblée pour peindre les traits d'un seul homme. Ce n'est point hasard ou procédé, mais vérité essentielle, tant apparaissait riche et divers le jeune héros, le demi-dieu.

Infiniment diverse aussi, sa libre et singulière activité. Depuis longtemps l'indigne bureau n'était plus même un souvenir. En l'esprit si clair, si méthodique de Charles Morice, un étonnant travail s'accomplissait; les éléments épars de l'effort poétique récent, lui les recueillait, les vérifiait, les ordonnait; découvrant leurs rapports, propageant « tout un monde synthétique » (29), il définissait la doctrine nouvelle; il formulait en maître, quoiqu'il s'en défendît, la théorie symboliste (30).

Et ce fut la *Littérature de Tout à l'heure*, qui, incontestablement, marqua une date et rendit notoire le nom de Charles Morice.

On trouve la preuve de cette notoriété dans l'*Enquête sur l'Evolution Littéraire* publiée par Jules Huret en 1891 : « C'est, dit-on, le cerveau du Symbolisme », déclare l'auteur. Et il ajoute :

M. Charles Morice est, au gré de tous ses amis, un très pur poète, aussi foncièrement original que rigoureusement indépendant (31).

Mallarmé le désigne, avec Moréas et M. Henri de Ré-

(29) *Paul Verlaine et ses Contemporains*, par un témoin impartial, p. 14.
(30) *La Littérature de Tout à l'heure*, avertissement.
(31) *Enquête*, p. 84.

gnier, comme l'un des trois jeunes gens ayant « fait œuvre de maîtrise » (32); Adrien Remacle voit en lui « un classique rhéteur qui, postérieurement à Lamartine et à Vigny, est resté classique, sur lequel s'épanouissent des fleurs factices de mysticisme, et qui chante des mélopées vagues, mais délicieuses »; pour Albert Aurier, Charles Morice est « un merveilleux poète très conscient et très épris de son art » (33); Octave Mirbeau, juge sévère, déclare qu'il « aime beaucoup » les symbolistes « quand ils ont du génie ou du talent comme cet exquis Mallarmé, comme Verlaine, Henri de Régnier, Charles Morice (34) ». Et Paul Margueritte, à qui l'attitude des jeunes poètes, méprisants pour leurs aînés et pour leurs camarades, semble « peu noble », n'excepte que trois hommes de sa condamnation : Mallarmé, Henri de Régnier, Charles Morice (35).

Parmi les princes de la nouvelle école, il a donc sa haute place, et bien à lui.

Avec une étonnante autorité, sa puissance s'affirmait. D'ailleurs, les critiques s'inquiétaient. Et les poètes, heureusement surpris, croyant voir bifurquer un concurrent dangereux, se réjouissaient. Espoir vain : Charles Morice n'abandonnera jamais la voie royale. Mais telle était son étrange fortune que l'on ne savait pas, avant qu'il eût trente ans, s'il serait un second Verlaine ou un nouveau Sainte-Beuve. — « Cher aux lettres », disait Verlaine, et : « Cher aux femmes ». Ah! cher aux femmes : oui. Et redouté des gens de lettres : voilà son éloge complet.

Ainsi est-il entré dans l'âge de sa force, appelé par une double gloire. Le dernier chapitre de la *Littérature* avait reçu ce titre orgueilleux : « Commentaires d'un livre futur ». Charles Morice, plein de superbe, suivi de l'espoir

(32) *Enquête*, p. 64.
(33) *Ibid.*, p. 106.
(34) *Ibid.*, p. 214.
(35) *Ibid.*, p. 258.

de quelques-uns et de la malveillance de beaucoup, partait réaliser l'œuvre.

II

L'ŒUVRE. Son œuvre. Ce serait un insigne déni de justice, un impardonnable mensonge que de ne pas écrire ces deux mots, au-dessus de tous les autres, comme la mention essentielle, dès qu'il s'agit de Charles Morice. Car son œuvre a occupé tous les instants de sa vie; et dans ceux mêmes où il paraissait l'oublier, je ne suis pas sûr que ce n'était pas elle qu'il poursuivît. Coupé, oui, je sais, par des haltes, son travail fut de bénédictin. Aux grandes époques, il se levait à quatre ou cinq heures, avalait un bol de café, en hiver allumait le feu, et il saisissait son travail. Le plan de chaque jour. Que dis-je, le plan? Les plans. Et de multiples œuvres. Suivis, tous, jusqu'à leur fin? Non. Mais c'était signe de richesse. D'autres, si une idée leur traverse l'esprit, ils la regardent fuir ou la notent, et ils n'y pensent plus. Charles Morice commençait à réaliser sans délais, avec une incroyable virtuosité. Parfois, sur l'asphalte du boulevard, écoutant son libre génie ou cédant au : « Développe! » d'un camarade, il se donnait à de prodigieuses improvisations. Elles n'étaient point perdues pour tous les auditeurs : c'est la raison de cette note : « J'ai vécu dans la pauvreté et j'ai dépensé des trésors. » De même, et de la même grâce, rentrant chez lui, souvent disait-il à qui se trouvait là : « Ecris. » Et la main suivait avec peine le mouvement parfait du cerveau.

Arrivé, un soir, à Genève, pour y prononcer une conférence qui était fixée au lendemain, ses amis apprirent avec terreur, en dînant, qu'il n'en avait rien écrit. Comme on sortait de table :

— Nous vous laissons travailler, Morice, dit quelqu'un.

— J'ai tout le temps, répondit-il.

La soirée passa sous le charme de sa parole.

— Pourquoi? pourquoi si tôt? Il est rare de nous réunir...

Ce ne fut que vers une heure du matin qu'il consentit à dire à celui qui tenait l'emploi de son secrétaire :

— S'il vous plaît, écrivez!

Deux heures après, la conférence était dictée, dans la forme parfaite qui ne cesse jamais d'être la sienne (36). Il aurait pu, aussi bien, la prononcer sans qu'elle fût écrite, en n'usant que du repère de trois ou quatre mots tracés sur une carte.

Certain autre jour, qui était de fête populaire, le public ne vint pas à l'une de ses conférences. Mais les rares auditeurs n'ont pas perdu le souvenir d'une telle fête : Charles Morice, frémissant d'indignation, en termes enflammés, développa, avec une beauté surprenante, ce thème parfaitement inattendu qui l'exaltait : la foule désertant la poésie pour satisfaire un vain plaisir.

Conférencier sans rival, le charme incomparable de l'homme multipliait en lui la puissance du poète.

Mais sa parole n'était jamais plus pure, ni plus émouvante, que quand elle jaillissait ainsi, librement.

Il devait ce pouvoir à ses richesses profondes, à sa science du verbe, à sa force poétique. C'était aussi la récompense de la fidélité qu'il gardait à son œuvre. Il ne la quittait pas. Comme tout vrai poète, il respirait pour la faire vivre, et les spectacles du monde, dont il était curieux, dès touché son regard, se fixaient à son œuvre. De sorte qu'une réserve en lui s'accumulait, de nombreuses paroles, de vives vérités. Un signe, et les belles servantes se dressaient, vêtues, selon son ordre, aux couleurs de l'instant.

Je dirais qu'il fût un très riche improvisateur, si ce mot ne sous-entendait on ne sait quelle légèreté, quelle futile

(36) Témoignage Daniel Baud-Bovy.

complaisance. Il n'improvisait pas : il extériorisait, à la minute bonne, un peu de son œuvre vivante en lui.

Et son œuvre suivait un rêve prodigieux. Certes, de ce rêve, elle n'atteignait point la puissance. Car c'était une puissance qui ne pouvait pas être atteinte. Le rêve s'élevait, devant l'œuvre, au-dessus d'elle, illusion enflammée, lumineuse et sereine, dominant l'effort de l'heure, les duretés de la vie, tant de choses, tant de choses...

Mais l'œuvre fut importante; elle ne comptera pas moins de vingt-sept livres, brochures ou introductions dont chacune contient la substance d'un livre : généreuse, très haute et dédaigneuse — diverse admirablement, trop pour la fortune du poète, non pas pour sa vraie gloire; point livresque, vivante. La vie, la vie de l'esprit, la vie pour l'art, l'âme humaine attirait Charles Morice invinciblement. Après Verlaine, Gauguin, Carrière, Dolent — et Rodin, aussi : les grandes âmes ou les grandes œuvres des autres... Dans leur lumière, qu'il fortifiait de son amour, pensait-il, seulement, à lui-même? Il se dépensait avec joie et simplicité, groupait, organisait, rassemblait les hommes autour de ces beaux noms. Car il souhaitait, passionnément, de rassembler les hommes.

Par là, il ne délaissait pas son œuvre, créant, de cette œuvre, un chapitre essentiel. Mais, n'est-ce pas, pendant le temps ainsi prodigué, il ne songeait guère à gagner de l'argent.

De sorte que l'œuvre est venue au jour dans une fréquente pauvreté. Des éditeurs, oui, acquéraient des manuscrits. Ou ils commandaient certains travaux. Et il y eut des cours, des conférences, des articles nombreux, réguliers. Le poète, un temps, se soumettait. Mais étaient-ce travaux à sa taille? Encore qu'il sût parer de grâce le plus banal papier, toute besogne ne lui donnait de joie que le jour où il l'abandonnait.

D'aucuns, cependant, parmi ces travaux, auraient pu

le retenir-: le grand peintre Georges Desvallières avait eu cette charmante idée : prier Charles Morice d'enseigner à ses enfants l'histoire de la poésie française. Morice accepte et vient au premier rendez-vous. Afin de saisir plus vite son jeune auditoire, il formait le dessein de commencer par les poètes les plus récents, plus proches de nous, plus émouvants. C'est tout lui, ce plan : hardi, surprenant pour les sots, très raisonnable en vérité. La première leçon, où les enfants n'étaient pas seuls, fut un enchantement. Mais on ne revit jamais le professeur.

Cela était trop peu, pour lui qui vivait dans un si grand rêve. Il dédaignait. Ainsi, comme on lui offrait une tâche assez rémunératrice qu'il devait remplir à Grenoble : « J'aime mieux, déclara-t-il, Paris maigre que Grenoble gras (37). »

Ainsi encore ayant, pendant quelques années, tenu au *Mercure de France* la rubrique de *L'Art Moderne* — et cela n'est pas une « besogne », il vint un jour trouver M. Alfred Vallette : « Je vous rends ma rubrique, expliqua-t-il, j'ai dit tout ce que j'avais à dire. » C'était le moment où sa critique, devenant sans doute « besogne », aurait exigé le moins de peine. Ajouterai-je que les envois de tableaux que l'on pouvait lui faire, ce singulier critique d'art, obstinément, les refusait?

Et sollicité de fréquenter chez un homme riche dont il pouvait attendre des avantages, mais dont les idées heurtaient les siennes : « Chez ce monsieur? répondit-il, non! »

Il vivait donc du prix de ses livres — qui était faible, les livres étant d'un pur écrivain, — du produit de ses articles et de ses conférences. Il vivait surtout, si je puis ainsi dire, des perpétuelles difficultés pour lesquelles il eût fallu de plus puissantes aides que celles qu'il recevait. De ce défaut d'argent, il a souffert toute sa vie. Il ne pouvait pas ne pas en souffrir. Ce gémissement lui

(37) Témoignage Ernest Jaubert.

échappe : « Quelle place tient l'argent dans la vie de ceux qui n'en ont pas (38) ! » Et : « Joie amère de la privation (39) ! » Un jour, il se sentait « démissionnaire de tout » (40).

Charles Morice haïssait l'argent. Et s'il le haïssait, c'était d'abord pour le temps qu'il devait, à cause de cet ennemi, soustraire à l'œuvre, offrir en sacrifices aux besognes.

L'argent, a-t-il écrit (41), est une valeur représentative de cinq éléments : l'eau, l'air, la terre, le feu — et ton âme.

Sa pièce *Chérubin* n'est qu'une clameur contre l'argent.

Atteint de cette pénurie, il n'en fut jamais accablé. Elle le frappait comme une impardonnable injustice. Mais sans aller jusqu'à l'opinion extrême d'une artiste qui nous l'a dépeint « se passant très bien de manger », disons que, ne pouvant pas détruire la pauvreté, du moins il la dominait. Il était, parfaitement, le pauvre en esprit. Il a écrit :

Ce n'est pas la richesse que je veux, et je ne la veux ni pour moi ni pour les miens. Elle est un mal. Il ne faut désirer que le moyen d'accomplir sa destinée.

On vivait sans tristesse, avec l'espoir. L'argent, s'il en avait, glissait des doigts de Charles Morice généreux et magnifique; devenu, dans le dénûment, riche de dix francs, il en remettait cinq au premier camarade pauvre rencontré.

Il savait bien que si, là, gît le nécessaire, ce nécessaire n'est pas l'essentiel. Il a écrit (42) :

Je ne possède rien. Je ne possèderai jamais rien. J'ai tout.

Et son invincible foi le dressait, presque triomphant, au lendemain de toute défaite.

(38) *Notes quotidiennes*, 1912.
(39) *Ibid.*, 1901.
(40) Lettre à Alidor Delzant du 18 nov. 1892.
(41) *L'Alliance franco-russe*, p. 14.
(42) *Notes quotidiennes*.

§

De toute faiblesse, aussi. Des faiblesses. Je le sais. On a trop parlé d'elles. C'est une défense facile contre une mémoire qui a le droit aux premières places. Et ce n'est rien. Quel sot, sans craindre le ridicule, tenterait de diminuer Verlaine, — je ne veux même point rechercher d'autres grands noms — par l'étalage de ses fautes? Or, à la pire faute de Verlaine, rien n'est, ici, comparable. Après des semaines d'un travail monacal, cet homme se livrait trop aux puissances de l'air, des paroles, — et du reste, qui le dépossédaient. Et je pourrais écrire le chapitre des beaux romans d'un prince et superbe et charmant. Vérité, eux aussi. Non pas la vérité profonde. Je dirais plutôt : « Laissez-nous, voyons l'œuvre! » si une pathétique beauté ne s'élevait de cette vie déchirée.

Je connais l'homme dont je parle : de l'année 1896 à celle de sa mort, pendant vingt-deux ans, il a inscrit quotidiennement, en des notes que j'ai sous les yeux, les faits de sa vie, de ses luttes, de sa misère; il notait des pensées, surtout des sentiments, l'histoire de sa conscience, de son âme tumultueuse, éprise du plus pur idéal, entraînée au cortège des sens impérieux. Mais il n'acceptait pas. Il n'a jamais accepté. Il ne fut point l'homme captif, astreint à une domination, à une diminution, et qui tolère, si par inconscience ou forfanterie, il ne se vante. Non. Frappé, cet homme pleurait. Et il se redressait. Il ne voulait aucune excuse : « Je ne me suis jamais assez défié du mauvais double qui m'accompagne secrètement (43). » Puissant par l'esprit et faible par la chair, et sûr de sa force essentielle, il luttait, tragiquement. Il notait : « Un jour, deux jours, trois jours... soixante jours sans faiblesse!... » Je tairais ce singulier débat, si, au regard de la veulerie, de l'abandon de tant d'autres,

(43) *Notes quotidiennes* (août 1917).

il ne m'imposait, pour l'homme qui l'a soutenu, non une pitié dont il ne voudrait point, mais une estime profonde, et s'il n'accroissait mon admiration pour l'œuvre splendide et haute jaillie de cette souffrance.

Les *Notes quotidiennes* ne peuvent pas tromper. Elles ne sont pas travail littéraire, composé en vue de la publication; trop intimes, trop imprégnées de larmes, de misère, du bruissement d'un labeur admirable, et surtout et sans cesse, du vol toujours plus haut d'un indestructible rêve. Je me décide à en extraire quelques lignes, avec une respectueuse attention, pour qu'elles attestent la noblesse du poète.

Extraordinaire vie, la plus riche qui soit : un travail acharné; une réalisation forte; un esprit hardiment lucide; une chair toujours faible; un profond mysticisme; le plus généreux des cœurs; un perpétuel déchirement; un charme inexprimable; toutes les puissances de l'homme, hormis celle de l'argent; la puissance suprême enveloppant ces choses, les drapant d'un grand manteau de pourpre, la puissance du rêve, la puissance du poète qui magnifiait sa vie et même misérable, par son rythme invincible.

§

1890. Le *Mercure de France* vient de se fonder. Charles Morice y collabore. Plus tard, et pendant cinq années, il y tiendra la rubrique de *L'Art Moderne*; dans ce recueil, fait pour son libre génie, paraîtront ses dernières pages, quelques jours avant sa mort : *Le Grand Atelier.*

Morice est reçu chez Mallarmé, chez l'excellent Alidor Delzant, providence des génies malheureux, esprit et cœur avides d'accueillir tant de misères de tant de poètes. Qui dira l'histoire émouvante de cet homme si véritablement de bien?

En 1891, *Chérubin* fut représenté au théâtre du Vaudeville, dans une fête organisée pour le bénéfice — qui

demeura faible — de Verlaine et de Gauguin. On y jouait aussi *Les Uns et les Autres. Chérubin* est d'une beauté très rare. Le sort de Charles Morice me semble, ici, tout figuré, car cette beauté, on ne l'a pas pleinement reconnue, et pour une singulière raison. On vit, sur les planches, trois actes rapides, pleins de sens et d'émotion, écrits dans la plus pure langue classique. Mais, quoi! n'était-ce que cela? Cela qui eût fondé la fortune de tout autre... Or, on attendait bien au delà. Car depuis de longues semaines, Charles Morice, splendide parleur, à qui voulait, au café, dans la rue, disait sa pièce, la faisait vivre, belle, ah! mille fois plus belle que toute réalisation possible. Ainsi devant cette réalisation, quelle qu'elle fût, on demeurait insatisfait, à cause du spectacle féerique qu'un enchanteur avait fait entrevoir.

Cette dangereuse puissance d'illusion, Charles Morice en souffrit cruellement. Il vivait au-dessus de la prudence, dans un monde d'idées et de rêves, où se projetait sa vision, où il prophétisait.

Au Café des Variétés, se réunissaient presque quotidiennement, à l'heure du repas, un grand nombre de littérateurs, de sculpteurs et de peintres : Gauguin, Zuloaga, Seguin, Uranga, Francisco Durrio, Paul Fort, Marius Gabion, Charles Morice. Le patron, Bauchy, acceptait en paiement sinon les vers des poètes, du moins les toiles des peintres. Charles Morice, là, rayonnait. Trop intelligent pour vouloir contraindre, troubler peut-être, aimant Zuloaga, aimant Gauguin, aimant Carrière, il suivait chacun dans sa vie propre, l'encourageait, lui donnait la confiance nécessaire en soi-même. Refoulant ses préférences, il reconnaissait et aidait ces tempéraments si divers et féconds. Il eût dit, selon la parole qu'il prête à Carrière (44) : « C'est comme vous êtes que je vous aime, en vous invitant à l'effort qui vous

(44) *L'Action humaine*, 1907, n° 2.

grandira. » Signe exceptionnel d'intelligence. C'est pourquoi il pouvait surprendre (45). Les hommes autour de lui, Charles Morice les enveloppait de la splendeur de son rêve, les enlevait dans le monde merveilleux de ses fantômes et de sa réalité : où eux aussi se trouvaient vivants, soudain rassurés et plus forts, en ce lieu de la vraie vie du poète. Il était là chez lui, payant un assez fort loyer : l'abandon de toute richesse humaine.

Exposition de tableaux; — souvent à la galerie Le Barc de Boutteville. Charles Morice organisait, parlait, encourageait.

Ce fut l'époque, aussi, des stations attentives et ardentes aux ateliers de Puvis, de Gauguin, de Carrière. Carrière deux fois fit le portrait du poète. Des portraits? l'image d'un front.

Un front : c'était bien. Ce n'était pas assez.

Cerveau, comme on l'a dit, du Symbolisme, Charles Morice fut trop grand pour n'être que cela : cerveau, sens, cœur vivaient d'une vie diverse et puissamment multipliée. Devant cet homme si riche, notre vie à nous, notre pauvre petite vie, me paraît infime, microscopique et comme tronquée.

Son cœur.

J'arrive au moment où, dans l'existence de Charles Morice, entre celle qui devait y apporter toute douceur. Une femme « admirable d'intelligence et de bonté » (46) reconnut la force de ce génie et la faiblesse de cet homme. Elle a soigné celle-ci, pour sauver celui-là. Le poète, par une telle grâce, n'a pas cessé d'avoir près de lui, pendant sa vie ardente et chaotique, l'amour le plus profond et le plus vigilant, digne de toute confidence, indulgent, compréhensif, plein de foi, qui acceptait tout, et que le désespoir ne savait pas atteindre : l'épouse même qu'il fallait à cet être splendide, étrange, misérable.

(45) Voir *La Mêlée symboliste*, par Ernest Raynaud, III, p. 143.
(46) Lettre à Alidor Delzant du 7 mai 1897.

Ainsi pendant que les chants magnifiques s'élevaient pour se rompre et renaître et pour se rompre encore, un accompagnement tendre, grave, soutenait la voix trop libre et assurait sa force.

§

Le premier ouvrage de Charles Morice : *Demain* (une plaquette) et *Verlaine* avaient paru en 1888; en 1889, *La Littérature de Tout à l'heure*; en 1891, *Chérubin*. Le 6 octobre 1892, Charles Morice a perdu son père, Jean-Ansbert Morice, capitaine du Second Empire, démissionnaire à la République, chevalier de la Légion d'honneur, médaillé de S. S. le Pape Pie IX, ancien secrétaire de la Faculté catholique de Lyon, décédé dans sa 82e année — sans fortune. Charles Morice usait les vêtements du défunt. Par miracle, sous cette défroque, son élégance subsistait, — et son charme, proprement irrésistible. En 1893, paraît le *Sens Religieux de la Poésie*.

Il s'occupait de mille choses, et, dans les embarras pécuniaires où il se débattait, trouvait le moyen de recommander à Alidor Delzant le « Théâtre d'Art » de Paul Fort, « une entreprise vraiment artistique et très pure » (47).

En 1896, le poète, malgré les articles, les enquêtes et maints travaux, est poursuivi, dans les innombrables logements où il ne fait que passer : « On a presque déjeuné, aujourd'hui », note-t-il. Et : « On ne dîne pas... » Le même jour, parlant à sa femme avec cette foi merveilleuse que nous ne devons pas nous lasser d'admirer : « Bonsoir, Hell, ne sois pas inquiète, va! Nous franchirons ce pas encore et nous serons sauvés à jamais! »

Il part s'installer en Belgique; à Bruxelles, un travail sérieux : conférences sur Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Mallarmé. Pourtant la vie demeure difficile. Et le cher Paco arrive, Paco, le sculpteur et céramiste Francisco

(47) Lettre à Alidor Delzant du 13 mars 1893.

35

Durrio, l'ami de toutes les heures, qui trouvait naturel de rejoindre en exil celui qu'il admirait; Paco, « petit homme aux grandes pensées, calme avec son ardeur de ciel dans les yeux » (48), Paco qui répète simplement, gravement, lorsqu'on lui parle de Charles Morice : « C'est un grand homme, et un grand travailleur. »

Des articles à la *Réforme*, à une *Vie Parisienne* assez différente de celle d'aujourd'hui.

Une curieuse brochure, *L'Alliance Franco-Russe*, rapporte au poète 52 fr. 50 et lui en coûte 200.

La pauvreté est là: « Ecrire? Je n'aurais pas de quoi mettre une lettre à la poste. » Et comme il attend la naissance de son enfant : « O pauvre petit être, dans quelles conditions allons-nous t'accueillir! »

Mais il ne doute pas du lendemain; lui qui ne cesse de lutter contre sa propre faiblesse, il observe généreusement, à propos d'un compagnon : « Je voudrais bien le sauver de lui-même. »

Le 1er mai 1897, à neuf heures du soir, naissait l'enfant, Louis-Albert-Charles Morice.

Et le poète écrit :

> Ma vie, oui, commence avec celle d'Albert. Je serai son élève et son maître. Je me ferai digne de lui, et je lui préparerai l'entrée d'aurore...

Ce fils, dont Mallarmé allait être le parrain, témoignant ainsi du sentiment très haut qu'il donnait au père, je n'en sais pas qui ait reçu plus d'amour. Les lignes que lui a dédiées Charles Morice composeraient le plus émouvant recueil des thèmes de l'amour paternel; il faut les lire toutes mêlées à cette misère quotidienne, en même temps qu'à cette éternelle magnificence d'où surgit une si étrange noblesse :

> Quand mon petit crie, ce n'est pas dans mes oreilles que je l'entends, c'est dans ma poitrine.

(48) Charles Morice (*Paris-Journal*, 15 décembre 1911).

Alors s'ouvre une période de grand travail. L'homme durement violenté par ses sens, de quelle tendresse il chérissait la vie pauvre de son foyer! Il chérissait son fils, et sa femme admirable, et la fille, née d'un premier mariage, de sa femme; il l'élevait comme son propre enfant, composait pour elle des vers tendrement paternels. Elle lui écrira de touchantes lettres d'une juste gratitude, où elle l'appelle : « Cher Papa, Papa chéri, Grand ami que j'aime, Mon Papa »; plus tard aussi, quand elle attend un enfant, et plus tard encore, à une heure de douleur (1912), en le remerciant d'une « si belle et bonne lettre... »

Je ne sais rien de touchant comme cette tendre et paternelle protection de l'homme, ces douces paroles de la jeune fille, puis de la jeune femme respectueuse et reconnaissante.

En sorte que parmi tant d'efforts, tant de rêves, tant de chutes et de misères, les sentiments les plus simples et nobles tenaient la plus ferme part dans le cœur multiple de Charles Morice.

En 1897, il a terminé *L'Esprit belge*. En juillet il est nommé à l'Université Nouvelle de Bruxelles; il y professera un cours pendant trois années, sur *Les Développements parallèles des Arts*. Et il fait des conférences à Bruxelles, Gand, Anvers (49) : *L'Art flamand, Le Féminisme au XVIII[e] siècle, Mary Wollestonscraft*, et tant d'autres...

A cette époque, l'idée de voyages, — d'impossibles voyages, l'Italie, l'Orient, — le hante : « Bohémien, note-t-il, non pas bohème. » L'un de ses frères, commerçant, mais lui aussi possédé de rêves, ne les a-t-il pas poursuivis jusqu'aux comptoirs de l'Indo-Chine?

Et Charles Morice, avec sa confiance magnifique, achève

(49) C'était une occasion de servir les poètes qu'il aimait, admirait ou estimait : Baudelaire, Villiers, Mallarmé et Verlaine d'abord; je relève aussi les noms de du Plessys, de MM. Raynaud, de la Tailhède, Vielé-Griffin, Stuart-Merrill, de Régnier, Retté.

Noa-Noa. Il voudrait « y travailler sans relâche ».

7 août 1897 :

Je me reprends entièrement, à genoux dans mon âme devant mon fils adoré.

Du même mois :

Ce n'est pas en composant les plus jolies phrases du monde sur mon fils que je le rendrai heureux. Il n'y aurait là que satisfaction d'idolâtrie et d'amour-propre. C'est d'abord en me rendant digne de lui, digne de baiser sa main, puis en l'élevant prudemment et fermement...

Et :

Un portrait de mon fils, Talisman. Il faut que je l'aie pour mon prochain voyage à Paris.

Admirable humilité. On a pu dire que Charles Morice était orgueilleux. Orgueilleux? Peut-être devant certains. Mais devant soi-même il était le plus humble : devant soi-même où réside toute vérité.

Le sort ne cessa pas de lui être dur, il s'avoue :

J'aurais besoin que la vie m'accordât quelque sursis et même quelque encouragement. Certes, mon petit Albert est une belle récompense, mais il n'est, pour ainsi dire, que moi-même. C'est du dehors, des gens du dehors que j'attends un signe de bienveillance, de justice, d'amour. Il ne vient pas.

Dans cette déchirante plainte, quelle pure passion pour l'enfant!

Aux belles époques du travail, j'ai dit qu'il se traçait de grands plans, avec une minutie, un ordre inattendus. Plans trop vastes pour être suivis : point inutiles cependant, guides et excitateurs. Voici l'un d'eux :

10 pages de composition par jour; copie des manuscrits achevés; autres dix pages; 10 pages de correction d'épreuves; 100 mots de philologie; ordre; 100 pages de lecture.

Il ne mentionnait pas les lettres écrites qui pouvaient atteindre, en une seule journée, le nombre de 15 ou 20.

En cette fin d'année (1897), je remarque — c'est la

première fois, — un appel de l'idée religieuse. A la naissance d'Albert, il hésitait, par honnêteté, ne croyant pas, à le faire baptiser. Maintenant il s'affirme la bienfaisance d'une foi. Il écrit souvent le mot : « Dieu. »

Et son rêve continue, toujours plus haut, toujours aussi magnifiquement fier :

Si je devais cultiver en moi, uniquement, les qualités qui constituent mon originalité, je me diminuerais au sens absolu, je m'agrandirais au sens relatif.

C'est le sens absolu qui le retient.

Il est correspondant du *Journal*, en Hollande, pour les fêtes du couronnement de la reine Wilhelmine.

Maintenant, disait-il, en partant pour ce pays, nous allons dans l'inconnu, légers d'argent, pleins de courage, riches de projets, d'intelligence et d'amour!

Un peu de temps, d'ailleurs, la vie est plus facile, articles, cours, conférences deviennent nombreux et réguliers. Le lutteur est moins faible dans sa lutte pathétique.

Un jour, deux jours, trois jours... On n'a plus à compter. La paix est presque gagnée; presque :

Si j'étais sûr de ma pureté, je serais sûr de tous les triomphes... Je pense purement toujours, et je n'agis pas toujours purement.

L'idée religieuse l'inquiète : il cherche.

Le drame de cette vie, qui a été non point de l'ambition de parvenir, mais de la pureté d'une âme (50) et de la beauté d'une œuvre, est près d'atteindre son plus grand moment.

O Dieu, que je parvienne, contre moi-même, à éterniser le sourire de mon enfant!

(50) *Notes quotidiennes* (1917) : Ma vraie confession littéraire serait l'analyse des états successifs de ma conscience devant le problème de la destinée. J'ai été conduit inévitablement à chercher dans ces états les éléments mêmes, le seul digne sujet, la fin première et dernière de ma Poésie.

Ses responsabilités plus gravement l'étreignent. Il accepte des besognes pénibles : soins à donner à une bibliothèque :

Me faire ramasser des livres, à moi qui en fais, et en me faisant ramasser les livres des autres, m'empêcher de faire les miens!

Quelle douleur en une telle phrase!

Celle-ci encore :

Que la tristesse qui pèse sur mon âme ne soit pas stérile, que le sentiment de ma faiblesse m'inspire les justes défiances et le désir de mettre sans délai à profit les heures encore, les heures et les jours vers l'avenir de mon Fils! ...J'ai un besoin grandissant de silence, de perpétuel entretien avec moi-même. Je suis au sommet de ma vie. (Mai 1899.)

Nourri de déceptions, mais de sa pensée splendidement maître, son hymne de foi, des portes de la misère, ne cesse pas de s'élever :

Je suis sûr, maintenant, absolument sûr de l'Avenir, parce que je vois dans une lumière parfaite ce que je dois faire.

Il travaille chaque jour à ses grands poèmes, avec une ardeur déchirante :

Sans cesse, désespérément, tout en faisant ma besogne mercenaire, je pense à mes belles pensées; je m'interromps, je consulte la liste de mes œuvres futures, si présentes, si « faites » dans mon âme.

Puis, bien humblement :

La vérité, c'est dans les yeux de l'enfant que je la lirai et, l'ayant lue, je la lui redirai.

Par son œuvre il cherche, avant toutes choses, la vérité de son âme. Vérité qui s'épure, atteint à une plus haute noblesse :

Il faut éliminer de nous tout ce qui est périssable ou fini. Vivre pour les autres, c'est être en relation avec le tout, et c'est le triomphe de la vie (vie donnée, ainsi reconquise) que la mort en holocauste. Voilà le seul solide principe qui

élude jusqu'au principe de l'immortalité de l'âme : vivre par l'amour, vivre seulement en ce qu'on aime — mourir dès la vie.

Le 24 octobre :

Ne guérirai-je donc pas? Il est pourtant si sincère, mon désir d'absolue pureté!

Et le 1er novembre :

Maintenant je suis tout à ma vraie vie.

Il a pu écrire encore :

Ceux qui ne connaissent que mon orgueil seraient bien surpris de voir ma douleur, mon regret, mon désir immense de calme et de pureté.

En janvier 1900, Charles Morice va faire à Genève une conférence sur *Les conditions modernes de la beauté.* Et *L'Action humaine* paraît.

L'Action humaine : quatre feuillets bi-mensuels où le poète publie son œuvre.

Cette publication, explique-t-il, vise un double but. C'est d'abord le geste personnel d'un écrivain qui désire multiplier ses relations avec ses lecteurs, qui aimerait les connaître tous et chacun, répondre à leurs objections, entraîner leur assentiment et surtout, — ah! surtout! rencontrer leur sympathie.
C'est ensuite l'effort individuel, mais non pas égoïste, d'une volonté pensive qui, subjuguée par de puissantes raisons d'espérer, s'estime étroitement astreinte à les répandre jusqu'aux limites de ses forces.
Peut-être voit-on que les deux buts, sans se confondre, ne sont pas inconciliables. Pour moi, l'un comporte l'autre.

En chaque numéro, des extraits divers de l'œuvre nombreuse: poèmes du *Rideau de pourpre,* et de *Sacres*; pages de *Noa-Noa,* de *Ecailles et Quincailles; Lignes précieuses,* — très précieuses en vérité, non point étrangères au poète, bien qu'elles ne soient pas signées de lui: paroles des écrivains aimés qui accompagnent sa pensée s'ils ne l'ont pas aidée à grandir.

Et les *Notations.* Pensées. Courtes maximes. Charles Morice, par son art synthétique, excelle à leur donner une forme inoubliable. Je lis, presque au hasard :

L'artiste tire de sa vie la secrète matière de son œuvre, et puis, par quelque sortilège ou mystique jonglerie, fait de son œuvre le masque de sa vie...

Mot d'une femme : Il est trop bête pour être malheureux...

La maison que tu viens de bâtir, si tu vis au pied de son mur, te fermera l'horizon : elle te l'ouvrira si tu montes au faîte...

La faim et la soif apaisées laissent gémir les douleurs sans remède...

Serait-il si « fou », le « fou » qui croirait que le monde entier, hommes et choses, conspire pour le décevoir?

L'individu vit d'absolu, la société de relatif.

Tout vivant a quelque chose d'infiniment beau à m'enseigner, tout visage est un livre passionnant...

Qu'attends-tu? L'éternité est immédiate...

Nous avons été inertes. Nous palpitons. Nous planerons.

Je sais quelque chose de plus doux que l'espoir et c'est le regret; quelque chose de plus poignant que le regret et c'est l'espoir.

Une juive vieillissante, jadis belle. Négligée, aux vêtements lâches, les chairs frémissantes, comme en relation visible avec l'atmosphère, elle donnait la sensation d'une grappe de raisins écrasée pour la vendange.

Mais, agenouillé près d'un berceau : mon ami, c'est dans cette attitude seulement qu'on écrit *bien.*

Point de joie sans certitude. Si l'Art propage la joie, c'est qu'il comporte la certitude.

Parfois, le malheur se donne des airs de consacrer le bonheur.

Il faut commencer tous les jours une vie nouvelle.

Je ne connais pas d'œuvre de même nature qui offre pareille richesse, à la fois profonde, inattendue et sous une parure si diverse.

La naissance de *L'Action humaine* n'a pas été inaperçue. On lit avec surprise et joie, aux Notes quotidiennes, cette rare ligne : « *L'Action humaine* nous fait vivre. » Charles Morice se fortifie. Il rêve encore de voyages :

« L'Italie, ou... ah!... l'Orient... » Mais cette féerie devait toujours lui être refusée. Il le pressentait, et que son merveilleux horizon intérieur aurait à y suppléer :

...Oriente-toi donc fermement, immuablement, au Beau, au Vrai, à la seule Joie pure, à la seule bonne Gloire, à la perfection, sans plus jamais consentir, même dans les derniers replis de ta pensée la plus cachée, au mal, à l'égoïsme, à la sensualité, — oh! à la sensualité!

La pensée de cet homme, quel voyage perpétuel en d'invisibles pays, tel que je n'en sais pas de plus splendide!

Et la foi indéracinable de ce rêveur lucide, rappelé chaque jour à la lucidité par la dureté de vivre, qui ne se laisse point oublier. C'est tremplin pour son rêve, parce qu'il sait ce que les autres ne savent pas : sa richesse essentielle. Il écrit :

Menaces de la vie. Mais je me sens assez fort, en moi, et je travaille joyeusement.

Puis ce cri, qu'il est, déjà, si beau d'avoir poussé : « Oh! que je sois pur! »

Ensuite : « Je veux dix années royales! » Et : « La misère menace. » Cela, qui rehausse tout : « Je n'existe que par et pour le travail. »

Le même jour, une petite phrase : « Dîné sobrement ce soir, d'une brioche. »

N'importe : « Ce ne sont pas les soucis matériels qui nous empêchent de dormir... J'espère en demain. » Sous le poids de cette pénurie, je trouve admirable de l'entendre chanter le prix de l'instant :

Jouis donc de ta vie, pauvre cœur, au lieu de la consumer en désirs. Vois, l'instant est précieux : ton fils, dans le beau soleil, parmi les tiens, tous dans l'intelligence et la bonté, avec tes travaux qui ne sont pas sans douceur... L'instant est précieux et tu le regretteras.

Tu le regretteras : quelle sagesse!

Au commencement d'août, départ de la Belgique; il y eut là de nombreux travaux, une vie possible, certains jours presque faciles; on va vers de nouveaux espoirs : « Commencement du vrai grand combat! »

D'abord, à Paris, il faut vivre, accomplir des besognes, au *Soleil*, au *Matin* : grâce à l'appui de Gustave Geffroy, il y est chargé d'une rubrique, qui se trouve être celle des *Tribunaux*. Ironie ou hasard heureux? Le voilà confronté avec cette autre misère. Il habite aux Vallées. Les spectacles quotidiens du Palais de Justice agacent fort le poète : non seulement la ruse du plaideur, mais aussi et davantage, la pauvre solennité du juge, et la grimace de l'avocat, « ce menteur de mensonges », comme il dit. Ses récits d'audiences? Extraordinaires évocations : uniques, je le crois bien.

Il se livre à sa tâche : *l'Action Humaine* est suspendue. Il recueille des adhésions « pour l'abolition de la peine de mort ».

Charles Morice travaille, sans délaisser son rêve salué en cette phrase charmante :

Il y a en moi le frère de quelqu'un qui vit pour ses yeux; mais lui s'absorbe aux premiers plans; je ne m'intéresse qu'au loin.

A travers ces besognes, trois motifs de vivre :

L'Œuvre, toujours;

Son fils. Il songe, dans la plus noble angoisse, aux « certitudes » qu'il lui doit.

L'éducation de mon fils, écrit-il, accompagne et vivifie tout, c'est la raison immédiate et dernière, vraie et symbolique de tout.

Il fait le projet plein de grâce de suivre avec « Mé » « le cours de la Seine de sa source à son embouchure : leçon admirable d'histoire nationale, de beauté, de poésie, de vie tout entière » ;

Et sa grandissante foi religieuse :

C'est pourtant une tristesse réelle, profonde, que d'être hors de la communion des fidèles.

Nous sommes en 1903. La paix d'un jour s'est-elle prolongée? Charles Morice n'était pas né pour elle. Note du 16 janvier : « Cette perpétuelle agonie intérieure : ma vie. » Du 27 : « Sévérité du Moi du matin pour le Moi de la veille. » Que ce serait pitoyable si ce n'était si grand!

Et : « La douleur physique à la fois centralise en quelque sorte mes douleurs morales et m'en distrait. » L'un de ses cris pathétiques : « Oh! que j'ai soif d'être vrai! »

A ce moment, il donne des articles sur le théâtre à la revue *L'Occident,* sur l' « art moderne » au *Mercure,* et sur les poètes à la *Plume.* Cependant, pour le *Matin,* il suit les audiences. Il y perd le temps nécessaire à son œuvre. Il note : « Intense amertume à l'audience d'aujourd'hui. »

Il commence à sentir que le temps le presse : « Ne cherche pas à étonner : dépêche-toi. »

Enfin, le 7 avril 1904, il écrit une phrase dont nous ne pouvons comprendre qu'à peine tout ce qu'elle signifie de déchirement :

Je suis trop âgé pour pouvoir raisonnablement espérer que je jouisse de ma gloire. Mais il me reste le temps de faire mon œuvre.

Et, le 15 :

Que ceux qui m'aiment soient les contemporains sinon de ma gloire, du moins de mon œuvre.

Charles Morice, l'invincible croyant, le magnifique illusionniste, renoncerait-il à la parure toujours rêvée? D'avance s'en dépouillerait-il? Non point : parole amère à une amante trop aimée. Mais l'image lumineuse ne sort pas de sa vie. Pour ceux qui l'aiment, d'ailleurs, le nom de Charles Morice, dans le silence où on le laisse et bien

plus que d'autres qui s'en jugent assurés, rend le son unique de la gloire.

Déjà, en 1889, il la définissait (51) :

La gloire, c'est l'œuvre elle-même; c'est le rayonnement du Dieu que chacun — doué — porte en soi; c'est une fleur dont le germe est dans notre propre cœur : il faut dégager le Dieu de nos intimes ombres, il faut donner à la plante la lumière et l'eau.

Puis il a écrit sur elle ces paroles étranges, tendres et douloureuses (52) :

La Gloire! **Je voudrais la gloire** avant de mourir. Je voudrais la laisser à mon fils; seul héritage. Y parviendrai-je? Parfois il me semble l'entendre frapper à la porte, et alors (t'expliqueras-tu ça?) je ne sais quelle immense lassitude me prend, et il me serait plus facile de déraciner tous les arbres (me semble-t-il) de la forêt de Retz que d'ouvrir cette porte. C'est qu'il ne m'est pas indifférent de me représenter quelles seraient les espèces de la gloire : odieuses! en relations fatales avec l'état présent de la Société! — Du reste, les menaces de sympathie de la gueuse sont rares, et je serais, en somme, tranquille, si la pauvreté était aussi discrète que la gloire...

Plus tard, il élevait d'elle cette image pure; il écrivait pendant la guerre :

Je relis en le soulignant ce mot que je viens de tracer : la Gloire! Au fond, qu'est-ce? Une allusion à l'immortalité réelle, une image de la résistance surnaturelle au néant. A ce titre, ce qu'il y a de plus légitime et de plus beau dans les aspirations des âmes grandes... Il faut aimer et vouloir la gloire, celle de l'Œuvre et celle du Nom; il faut désirer de Rester... Il faut le vouloir *affectueusement*, car c'est l'intérêt de tous qu'il y ait des fronts d'où la lumière rayonne dans la nuit du monde. L'homme légitimement célèbre ne justifie pas seulement son propre passage dans la durée, il grandit aussi ses contemporains en rapprochant d'eux, en leur rendant sensible, en incarnant à leurs yeux l'idéal humain (53)...

(51) *Un peintre de la Montagne*, p. 9.
(52) Lettre à M. Ernest Jaubert du 18 août 1907.
(53) Lettre à un soldat du 14 août 1915.

A une réponse, enfin, il répliquait (54) :

La notion que j'ai de la gloire ne comporte pas une admiration égoïste et naïve de l'homme pour lui-même... Je pourrais dire que j'ai bien rarement *assisté* aux péripéties de ma vie. C'est au point que je les ai, pour la plupart, oubliées. Les circonstances ne comptent pas. Mais ce qui compte, c'est la vie, le foyer et le ferment de vie que je me sens être, c'est la lumière de vie que je sens rayonner de mon cœur et de mon esprit. L'affirmation de cette vie, voilà la Gloire : le consentement du monde à cette vie par laquelle il est augmenté. Il ne nous donne donc rien, nous lui imposons tout, à la condition que nous soyons nous-mêmes en augmentation perpétuelle.

Quelles grandes paroles! Je guette, en suivant les *Notes quotidiennes,* l'instant où Charles Morice sera vaincu. Je ne le rencontre pas. Tout frappe le poète : sa fatigue physique, les incorrigibles démons, et cette ingratitude, ce manque d'amour des hommes, qui l'ont partout suivi. Il en discerne le pouvoir. Mais que l'illusion est plus puissante, et qu'elle l'enlève vite! L'illusion, ou le sens indéracinable d'une vérité certaine qui lui apparaît, et elle seule, au delà de toutes misères.

Voici maintenant, — car toujours il eut le souci de réunir les hommes — qu'il fonde le Dîner du 14 : le 14 de chaque mois, écrivains, peintres ou sculpteurs, se réunissaient sans protocole pour, en dînant, causer d'art (55). Ces dîners groupèrent peu à peu des convives nombreux et fidèles; tous ceux qui m'en ont parlé en gardaient un heureux souvenir. Là se rencontrèrent, parmi beaucoup d'autres : Eugène Carrière, Jean Dolent, Georges Desvallières, Léon Dierx, Paul Adam, Adrien Mithouard, Rogelio Yrurtia, Samuel Cornut, Elémir Bourges, Elie Faure, Jean Delvolvé, Gaston Prunier, Francisco Durrio,

(54) Lettre du 29 août 1915.

(55) *Le Figaro* du 1er août 1925 (M. Maurice Monda) nous informe que le dîner du 14 fut créé en 1908 par MM. Georges Nicoux, Pierre Mortier et René Blum ». Cette erreur ne m'étonne pas : le sort de Charles Morice — je devrais dire l'un des motifs de sa gloire secrète, — est que ses idées, ses créations, ses paroles soient reprises, et que l'on se garde de prononcer son nom.

Jean-René Carrière, Frantz Jourdain, Roger Marx, Raymond Bonheur, Dufrénoy, Georges Lecomte, Tancrède de Visan, Maxime Dethomas, Paul Fort, Louis Dumur, Maurice Denis, Floury, Robert Scheffer, Henri Davray, Guillaume Apollinaire, Echevarria, Paul Morisse, Maurice Bokanowski, Charles-Adolphe Cantacuzène, Jules de Marthold, Jean Variot, Le Goffic, Léopold Lacour, Charles Lacoste, Ignacio Zuloaga, Georges Le Cardonnel, André Fontainas, Albert de Bersaucourt, Mathias Morhardt, Robert de Souza, Albert Mockel, René Ménard, Legrand-Chabrier, Emile Despax, Steinlen, Georges Grappe, Ernest Raynaud, Edmond Pilon, Adolphe Willette, Gaston Danville, Eugène Montfort, Gabriel Mourey, Henri-Matisse, Marius-Ary Leblond, Léon Riotor, Tronçay, Louis Thomas, Paul Drouot, Max Daireaux, Alexandre Arnoux... (56)

Peu après le 6e Dîner du Quatorze (23 juin 1905), était institué *Le Comité Indépendant des Fêtes et Cérémonies humaines*; Morice, « fortement appuyé par Carrière », rêvait de « fêtes humaines... où mêler la poésie à la vie par un rythme populaire ». — « Je suis ordonnateur de Fêtes», disait-il. Et plus tard, son esprit tourné vers le catholicisme, il écrira : « Mon erreur des *Fêtes humaines* me reste chère. »

Entre temps, il organisait des expositions, assistait fidèlement aux réunions dominicales chez Dolent, dans la petite maison de Belleville où son charme doucement impérieux rayonnait. Car malgré sa pauvreté et malgré ses faiblesses, malgré les besognes nécessaires à la vie, il ne cessait de porter sa parole de prophète et d'aider ceux qui l'entouraient, par son extraordinaire faculté de grandissement.

Ne rêvait-il pas aussi d'inscrire, sur les images, par de puissantes projections, des vers choisis? Ce n'était pas

(56) *Action humaine*, 1907, n° 2.

si fou. Ses imaginations, souvent, renfermaient un germe pratique qu'il ne lui appartenait pas de développer. Pour celle-ci : n'avons-nous pas vu, depuis, dans le ciel, tracé le nom d'une marque commerciale? J'aimerais mieux des vers.

Cependant, la vie religieuse devient plus intense : il note qu'il a lu à sa femme les sonnets de *Sagesse*.

En février 1905, Charles Morice, brusquement, était privé de cette singulière collaboration au *Matin* où, durant quatre années, il avait, sous la signature de « Grand-Gousier », rendu compte des procès. Le malheur voulut que dans un moment d'exubérance, il fît à haute voix, et d'une manière inacceptable, celui du maître de ces lieux. Ainsi perdit-il contact avec la chose judiciaire.

Et, un peu tremblant, il regarde l'avenir, dit une de ces paroles humblement humaines, qui, plus encore que son génie, me le font aimer : « Est-ce vraiment la période grave et productive de ma vie qui commence? Ou serai-je demain comme hier dupe de mes désirs et de l'hiatus immense qui les sépare et de leur but et de mes forces?... Pourtant, Mé est là, qui veille sur lui et sur moi comme un ange. »

Maintenant, il a quitté Les Vallées et habite à Paris, 41, avenue de Clichy. Malgré une lourde fatigue, il termine son *Carrière* (octobre 1906). Carrière est mort le 17 mars. Manque d'argent. Sa jeune belle-fille devenue veuve, il l'aide avec sa bonté habituelle.

En février 1907, paraît une nouvelle série de *L'Action humaine;* moins heureuse, peut-être, que la première : articles souvent longs, parfois verbeux. Mais en tête de chaque numéro, une ballade toujours charmante :

Je chanterai le miracle des ailes !
... Amour et gloire à toi, sainte Jeunesse !
... Le Front de l'homme et le Sein de la femme...

Et la *Ballade de la Vaine Vitesse* :

... Où donc allez-vous, bonnes gens?

aujourd'hui d'une si cruelle actualité.

Charles Morice étudie, s'adressant d'abord à M. Georges Desvallières, qu'enchante l'idée généreuse, un beau projet : celui de *La Baraque,* sorte de théâtre forain où les plus purs artistes entreront en union étroite avec le peuple.

La même année, plusieurs conférences : sur Carrière, au Havre sur Stéphane Mallarmé; au Salon d'Automne, où il amène les poètes, où il est « chargé de la Poésie ».

Il a écrit ces quatre mots, dans les Notes, sans y attacher, peut-être, un grand sens. Pourtant, ces mots le définissent : toute sa vie, partout, il a été « chargé de la Poésie ».

Il organise à l'Odéon des récitations poétiques (novembre 1907) ; elles sont faites dans un décor approprié, avec l'aide, entre les poèmes, de l'orchestre de M. Francis Touche. Charles Morice dit quelques paroles devant le rideau. La séance de début est consacrée à Baudelaire, la seconde à Verlaine. Puis il y aura, au cours de deux saisons : *Banville, Paris, Les Heures.* Le public n'est pas indifférent; il acclame Baudelaire, manifeste de l'hostilité à Zola, dans la séance sur *Paris.* Mais il ne reste pas assez fidèle pour que l'effort, longtemps, puisse être continué.

En avril 1908, Rodin demande à Charles Morice d'être son secrétaire. Morice accepte. En même temps, il s'astreint à d'autres besognes et il écrit :

> Quelle gymnastique : passer des faits-divers du *Petit Journal* au *Rêve de vivre...* C'est tuant!

Un jour : « Noirs ennuis. »

Le lendemain : « Espérance et énergie. »

Je me plais à répéter, comme ils se répétaient dans la réalité de la vie, ces contrastes où la dernière image est toujours de lumière. Il y a là une vertu, au vrai sens de ce mot, indestructible. Ces paroles encore :

Je ne puis résister au conseil d'espérance que j'entends malgré tous les autres bruits, si menaçants, dans le souffle d'agonie de ce mois si mêlé. Maintenant, Amour, Abnégation, Force, Pureté!

Et :

Journée de la vie normale : travail, besognes, inquiétudes, espérances, amour. Qu'elle est belle, la vie ordinaire! Et que je suis accompagné dans ma solitude!

Le 19 mai 1909, son fils fait sa première communion.

Le 1er septembre, mort de Jean Dolent qu'il aimait tendrement. Morice écrit : « Me voilà seul. »

Et la pensée religieuse devient plus obsédante :

J'ai besoin de me recueillir, écrit-il en décembre, de chercher ma conscience. Le bruit des gens, leur naïf et bref égoïsme me fatigue. J'ai besoin de Dieu, du fond de mon indignité je crie vers Lui.

Trois dates :

13 mars 1910 :

Je sens en moi une ardeur, une alacrité nouvelle, une invincible jeunesse.

14 mars :

Nouvelle faiblesse, nouveau sursaut.

20 mars :

Je sens que Dieu m'appelle, je sens, je crois sentir... O Esprit de Décision!

A la fin de l'année il priera :

O mon Dieu, je sens que je vais à vous du fond de mon absolue indignité. Mon Dieu, attendez-moi!

A Meudon, on travaille aux *Cathédrales*. Les relations n'y sont pas toujours heureuses. Mot de Charles Morice : « Rodin qui s'ingénie à m'être désagréable... »

Après un court passage à Vanves, le poète est boulevard Lefebvre, avant d'aller s'établir en l'un de ses meilleurs gîtes, à Clamart, rue de Paris, non loin du bois.

Au début de 1911, paraît le roman : *Il est ressuscité*.

Enfin, le 30 juin, Charles Morice écrit :

Je me suis décidé : je retourne au Dieu de ma Mère et de mon enfance. Réduit à mes seules forces, je ne suis rien, je ne vaux rien. Il n'y a plus qu'un devoir immédiat comme l'éternité, et qu'il faut accomplir tout de suite, le devoir de mon salut et du salut de mes bien-aimés.

Car le sentiment de l'urgence le pousse, une singulière angoisse l'étreint, il est pris à la gorge par le temps.

Note du 1er octobre :

Maintenant, ce n'est plus ma sagesse ou ma fantaisie qui assigne le dernier départ pour le dernier effort. J'ai reçu, dans mon âme et dans mon corps, des avertissements que je ne puis méconnaître, et ce mot que je me suis tant et vainement dit, c'est Dieu lui-même qui le profère dans mon cœur : ne perds plus une minute des heures qui te sont laissées.

Et le 25 décembre :

Clamart. Les déménageurs ont dit en introduisant une caisse : « On dirait la boîte à dormir » (un cercueil). Tout parle de mort... Oh! qu'il faut se hâter!

« Tout parle de vie... Albert... Hell... » dit la note du lendemain.

N'importe. L'angoisse est là. Dans cette âme tumultueuse, est né un tragique nouveau. Spectacle poignant : ce passionné rêveur devant l'inéluctable réalité. Ne croyez pas, du moins, qu'il abandonne son rêve : mais il le voit soudain descendu sur la terre, qui exige, aux dernières heures, d'être renié ou reconnu vivant. Le rêveur le regarde des yeux dont en même temps il voit une autre image. Et perdue l'illusion de la gloire immédiate que ses doigts amoureux eussent tendrement touchée, sommé par sa vie finissante, avec une ardeur entre toutes pathétique, il se redresse.

III

Cet homme connaît que ses jours sont comptés. Il écrit, en décembre 1911 :

Dans quelle merveilleuse exaltation je m'éveille, quand j'ai bien dormi après une bonne journée de travail! Comme je sens affluer de mon cœur une force jaillissante! Il semble que ce soit de la vie pour toujours; et puis la journée commence, apportant l'inévitable série des énervements, des déceptions, des fatigues et les paupières s'appesantissent comme des lèvres altérées : soif de sommeil, — du bon sommeil pareil à la mort... La mort approche par ondes qui nous effleurent, puis nous laissent, puis reviennent et enfin nous emportent.

C'est vers cette époque que je l'ai rencontré pour la première fois. Il m'est apparu d'une si haute noblesse par le geste, par la voix et par la pensée, d'une si grande ampleur spirituelle, que j'ai cru saluer un prince. Aucun homme, — sauf Barrès, peut-être, — ne m'a imposé semblable impression. Or, au même moment, Charles Morice écrivait :

Parler de temps en temps à quelques amis, soit; mais me produire en public, tel que je suis physiquement, vieilli, chauve, et les traits fatigués, non! non!

Ces lignes me permettent de mesurer, mieux encore que les témoignages recueillis, le Charles Morice des premières années, parmi beaucoup de passions dominateur, — dominé aussi, — « cher aux femmes » pour quoi beaucoup d'hommes l'aimaient peu.

Quelqu'un m'a déclaré — dont le nom n'est point inscrit parmi ceux de mes témoins : « A la fin de sa vie, Charles Morice n'était plus le même; il fascinait encore, mais à la manière d'un serpent. »

Il n'était plus le même, non : un trop lourd poids, de toutes misères, pesait sur lui depuis trop longtemps. Et c'est vrai qu'il fascinait encore : je l'ai entendu en 1917, pour un auditoire de dames âgées et pieuses, parler de

Verlaine au profit d'une maison de blessés. Ces dames, qui eussent toutes fui devant l'apparence du serpent, toutes ont reçu la surprenante illumination d'un charme invincible; celle aussi d'une noblesse dont je trouve le fondement, à toute heure, dans la vérité des carnets que ne connaissent pas ses juges improvisés.

A l'heure où nous sommes, il se cherche avec une anxiété nouvelle, une ferme raison; sa parole pèse davantage :

> Plus tant de promesses à moi-même. Simplement le travail. Le devoir régulièrement. Que toute ma faiblesse soit conjurée par la divine Habitude... C'est parce que je demande trop que je ne peux pas assez!...
>
> ...Gauguin, qui a tant souffert. J'ai le sentiment de l'apercevoir pour la première fois. Et d'une manière générale il me semble que je m'éveille à la vie avec la douleur.
>
> ...Je me reproche les enfants auxquels je n'ai pas donné la vie, les amis que je n'ai pas guidés, aidés, consolés, sauvés, tout le bien que j'ai négligé de faire, tant de sûrs appels auxquels je n'ai pas répondu...
>
> ...Je serai bientôt dans les mains de Dieu, et, quoiqu'il arrive, j'accepte. Que votre volonté soit faite! Votre Volonté, *c'est la logique...*

Enfin cette touchante prière :

> Que je sois doux, ô mon Dieu! Et daignez me garder l'élégance et la fierté!

Cependant, il travaille assidûment à son *Gauguin*, tandis que paraissent : une étude sur Corbière, le choix de Banville, les *Cathédrales* de Rodin. Vers cette époque, il est le directeur littéraire de *Paris-Journal* (Gérault-Richard), où il publie des articles d'une critique fine, intelligente, appropriée à son sujet, tout à fait rare : lui, comprend la beauté profonde du *Monsieur des Lourdines* d'Alphonse de Chateaubriant que beaucoup lisaient alors comme un livre seulement aimable. Et parmi ceux qui encensent aujourd'hui M. Jean Giraudoux, combien ont

écrit, en 1911, que *l'Ecole des Indifférents* est « une merveille de sensibilité spiritualisée » ?

Et il adresse à son fils des paroles plus fréquentes, plus pressantes, purement admirables :

Albert, mets ton intelligence au service de ton cœur. Le bonheur vaut bien qu'on y pense et qu'on fasse, pour l'atteindre, pour le séduire, pour le retenir, tout l'effort de toutes les forces qu'on a. Emploie ton esprit dans les circonstances quotidiennes de la vie. C'est le Poème des Poèmes! Sois toi-même intensément, toujours plus intensément, et tu seras toujours nouveau. Emploie ton esprit, intéresse ceux que tu aimes, sois pour eux un perpétuel objet de développement.

A ces paroles des *Notes quotidiennes,* je veux joindre celles-ci, jetées sur un papier de hasard, et si tremblantes d'amour qu'elles me bouleversent :

Mon fils, à l'heure où j'écris, tu es bien petit encore. C'est donc au futur, franchissant d'un bon de l'esprit une distance d'années, que ceci t'est dédié. — Je vois ce futur : les divines minutes de ton adolescence. Alors tu me comprendras, alors il sera bon et salutaire que tu me comprennes. — Tu me comprendras certainement. Je m'en assure en regardant au fond de tes prunelles où commence à poindre la lumière pure, en constatant ta gravité précoce et ton extraordinaire faculté d'observation. A ces deux rares facultés tu joins une puissance de tendresse, une sensibilité adorable. Oh oui, tu comprendras, tu sentiras, tu devineras, mon Mé, Albert-Louis-Charles... Je médite ta destinée. Humblement, je supplie Dieu de permettre qu'elle soit grande et belle, de te donner d'accomplir tout ce que j'ai seulement projeté.

Humblement, je supplie Dieu de m'éclairer, afin que je te dise des paroles inoubliables, des paroles de lumière. Que tu puisses trouver dans leur souvenir ton salut aux heures de péril.

Je te parle aujourd'hui comme je ne sais si je pourrai te parler quand viendra pour moi la mort, — ET C'EST DANS CE SENTIMENT QU'IL FAUDRAIT PARLER, TOUJOURS...

Le 15 juin 1912, on joue, au théâtre du Grand-Guignol, *L'Esprit souterrain,* pièce en 3 actes, de M. Lenormand,

(57) *Notes quotidiennes.*

d'après Dostoïevsky, adaptation de MM. Halpérine-Kaminsky et Charles Morice.

Crimen amoris, poème chanté et dansé, d'après Verlaine — musique de Debussy, — qui devait être représenté à l'Opéra, ne le fut point.

Mais l'espérance, en Charles Morice, ne peut pas mourir : il écrit le 1er novembre 1912 :

Tout n'est que menaces, et pourtant je me sens plein d'espoir.

L'année 1913 se passe dans la misère, plus cruelle parce qu'il la sent définitive, et dans une ardeur religieuse grandissante, si haute que le poète pauvre, qui serait désespéré s'il n'était pas lui-même, trouve cette parole :

Quelle ingratitude que la mienne! Moi qui possède en mon fils le plus grand des bonheurs!

Cette année verra paraître deux belles *Lettres à mes amis*, l'une : *Le Retour ou mes Raisons*; l'autre : *L'Amour et la Mort.*

A cette époque, quoique ne cessant pas de produire, il écrivait : « J'ai peut-être dépassé l'instant de « médiocrité supérieure » où l'on réalise. Mes visions, mes pensées se précipitent et m'emportent, et dans ma hâte à les poursuivre, je n'ai plus la patience de les noter. »

Et la grande année 1914 commence. Elle commence mal : 6 février : « Affreux soir. Tout est fini ».

Mais le 7, magnifiquement : « Tout recommence! »

De cette année sont datées : *Quelques maîtres modernes* et les *Pages choisies* de Dolent.

La Guerre. Elle l'a rudement touché. Elle ne pouvait point ne pas le toucher; à cause de son âme frémissante et parce que les minces sources de son pauvre argent s'épuisent, se dispersent. Son cher fils mobilisé, d'abord envoyé en Bretagne, sa femme y suit l'enfant. La maison

de Clamart est fermée. Charles Morice, seul dans Paris, loge ici et là, en de tristes hôtels de la rive gauche.

Vivre? Avec quelle peine! Outre de longs travaux que la mort interrompra, Charles Morice fait des articles, des enquêtes, un roman pour le feuilleton du *Gaulois,* des conférences, dans l'hiver 1916-1917 un cours en dix leçons sur l'*Histoire de la poésie française.* Emouvantes paroles. Cette grande voix dans l'heure tragique livrait sa plus secrète beauté; par le moyen de l'instrument magnifique dont il disposait, il exprimait l'angoisse de son âme française et l'angoisse de sa vie qu'il sentait finissante, et son indestructible foi dans la beauté lyrique — la Vérité dont malgré tout il attendait tout bien. Après le cours sur l'*Histoire de la poésie française,* il y eut un autre cours sur Verlaine; le poète atteint, déjà, d'une grande fatigue, se heurte à de plus résistantes difficultés. Beaucoup de promesses ne sont pas tenues. Depuis si longtemps qu'il subit de tels maux, il s'en étonne peu; mais la cause où Morice les rattache (58) vaut d'être rapportée :

Il souffle de par la France, et surtout à Paris, un vent de frivolité extraordinaire. La guerre dure trop, les femmes sont depuis trop longtemps séparées des hommes : elles tombent en enfance, et on m'assure qu'eux aussi redeviennent enfants. Ce qu'ils demandent à leurs compagnes, régulières ou irrégulières, quand ils viennent en congé, c'est de les amuser, et ils ne veulent entendre parler de rien de sérieux. J'imagine bien qu'il y a des exceptions, mais je crois que la généralité est telle et je vois bien que cela s'explique. Il n'y a de beauté et de moralité, pour l'un et l'autre sexe, que par leur confrontation, par leur union. Ils sont l'un par l'autre un spectacle passionnant et un enseignement. Point de dévouement et de grandeur, pour le commun des hommes et des femmes hors des impulsions de L'ÉGOISME AMOUREUX; encore ce dévouement est-il bien fragile et cette grandeur bien relative. Pour les êtres d'élite qui obéissent aux conseils d'un amour plus désintéressé, plus pur, il est inutile d'en parler

(58) Lettre du 4 avril 1916.

quand nous considérons la masse des vivants. Or, nous savons bien ce que valent les hommes « entre eux », à quelle bêtise, à quelle grossièreté ils tombent. Les femmes ne sont pas beaucoup plus nobles qu'eux. Le langage des ouvrières dans leurs ateliers est immonde. Et la papoterie des salons! — Alors, on se rend compte. Hommes et femmes s'habituent à vivre entre hommes et entre femmes, perdant peu à peu le sens vrai de la vie.

Cependant, il espère. Ou il ne sera plus Charles Morice. Il SAIT que l'ennemi sera vaincu. Il SAIT que le pays, après une telle tourmente, aura soif, enfin, de la vérité. — On écoutera les combattants, qui diront le vrai; ce sera l'instant splendide de l'AUTRE RENAISSANCE.

Charles Morice est mort le lendemain de cette victoire dont il n'avait jamais douté. Ah! celui-là n'était pas défaitiste! Il est mort assez tôt pour croire, jusqu'à sa fin, à l'avènement de l'âge rêvé. J'admire que l'un de ses rêves ait pu ne pas le décevoir, et qu'il ait ignoré que les mêmes voix trop habiles continueraient d'emplir l'espace de leur vain bruit; que le négoce, autour de l'art, s'emplifierait au delà de toute mesure; et que les poètes subiraient une plus cruelle condamnation.

En ces dernières années, il s'exprime sur un ton nouveau de tristesse, d'humilité, tout à fait pathétique (59).

...Ce n'est pas l'orgueil qui parle, oh! non, et vous le savez... Je voudrais pouvoir détruire tout ce que j'ai écrit jusqu'à ce jour... Mon ami, je vous écris dans un moment de profonde et sereine tristesse où je voudrais que mes yeux pussent rencontrer les vôtres...

Et cette grande page (60) :

Oui, la route qui monte vers Dieu se vide d'humanité, de précise humanité, connue par des noms, aimée sur des visages. Il ne reste plus que l'humanité toute. Mais elle reste! C'est à elle qu'il faut se donner. Et se donner à elle, c'est se donner à Dieu dont elle est l'image et la ressemblance. Elle

(59) Lettres écrites en 1918.
(60) Du 28 novembre 1915.

est ingrate et moqueuse. Elle torture les indiscrets qui l'aiment trop. Ses sauveurs, elle ne les chérit que morts, — je sais. Prenons là pourtant notre amer plaisir. C'est le plus noble — et puis... il n'y en a pas d'autre!

A la fin de 1918, Charles Morice est sans force, très malade. Condamné au Midi, il s'installe dans une petite chambre, devant la douce mer de Menton.

Par une étrange pudeur, il éloigne ses amis; il tolère la présence de sa femme, qui réside à Nice, seulement un peu de temps chaque jour; il n'accepte que les soins mercenaires. Il travaille. Il travaillera jusqu'à la fin.

Quinze jours avant de mourir, il écrivait ce poème, où il rassemble une dernière fois, avec une poignante émotion, tous les thèmes de sa douloureuse symphonie : son amour pour son fils, la lutte qui le déchire, et son désir de Dieu. Quel poème ces huit vers!

> Ma meilleure pensée et mon plus beau poème,
> Mon Fils, le jour est enfin proche où sans rougir
> Je pourrai simplement être pour toi moi-même
> Celui qui me survivra dans ton souvenir.
>
> J'aurai décidément arrangé selon l'ordre
> Ma vie au sein de Dieu qui longtemps m'appela :
> Hélas ! les douces dents ne voulaient pas démordre...
> Enfin je me dégage et réponds : Me voilà !

Le 17 mars 1919, il a écrit, encore, ces deux lignes:

La douleur est bonne ou mauvaise pour l'homme selon qu'il est digne ou indigne d'elle.

Et il est mort dans la nuit, — seul.

LOUIS LEFEBVRE.

MICHELET ET L'HISTOIRE-RÉSURRECTION

Sur la valeur de l'œuvre historique de Michelet, voici que nous devons perdre peu à peu beaucoup de nos illusions. Nous avons été élevés dans l'idée que cet admirable écrivain avait, le premier, ressuscité l'ancienne France de la poussière des Archives, qu'il avait donné la formule définitive de l'histoire-résurrection, enfin que, le premier aussi, ce n'est pas l'histoire des souverains et des hommes d'Etat qu'il avait écrite, mais celle du peuple français lui-même. Il y avait là une sorte de « dogme », auquel personne n'osait s'attaquer, et la plupart des historiens et érudits, pliés même aux méthodes scientifiques les plus strictes, confondaient leur admiration avec celle des simples lettrés, plus férus de beau langage que de connaissances précises.

Gabriel Monod lui-même, l'un des maîtres de la critique historique, élevait à la gloire de Michelet un véritable monument, élaboré avec amour, et qui a paru récemment, grâce aux soins diligents de M. Henri Hauser (1). Il professe pour celui qui a été, sinon son maître, du moins son ami vénéré, une admiration, qui se manifeste à maintes reprises. Cependant, sa probité scientifique est d'un si pur aloi qu'il n'hésite pas à produire des documents et des faits, qui mettent en éveil notre esprit critique ; on le verra par la suite.

Mais voici que tout récemment M. Gustave Rudler a publié un petit volume, intitulé *Michelet historien de*

(1) Gabriel Monod, *La vie et la pensée de Jules Michelet*, Paris, 1923, 2 vol. in-8° (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes).

Jeanne d'Arc (2), qui pose, comme on ne l'avait jamais fait, à propos de ce fragment de l'*Histoire de France*, la question des sources de Michelet, de la valeur critique de son œuvre. Avec un soin minutieux et une sûreté de méthode impeccable, M. Rudler met à nu toutes les substructions documentaires sur lesquelles repose ce morceau célèbre.

Il faut bien le dire, l'épreuve n'est guère favorable à l'explorateur de documents que prétendait être Michelet. Ce n'est pas une œuvre originale que la *Jeanne d'Arc*; elle reflète presque entièrement des ouvrages de seconde main, deux surtout (de grande valeur, d'ailleurs), le *Procès de Jeanne*, par L'Averdy, paru dès 1798 (3), et surtout l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, de Lebrun de Charmettes, publié en 1817. Il est vrai qu'au moment où paraissait le volume de Michelet, la belle publication de Quicherat (4) n'avait pas encore vu le jour. Mais il existait, dans les dépôts de Paris, plusieurs copies manuscrites du *Procès de Jeanne d'Arc*. Michelet a utilisé l'une d'elles, — la plus mauvaise, d'ailleurs, parce qu'elle se trouvait à sa portée, aux Archives nationales. Il l'a dépouillée, mais surtout, semble-t-il, pour « corser » ses références. M. Rudler a démontré, de façon irréfutable, que Michelet, « asservi à des ouvrages de seconde main », n'a fait usage que d'une façon très accessoire de documents originaux. Il semble qu'il ait voulu donner l'illusion (peut-être se donner illusion à soi-même) qu'il avait produit une œuvre originale.

Examinant ensuite, chez l'historien de Jeanne d'Arc, la « critique d'exactitude » et la « critique des témoignages », M. Rudler ne se montre pas plus satisfait et il estime que « la critique, sous toutes ses formes, reste le point faible, très faible, de l'ouvrage ».

(2) Paris, Presses Universitaires, 1925.

(3) Dans les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1790.

(4) *Procès de Jeanne d'Arc*, 5 vol., 1841-1849.

Nous voilà donc mis en garde contre toute l'œuvre historique de Michelet. C'est assez justement, pensons-nous, que M. Rudler a pu conclure (5) :

Un historien, qui a pu une fois faire si bon marché des devoirs et précautions élémentaires, a pu ne pas être par ailleurs plus scrupuleux et ne mérite confiance que sous bénéfice d'inventaire.

D'ailleurs, ajoute-t-il, il est possible que d'autres parties de l'*Histoire de France* résistent victorieusement à une épreuve analogue à celle qu'il a tentée.

Eh bien ! En ce qui concerne du moins l'originalité des sources, cela nous semble douteux. Dès le tome III (6), dans un Eclaircissement, Michelet affirme : « J'ai tiré ce volume, en grande partie, des Archives nationales ». Or, dans ce tome, les références ne mentionnent aucun manuscrit, provenant de ces Archives ; nous voyons cités des documents imprimés, surtout des chroniques, et des ouvrages de seconde main, ceux-ci en petit nombre. Quand Michelet aborde le XIVe et le XVe siècle, l'époque qu'il a le plus sérieusement étudiée, il a bien épinglé, en note, quelques références ou citations, provenant de sources manuscrites, mais le plus souvent d'une façon peu précise. On a l'impression qu'il a hâtivement manié des documents, notamment les *Olim*, les registres du Parlement de Paris, le Trésor des Chartes, mais qu'il n'en a nullement entrepris l'étude approfondie (7). Il n'a pas eu, avec ces pièces d'archives, le contact journalier et prolongé qui donne tant de valeur à des travaux comme celui que Quicherat a consacré au procès même de Jeanne d'Arc (8).

(5) *Op. cit.*, p. 173.

(6) Edition de 1881, p. 219.

(7) M. Monod (*op. cit.*, t. I, pp. 219-220) dit que Michelet a prétendu être un novateur, en préconisant l'étude des documents d'archives, mais qu'en réalité il ne l'a guère pratiquée.

(8) *Aperçus nouveaux*, 1850. — Dans son *Histoire de la Révolution*, Michelet a été le premier à explorer les archives de l'Hôtel de ville et celles de la préfecture de police. Mais quelle est la valeur de ses recherches ? L'absence de toute référence nous empêche de nous en rendre compte (G. Monod, *op. cit.*, t. II, pp. 236 et sqq.).

Faut-il le lui reprocher? En aucune façon. Ecrivant l'histoire de la France depuis ses origines jusqu'à la Révolution, il ne pouvait que rarement travailler de première main. La seule chose grave, c'est d'avoir prétendu qu'il avait procédé autrement, c'est d'avoir déclaré, comme il le fait dans sa Préface de 1840, qu'il donnait une place grandissante aux documents inédits, et, plus tard, d'avoir dit qu'il avait été le premier à employer cette méthode.

En réalité, Michelet ne s'est jamais livré à un travail d'érudition. On le comprend aisément : comme le dit M. Rudler, « il n'avait pas appris le métier ; on ne l'enseignait nulle part en son temps ; il avait dû se former tout seul ».

Bien plus, ajouterons-nous, non seulement les hasards de sa carrière, mais aussi la nature de son esprit le détournaient du travail minutieux de l'analyse, l'incitaient à tenter une œuvre synthétique. A cet égard, le bel ouvrage de Gabriel Monod nous fournira les indications les plus précises. A l' « Ecole préparatoire », qui ne tarde pas à redevenir l'*Ecole Normale*, Michelet, jusqu'en 1829, a été professeur, à la fois, d'histoire et de philosophie, puis y a enseigné l'histoire universelle. Il aura toujours la préoccupation d'unir l'histoire à la psychologie et à la morale. C'est bien la tendance qui se manifeste dans son *Introduction à l'histoire universelle*, qui est un essai de philo sophie de l'histoire.

D'ailleurs, l'étude qu'il avait faite de la *Scienza nuova* de Vico, dont il publia une traduction en 1826, avait encore donné de la force à ses aspirations vers la synthèse. Au moment où il commence à préparer son *Histoire de France*, il n'a écrit que des ouvrages très généraux, presque des manuels scolaires, comme le *Précis d'histoire moderne* et l'*Histoire romaine*. Sans doute, il conçoit des idées très intéressantes, fécondes même, comme l'*unité de la science* : il perçoit à merveille les relations qui peuvent exister entre l'histoire et la linguistique. Il a de

hautes aspirations et des « projets tumultueux (9). » Mais il n'a jamais étudié les sources et n'a même jamais eu la velléité de les étudier. Aussi est-on un peu étonné quand G. Monod qualifie son héros d' « érudit » ou quand il affirme que l'*Histoire romaine* « était admirablement documentée ».

D'ailleurs, Michelet ne conçoit pas l'histoire comme une science « désintéressée » ; elle doit avoir, selon lui, des applications pratiques, se prolonger, en quelque sorte, dans l'action. Ecoutons encore Gabriel Monod :

Il se croyait appelé, par le titre même de sa chaire (10), « Histoire et morale », à tirer de la science des conclusions qui fussent des enseignements et pussent agir sur les jeunes générations.

A ses collègues du Collège de France, il reprochait « de poursuivre leurs investigations dans un esprit purement scientifique et critique », de se refuser à en tirer des conclusions générales, qu'ils jugeaient prématurées. Et cependant, c'étaient de puissants esprits que des hommes comme Eugène Burnouf et Elie de Beaumont (11). On sait que la chaire de Michelet ne tarda pas à se transformer en une véritable tribune : c'était de la prédication et non de la science.

Toutefois, l'une des idées fécondes, et profondes, de Michelet, c'était de considérer que l'histoire ne doit pas se borner à un récit ou à une analyse, qu'elle doit viser à être une *synthèse*, englobant le droit, les arts, la littérature, la religion (12).

En écrivant l'*Histoire de France*, il a prétendu donner « une synthèse de l'histoire du peuple français » :

Ces cours, qu'on pourrait nommer de *physiologie sociale*,

(9) G. Monod, *op. cit.*, t. I, pp. 20 et sqq., 136 et sqq.

(10) Au Collège de France.

(11) Cf. G. Monod, t. II, pp. 4-5. Lors de son élection au Collège de France, son concurrent, le grand érudit Guérard, avait eu pour lui la plupart des savants les plus réputés du Collège (*Ibid.*, t. I, p. 365).

(12) *Ibid.*, t. II, pp. 264 et sqq.

disent comment la plante humaine, l'arbre de vie part de l'obscure, mais toute-puissante inspiration populaire.

Et c'est ainsi que l'histoire sera une véritable résurrection.

Seulement, la question est de savoir s'il a vraiment écrit l'histoire du peuple français. De ce peuple, il est tout le temps question dans l'*Histoire de France*, mais on ne le voit jamais. Nous y cherchons vainement une étude sur les origines du régime féodal, sur le caractère de ce régime. Comment vivaient les paysans ? Quelle était leur condition économique et sociale ? Comment s'est-elle transformée ? Comment peut-on s'expliquer la naissance des libertés municipales ? En quoi consistaient les métiers et les communautés de métiers ? Quelle a été l'évolution du commerce et de l'industrie ? De quels éléments se composait la population des villes ? Autant de questions, dont on cherche vainement la réponse en parcourant les volumes les meilleurs de sa grande histoire, ceux qui concernent le moyen âge.

Quand on aborde l'histoire moderne, cette lacune est bien plus marquée encore. Etudiant les règnes de Louis XV et de Louis XVI, Michelet ne décrit guère que la Cour et le mouvement philosophique, — celui-ci, d'ailleurs, d'une façon assez superficielle (13). Il est vrai que, dans l'Introduction de son *Histoire de la Révolution* (14), qui date de 1847, il est plus explicite sur les causes économiques et sociales de la Révolution. Mais il est bien peu renseigné sur la condition des paysans au XVIIIe siècle. Il ne dépeint que leur misère, dont il force la note, sans marquer aucune nuance (15).

Lisez les voyageurs étrangers des deux derniers siècles, vous les voyez stupéfaits, en traversant nos campagnes, de leur misérable apparence, de la tristesse, du désert, de l'horreur de pauvreté, des sombres chaumières nues et vides, du peuple en haillons...

Peuple passif, d'ailleurs, car il estime que, chez aucun

(13) *Louis XV et Louis XVI*, Paris, 1867.
(14) T. I, Introd., pp. LXVIII et sqq.
(15) *Ibid.*, p. LXIX.

autre, les révoltes n'ont été aussi rares. Il oublie celles qui ont marqué le règne de Louis XIV, il passe sous silence les émeutes, provoquées par la crainte de la famine, à la veille de la Révolution. Il se fait aussi d'étranges idées sur l'état de l'agriculture au XVIIIe siècle ; il imagine une décadence, qui est tout juste le contraire de la réalité (16) :

Le paysan n'ayant point de meubles à saisir, le fisc n'a nul objet de saisie que le bétail, il l'extermine peu à peu. Plus d'engrais. La culture des céréales, étendue au XVIIe siècle par d'immenses défrichements, se restreint au XVIIIe. La culture « devient sauvage ».

Quand il aborde la Révolution, certes, il se rend compte, — et c'est un grand mérite, — que le peuple est le grand moteur (17) :

Les meneurs ont reçu l'impulsion, bien plus qu'ils ne l'ont donnée. L'acteur principal est le peuple. Pour le retrouver, celui-ci, le replacer dans son rôle, j'ai dû ramener à leurs proportions les ambitieuses marionnettes dont il a tiré les fils, et dans lesquelles, jusqu'ici, on cherchait le jeu secret de l'histoire.

Vue admirablement juste. Mais comment les masses paysannes, par leurs insurrections, ont-elles obligé les assemblées, composées de bourgeois qu'effraient les réformes sociales, à ruiner radicalement le régime seigneurial ? C'est ce qui n'apparaît pas dans le récit de Michelet.

D'ailleurs, si l'on veut juger à quel point Michelet est peu renseigné sur les questions économiques et sociales, il faut lire le *Peuple*, publié en 1846, ce livre si injustement réputé, confectionné, d'ailleurs, hâtivement, puisque entrepris le 4 septembre, il fut mis en vente avant la fin de décembre (18). Sans doute, Michelet y montre fortement les conséquences sociales des progrès du machinisme, la « servitude » de la classe ouvrière, et aussi des fabricants et des marchands, esclaves de la matière. Mais, dans le *Peuple*,

(16) *Louis XV et Louis XVI*, p. LXXVI.
(17) *Histoire de la Révolution*, t. I, p. 18-19.
(18) G. Monod, *op. cit.*, t. II, pp. 207 et sqq.

on cherchera vainement les détails précis que l'on trouve dans les ouvrages, si pleins de faits, de ces médiocres écrivains que l'on appelle Villermé et Villeneuve-Bargemont. On a l'impression que Michelet connaît mal et n'a que peu compris Sismondi, les saint-simoniens, les fouriéristes, que cette admirable floraison de la pensée française, de la première moitié du XIX[e] siècle, lui est restée complètement étrangère. Et, comme solutions à ces redoutables questions économiques, comme remèdes à ces terribles crises sociales, que trouve-t-il ? « Le cœur », le relèvement des âmes, l'association des bonnes volontés, la lénifiante paix sociale. Il vitupère contre le « cosmopolitisme », n'ayant en vue que le danger « anglais ». Et l'on ne peut s'empêcher de penser que, quelques mois plus tard, devait paraître le vigoureux *Manifeste communiste* de Karl Marx, dont nous percevons aujourd'hui les insuffisances, mais qui répondait, mieux que les emphatiques prosopopées de Michelet, aux préoccupations des hommes de 48.

Ce n'est pas que Michelet n'ait eu souvent de belles intuitions. C'était, par exemple, une idée bien nouvelle et féconde de tracer, au tome II de son *Histoire de France*, ce *Tableau de la France*, si vivant et si poétique, mais qui, selon le mot de Gabriel Monod, « est un chef-d'œuvre littéraire, et à aucun degré une œuvre scientifique ». Ne pourrait-on, à bon droit, étendre ce jugement à tout le travail historique de Michelet ?

C'est sans doute un admirable dessein de vouloir rappeler à la vie dix-huit siècles d'histoire. Mais, pour tenter la résurrection d'un peuple, la première condition, c'est de savoir comment il vivait, et on ne peut l'apprendre que par la plus minutieuse étude des documents, seule trace de ce passé. Michelet a tellement parlé de sa méthode de résurrection qu'il a fini par en convaincre ses innombrables lecteurs, séduits d'ailleurs par le charme incomparable de son style. Dans l'Introduction du *Peuple*, ne nous dit-il pas :

Que ce soit là ma part dans l'avenir, d'avoir non pas atteint, mais marqué le but de l'histoire, de l'avoir nommée d'un nom que personne n'avait dit. Thierry l'appelait *narration*, et M. Guizot *analyse*. Je l'ai nommée *résurrection*, et ce nom lui restera (19).

Gabriel Monod a donc bien montré à quel point Michelet croyait avoir, en effet, rappelé à la vie tout le passé de l'humanité (20).

Michelet, avec ce naïf et sublime orgueil avec lequel il a toujours jugé son œuvre et lui-même, considérait qu'il avait, mieux que personne, pris conscience, refait en lui toute la vie de l'antiquité et du moyen âge, qu'ayant ainsi revécu lui-même le passé de la France, il pouvait, mieux que personne, faire revivre l'âme du peuple qui a fait la Révolution.

On voit combien Michelet se croyait supérieur à Augustin Thierry et à Guizot. Comme écrivain, il l'est, sans aucun doute. Comme historien, c'est bien plus douteux. Augustin Thierry s'est rendu mieux compte de l'orientation que devaient prendre les études historiques, quand il a tenté l'histoire du Tiers Etat, et surtout quand il a pris l'initiative des publications relatives à cette histoire. Quant à Guizot, qui pourra lui dénier la puissance, la fermeté d'une pensée qui, pour être moins nuageuse et apocalyptique que celle de Michelet, est certainement plus scientifique et même plus philosophique ? *L'Histoire de la civilisation en France* est un beau livre, et dont l'influence a, été en somme, plus féconde que celle de l'*Histoire de France*. Nous dirons même que des érudits, comme Quicherat, et Guérard, l'éditeur du *Polyptyque d'Irminon*, auront plus fait pour le progrès des études historiques que l'admirable poète qui a nom Michelet ; leurs œuvres sont encore lues et étudiées maintenant par les érudits et les historiens, et, en tout cas, elles se sont incorporées à la science, comme l'ont fait les œuvres des grands physiciens

(19) *Le Peuple*, éd. de 1886, p. 31.
(20) G. Monod, *op. cit.*, t. II, p. 238.

et naturalistes, qu'on ne lit plus guère, mais dont le labeur est immortel.

Est-ce à dire que le travail historique de Michelet ait été inutile ? Loin de nous cette pensée. Il a été, non un initiateur, comme il le croyait et le prétendait, mais un « animateur ». L'enthousiasme que provoquaient ses livres, même le *Précis d'histoire moderne*, a réchauffé plus d'un esprit ; c'était « comme un feu de sarment », selon le mot si juste de Vallès. Il a sans doute décidé de bien des vocations historiques ; et l'on sait, d'autre part, la prise que, pendant son professorat à l'Ecole Normale, tout au moins, il a eue sur les esprits de ses élèves ; des hommes comme Victor Duruy suffiraient pour en témoigner. On le comprend : ce style admirable, cette forme si vivante sont l'empreinte d'un esprit tout de feu, d'une âme vibrante. C'est surtout grâce à son tempérament de grand artiste, de poète, que Michelet a pu faire quelque peu illusion sur la portée de son œuvre. Comme le dit à merveille G. Monod : « Quinet a une réputation inférieure à son mérite, tandis que Michelet a été admiré, peut-être au delà de sa valeur ».

Ce n'est pas dénigrer une gloire nationale que de dire que Michelet est plus grand comme écrivain que comme historien, qu'il a été moins un savant qu'un artiste. Il comptait trop sur l'intuition, dont il se sentait doué ; il pensait que quelques documents pouvaient lui suffire « pour reconstituer tout un ensemble ». C'est là, comme le remarque Gabriel Monod, un procédé dangereux ; c'est méconnaître les conditions mêmes de la recherche historique, l'infinie variété de la réalité, que notre esprit ne serait que trop disposé à simplifier, s'il n'avait comme frein la multitude des faits

Cependant, en faisant leur part à l'intuition et à l'imagination dans la découverte de la vérité, — une part qu'il étendait de façon un peu démesurée, — Michelet émettait une idée profonde et vraiment féconde. Même dans le tra-

vail de pure érudition, l'intuition, « le flair » jouent un rôle important, *à fortiori* quand on tente une synthèse plus ou moins large. Si même dans les sciences de la nature, voire dans les sciences exactes, l'hypothèse, fille de l'imagination, est l'un des adjuvants essentiels de la découverte (21), on ne peut se refuser à lui faire sa part dans les sciences de l'esprit. Voilà ce que comprenait Michelet. A certains moments, il a des intuitions, que l'on dénommerait « géniales », si l'on ne savait combien il faut se défier de cette expression. Ce qui est vrai, c'est que l'imagination et la sensibilité jouent leur rôle dans l'élaboration de la science, et voilà pourquoi l'admirable poète qu'a été Michelet fut aussi, à ses heures, un savant ; il a sa place, — et qui reste grande encore, — dans l'effort collectif qui, au XIXe siècle, a fait de l'histoire une véritable science, un peu plus « conjecturale » sans doute que les sciences de la nature, mais peut-être pas beaucoup plus. Car l'une des grandes idées de Michelet, et qui trouve de plus en plus sa confirmation, c'est celle de l'*unité de la science*. Le progrès même des sciences nous convainc de plus en plus fortement que l'esprit humain, quel que soit l'objet auquel il s'applique, travaille toujours d'après les mêmes procédés, d'après les lois de la raison. Il n'a pas été tout à fait inutile à Michelet d'enseigner, à la fois, l'histoire et la philosophie.

Remarquons, d'ailleurs, que certains défauts, que l'on peut reprocher à Michelet historien, étaient le produit fatal de l'époque où il a fait ses études. La période de 1789 à 1815 a marqué une véritable interruption des traditions scientifiques du XVIIe et du XVIIIe siècle. Il a fallu tout apprendre à nouveau. La rhétorique restait seule souveraine dans l'Université constituée par Napoléon. Cousin, cet esprit si souple et si superficiel, était aussi surtout un rhétoricien, ou, si l'on veut, un rhéteur, infiniment plus que Michelet. Plus

(21) Voy. Henri Poincaré, *La science et l'hypothèse*, et Emile Meyerson, *L'explication dans les sciences*, Paris, 1921.

d'un jeune maître, vers 1820, a dû, suivant le mot de Jouffroy, « enseigner une science, dont il ignorait le premier objet ». Ce fut un peu le cas de Michelet ; ne comprend-on pas alors les lacunes de ses connaissances, les défauts de sa méthode, les insuffisances de sa critique ? Et ne comprend-on pas aussi qu'il ait voulu les dissimuler à ses lecteurs, — et se les dissimuler peut-être à soi-même, — par les procédés dont M. Rudler a si ingénieusement démonté les ressorts ?

HENRI SÉE.

LA CAPTIVE

Captive des jardins et des hautes demeures
Que garde un aigle impur au monstrueux essor,
La Princesse s'accoude à la fenêtre d'or,
Cadre mystérieux des saisons et des heures.

Là-bas, sur les coteaux de flamme saturés
Où le raisin compact charge la vigne torse,
Des vieux esclaves nus par le fouet déchirés
Inclinent vers le sol leur pacifique force.

La Princesse leur crie un hymne fraternel
Afin que sa pitié les charme et les allège;
Mais la brise d'été, lourde de sortilège,
Vers des sites muets emporte son appel.

Les serviteurs debout aux portes de la salle
Sont beaux d'une accablante et muette beauté
Et nulle n'a fléchi leur jeunesse royale
Promise à quelque étrange et grave volupté.

Le Désir qui s'accroche aux plis de leurs tuniques
Etouffe la Captive en d'éternels liens
Et lui révèle en des songes dyonisiens
Les détails inouïs des actes impudiques.

Dans les vergers, par les crépuscules fiévreux,
Elle embrasse un rameau qui vit et qui frissonne;
Mais les fleurs qu'elle étreint sur son cœur douloureux
Sèchent comme à l'aspect d'une soudaine automne.

Ironique devant les bras qu'elle lui tend,
Le cuivre des miroirs refuse son image
A l'heure où, par les soirs de larves et d'orage,
Un spectre deviné devient inquiétant.

Mais sur les toits impurs et les mauvaises vignes
Un regard fraternel brille parmi le soir
Dans le ruissellement des astres et des signes :
Andromède! son astre a frissonné d'espoir;

Et peut-être, comme elle, à l'aurore première,
Elle verra surgir, ivre de son essor,
Le Cheval héroïque aux doubles ailes d'or,
Haletant et cabré dans la jeune lumière!

GILBERT LÉLY.

PSYCHOLOGIE ADMINISTRATIVE

—

La gestion des grands intérêts collectifs exige des connaissances et des aptitudes dont les détenteurs, spécialisés dans leurs tâches, réunis dans les mêmes locaux, finissent par acquérir, sous la double action des nécessités professionnelles et de la vie en commun, certaines particularités intellectuelles et morales dont il est peut-être intéressant de déterminer la genèse, les éléments et les catégories.

Administrer, c'est, selon le dictionnaire de l'Académie, « gouverner, régir les affaires publiques *ou particulières* ». L'administrateur n'est donc pas forcément un fonctionnaire *de l'Etat*. La psychologie administrative ne consiste point seulement dans l'analyse des états d'âme de M. Lebureau ; ou, si l'on veut, à côté de M. Lebureau *public*, il y a M. Lebureau *privé*, fonctionnaire non officiel, qui lui ressemble comme un frère.

En gros, les mêmes causes produisent les mêmes conséquences, dans un Ministère et dans une grande Compagnie d'assurances, à la Préfecture de la Seine aussi bien qu'au Crédit Lyonnais. « Taper » des lettres à la machine au service de la Compagnie P.-L.-M. ou pour le compte de M. le Directeur général des Douanes, tenir des répertoires chez un agent de change ou classer des archives à l'Hôtel de Ville, préparer un grand achat de chaussures pour la Samaritaine ou pour l'Intendance militaire, constituent des tâches étonnamment semblables. Ceux qui les remplissent sont des hommes en chair et en os, que la similitude des devoirs et, singulièrement, l'agglomération en collectivités

hiérarchisées, doivent avoir modelés sur un certain type (1) : le type de l'administrateur. Bien entendu, ce type de l'administrateur, avec ses qualités et ses défauts, existera surtout, en dehors des administrations officielles, dans les organismes privés qui jouissent d'un monopole de fait (compagnies de chemins de fer, grosses firmes métallurgiques). Dans les établissements qui fabriquent et vendent, en étant *soumis à la loi de la concurrence*, l'on professera, en principe, une conception différente de l'administration et l'administrateur s'écartera légèrement du type que nous allons analyser.

§

Dans une très petite exploitation, l'administrateur n'est pas différencié ; le technicien, le vendeur, font eux-mêmes leur administration, par intermittence ; ils tiendront, d'aventure, une comptabilité embryonnaire.

L'administrateur proprement dit apparaît plus tard ; il n'est qu'administrateur. Il se caractérise en ce que, n'agissant pas par lui-même, il prépare ou dirige l'action et en enregistre les résultats. Son rôle précède et suit celui de l'agent d'exécution. Plus élevé, son point de vue doit demeurer aussi exact.

Mais, placé, par l'effet d'une spécialisation et d'une différenciation qui croissent avec la complexité de l'entreprise, à l'écart de l'action directe, jugeant de haut, puis de loin, « l'homme de bureau » éprouve une tendance à se faire des choses une vision schématique, à croire en la vertu intrinsèque du texte écrit, à deviner sur pièces, plutôt qu'à connaître, ce dont il disserte en un langage où parfois la pompe

(1) Un haut fonctionnaire, qui a passé quelque temps dans une compagnie privée, s'est exprimé ainsi en ma présence : « Pourquoi l'employé d'une Société anonyme différerait-il d'un fonctionnaire public ? De quel privilège infaillible et secret les administrations privées jouiraient-elles pour dénicher des merles blancs ou pour sélectionner des moutons à six pattes ? Pourquoi mettraient-elles la main sur des sujets de valeur et exclusivement sur ceux-là, et pourquoi l'Etat n'aurait-il que le rebut ? Non ! je ne crois pas que les administrations privées s'entourent de garanties meilleures que ne le fait l'Etat, lorsqu'elles recrutent leur personnel ! »

dissimule la circonspection, la timidité et l'embarras. Les dossiers, les fiches, *les précédents*, les instructions, les rapports, les règlements s'élèvent par degrés, de leur rang de simples moyens, à la dignité de fins en soi.

Je le répète, tout cela n'est nullement spécifique de l'administration publique, de laquelle je ne parle pas exclusivement, car, fonctionnaire moi-même, je m'exposerais, si je disais trop de bien de mes congénères, à m'entendre objecter : « Vous êtes orfèvre ! » et, si je disais d'eux un peu de mal, à me faire apostropher d'un vigoureux : « Vous en êtes un autre ! »

Le coefficient personnel se fait sentir, d'autre part, dans les études de notaire comme au greffe du Tribunal, chez Félix Potin aussi bien que chez le receveur de l'Enregistrement. Toute administration exige de l'ordre, de la précision, du classement, de la clarté, de la mémoire. Un bon bureau est celui qui dispose de bons instruments de travail et d'employés bien au courant du maniement de ceux-ci. Or, partout, que le patron s'appelle Président du Conseil d'administration ou Ministre, on rencontre des gens qui ont de l'ordre et d'autres qui n'en ont pas, des employés qui tiennent leurs dossiers à jour et d'autres qui, à tort ou à raison, se fient à leurs souvenirs ; on trouve de bons et de mauvais camarades; des ambitieux et des modestes ; des actifs, malheureux quand par hasard le « courrier à l'arrivée » ne leur apporte rien, qui inventent des occupations quand il n'y en a pas; des indolents qui travaillent et cette espèce particulière de paresseux qui travaillent vite et bien pour avoir fini.

Toutes ces nuances de caractère varient, ici comme là, selon l'âge des hommes, selon leurs fonctions et le degré d'initiative et de responsabilité que celles-ci comportent. Ceux qui ont fait la guerre au sortir du lycée apportent des dispositions autres que les vieux qui ne l'ont pas faite, que les jeunes qui en ont simplement entendu parler, ou que les hommes qui, en août 1914, étaient déjà formés intellec-

tuellement. Le menu peuple des expéditionnaires, copistes, commis, aura une « mentalité » différente de l'aristocratie des grands chefs ; la classe intermédiaire enfin, la bourgeoisie de l'administration, présentera des traits particuliers de méthode et de régularité.

§

A travers toutes ces variétés individuelles, on dégage, je crois, des lois générales.

Dans l'exécution de son service, l'administrateur fait montre d'esprit de géométrie. Fonctionnaire public, il se pique d'impartialité, de dévouement aux seuls intérêts généraux, et c'est son honneur incontestable ; épris de loyalisme et d'exactitude, il ménagera les deniers de la nation, il professera le respect du règlement et la superstition de la forme. Au service d'un particulier, il prendra les intérêts de la maison (surtout s'il y est incité par la participation aux bénéfices), se préoccupera d'abaisser le prix de revient, de diminuer les frais généraux, de préparer un bon bilan de fin d'exercice. De principes stricts, il déduira automatiquement des règles de conduite, des méthodes de travail et jusqu'à des habitudes d'esprit.

Pour la défense de ses intérêts particuliers, l'administrateur use de l'esprit de finesse. Qu'il s'agisse des conditions dans lesquelles il fournit son labeur quotidien, de l'obtention de postes de choix, de sa réputation professionnelle, trois considérations le guident : l'économie de l'effort, la recherche de l'avantage personnel, la crainte de l'opinion publique.

Les deux domaines demeurent nettement distincts. Celui qui introduirait l'esprit de finesse dans la conduite des affaires administratives se rendrait suspect de fantaisie et d'arbitraire. D'autre part, l'on serait éliminé comme insociable ou moqué comme naïf si, dans les rapports personnels avec les chefs et collègues, l'on prétendait s'inspirer du seul esprit de géométrie.

Somme toute, l'administrateur, l'employé, le fonctionnaire (officiel ou non) est sollicité par deux idéals contradictoires : *a*) se rendre inutile; *b*) se rendre indispensable.

D'un côté, il cherche à organiser son service avec une telle perfection, à rédiger des instructions si claires et si précises que, à la limite, les affaires marcheraient en quelque sorte toutes seules.

De l'autre côté, dans son intérêt personnel et pour sa réputation, il doit donner à l'opinion ambiante l'impression que, sans lui, rien ne fonctionnerait. Il faut que, dans les couloirs, chacun répète : « La Direction de la comptabilité repose entièrement sur Huntel. Si Huntel disparaissait, ce serait la catastrophe !... » Huntel est alors conduit à ne pas donner d'ordres trop complets, à laisser son bureau à mi-chemin de l'état de perfection où il pourrait l'amener, à rester seul dépositaire de certains secrets. A l'occasion, cette disposition d'esprit est préjudiciable au bien du service ; il ne déplaira pas à cet administrateur qu'en son absence des gaffes soient commises, qui, si ses collègues avaient velléité de l'oublier, rendraient évidente la nécessité de son intervention personnelle. Elle se retournera même contre lui, car si l'on devient en réalité indispensable, il faudra renoncer à tout congé pour affaires personnelles, à toute vacance, et, en allant jusqu'au bout, à tout avancement qui conduirait à un changement de poste !

L'alternative est rude : ou bien, à force de travail efficace et de dévouement, conquérir un repos bien gagné, mais s'entendre reprocher ce repos, imputé à la paresse, à la nullité ou à la négligence ; ou bien travailler pour la Galerie, contrairement à de foncières préférences qui vous inciteraient au travail désintéressé, et perdre la liberté !

Ceci nous amène à considérer M. Lebureau d'abord dans l'exercice de ses fonctions, dissimulant sa personne derrière celles-ci. Puis, à l'occasion de ses fonctions, visant à se mettre individuellement en scène.

§

L'administration est impersonnelle. Officiellement, pour les gens de l'extérieur, assujettis, fournisseurs, clients, locataires, passagers, il n'existe qu'une entité : le Département des Travaux publics, les Grands Magasins du Louvre, la Société Foncière, la Compagnie de Navigation. L'homme semblable à vous que vous rencontrez au Ministère ou au siège social de la Compagnie, qui connaît votre affaire et qui prendra *réellement* la décision, avouera rarement : « C'est moi qui statuerai » ; il vous dira presque toujours : « Le Ministre avisera. Nous consulterons la commission. Le Contrôle sera appelé à donner son avis. Cela rentre dans les attributions de notre conseil de gérance. Le Conseil d'administration étudiera la question. » Interrogez quelqu'un de l'entourage du Ministre, l'on vous répondra : « Les services compétents sont saisis de l'affaire, qui suit son cours. Nous n'y pouvons rien. » Quant au membre du Conseil d'administration que vous solliciterez, croyant cette fois frapper à la bonne porte, il se retranchera derrière l'assemblée générale des actionnaires, « à laquelle il appartient de se prononcer en dernier ressort », oubliant ou feignant d'oublier que, pour qu'une assemblée générale repousse un projet de résolution présenté par le Conseil d'administration, il faut que le Conseil d'administration se montre bien maladroit.

Reflétant avec fidélité ces tendances, le style administratif éprouve une prédilection, qui va jusqu'à la manie, pour *le neutre*. (*Il* y a lieu de... *Il* convient de... *Il* m'a été rendu compte que .. *Il* ressort du dossier que...). A la forme active, il préfère d'instinct *le passif*, l'administrateur n'écrit pas « *je* pense », mais « *on est amené* à pensé que... »; de la sorte, la personne qui écrit se donne l'apparence de ne pas agir par elle-même, mais d'être *agie*. Ce n'est pas elle qui tranche ; c'est *il*, c'est *on*, la fatalité ; elle obéit à une pression de la loi, au règlement, à la justice, à quelque divinité impérieuse... à l'esprit de géométrie !

Les mêmes scrupules entraînent la prudence dans l'affirmation, le désir de s'assurer toujours une ligne de retraite. Si l'administration est infaillible, l'administrateur, à mesure qu'il s'éloigne de l'action directe, ne peut pas *tout* savoir. Jugeant sur pièces, il est amené à parler de faits qu'il n'a pas vus, à paraphraser des arguments imaginés par d'autres. D'où le pullulement, dans son style, des expressions dubitatives et restrictives. (Il semble... Il paraît que... Eventuellement... Selon l'avis de l'ingénieur *du moins*...) ; d'où encore l'emploi immodéré du conditionnel. (Vous m'avez signalé un incident qui *se serait* produit le 25 février) et du subjonctif (Il semble qu'il y *ait* lieu de...). L'habitude aidant, on arrive à employer l'expression dubitative même en l'absence de doute ; dans le dernier exemple cité, l'on pourrait souvent, en fait, écrire : « il semble qu'il y *a* lieu », voire, avec plus de netteté : « *il y a* lieu... »

Savoir qu'on n'est pas seul, ménager la sensibilité des autres, voilà le fin du fin de la civilisation et de l'art de vivre en société. A ce compte, M. Lebureau, dans l'exercice de ses fonctions, est un être très civilisé. Que d'euphémismes dans ses locutions favorites ! Le grand chef écrit à ses subordonnés : « *Je prie* Monsieur le..... de *bien vouloir* me faire parvenir, dès que cela lui sera possible, les renseignement que j'ai eu *l'honneur* de lui demander le 3 mars dernier ». Pas de danger qu'il écrive : « Les renseignements déjà demandés le 3 mars devront me parvenir sans délai ! » Le futur remplace l'impératif ; *vous ferez* se substitue à *faites*. On ne reprochera jamais à un administrateur d'avoir oublié quelque chose; on emploiera toujours le verbe *omettre*. L'oubli se ramène à la légèreté, à l'ignorance. Fi donc ! L'omission peut être intentionnelle. On ménage donc à l'interpellé l'occasion d'établir, dans sa réponse, qu'il a *omis* telle ou telle chose pour telle ou telle raison. On ne lui dira pas brutalement : « vous avez commis une erreur », mais : « *Une erreur s'est glissée* dans vos calculs... Une *erreur*

de plume vous a fait dire que... » L'erreur, manière de personnage distinct de l'auteur du calcul, a agi spontanément et à l'insu de celui-ci ; elle seule est coupable ! Ou bien : « Cette erreur a échappé à *votre vigilance* », alors qu'on sait pertinemment qu'il n'y a pas eu de vigilance du tout ! Ou encore : « Il a été constaté dans vos évaluations une erreur *purement matérielle*, de plusieurs millions. » Matérielle, donc, non intentionnelle. Bien sûr, vous ne songiez pas à vous approprier ces millions !

Ménager la sensibilité des autres, c'est, en vertu d'un pacte tacite, contraindre moralement les autres à vous reprocher, le cas échéant, vos propres inadvertances avec toute la courtoisie désirable. Les hommes, avait remarqué l'abbé Jérôme Coignard, se tiennent en respect par la crainte qu'ils s'inspirent réciproquement. Or, la crainte constitue l'un des principes directeurs de l'employé d'administration. Dirigeant les choses de loin, obligé de s'en rapporter sur bien des points à des constatations faites par d'autres, l'homme de bureau, je le répète, ne peut pas savoir *tout* ce qu'il avance ; comment, dans ces condition, engagerait-il, de gaieté de cœur, sa responsabilité, comment ne songerait-il pas, avant tout, à *se couvrir* ? Passe encore de répondre de soi, mais des autres ? Bernique ! Voilà pourquoi le fonctionnaire circonspect multipliera les références, les dates, les numéros, inscrira les heures d'arrivée et de départ des pièces soumises à son *visa*, de façon à bien faire ressortir, avec une incontestable bonne foi du reste, par qui, où, quand et comment quel argument a été présenté, de manière aussi à prouver que, si un retard s'est produit, lors des transmissions successives d'un dossier, ce n'a pas été dans son bureau. Un excellent moyen de ne point trop engager sa responsabilité consiste à traiter le moins de questions possibles. Un mauvais plaisant a prétendu que tout l'art de l'administrateur se réduit à empêcher les affaires d'arriver jusqu'à soi, ou, si elles sont venues jusqu'à lui, à les aiguiller d'urgence chez un voisin avec une fiche

épinglée : « M. Huntel, pour attributions. — Je laisse à Monsieur X... le soin d'examiner cette question. — Il appartien à la direction de... d'aviser aux mesures à prendre. »

La minutie, gage de sincérité, constitue l'un des traits spécifiques de l'administrateur. Mais elle entraîne certains abus. Le premier venu est à même de contrôler l'exactitude d'une référence. Sachant qu'ils sont cotés d'après le soin qu'ils apporteront à citer des numéros d'enregistrement, des marques de classement, les subalternes, en particulier, arriveront à les entasser, sans nécessité aucune parfois, jusqu'à négliger l'essentiel : la pensée. On lit des rapports qui se réduisent à un interminable exposé, coupé de parenthèses, d'allusion au règlement du..., à la note nº 1340, etc..., sans d'ailleurs que le contenu de ces documents, seule chose importante, soit indiqué.

Mark Twain avait noté que les hommes politiques et les historiens français mentionnent toujours le mois et le quantième des événements sans préciser le millésime : « Les hommes du 2 décembre, après avoir renouvelé le 18 brumaire, se sont effondrés le 4 septembre... Ayant renversé la monarchie de Juillet, le gouvernement de Février a eu ses journées de juin... » Rappelons encore : la nuit du 4 août, le 14 juillet, le 9 thermidor, le 16 mai, etc. — De même, en administration, nous lirons des paragraphes entiers tels que celui-ci :

En réponse à votre lettre du 3 février nº 450. C. G., qui fait suite au rapport d'ingénieur du 15 janvier K. X. 353, demandé par note du 5 décembre nº 93/1/ M., je vous informe que le règlement du 3 octobre dernier (article 4, alinéa 2, § *b*) s'oppose à la prise en considération de la demande que vous aviez fondée, après un premier examen de la question, sur les seules dispositions de la circulaire du 5 avril courant (5e direction, Contentieux, Comptabilité).

Très souvent, le grand chef donne dans le même travers. Pour marquer son intervention personnelle, il complètera une ou deux références ; il usera parfois d'une encre spé-

ciale, afin qu'au loin on reconnaisse son coup de griffe et que le gérant de la succursale de province conclue : Tiens ! Le Secrétaire général a vu ce détail, *donc* il a tout vu. — Le grand chef est presque toujours un grand travailleur. On en rencontre, le matin avant 9 heures, qui gagnent leur bureau avec, sous leur bras, une serviette bourrée de documents qu'ils ont examinés pendant une partie de la nuit, écourtant leur sommeil. Est-ce bien judicieux ? Le grand chef doit-il fournir tant de travail personnel ? Ne vaudrait-il pas mieux qu'il commençât sa journée reposé par une bonne nuit de huit heures ? Le rôle d'un chef est de *faire* travailler ; il ne lui messiérait pas d'être un tant soi peu paresseux. Par malheur, pour arriver au sommet d'une hiérarchie, il faut surtout avoir été un travailleur (et l'on continue par la vitesse acquise), donc avoir fait preuve, dans les échelons inférieurs, de qualités autres que celles qui sont spécifiques du grand chef. Quantité de gens qui possèdent l'étoffe du chef (intuition, initiative, caractère) restent dans l'ombre. De là vient que, suivant une boutade plus malicieuse qu'entièrement exacte, les grands chefs traitent les petites questions et abandonnent les grandes questions à leurs sous-ordres, lesquels reçoivent alors pour toute instruction la « directive » légendaire : « Faire le nécessaire en temps voulu. »

Trêve d'esprit facile aux dépens du légitime souci d'exactitude, et au nécessaire respect de la forme qui caractérisent l'administration, singulièrement celle de l'Etat. Le formalisme reste en définitive une garantie d'impartialité et de justice(2). Les affaires suivent une « filière » Qu'est-ce à dire ! Qu'elles sont examinées *en soi*, à l'exclusion de toute tendance à favoriser tel ou tel. Titulaires de marchés

(2) Ceci est plus particulièrement vrai de l'administration publique. Un établissement commercial admet les considérations de personne ; il ménagera les anciens clients ; il leur consentira des conditions spéciales de prix et de paiement ; il peut se permettre ces différences parce qu'il n'a pas à donner les motifs de ses décisions. L'Etat, au contraire, traite sur le même pied — l'indifférence — un ancien fournisseur et un nouveau. La neutralité est sa règle.

en litige avec un Ministère, sachez qu'il est parfaitement superflu, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, de faire apostiller votre réclamation par un parlementaire, de faire passer votre requête par le cabinet du Ministre ! M. Lebureau, laissé à lui-même, n'en tiendra aucun compte : si vous avez raison, si vous avez les textes pour vous, vous recevrez satisfaction, sinon vous n'aurez rien à espérer des « services compétents ». Vous aurez simplement obligé l'administration à écrire une lettre de plus, informant votre protecteur occasionnel qu'on a le plaisir, ou le regret, de lui faire savoir que la demande de M. X a pu, ou n'a pas pu, recevoir une suite favorable. Sur ce point, l'administration privée rejoint l'administration officielle ; elle aussi aime la « filière », les notes, les contre-propositions, les enquêtes, les avis des divers services, desquels l'homme précieux qui possède pour un temps la confiance du grand patron et passe, à tort ou à raison, pour être un *as*, tentera d'extraire une opinion moyenne et de tout repos. L'administrateur n'aime pas qu'en service on se singularise, qu'on fausse un mécanisme monté pour fonctionner régulièrement, géométriquement, impersonnellement.

§

Le temps n'est plus où, pour dissimuler leurs retards et leurs absences, Messieurs les « Ronds de cuirs » accrochaient dans leur bureau, à une patère, un immuable vieux chapeau, dont le propriétaire était censé se trouver à proximité. L'esprit de finesse a su créer d'autres ressources. Aujourd'hui encore, la tactique la plus élémentaire vous enseigne à ne pas vous rendre à votre service, lorsque vous êtes en retard, en passant devant le bureau du patron. Si vous êtes en avance, au contraire, vous y passerez ostensiblement, même si votre itinéraire normal comporte un autre trajet. De même, il est avantageux d'emporter du travail chez vous, pour accroître la considération dont vous jouissez, à l'heure de la sortie générale, le soir. Bien sûr,

vous pourriez rester dans votre bureau une heure de plus et partir les mains vides, seul, après tout le monde ; seulement personne ne le remarquerait. D'autre part, affligé d'une femme acariâtre ou d'enfants turbulents, vous n'éprouverez pas de difficulté spéciale à arriver au bureau de bonne heure et à partir tard. Quantité de dévouements à la chose publique s'expliquent par des déboires privés.

L'administration est-elle une science ou un art ? Dans la tractation des affaires, aucun doute : c'est une science loyale et désintéressée. Quand l'administrateur songe à son intérêt propre, nul doute non plus, elle devient un art. Il existe en particulier un art avec quoi elle possède d'étranges affinités : *la mise en scène*.

Le Cabinet de Bismarck avait deux portes : l'une étroite et basse ; l'autre monumentale, à deux battants. Les visiteurs étaient introduits invariablement par la petite porte. L'entretien terminé, Bismarck prenait plaisir à observer la direction que prenait son interlocuteur. Les uns sortaient par où ils étaient entrés : c'étaient, aux yeux du Chancelier, les timides, les modestes, qui n'arriveraient jamais à rien. Les autres allaient délibérément vers la grande porte : ceux-là, on suivrait leur carrière avec une attention bienveillante ; ce seraient de bons auxiliaires de S. M. l'Empereur et Roi !

L'administration procède de principes analogues. La distance que doit parcourir le visiteur, depuis la porte d'entrée jusqu'au siège qu'on lui désigne, d'un geste négligemment autoritaire, croît avec l'importance du personnage qui occupe la pièce. Contraint d'effectuer un trajet de plusieurs mètres sous le regard d'acier de Monsieur l'administrateur-délégué, au milieu d'un total silence (car un tapis feutré absorbe le bruit de vos pas), happé dans le fauteuil bas et mou dans lequel vous vous enfoncez, vous avez déjà perdu les trois quarts de vos moyens avant d'engager la conversation. La longueur et le poids apparent de la table varient également en raison directe de l'autorité de

l'occupant. Et cela se comprend. Tenu à distance, en vertu de la forme allongée du meuble, assis à plus de deux mètres de Monsieur l'administrateur-délégué, vous avez l'impression que cet homme est inaccessible. Si Monsieur l'administrateur délégué se trouvait devant une table mignonne en bois de rose, et vous-même à portée d'avant-bras, vous vous sentiriez plus d'assurance, mais *il ne le faut pas*. A votre départ, vous devrez faire, en sens inverse, l'impressionnant trajet de la table à la porte. Tourner le dos au potentat, c'est bien cavalier ! Vous vous devinez, par derrière, regardé avec un mépris condescendant. Marcher à reculons ou de côté, c'est risquer de se cogner contre un meuble ou d'arriver à la cheminée au lieu de la porte, de commettre en un mot une ridicule maladresse, susceptible de ruiner le résultat où jusqu'alors, malgré tant d'obstacles accumulés, votre diplomatie, votre bon droit, votre élocution, vous avaient peut-être permis de parvenir.

Question controversée : le grand chef doit-il s'exprimer d'une voix forte ou faible ? Dans le premier cas, il donne l'impression d'une puissance à quoi rien ne résiste : il domine les événements. Dans l'hypothèse inverse, il fait discrètement comprendre que l'énorme importance des « intérêts dont il a la charge » l'oblige à se ménager. Mise en scène !

Cet art de la mise en scène, nous le retrouvons à tous les degrés de la hiérarchie. Mise en scène, cette table encombrée de dossiers, inutiles et périmés d'ailleurs, destinés à faire croire que l'employé, débordé de travail, arrive à peine à se tenir à jour, n'a jamais le temps matériel de mettre ses affaires en ordre ; retranché derrière un glacis de paperasses, il représente l'image même de l'activité fébrile, trépidante, forcenée. Il faut au contraire beaucoup de courage administratif pour se rattacher à la loyale *Ecole des Tables nettes*. Mise en scène, encore, le fait de conserver par devers soi, quand on n'a plus rien à en faire, les quinze ou vingt documents que le courrier de 10 heures vous a apportés, jus-

qu'à l'arrivée du courrier de 15 heures, plutôt que de les passer, dès 11 heures, à ses subordonnés ou au commis d'ordre. Le commis d'ordre, à son tour, au lieu de distribuer le courrier dès enregistrement, le gardera jusqu'à la prochaine fournée, afin de ne pas laisser sa table vide dans l'intervalle et pour n'avoir pas l'air inoccupé. Mise en scène toujours ! Enfin, la dactylo qui a dix lettres à taper laissera la dixième pendant une heure sur sa machine, sans achever la dernière ligne. Mise en scène! Mise en scène ! A chaque stade, tu organises le retard dans la transmission des affaires !

L'employé peut lire son journal au bureau, mais seulement le matin et, de préférence, pendant la première heure de la matinée. L'après-midi, c'est mal vu. On ne songera pas que celui qui lit son journal l'après-midi ne l'a pas lu le matin et a travaillé pendant que les autres s'intéressaient aux nouvelles sportives. Le journal est toléré, non le livre. On a emporté son journal en sortant de chez soi, en vertu d'un usage normal, sans réfléchir. Apporter un livre au bureau, cela suppose une préméditation. Il y a une nuance. Que voulez-vous ! L'administration n'aime pas la littérature !

En administration, la rapidité est suspecte. Travaillez vite si vous en êtes capable, mais *ne le dites pas* ! Les esprits lents forment l'immense majorité ; comme tels, ils constituent l'opinion publique. Si vous les humiliez par votre facilité à travailler rapidement, il répandront le bruit que vous travaillez mal... Votre chef vous a donné vingt minutes pour établir un rapport; c'est le temps qu'il estime qu'il lui faudrait. Ne lui montrez pas que vous pouvez le rédiger en dix minutes. Faites-le en dix minutes, si telle est votre faculté, mais ne le lui apportez qu'au bout de vingt deux minutes. S'il vous reproche d'avoir quelque peu dépassé le délai imparti, répondez-lui : «C'est que je n'ai pas une tête organisée comme la vôtre ! » Cette délicate flagornerie ne laisse pas de produire toujours son petit effet.

Le rôle de la passion dans l'étude des questions administratives est étrangement restreint. La mise en scène exige pourtant que vous sembliez apporter toute l'ardeur de votre être au service du bureau. On voit des gens qui ne traitent qu'une affaire par mois ; mais, quand le fait se produit, il faut que tout le monde le sache.

L'employé soucieux de sa carrière agira sagement *en parlant ce qu'il fait.* Les gens qui annoncent : « Voici ce que je vais faire » ; puis : « Je suis en train de faire ceci » ; et enfin : « Regardez ce que j'ai fait », ont l'air d'avoir multiplié par 3 leur besogne réelle. Le silencieux, de rendement égal, sinon supérieur, semble pendant ce temps s'être reposé. Dans le même ordre d'idées, en apportant un dossier à quelqu'un, dites quelques mots sur son contenu : « Vous verrez le rapport de l'ingénieur... Le Conseil d'administration ne marche pas... *Ils* nous embêtent, à la fin !... » Explications parfaitement superflues, qui ne renseignent point votre interlocuteur ; en cinq minutes de lecture, il en apprendra plus que par vos explications fragmentaires, échelonnées sur un quart d'heure, et qu'une personne qui n'a pas manipulé elle-même les pièces du dossier ne peut pas entièrement comprendre. Mais vous aurez eu l'air de prendre la question à cœur.

C'est toujours pour obéir aux nécessité de la mise en scène que vous userez et abuserez de l'apposition, sur les papiers, du cachet « Urgent ». Une affaire urgente est une affaire dont vous vous occupez, et réciproquement, par définition ! Vous emploierez même l'expression « Très urgent », qui constitue d'ailleurs une impropriété. *Urgent* ne comporte point de superlatif. Une chose urgente, selon le dictionnaire, est une chose qui doit être faite *sans délai.* Par un étrange abus des mots, l'on classe les affaires en première urgence, deuxième urgence, *troisième urgence.* Il est clair pourtant que les affaires classées en troisième urgence ne seront traitées qu'après les délais nécessaires pour expédier la première, puis la deuxième urgen-

ce. Or, là où il y a *délai*, il ne saurait y avoir *urgence*.

Les mêmes préoccupations se manifestent dans le vocabulaire courant. Seul vous avez des idées. Seul vous êtes capable d'initiative. Vous direz donc : « *Mon* avis, *ma* proposition ». En revanche, vous écrirez à votre correspondant : « *Votre* suggestion. » Les autres suggèrent, avec timidité. Vous, vous tranchez, avec énergie. Règle générale : on appelle « suggestions » les idées des autres. Toujours l'esprit de finesse !

Par suite d'une identique recherche de l'effet à produire, les employés qui gravitent autour des grands chefs, les fonctionnaires attachés aux services du Cabinet du Ministre, les préposés du secrétariat de l'administrateur-délégué, par exemple, affectent de croire qu'ils participent à la volonté ministérielle ou directoriale, alors que, simple transmetteurs de papiers, ils dirigent infiniment moins que les employés des divers autres services, à attributions déterminées ; c'est une mentalité de planton d'Etat-major. Il n'est pas jusqu'au gardien de bureau du Directeur qui ne déclare : « *Nous* avons reçu vingt personnes ce matin ». Toujours la mise en scène !

Par ces procédés et par quelques autres, l'on se met en lumière et en valeur ; suivant une célèbre formule, il faut du savoir, du savoir-faire, et le faire savoir ; on se crée ainsi des titres à l'avancement, et l'on frémit d'espoir lorsqu'on entend dire d'un collègue qui touche à l'âge de la retraite : « Ce pauvre X... n'en a plus pour longtemps. Nous pourrons bientôt le *réaliser*. »

§

Une administration constitue donc un microcosme, une petite SOCIÉTÉ. Comme tout agrégat social, elle tend vers un but : organiser l'activité d'une partie de la famille humaine ; elle a ses lois et ses conventions, ses méthodes et ses intrigues, ses petitesses et sa grandeur.

Elle a aussi son protocole. On frappe à la porte d'un bureau avant d'entrer. Règle qui comporte des modalités.

Visiteur, vous frapperez à la porte de *tout* bureau où vos affaires vous conduisent. Employé, vous frapperez à la porte d'un supérieur, ainsi qu'à celle d'un égal ou même d'un inférieur *qui n'appartiennent pas au même service que vous*; et, si la pièce est occupée par plusieurs personnes, vous serrerez la main à tous les occupants, tout au moins vous leur adresserez un petit bonjour circulaire, à peu près comme, chez le marchand de vins, le nouvel arrivant est tenu de porter un doigt à la visière de sa casquette et de dire : Salut, messieurs dames. — On doit pénétrer dans les bureaux le chapeau à la main, mais, ô visiteur, sachez qu'il y a quelque exagération à suivre tête nue votre guide, employé ou gardien de bureau, *dans les couloirs*. — L'admission des femmes dans le personnel administratif, notamment depuis la guerre, a soulevé des problèmes protocolaires. Il existe deux écoles : les uns considèrent les femmes comme des employés quelconques ; la notion de sexe n'intervient pas ; pour n'être pas soupçonnés de complaisance, ils se montrent plutôt plus distants avec elles qu'avec les employés masculins. A l'opposé, chez d'autres, la vieille galanterie française ne perd pas ses droits : on voit des chefs apporter eux-mêmes le courrier à une dactylo, alors qu'ils l'enverraient par leur gardien à un copiste mâle. Honni soit qui mal y pense !

Lorsqu'un vieil employé à la retraite vient revoir ses anciens collègues, l'usage veut qu'on se montre à son égard d'une extrême prévenance, même si, au cours de sa carrière active, il n'éveillait qu'une sympathie modérée. Malgré cela, beaucoup disparaissent définitivement. Un vieux fonctionnaire, au moment de prendre sa retraite, me dit : « Mon ami, je ne reviendrai jamais dans cet établissement ; j'estime qu'il y a une « pudeur administrative » qui interdit de se montrer, là où on a été quelqu'un, quand on n'est plus rien ».

Une administration a aussi ses partis, ses factions, ses camarillas. Phénomène sensible surtout dans les administrations privées, où l'ambition personnelle, l'arrivisme, ne

rencontrent pas, comme dans les administrations officielles, ces barrières que constituent les règlements, les commissions d'avancement, les conseils de discipline, l'organisation des différents corps, les institutions de contrôle, les associations. Dans un établissement privé, la liberté d'allures est moins tolérée, l'indépendance de langage plus dangereuse ; un employé peut être prié de « passer à la caisse » dans un court délai ; le patron n'a pas à indiquer les raisons d'un renvoi, ni d'ailleurs celles d'une élévation subite à un poste en vue. Dans une telle ambiance, les conjurations, les révolutions de palais, les compétitions et manœuvres ténébreuses, peuvent donc envisager la réussite complète de « combinazioni » allant jusqu'à l'élimination définitive d'un adversaire hier tout-puissant. N'ayez point la naïveté de croire que ces « combinazioni » aient toujours en vue le seul « intérêt supérieur » de la Compagnie ! Evidemment, dans les carrières publiques, il existe des querelles personnelles, des rivalités de corps, mais leur âpreté est loin de se montrer aussi féroce, parce que leur résultat ne peut être ni aussi immédiat ni aussi total. De plus, cette impossibilité, en administration publique, de faire triompher *uniquement* l'intérêt personnel, jointe à des habitudes ancestrales de dévouement aux intérêts généraux, confère au fonctionnaire officiel, avec une probité et une conscience professionnelles qui lui sont peut-être bien spéciales, un très particulier *sens de la coopération.*

L'administration a ses arcanes. Là encore, l'administration publique reste bien en arrière de l'administration privée. Entre fonctionnaires d'un même service d'Etat, on ne cherche pas à se tromper dans l'étude des affaires. Un chef de bureau donne à ses rédacteurs des instructions sans réticences. Dans une Compagnie privée, il y a des *secrets.* L'administrateur-délégué a ses arrière-pensées : le Président du Conseil d'administration a ses mystères ; le Secrétaire Général ne livre pas toutes ses intentions à ses collaborateurs. Parfois, le secret n'est qu'apparent, il fait partie

d'une attitude. Détenir un secret, c'est une force ; c'en est une plus grande encore que de laisser croire qu'on en cache un alors qu'on n'en possède pas, parce que, ce secret inexistant, personne ne peut vous le ravir. L'employé de la Compagnie, chargé d'établir un rapport, a l'impression qu'on ne lui a pas tout dit, qu'il devrait conclure dans un sens qu'il ne connaît pas, mais qu'il devine qui est désiré en haut lieu. Une fois son travail terminé, on lui tiendra peut-être rigueur d'avoir ignoré un dessein qu'on avait négligé de lui confier. Cela n'existe pas dans l'administration publique, à moins qu'une intervention politique n'en soit venue fausser les rouages.

Pour la même raison, l'administration privée ne parvient pas au degré d'organisation de l'administration publique, régie par des textes minutieux. Un officier d'artillerie, qui avait pris un congé hors cadres pour entrer dans une très grande maison d'automobiles, m'a déclaré : « Au bout de six mois de présence, je ne sais pas encore sous les ordres de qui je suis, ni à qui j'ai le droit de donner des ordres. » Imprécision voulue, naturellement, par les dirigeants de l'entreprise. Les grands patrons tiennent à ce que tout leur personnel dépende directement d'eux ; il leur déplairait que certains de leurs collaborateurs se créassent une situation personnelle trop définie, trop exclusive, une vice-royauté indépendante et, un beau jour, concurrente, inexpugnable. Ils voudraient être, à la limite, seuls en face d'une masse amorphe. Lisez le très intéressant et malicieux roman de Pierre La Mazière, *J'aurai un bel enterrement* ! Dans le personnel d'un grand établissement de crédit, il y a des gens qui entrent par la grande porte et d'autres qui, entrés par la petite porte, ne sortiront jamais de l'ornière. C'est une armée qui ne comporterait que des généraux et des soldats. Dans l'administration publique, au contraire, il existe une *classe moyenne* très développée, tout de même que dans les vieux pays très évolués, qui ont lentement constitué leur armature sociale.

Ce degré supérieur d'organisation de l'administration publique a ses inconvénients. Trop de délais, trop de rouages, trop de formalités, entravent l'expédition rapide des affaires. M. Lebureau, plus actif et plus intelligent que ne le suppose le « Français moyen », plus travailleur que ne l'affirme une légende un peu fatiguée, n'endure pas sans impatience ces archaïques lisières. Bon serviteur de la nation, il ne demanderait pas mieux que d'agir « commercialement ». Mais il lui faut compter avec le Contrôle administratif et financier, avec le contrôle parlementaire. Pour éviter des observations du Contrôle, l'on complique les règlements, de façon à prévoir tous les cas possibles. Le Contrôle intervient alors pour demander des simplifications. L'administration simplifie. Immédiatement, des abus se produisent, en présence d'une réglementation trop élastique. Le Contrôle exige des précisions. On recommence à compliquer, et ainsi de suite. Il existe une psychologie de l'administration ; il y en a une du Contrôle, laquelle repose sur le raisonnement *a posteriori* et *a contrario*. Le Contrôle ne serait-il pas à l'administration ce que certaine critique est à la littérature d'imagination ?

L'administration, disais-je, a sa grandeur. Et en effet, dans sa sphère, elle représente un moment de l'effort humain vers la logique, vers la clarté, vers la discipline, vers la coordination des activités particulières en vue de l'atteinte d'un but collectif : le bien de l'Etat, la prospérité de la « maison ». Cette « société » spéciale inculque à ses membres, pendant quelques heures par jour, pendant le tiers de la vie (ou presque), sous l'empire des obligations professionnelles, une vertu sans laquelle nul groupement ne saurait être ni durer : le sens de l'obligation, *le sens du service*, que, dans une de ses dernières œuvres, M. Paul Bourget magnifie avec éloquence. Servir! Voilà un mot qui gardera ses lettres de noblesse. M. Lebureau le sait, et ce n'est pas un des moindres traits de la psychologie administrative.

ANDRÉ MOUFFLET.

« FEMMES DU MONDE »

—

I

Dans le numéro du *Mercure* du 15 juin, M. Pierre Léon-Gauthier a traité avec érudition un sujet d'actualité, « les dons patriotiques et la Révolution française »; il a cité « le don de la femme du monde » offrant à la Patrie ce qu'elle avait amassé « en aimant ». « Femme du monde, s'écrie l'auteur, mais alors de quelle fraction du monde? » Du plus mauvais, car ce vocable de « femme du monde » s'appliquait alors — et déjà sous Louis XV, — non pas à une dame du haut monde, mais à une personne se vendant à tout le monde.

En 1789, la femme du monde était précisément le contraire de la femme du monde de 1926. Ne vous étonnez donc pas si, fouillant dans les archives de la préfecture de police, vous trouvez un procès-verbal daté du 5 novembre 1790, signé du commissaire de police administrant le quartier du Palais-Royal ou de la Butte-aux-Moulins et portant ce titre :

Procès-verbaux d'arrestation, par une patrouille, de 14 femmes du monde qui tous les soirs raccrochent les passants sur les quais du Louvre et de l'Ecole, les forcent à entrer sous des baraques ou sous des charrettes et les dévalisent.

Ce n'est pas seulement dans des pièces officielles qu'on retrouve cette expression de *femme du monde* ou de *fille du monde* appliquée à des femmes de mauvaise vie. Rétif de la Bretonne l'emploie souvent: « une pie-grièche, parfumeuse, autrefois fille du monde », écrit-il vers 1782. Ailleurs il raconte :

Un jour, l'ignoble Italien me fit servir de jouet à toute sa valetaille devant deux filles du monde qu'il avait invitées, et les deux malheureuses me firent des infamies dégoûtantes.

Le canonnier Bricard, lors de l'expédition d'Egypte, en 1798, visite le Caire et il écrit :

Dans cette grande ville, il y avait quantité de *femmes du monde* : les sérails abandonnés, joints à la misère du sexe et à la générosité des Français, en avaient produit un nombre incalculable.

On appelait donc *femmes du monde* les femmes galantes de grande et de petite « marque », c'est l'expression qu'on trouve constamment dans les rapports de police, ainsi que nous allons en fournir quelques preuves ; nous les tirons de rapports enfouis aux Archives nationales.

Dans un dossier qui concerne les commissaires au Châtelet se trouve la plainte d'un sieur Beaumont, avocat au Parlement, et les procès-verbaux d'enquête, les interrogatoires, etc., s'y rapportant. La fille de Beaumont, enceinte de cinq mois, s'était évadée du domicile paternel et s'était retirée dans un mauvais lieu, dans une « maison de prostitution », indiquée à elle par le domestique de son père, qui « l'avait déjà conduite dans cette maison trois fois différentes ». Elle n'échappe pas aux recherches de la police. Elle s'était réfugiée, dit le commissaire au Châtelet Chénon, chez « la nommée Victoire, *femme du monde*, rue Oblin, qui l'avait conduite chez une sage-femme où elle fut saisie». Tout le mal, assure le père, vient d'un jeune officier qui a détourné sa fille de ses devoirs. Le « suborneur » s'appelle Hélie ou Elie, il a été garçon chirurgien, c'est-à-dire élève en médecine, mais a abandonné ses études pour entrer dans l'armée sous le nom de d'Augerville. Des pâtissiers, chez lesquels il a habité, déclarent que « Daugerville ou Hélie avait été plusieurs fois au Palais roial pendant qu'il a logé chez eux, qu'il en revenait avec des *femmes du monde* avec lesquelles il soupait dans sa chambre, qu'il allait les reconduire et que, ce jour-là, il ne rentrait pas coucher». De Bor-

deaux, où il était en garnison, d'Augerville écrit qu'il n'a nullement séduit la demoiselle Beaumont, qu'il n'est rien dans la grossesse, que les imputations contre lui par le père sont fausses ; il est lieutenant au régiment de Champagne, la caisse du régiment lui est confiée, son honneur est au-dessus des accusations dont il est l'objet ».

Le même dossier contient le procès-verbal d'arrestation « *de trois femmes du monde* qui avaient volé une pièce d'étoffe chez une mercière de la rue Saint-Denis » (9 novembre 1789). La plaignante, Mme Leroy, expose, dans sa déposition, que trois dames sont entrées dans sa boutique, rue Saint-Denis, au coin de celle d'Avignon, qu'elles ont marchandé « de la toile orange fond bleu à bouquet détaché pour en faire un déshabillé, que la comparante leur ayant fait cette étoffe quatre livres dix sols, la plus grande d'elles lui en a donné trois livres quinze sols ; sur le refus de la comparante de leur donner cette étoffe pour ce prix, elles s'en sont allées ». A peine furent-elles dehors qu'une marchande de harengs, Henriette Menant, demeurant rue des Filles-Dieu, « vit une de ces trois femmes qui tirait d'entre ses jambes une pièce d'étoffe, qu'elle passa à un particulier dans la rue et qui paraissait être avec elles ». Mme Menant les signale ; deux sont arrêtées, la troisième et l'homme ont disparu.

La première des deux prisonnières déclare « se nommer Marie-Marguerite-Dominique Jouarre, âgée de 23 ans, native de Clermont, en Auvergne, lingère, repasseuse et *femme du monde*, demeurant rue Guérin-Boisseau, chez M. Velon, marchand limonadier et logeur ». Elle déclare qu'elle n'a jamais été mise en prison, qu'elle ne connaît pas les gens avec qui elle était, que la marchande de harengs les a dénoncées parce qu'elle avait demandé à partager, ce qu'on n'avait pas pu faire, puisqu'on n'avait rien pris. On la fouille, on ne trouve rien de suspect. Sa compagne est à son tour interrogée : elle s'appelle « Anne-Alexandre, est âgée de

25 ans, native de Reims, en Champagne, demeurant rue Guérin-Boisseau chez la dame Dulong, logeuse, profession de *femme du monde*». Elle affirme qu'elle n'a rien pris ni rien vu prendre. Les deux femmes, malgré leurs dénégations, sont envoyées au Châtelet.

Dans ce banal fait-divers, qui semble extrait du journal d'hier, il faut remarquer deux choses : déjà, malgré la difficulté des voyages, le recrutement des femmes légères s'opérait en province. Ce sont des pauvres filles de la campagne qui forment le gros contingent de la prostitution, et déjà aussi on voit des hommes prêter aide aux filles publiques, se faire leurs souteneurs, intervenir au besoin pour dépouiller ce qu'on appelle le « miché », c'est-à-dire le « michel », le nigaud, le niais qui fréquente les mauvais lieux.

Le 13 avril 1791, le commissaire de police de la Butte des Moulins reçoit la plainte du sieur Joseph Guéraud, laboureur à Ivry-sur-Seine, qui, étant allé chez deux femmes du monde, a été obligé par un homme de financer et obligé de donner sa montre. L'individu échappe aux recherches de la justice ; les deux femmes arrêtées refusent de donner son nom, qu'elles prétendent ne pas connaître ; l'une déclare s'appeler Catherine Mingot, âgée de 18 ans, « ci-devant gouvernante d'enfants, actuellement sans place, demeurant depuis deux ans dans le même hôtel, *fille du monde* ». L'autre est « Anne Poisson, âgée de 19 ans, demeurant hôtel de Chartres, rue de Chartres, *fille du monde* dans sa chambre ». Interrogée, elle déclare « qu'elle ne fait rien depuis qu'elle est sortie de chez son père ».

— A elle demandé comment elle subsiste, ne faisant rien.

— A répondu qu'elle vit de ce qu'elle reçoit des hommes qu'elle engage à venir chez elle.

Elles sont expédiées au Châtelet, où quelques jours de détention leur apprendront la délicatesse qu'elles doivent avoir à l'égard des clients peu généreux.

Cette appellation de *fille du monde*, nous la retrouvons dans une autre pièce que voici :

DÉPARTEMENT DE POLICE

MUNICIPALITÉ DE PARIS

—

Monsieur,

Tous les voisins d'une Mlle Vidal, marchande lingère, rue Traversière-Saint-Honoré, cul-de sac de la Brassière, se plaignent du scandale et du bruit que causent et font journellement des *femmes du monde* qui logent dans cette maison. La demoiselle Vidal elle-même prétend qu'elle ne doit qu'à la mauvaise compagnie qui fréquente ces femmes, une tentative de vol avec effraction faite à sa boutique, la nuit du 11 au 12 de ce mois. Je vous prie de faire tout ce qui dépendra de vous pour faire cesser ces plaintes et d'y apporter le soin et le zèle qui vous sont ordinaires.

Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble serviteur.

PENON
administrateur.

Ce 19 février 1791.

Quelques jours après, le même commissaire de police, reçoit la plainte suivante :

L'an 1791 le 21 avril a comparu devant nous commissaire de Police de la section du Palais Royal sieur Georges Roch, tambour maître de la sixième division demeurant à la caserne de la rue Verte faubourg Saint-Honoré lequel nous a dit et déclaré qu'il avait placé Marie-Jeanne Roch sa fille âgée de seize ans chez Mme Dequesne, baronne allemande logée hôtel de Russie rue Tiquetonne, que lundy dernier elle a été en commission sur les boulevards à l'hôtel de l'ambassadeur de Vienne, que sortant dudit hôtel elle a été sollicitée d'aller au Palais Royal par une jeune personne chez une dame où elle gagnerait plus que chez la dame où elle demeurait, que sa fille s'est rendue sur ladite invitation de ladite jeune personne chez la dame Pinot, au Palais Royal, no 92, maison du Sr Lavit, restaurateur, qu'ayant appris que sa fille s'était absentée de chez Mme Dequesne, ce qui lui a donné de l'inquiétude et soupçonnant qu'elle aurait pu avoir été sollicitée de se livrer à quelque femme de mauvaise vie, il a

fait des recherches au Palais Royal, qu'hier soir vers 8 h. 1/2 il l'a rencontrée dans le jardin du Palais Royal seule à se promener, qu'il lui a demandé ce qu'elle faisait, elle lui a répondu qu'elle se promenait pour faire des hommes et les conduire chez sa maîtresse qu'elle a ci dessus désignée, que sa fille au lieu d'avoir sur elle ses habillements ordinaires était vêtue de chiffons comme gaze et linon, coeffé et en ruban comme le sont toutes *les filles du monde*, qu'il l'a emmenée avec lui, qu'elle lui a dit que sa maîtresse exigeait qu'elle fît ce métier, qu'elle l'avait même sollicitée de se rendre aux désirs des hommes qui viennent chez elle, mais qu'elle ne s'est pas rendue, qu'elle n'osait pas retourner chez lui auparavant, ni chez Mme Dequesne, mais qu'elle était bien contente de le rencontrer pour se retirer d'une maison qui n'est rien autre chose qu'une maison de corruption.

De tout quoi le dit M. Roch nous a fait la présente déclaration sous la réserve de ses droits pour se faire restituer les habillements de sa fille par la dite femme Pinot aux offres qu'il fait de rendre et de remettre ceux dont sa fille était couverte au moment où il l'a retrouvée.

Fait et rédigé le dit jour, etc., etc.

Signé : TOUBLANC, ROCH.

Dans un autre carton des Archives de la Préfecture de Police, se trouve à la date du 28 août 1791 :

Procès verbal d'arrestation du sieur Paul-Louis Antoine-Jean-Baptiste Villiers, professeur au collège de Cambrai, qui se trouvait chez la fille Rose Sabot, dite de Lutange, *femme du monde* au Palais Royal, avait accueilli et blessé d'un coup de pistolet le sieur Nicolas Demoulin, surnuméraire de la garde-nationale, son rival, au moment où il entrait chez ladite fille.

Il serait superflu de donner d'autres exemples pour montrer les significations exactes de l'expression *fille* ou *femme du monde*, couramment employée alors pour désigner des femmes auxquelles nous ne voudrions même pas accorder aujourd'hui le nom de femmes du demi-monde.

II

Le célèbre historien allemand Adolphe Schmidt qui, sous le Second Empire, eut le rare privilège de fouiller les archives de la Préfecture de Police, fermées aux Français, constate que l'expression de « dame galante » et celle de « femme amoureuse » disparut à l'époque de la Révolution. Les expressions qui les remplacent pour désigner les femmes de même ordre sont celles d'*amies* et de *femmes entretenues*. Puis la troupe vulgaire des « courtisanes, libertines, prostituées, débauchées, femmes dissolues, femmes du monde et filles publiques ». Les termes, courants aujourd'hui, tels que horizontale, grue, poule ou femme du demi-monde ne se rencontrent nulle part dans les rapports de police à l'époque de la Révolution et du Ier Empire. La grisette éveille alors l'idée d'une condition modeste et non pas d'une vie légère. Le mot cocotte est très ancien.

Schmidt néglige de signaler l'expression de demi-castor. Nous n'aurons garde de l'oublier, car elle semble redevenir à la mode... après plus de cent ans de défaveur. Le général Thiébault l'emploie dans ses *Mémoires* : il dit que dans les premières années de la Révolution, « le bal du Vauxhall réunissait une grande partie de la société du Ranelagh, mais non la partie la plus choisie. J'y retrouvais au nombre de quelques femmes célèbres par leurs charmes, et qu'on désignait alors par le mot de *demi-castors,* cette jeune Sainte-Amaranthe, l'une des beautés les plus accomplies et les plus délicieuses que l'on puisse imaginer ».

La pauvre Sainte-Amaranthe mourut sur l'échafaud, avec sa mère, victime des machinations de Voullaud et de quelques autres montagnards contre Robespierre. Le Tribunal révolutionnaire n'était pas tendre, on le sait, mais il ne l'était surtout pas pour les femmes légères. Loin d'admirer le courage de la jolie Sainte-Amaranthe, Fouquier-

Tinville disait : « Parbleu! voilà une b..... bien effrontée. »

La vertu était à l'ordre du jour. « Demi-castors » et « femmes du monde » étaient l'objet d'une véritable persécution.

En 1789, dans les premiers élans populaires, dans la fougue qui pousse à l'affranchissement, au mépris des préjugés, ou serait tenté de réserver à la femme légère l'accueil que Jésus faisait à Marie de Magdala. On pensait que la courtisane

Qui fait plaisir aux enfants sans souci
Peut en son cœur loger d'honnêtes flammes (1).

Aussi, nombre d'entre elles participent-elles au mouvement de dons nationaux, comme celle dont parle M. P. Léon-Gauthier et qui a les honneurs du *Moniteur*; les *femmes du monde* ne sont donc pas encore en interdit, mais l'excommunication laïque va bientôt être lancée contre elles. Le feu s'ouvre dans une multitude de petites publications — souvent obscènes — où, profitant de la liberté de la presse, de vrais et de faux philanthropes exposent leurs idées morales, dans un style très peu moral, la plupart les empruntant à Rétif de la Bretonne et puisant dans son « *Pornographe* ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées, propres à prévenir les malheurs qu'occasionne le publicisme des femmes, Londres 1769 ». Rétif proposait de chasser des villes toutes les filles de joie et de les parquer à part, « de les diviser en différentes maisons; les prix seraient gravés sur la porte; b..... public de 12 liv. à 3 liv. ».

Un citoyen (2) « déroule aux députés de Paris quelques abus. Il demande qu'à Paris le guet n'ait pas l'air de favoriser le libertinage dans les carrefours où les filles

(1) La Fontaine : *Contes et nouvelles*. « La courtisane amoureuse. »

(2) *Manuel des Boudoirs ou Essais sur les demoiselles d'Athène*. A Cythère, l'an 1240 (1789), 4 petits vol.

s'attroupent et surtout qu'on saisisse impitoyablement les vieilles qui font le commerce ».

Les vues de cet ancêtre des ligueurs contre la licence des rues sont assez originales, il veut notamment :

Punir rigoureusement celles qui dans les rues et sous les arcades étalent leurs charmes sans pudeur. En été, de la première allée (au Palais-Royal) on les voit danser à demi nues dans leur entresol.

Abolir les petits spectacles des boulevards, qui dépravent le peuple et dégoûtent ce qu'on appelle les honnêtes gens des vrais théâtres de la Nation.

Interdire les petites loges grillées, les boudoirs établis à presque tous les spectacles. Défendre les rideaux des loges ; éclairer toutes celles qui sont dans des recoins obscurs et forcer les filles de profession de tenir leurs portes ouvertes ; la sentinelle se promènerait dans les corridors pour maintenir cette police. Cet usage est établi à Marseille.

Défendre aux actrices et aux baladières (*sic*) ces travestissements indécents, ces costumes *couleur de chair* qui attirent tant de monde et salissent tant de jeunes imaginations.

Balayer en prison cette multitude de m... qui court les boulevards dès le soir pour indiquer aux amateurs des maisons de prostitution *in utroque jure*.

Contraindre toutes les filles de profession à n'avoir que des lits de deux pieds et demi (c'est-à dire moins de 0 m. 82) pour rendre la coucherie plus rare.

Punir de prison toute fille *castor* ou *demi castor* qui donne à jouer.

Interdire l'entrée des cafés à toutes les femmes sans distinction.

Raser et enfermer toute dévergondée qui dans les rues osera, de nuit ou de jour, se montrer avec le sein découvert. Cela est devenu si commun qu'elles forcent les passants et jusqu'aux

vieux prêtres à les palper, rendant elles-mêmes la pareille de toute main, malgré la lune et les réverbères.

En sortant d'une église, de l'oratoire, par exemple de Saint-Eustache ou de Saint-Roch, on n'aurait pas en face, dès les premières marches du temple, les agaceries d'une fille en jupon écourté, les jambes croisées devant son balcon et retenant son sein pour y attirer les regards des fidèles.

Ce programme de réforme est assez vaste, mais il ne suffit pas à son auteur, qui veut encore que défense soit faite aux femmes du monde de se montrer aux fenêtres, d'habiter les entresols et même les premiers étages. Avec raison, il proteste surtout contre les publications obscènes partout exposées. Il a compté jusqu'à 300 chansons ordurières « dont le titre seul est une infamie ». D'ignobles commerçants profitent en effet de la liberté de la librairie pour produire de dégoûtants ouvrages, tels que (1) : *la Messaline française ; — Etrennes de la déesse Hébé à la Messaline royale ; — le Courrier extraordinaire des p... ; — Ode à Priape ; — les Fureurs n..... ; — mes Priapismes ; — la Tourière des Carmélites ; — les petits Bougres ; — les Religieux et religieuses laborieux ; — les Travaux d'Hercule ; — les confédérés V... et plaintes de leurs femmes aux p... de Paris ; — Le G... royal suivi du* mea culpâ ! — *Histoire de Gouberdou ; — les Enfants de Sodome ; — Essai sur la vie de Marie-Antoinette ; — les Religeuses au sérail ; — Mémoires de Saturnin ; — Les Confédérés vérolés* ; j'en passe et des pires, dont le « titre seul est une infamie ».

Le gouvernement révolutionnaire, une fois organisé, mit le holà. La Convention et la Commune de Paris principalement furent impitoyables et déployèrent la plus grande énergie pour faire cesser le scandale. Il faut que Paris devienne Sparte. Son Conseil général, en 1792, rend les propriétaires responsables des délits commis par les filles et les frappe d'une amende ; il fait les rues, promenades, places

(1) Tous ces ouvrages étaient saisis dès qu'on les découvrait chez des libraires ; la police y faisait de fréquentes perquisitions.

publiques nettes de toutes femmes de mauvaise vie (1). Il défend d'exposer des gravures, des objets indécents, de vendre des livres libidineux et il institue des gardiens des convenances.

Le Conseil, dit-il, invite les vieillards, comme ministres de la morale, à veiller à ce que les mœurs ne soient point choquées en leur présence et à requérir le commissaire de police et autres autorités constituées, toutes les fois qu'ils le jugeront nécessaire, enjoint à la force armée de prêter main forte pour le maintien du présent arrêté, lorsqu'elle en sera requise, même par un citoyen.

Rien n'est nouveau sous le beau soleil de France, c'est encore requise par un citoyen que la police surveille les théâtres et ce sont toujours des vieillards qui sont « les ministres de la morale ».

Seulement, ceux-là ne se laissent pas plaisanter. Ils exécutent leur programme jusqu'au bout, encouragés d'ailleurs par la population. Le 13 septembre 1793, un grand nombre de femmes se rendent à la Société des Jacobins et la sollicitent de demander à la Convention l'incarcération de toutes les filles publiques. Un orateur veut qu'elles soient « déportées au delà des mers » et on applaudit.

Le 18 septembre, d'autres citoyennes demandent, par voie de pétition « que les femmes de mauvaise vie soient transférées dans des maisons nationales pour les y occuper à des travaux utiles, et ramener, s'il se peut aux bonnes mœurs, *par des lectures patriotiques*, ces malheureuses victimes du libertinage dont souvent le cœur est bon, et que la misère seule a presque toujours réduites à cet état déplorable ».

Méprisées, persécutées, les *femmes du monde* sont les ennemies du régime nouveau ; elles sont royalistes par haine des autorités républicaines qui les traquent sans merci. Dans son rapport du 28 juillet 1793, l'agent de police Dugasse dit :

Dans la nuit de jeudi à vendredi, on a arrêté sur la section du

(1) *Société française pendant la Révolution*, par E. et J. de Goncourt.

Panthéon français un ancien membre du ci-devant Parlement de Paris qui s'était réfugié dans l'appartement d'une *fille du monde*. On prétend que beaucoup d'émigrés sont aussi cachés dans des lieux de prostitution, d'où ils demandent et obtiennent des certificats de résidence.

Le procès et la condamnation à mort de Catherine Halbourg et de Claire Sevin, le 22 frimaire 1793, montrent avec quelle rigueur étaient traitées les femmes de mœurs légères. Fouquier-Tinville s'exprime ainsi dans son acte d'accusation :

Expose que, par arrêté du commissaire de police de la section des Tuileries, du 3 brumaire dernier, Claire Sevin et Catherine Halbourg, prostituées publiques, ont été traduites à la maison d'arrêt de la Conciergerie du Palais, comme prévenues de propos et cris, tendant à la dissolution de la République et au rétablissement de la Royauté, comme aussi d'avoir arraché et insulté la cocarde nationale.

Qu'examen fait, tant du procès-verbal dressé par le commissaire de police que des interrogatoires subis par les dites Sevin et Halbourg, il en résulte que, le 3 brumaire dernier, il a été fait, dans la Section des Tuileries, des visites domiciliaires, à l'effet d'arrêter les filles prostituées, qui sont le plus grand fléau des mœurs publiques, auxquelles elles insultent, et l'opprobre de la société qu'elles flétrissent ; que Claire Sevin et Catherine Halbourg, livrées à cet infâme trafic de leur individu, ayant été arrêtées et conduites au corps de garde, y restèrent en arrestation jusqu'au moment où on voulut les conduire en la maison d'arrêt de la Salpêtrière; qu'alors la nommée Sevin cria avec fureur : « Vive le Roi! Vive la Reine ! » que l'un des citoyens de garde lui ayant représenté le délit qu'elle commettait, elle répondit qu'elle n'était pas saoule, que c'était sa façon de penser et qu'elle se moquait de tout, qu'elle fut conduite par devant le commissaire de police et qu'elle arracha sa cocarde de son bonnet.

Qu'à l'égard de la nommée Halbourg, elle cria également : Vive le Roi ! Vive la Reine ! Vive Louis XVII ! qu'elle arracha également sa cocarde et la déchira par morceau ; que conduite par devant le commissaire de police, elle déclara que si elle criait:

« Vive Louis XVII ! » c'est parce qu'elle le pensait et que les choses iraient mieux si... etc.

Que ces délits commis par ces deux prostituées, et surtout par la Halbourg pourraient prouver encore, s'il en était besoin, que le despotisme a toujours été l'ennemi des mœurs publiques ; que la prostitution était un des moyens qu'il employait pour affermir son empire et perpétuer l'esclavage des citoyens par l'appât du libertinage et de la débauche, que l'on ne peut plus douter que les repaires de prostitution ne soient les asiles ordinaires des contre-révolutionnaires, qui payent leurs infâmes plaisirs avec l'or de Pitt, et que toutes ces prostituées, non contentes d'être l'opprobre de leur sexe, qu'elles avilissent ; les pestes de la Société qu'elles corrompent ; le fléau de la jeunesse, qu'elles dégradent par le vice et qu'elles empoisonnent au sein de leurs honteux plaisirs, sont encore..., etc.

Catherine Halbourg fut condamnée à mort et exécutée.

Claire Sevin se déclara enceinte ; il fut sursis à son jugement, elle resta détenue jusqu'en germinal an III.

Contre ces deux malheureuses, des mesures particulières ont été prises, mais, en général, toutes les *femmes du monde* sont persécutées. Le Conseil général de la Commune de Paris, le 4 octobre 1793, après un réquisitoire de Chaumette, procureur général, arrête :

Qu'il est défendu à toutes filles ou femmes de mauvaise vie de se tenir dans les rues, promenades, places publiques et d'y exciter au libertinage et à la débauche sous peine d'être mises en arrestation et traduites au tribunal de police correctionnelle comme complices des mœurs et perturbatrices de l'ordre public.

« Les patrouilles arrêteront toutes les filles et femmes de mauvaise vie quelles trouveront excitant au libertinage. »

L'arrêté est mis à exécution, et jusqu'à la chute de Robespierre, jusqu'à la mort sur la guillotine de ses amis de la Commune, une chasse impitoyable est donnée aux *femmes du monde*. L' « incorruptible » tombe le 9 thermidor et dès le lendemain les mœurs se relâchent ; le 10, le marquis de Sade, détenu, est mis en liberté ; le 18, un rapport de police dit : « Les femmes publiques reparais-

sent avec leur audace ordinaire. Elles se fient sur ce qu'il n'existe plus de Commune. » Quelques jours après, le 4 fructidor, un autre rapport de police s'exprime ainsi : « Les femmes publiques se multiplient à la Maison-Egalité (le Palais-Royal), elles font plus que jamais publiquement commerce de leurs charmes, en invitant les passants à venir acheter leurs marchandises. Elles paraissent se fonder sur ce qu'elles sont marchandes, et domiciliées, et sur ce que la municipalité n'existe plus. »

Personne n'aura plus sous la République l'autorité et l'énergie nécessaire, pour empêcher la capitale d'être une « sentine de tous les vices », pour y faire régner « les mœurs républicaines ». De temps à autre, des arrêtés sont pris, mais ils sont à peine appliqués.

« Toujours beaucoup de femmes publiques, dit un rapport à la commission administrative de police, le 16 vendémiaire an III, et même plus que jamais. La trop grande douceur dans le châtiment ne fait que les encourager au vice. » Le 29 vendémiaire, même plainte dans un autre rapport : « Aux Champs-Elysées les femmes publiques recommencent de nouveau à raccrocher les citoyens de la campagne ; elles les conduisent dans les cabarets de cette promenade et là les dévalisent. »

Le policièr généralise trop ; il fait tort à tout le corps de métier, lequel compte, c'est possible, des voleuses, mais pas rien que des voleuses. Je trouve, en effet, dans un rapport du 17 vendémiaire an III, ce fait :

Une femme publique du Jardin Egalité (Palais-Royal) s'est transportée chez le commissaire de Police de sa section pour y déposer une montre qu'un particulier avait laissée chez elle.

Ce n'est pas le Directoire qui pouvait relever les bonnes mœurs ; sous le règne de Barras, elles se perdent complètement ; les *castors* elles-mêmes se conduisent comme des *demi-castors* ; la corruption est en haut et elle est en bas. Un rapport de police du 27 nivôse an IV signale des gens de la campagne comme ayant dit « qu'il n'y avait dans ce pays-ci que les filles prostituées et leurs souteneurs qui

avaient des privilèges ». Restif de la Bretonne dans ses *Contemporaines* nous présente une fille du monde qui, sortie de l'hôpital (le Saint-Lazare d'aujourd'hui), raconte comment elle prit un souteneur (*La fille entretenue et la fille de joie*).

Je me logeai seule dans la *Nouvelle Halle aux Grains* où je fis pour mon malheur connaissance de ce gueux de gentilhomme. Il me promit de me garantir de visite de police, en m'avertissant, si je voulais être à lui. Je m'y donnai. Comme il vit que j'étais d'une figure à gagner beaucoup, il me taxa pour sa paie à trente-six livres par semaine. « Je te diminuerai dans un an ou deux, s'il le faut (me dit-il), mais songe à être exacte, et plutôt d'avance qu'en retard, ou sinon... » Je me soumis à tout, tant je craignais l'hôpital. Et voilà comme les règlements ou les usages de la police, mal administrés, se tournent à mal par la faute des subalternes ; au lieu que si on avait exécuté un plan que j'ai entendu lire quand j'étais entretenue, il y aurait bien moins d'abus. Des espions font éviter la police de nuit aux plus grandes coquines pendant qu'ils font prendre les pauvres malheureuses qui n'ont pas de quoi payer, ou qu'ils réduisent à faire un mal plus grand que la prostitution, à nourrir des *souteneurs*.

Ancien aussi, le mot de « miché », auquel Littré a également donné l'hospitalité en le définissant ainsi :

Terme particulier : sot, dupe. — Terme grossier : homme qui fait sa société des filles de joie, qui a une fille de joie pour maîtresse.

Un pamphlet publié en mai 1788, intitulé *Ordonnance de police de messieurs les officiers et gouverneurs du Palais Royal, qui fixe le droit et honoraire attachés aux fonctions de filles de joie de la ville*, dit expressément : « Aucun miché ne paiera d'avance. » Une publication du même genre qui date de 1789 et qui a pour titre : *Dom B... aux Etats généraux, ou doléance du portier des Chartreux*, dit : « Les filles de joie se sont arrogé le droit de fouiller dans les poches des michés et jusque dans leurs souliers ; elles soupçonnent qu'ils cachent leur argent pour ne leur donner

qu'une pièce qu'ils laissent dans leur gousset. » Le paiement d'avance, quand il s'agit d'amour vénal, remonte à la plus haute antiquité si j'en crois Aulu-Gelle : « Laïs, de Corinthe, dit-il, gagnait beaucoup d'argent grâce à sa beauté. Nul n'était *admis* auprès d'elle s'il ne lui remettait ce qu'elle exigeait. »

III

Revenons à nos « femmes du monde ». Persécutées aux premiers jours de la République, elles jouissent d'une grande liberté à l'époque du Directoire. Elles en abusent. Un rapport de police du 12 pluviôse an IV s'exprime ainsi :

Les filles du monde fourmillent dans les rues qui avoisinent le spectacle ; elles y raccrochent avec audace et de la manière la plus scandaleuse tous les passants.

De temps à autre, quelque ressaut des autorités.

Le 17 nivôse an IV, le Directoire adresse au Conseil des Cinq Cents un long réquisitoire, signé du président Revbell, afin que les citoyens-législateurs fassent des lois répressives contre les filles publiques. En juin 1799, le commissaire Dupin renouvelle ses plaintes, et il ajoute dans sa lettre au ministre de l'Intérieur :

La dépravation des mœurs est extrême et la génération actuelle est dans un grand désordre dont les suites malheureuses sont incalculables pour la génération future ; l'amour sodomiste et l'amour saphique sont aussi effrontés que la prostitution et font des progrès déplorables.

Cinq mois après, Bonaparte arrive aux affaires par le coup d'Etat du 18 brumaire. Sa police rend les rues plus propres ; le nouveau maître de la France ne veut pas que sa capitale soit l'impure Babylone. Il ne tient pas, non plus, à ce qu'elle redevienne la Sparte républicaine. Sous son règne, les mœurs affichées ne sont ni très bonnes ni très mauvaises, il ne nous appartient d'ailleurs pas d'en faire la peinture, car il n'y a plus de filles ou de *femmes du monde* ;

ce terme a perdu la signification qu'il avait ; nous l'avons, pour la dernière fois, rencontré sous la plume d'un agent de la police en 1796 et sous celle du canonnier Bricard en 1798. Cette élégante expression fait place définitivement au mot grossier de « fille publique », qui dit trop bien ce qu'il veut dire, mais elle ne sera pas perdue, tant est vigoureuse la force de sa poésie. Elle prendra un sens diamétralement opposé : les femmes du monde, dans notre siècle, auront la légitime fierté d'être le contraire de ce qu'étaient les femmes du monde à la fin du XVIII[e] siècle. L'Arabe a un mot qui convient au fruit sain et un autre mot pour désigner le fruit gâté ; le même mot, en français, a désigné l'un ou l'autre. Puissent toutes les femmes du monde, celles style Révolution et celles style 1926 suivre les exemples donnés dans le *Mercure* par P. Léon-Gauthier et se précipiter vers « l'autel de la Patrie » pour y porter leur offrande !

ÉMILE CÈRE.

L'ÉPOPÉE AU FAUBOURG

PRINTEMPS SEXUELS...[1]

—

Peines d'amour

Marie connaît le vide affreux de tout un jour passé sans voir « son » garçon. Elle cherche en vain à s'expliquer pourquoi elle a fait ainsi fermer la porte. Oui, pourquoi? A cause de cette sale bête d'Amélie, pardi, qui lui a crispé les nerfs avec ses sales histoires! Mais, elle le sent bien, si la mère de P'tit Louis n'était point survenue, elle aurait fini par céder à l'appel de son amoureux...

Qu'elle est longue, et morne, cette fin de soirée, toute peuplée de regrets et de tourments!

La nuit venue, profitant du sommeil de ses parents enfermés dans la chambre voisine, Marie, furtive, se met debout sur son petit lit de fer, préparé chaque soir dans la salle à manger. Elle voit ainsi se refléter son image, à la lueur dansante d'une veilleuse, dans la glace accrochée au mur, au-dessus de la cheminée. Après avoir déboutonné le col montant de sa pudique chemise de nuit, elle fait, d'un gracieux mouvement d'une épaule, glisser sa manche, juste assez pour découvrir un sein. Et elle demeure rêveuse, longtemps, devant cette rondeur indécise ornée d'un bouton minuscule qui ressemble à un grain de beauté.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 673 et 674. — Copyright by Alfred Machard, 1926.

Car c'est « là » qu' « ils » seront, un jour. Le dictionnaire l'affirme. Et on ne discute pas le dictionnaire. Il faut bien que Marie s'habitue à cette stupéfiante idée!

C'est « là »!... Pourtant il n'y a pas beaucoup de place. Comment se tiendront-ils dans cet endroit exigu : assis, debout, couchés? Autant de problèmes qui défient la raison.

Mais qu'importe! « Ils » seront « là ».

Les lèvres de la petite fille, inconsciemment, en ont des mouvements de prière, car Marie se chante tout bas :

— Mes bébés!... mes bébés!...

Et son rêve ingénu se fleurit de petites fleurs mauves qui sont des yeux de nouveau-nés.

C'est alors qu'elle pense au « père ». Son trouble de la veille la ressaisit aussitôt. Et elle se recouche en hâte, éperdue, chemise remontée, en boutonnant son col.

Le « père » !

Assise dans son lit, Marie ne peut chasser la vision menaçante. P'tit Louis est là, devant elle. Non pas comme d'habitude, avec des yeux tendres qui la caressent du regard, mais avec un visage fermé, résolu. Et il brandit, au-dessus d'elle, une petite chose vivante qui a la forme d'une poupée. Marie croise ses bras pour défendre sa poitrine, car, lui, n'est-ce pas, veut y enfouir, selon le récit d'Amélie, sa progéniture.

Elle croise les bras. Elle dit : « Non!... Non! » de la tête, dans sa révolte de vierge.

Elle dit « non », mais au fond, elle ne le pense pas.

C'est ainsi. Son effroi peu à peu se dissipe, car le geste pourtant redoutable du « père » trouve en elle, — la « mère », — des prolongements de douceur...

Et le sommeil, qui la surprend, fait tomber ses bras. Il la renverse, consentante, au creux de l'oreiller, offerte à la douleur, déjà.

P'tit Louis, ce soir-là, connut le désespoir.

La terrible pensée vint le visiter, brutalement, alors

qu'il dînait avec ses parents. Elle paralysa sa main qui portait une cuiller à sa bouche. La cuiller, à mi-course, resta suspendue et versa, de guingois, du potage sur la toile cirée de la table.

P'tit Louis, les yeux creusés, pâlissait.

— Qu'as-tu? s'inquiéta la mère qui surprit le malaise.

L'enfant ne pouvait avouer la raison de son trouble, par pudeur sentimentale et aussi parce qu'il devinait confusément que son père et sa mère — eux, les « grands » ! — ne le comprendraient point. Alors il mentit :

— J'ai... un peu... mal au cœur!

La mère s'empressa :

— Viens avec moi à la fenêtre!... C'est du manque d'air, pardi!

Il se leva, titubant.

— Ça a l'air sérieux, observa le père, ferait peut-être mieux d'aller au lit.

— Oui, murmura le gamin, je veux aller au lit!

Il se déshabilla très vite, tout secoué de frissons, tandis que sur le poêle la femme faisait chauffer un fer afin de bassiner le lit. Couché, P'tit Louis s'enfonça sous les couvertures. Il y disparut, tout entier, replié dans la nuit. Il avait tant désiré ce refuge où il allait pouvoir enfin se désoler sans témoins.

— Qu'on me laisse tout seul, demanda-t-il, j'suis mieux déjà comme ça!

Tout de suite, il s'abandonna. Des larmes soulevaient ses paupières. Il les sentit couler, ces larmes, nombreuses et chaudes, sur ses joues. Une lourde détresse l'oppressait, parce que tout le poids du malheur semblait peser sur sa poitrine.

Si Marie, en dépit de ses appels, était restée silencieuse, *c'est qu'elle était morte.*

Elle était morte... ô épouvante!

Cette supposition devenait une certitude.

Elle était morte...

Elle gisait en ce moment tombée de son fauteuil, la face sur le parquet, les bras en croix, inerte. Tout à l'heure, en revenant de leur travail, ses parents la trouveraient ainsi. Quand ils la relèveraient, elle montrerait une bouche sanglante, un visage troué d'ombre et grimaçant. Ses jambes et ses bras auraient l'air d'être cassés. P'tit Louis n'avait jamais vu de cadavres, son imagination puérile leur prêtait des apparences terribles. Marie était morte! Dès demain on allait la clouer dans une grande boîte sinistre et l'emporter pour la terre du cimetière. C'était fini. Il ne la reverrait plus...

Et il s'acharnait à garder dans ses yeux désespérément ouverts, le souvenir de ses yeux vivants, à elle. La forme de Marie était là, devant lui. Mais pourquoi, comme lassée, la petite fermait-elle ainsi, lentement, ses paupières?

Il avait beau la supplier du fond de son cœur angoissé.

— Marie!... Marie, regarde-moi!

Elle maintenait clos, à présent, ses yeux obstinés.

Pourquoi lui dérobait-elle son regard. Pourquoi? *C'est parce qu'elle était morte.*

Toute la nuit il pleura, comme un veuf.



Le miracle des poupées

La classe n'est plus qu'une vaste Maternité. Toutes ces demoiselles ont mis au monde un ou plusieurs enfants, qu'avec des soins frémissants, une angoisse de mère-poule, elles élèvent dans des plumiers. Depuis l'accouchement de Stéphanie Lacourbette, les bimbeloteries et les petits bazars des environs ont été visités par les Dames Enceintes qui, de leurs petites mains avides, plongées dans la boîte à dix sous, ont fait surgir à la lumière les fils ou les filles de leur rêve. Ces mamans — ce sont les oiseaux qui leur en donnèrent l'idée — s'arrachèrent

stoïquement plusieurs cheveux, avec lesquels elles eurent tôt fait de rembourrer un petit matelas en papier. A présent, dans une case de leur plumier, sur ce lit douillet qui sent la pommade, bien protégé du froid sous une couverture faite d'un bout de ruban ou d'un morceau d'étoffe coupé dans une doublure, les nouveau-nés rient éternellement, d'une fine bouche en accent circonflexe et des deux points d'azur qui sont leurs yeux.

Les plumiers-berceaux sont dissimulés à la vue de Mme Hémar dans la profondeur des pupitres; aussi, durant les heures de classe, les couvercles sont levés souvent. Ces demoiselles affectent avoir besoin de recourir au dictionnaire, de changer de cahier et de plume; mais c'est pour se repaître la vue, dans un doux vertige maternel, du poupon qui leur est né. Beaucoup ont oublié déjà l'équivoque de l'aventure. Qu'importe qu'il faille ou non un père, que ce père, si sa collaboration est obligatoire, se couche sur elles et remue! Tout cela est lointain, vague, sans importance. Point d'image graveleuse, nulle idée perverse! Ce qu'elles sont devenues : des cœurs satisfaits par le miracle des poupées!

Leur sûr instinct maternel guide leurs premiers gestes. Les tendres, comme Joséphine Spiridon ou Roberte Lehudic, ne vivent plus que dans les soucis. Elever un enfant, c'est tout un aria, ma chère! Ainsi, Roberte, furtivement, comme pour se le cacher à soi-même, dessine sur le matelas de papier, avec des pastels de couleur : des petites mares jaunâtres et des tortillons sépias!

Il faut l'entendre dire alors à sa voisine, la mine inquiète, quand elle découvre le méfait :

— Encore une grosse sottise, madame!... Ça fait trop de fois pour aujourd'hui! Seigneur Jésus, que j'ai de mal avec cet enfant!

Et, en tenant haut dressées, entre deux doigts, les petites jambes, elle glisse sous le coupable un lange en

moelleux buvard pour qu'il ne connaisse point, ce chéri, une irritation de sa chair fragile!

Il faut le dire! Cette classe de trente-cinq élèves est, à elle seule, une véritable société, avec ses inégalités et ses injustices. Elle compte des riches et des pauvres. Si la grande majorité de ces mères possède un poupart à cinquante centimes, il est des privilégiés qui purent se payer, d'un coup, deux ou trois bébés de premier choix, tandis que de pauvres bougresses se voyaient contraintes de les fabriquer elles-mêmes avec de très humbles matériaux. Ainsi, certaines ont découpé aux ciseaux, dans un carton noir de sous-main, des silhouettes biscornues qui prirent à leurs yeux des formes émouvantes, car, en ces grossières effigies, elles firent passer leur rêve, comme le prêtre, de toute sa foi, fait entrer Dieu dans une hostie.

Mais leurs cœurs maternels devaient saigner bientôt...

Jane Tartabel, la riche fille de l'épicier, n'a-t-elle pas ricané avec mépris :

— Regardez-moi ça!... Les ceuss de celles-là, i sont noirs... c'est des nègres!

O cruelle Tartabel!

La misérable Léontine Bouillard, dont la mère à demi impotente ne gagne que quelques sous par jour, élève, elle, un hanneton. C'est un fils adoré qui vit « pour de vrai »; mange « pour de vrai » des feuilles de marronnier et s'oublie « pour de vrai » aussi, tel un authentique nourrisson. Le seul ennui, c'est qu'on ne peut le mettre au sein! Il a une bouche si pointue, le goulu, qu'il pourrait bien vous grignoter la peau! Et puis, c'est un enfant naturellement aérien. Hors de son berceau hermétique il aurait tôt fait de déplier ses élytres et, prrrt! abandonnant sa mère avec ingratitude, de retourner à l'azur. Ne pas lui donner à boire son propre lait, c'est bien là une des plus grandes mélancolies de Léontine!

Si vous saviez...

Quand la demie de six heures sonne au cadran de l'école — c'est un rite — toutes les mères en émoi se penchent sur les berceaux.

— Vous avez bien soif, mon bébé

Puis, sans éveiller l'attention de Mme Hémar, la chose est faite avec une habileté surprenante, les petits gloutons sont glissés par l'écartement des hauts de manches, le bâillement des collerettes, sur les poitrines maternelles qui ne sont guère gonflées que d'orgueil.

Et Mme Hémar ne s'explique pas pourquoi sur ces frimousses accrochées au tableau noir pour y suivre avec application la marche rigoureuse de la règle de trois, il passe alors, tout à coup, dans le silence, le sourire lumineux du bonheur.

Non, elle ne peut se douter, l'austère pédagogue, que, sur les gorges ingénues, juste sur le point rose des petits seins à peine éclos, une bouche fraîche en porcelaine peinte met comme un trouble de baiser.

O vertige!

Les poupées tettent...

☆

Flirt

Souvent, quand avec ses copains Bout-de-Bibi s'ébat dans la cour, la Côtelette ouvre sa fenêtre et, par-dessus sa caisse à basilic où il ne pousse guère qu'une fourchette rouilleuse, elle se penche pour le regarder. Ce Bout-de-Bibi, quel beau petit homme! Bien portant, râblé! Et avec ça, déjà si autoritaire! Un maître, quoi!

Il faut le voir, ce gamin, rendu soudain furieux par quelque malice des filles, taper dans le tas, de toutes ses forces, d'un poing sûr et savant.

Ah! quand il serait devenu homme!...

Les paupières sépia de la Côtelette en ont de frémis-

santes crispations. On dirait qu'elle vient de mordre, cette avide, quelque citron trop vert!

Un jour — cela devait advenir! — elle rencontre Bout-de-Bibi sous le porche de la maison. Elle ne peut s'empêcher de lui caresser les cheveux d'une paume alanguie. Puis elle l'invite :

— Monte donc chez moi prendre un coup de café!

Prudente tout de même, elle croit bon d'ajouter :

— Pas sur mes talons, tu me rejoindras dans cinq minutes... Mais ne le dis à personne... Tu penses que ça en ferait des jalousies que je te donne, à toi tout seul, mon bon café!

Et elle gravit en souriant les premières marches de l'escalier.

Bout-de-Bibi, tout envahi d'un singulier émoi, la regarde monter. Elle porte, de travers, sous son bras droit un long pain, ainsi qu'un parapluie. Et Bout-de-Bibi voit bien, sous sa jupe courte, ses petites jambes aux mollets énormes, jusqu'à l'endroit où, au-dessus du genou, une jarretière rouge sang-de-bœuf décore sa cuisse, comme le cou d'un grand homme une cravate de la Légion d'honneur.

Bout-de-Bibi entre-bâille la porte, souffle : « C'est moi » d'une voix complice et entre...

La Côtelette, devant sa « glace-calendrier-réclame », achève de se fendre la bouche d'un crayon-fard appuyé. Au bruit, elle virevolte, sourit, puis ordonne :

— Pousse la lourde!

Et, d'une voix qui s'émeut :

— J'ai une idée, on va jouer aux fiancés, nous deux: veux-tu, mon Bout-de-Bibi?

— Je veux, accepte le galant, soumis d'ores et déjà à toutes les fantaisies de la dame.

La Côtelette, du fond d'un placard qui sent la naphtaline, extrait une brochure fanée.

C'est *Le Parfait Secrétaire des Cœurs Aimants.*

— Voilà, explique-t-elle, en feuilletant le livre d'un index humecté de salive et de carmin — ce qui souille les pages de virgules sanglantes, — c'est plein, là-dedans, de déclarations!... Tu sais lire?

— C'te blague!

— Alors, tu vas me lire la tienne... après, je te répondrai par ma mienne... On est des amoureux, tu sais, des petits amoureux pour de vrai!... C'est toi que tu vas commencer!... La plus belle, c'est la page 57... Ah! celle-là, tu voiras, mon gosse... Moi, je les connais toutes!... Avec la 64 et la 89, y a pas, c'est la plus belle!

Bout-de-Bibi, fort intéressé, a pris *Le Parfait Secrétaire.* Des fois, c'est peut-être un bouquin « cochon », un de ces bouquins qui « fait grimper l'ascenseur », selon l'hermétique expression de Trique! Car Trique en a un, il paraît, qui possède cette singulière vertu! Il le porte, dissimulé sous sa veste bleue de mécano, entre sa ceinture et son pantalon, bien à plat sur le ventre. Or, il y a dans ce livre une de ces fameuses histoires de couvent où l'on voit un vieux jardinier aux prises avec quatre jeunes novices et qui...

Mais Trique aime à s'environner de mystère. En dépit des plus pressantes sollicitations, il ne veut rien révéler de plus.

Il ferme un œil, frénétique, se tape une cuisse et gouaille, à l'adresse de Bout-de-Bibi :

— J'te le prêterai, mon 'ieux, quand t'auras du poil!

Du poil?

Mais Bout-de-Bibi n'en a-t-il pas déjà? Au soleil, et à l'œil nu, on peut s'en assurer. Un fin duvet doré ombre déjà sa lèvre supérieure.

Bientôt, dans quatre ou cinq ans, il pourra tirer sa moustache.

Bout-de-Bibi s'est penché sur la page 57.

Il commence :

— A mademoiselle... rue... à...

La Côtelette l'interrompt :

— Lis pas ça!... ça c'est pour qu'on mette l'adresse!... Prends ici!...

— A : « Ma beauté »?

— Oui... à : « Ma Beauté »!

La Côtelette s'est assise, béate, les cuisses écartées; par contre, elle a fermé les yeux.

Bout-de-Bibi ânonne un peu. A l'école, la lecture n'est pas son fort. Il est vrai qu'il se rattrape sur le dessin. Le dessin : c'est sa passion! Ainsi on peut admirer de lui plusieurs *graffiti* très réussis, laissés pour la jouissance des foules sur le mur de l'escalier. Il y a notamment une certaine composition à la fois virile et patriotique qui eut l'honneur d'arracher des cris d'admiration (du moins l'artiste le suppose) à Madame La Concierge.

Cela représente deux pistolets. Un petit pistolet de rien du tout, au canon avachi, en pâte de guimauve, à côté d'un grand, d'un gros, d'un magnifique pistolet. Ce dernier, seul, crache de la mitraille. L'autre est muet. Vengeur, Bout-de-Bibi a gravé dans le plâtre, avec un clou de soulier, sous le premier et minable engin, cette dénomination : « Prussien », tandis qu'il s'appliquait à marquer sous le second cette flatteuse référence : « Français ».

Une composition à la fois virile et patriotique, je vous dis!

... La Côtelette a fermé les yeux.

— Ma beauté, bredouille le gamin, laissez-moi en ce jour printanier (mettez estival, automnal ou hivernal, selon la saison) vous chanter l'hymne ardente de ma passion trop longtemps contenue. Je suis à vos pieds. Je soupire. Le cœur d'un homme est vaste comme le monde, dit un proverbe arabe, et pourtant mon amour ne peut s'y loger en entier. Je vous aime. J'ai soif de vos baisers, ô ma... (Ici le prénom. On mettra « mon » si

le prénom commence par une voyelle.) Ne soyez pas insensible à mes soupirs...

— Dis-moi : ma Séraphita, implore soudain la belle sans rouvrir les yeux.

— Quoi? s'étonne le lecteur interrompu.

— Dis-moi : J'ai soif de vos baisers, ô ma Séraphita.

— Faut que je dise ça?

— Oui.

Bout-de-Bibi, d'avance, est prêt à tout ce que l'on voudra! Cette lecture, cette apostrophe passionnée tiennent peut-être obligatoirement au rite secret des « choses ». Et il répète en s'appliquant, comme un écolier laborieux:

— J'ai — soif — de — vos — baisers — ô — ma — Séraphita!

— Continue, soupire la femme, continue, fiancé de mon cœur!

Et Bout-de-Bibi docile continue :

— ... A mes soupirs. Regardez votre victime!... Elle supplie. Elle attend, ne fû... fû... fû... J'peux pas le dire!

— Fût-ce...

— ... Fût-ce qu'en un murmure, le « oui » qui mettra fin à mon attente, dont la longue constance peut rassurer votre orgueil. Dites-le, ce « oui » qui fera de vous une maîtresse chérie! (ou une femme, selon le cas). Et de votre humble serviteur le plus fortuné des amants... (ou des maris, selon le cas). On conseille la réponse de la page 44...

Bout-de-Bibi se tait. La Côtelette, immobile, garde ses paupières closes. Un silence...

— Si qu'elle dort? pense le gamin, fort étonné.

Mais peut-être, pour l'officiant, est-ce là une sorte de recueillement rituel qui précède l'instant des plus magnifiques révélations?

Sans doute...

Et Bout-de-Bibi, patient, attend qu'on lui fasse —

enfin, — les choses. Soudain son regard se fixe sur le visage de la fille.

Quoi? Que se passe-t-il? Qu'est-ce que cela veut dire? La Côtelette pleure.

Oui, elle pleure, puisqu'une larme née, là, à la commissure des paupières, tremblante un instant dans la prison des cils mêlés, s'échappe et roule sur cette joue!

Pauvre Côtelette!... Aurait-elle du chagrin? Le galant jeune homme n'a point le temps de sonder ce délicat problème de psychologie féminine. La Côtelette qui a rouvert les yeux se précipite, l'empoigne et l'écrase sur sa poitrine gonflée que soulève un cœur éperdu :

— Ah! mon gosse! clame-t-elle, la tête tirée en arrière comme dans un abandon, mon gosse!... mon petit gosse!

— Houille! gémit Bout-de-Bibi en se dégageant, y a un bouton sur vot'corsage qui m'pèle le nez!

Maintenant apaisée, la femme essuie sa joue humide d'un revers de main et gouaille :

— J'suis toquée!

Et se met à rire, d'un long rire forcé. Tout de même, Bout-de-Bibi trouve, *in petto*, que « ça » tarde beaucoup!

Il ose :

— Quand c'est-il que vous me ferez à moi des choses... comme à Trique ?

La fille garde un moment le silence, le front remonté en trois rides, puis dit :

— T'y penses donc toujours?

— Oui, fait le gamin, de la tête.

Les yeux de la Côtelette s'assombrissent. Un rictus bas lui dévie le menton.

— A voir! souffle-t-elle.

Puis :

— Gosse, viens t'assir sur moi!

Pourquoi, à cet instant précis, Bout-de-Bibi pense-t-il à sa mère? -

La fille, sans le vouloir, a repris sa voix des turbins.

— Encore plus près!... Viens donc!... D'abord, mets ta main dans ma main, petit cochon gentil... Là, bouge plus!... Quoi que ça te fait?

— Ça me fait... ça me fait...

— Dis-le, va... aye pas peur!

— Ça me fait rien.

— Ah!... On va essayer autre chose... Tiens! mets ta main sur mon lolo, mon beau lolo tout rond, tout doux, tout chaud!... Quoi que ça te fait, de toucher mon lolo?

— Oh!... à ce coup-ci...

— Dis!... Dis vite!... Quoi que ça te fait?

— Ben... je crois... que ça me fait rien non plus.

La Côtelette paraît désabusée. Elle écarte, un peu rageuse, le bras trop rigide et la paume maladroite qui pèsent lourdement sur sa poitrine. Elle maugrée :

— C'est rien, môme!

Puis se lève.

Bout-de-Bibi désolé de voir si tôt finir ce jeu, sinon passionné, du moins « tout ce qu'il y a de marrant! » pousse, soudain, un grand cri de joie :

— Oh! m'dame!

— Quoi?

— Ça y est?

— Quoi qu'y est?

— J'sens maintenant quéque chose!

— Où?

— Dans toute ma main!

Le visage brusquement rembruni de la belle jugule, d'un coup, la feinte allégresse du gamin.

En aparté, elle grommelle :

— Mince!... L'en a du vice, ce lardon!

C'est alors qu'une subtile méfiance la visite, méfiance née de sa propre rouerie. Blessée à vif dans son orgueil professionnel, elle s'emporte, tout à coup :

— Dis donc, p'tit mec, faudrait pas me raconter des bobards pour, après, me demander des sous!... J'te vois

venir, beau merle!... Séraphita Bonde, comme j'm'appelle, elle a su se débrouiller toute seule!... Pas besoin d'fainéants dans son plumard!... Elle a jamais donné dans le barbot, Séraphita!... Elle commencera pas aujourd'hui!... Ah! là! là! non!... Mes sous, à un homme!... J'aimerais mieux me faire bonne sœur, t'entends!... Si qu'i n'auront que mes sous, les maquereaux, i pourront toujours se l'arrondir, tonnerre de Dieu, non!... Moi, Séraphita Bonde, comme j'm'appelle!...

Bout-de-Bibi demeure bouche bée, stupide, devant ce déferlement coléreux. Tous les caprices, les sautes d'humeur, les mouvements sensuels de la Côtelette ne lui apparaissent que comme autant de réflexes inexplicables et, il faut le reconnaître, singulièrement attirants.

O énigmatique et captieuse Féminité!

La fille, à bout de souffle, abat ses bras frénétiques et, déchargée de son indignation, se retrouve maintenant sans haine devant le gamin statufié.

Un rire farce lui remonte les joues.

— Quelle soupe au lait que j'suis, hein!... C'est pas de ma faute, je tiens ça de mon pauvre père!

Mais le trouble équivoque qui, tout à l'heure, guidait ses gestes, excitait son imagination, fait place à présent au plus sage des apaisements. Elle ouvre son huis. D'un geste régence, offrant l'accueil du palier, elle ordonne, d'une voix impérative :

— Ça suffit pour aujourd'hui, tu peux calter, monsieur!

Et Bout-de-Bibi sort, subjugué.

La porte, sans aménité, est poussée derrière lui. Clac! Un souffle de vent semble par surcroît le chasser comme une injure. Désemparé, et aussi quelque peu mortifié, car enfin, cette fois encore, il n'a pas vu « les choses », le gamin se détourne, hausse les épaules, considère avec un

royal mépris la porte close et déclare, à voix haute, dans un juste ressentiment :

— J'y dis merde!

★

Féminités

P'tit Louis, au matin, montre un pâle visage et des traits si tirés que sa mère décide qu'il n'ira point en classe de la journée.

Heureusement, la clarté du jour chasse les fantasmes de la nuit et apaise peu à peu le gamin. Ce qui, dans les ténèbres, lui apparaissait être : certitude, n'est plus à présent que : possibilité.

Et c'est presque calmé qu'il s'enquiert :

— C'est-il vrai, moman, que Marie Médard est morte?

— Quoi! Qu'est-ce que tu chantes? sursaute la femme surprise... Qui t'a dit ça?

— J'sais pas!... C'est... cette nuit...

— J'vois ça d'ici, t'as eu le cauchemar!

— Dis, t'es sûre, moman, qu'elle est pas morte?

— Bien sûr que non, nigaud!... Tiens, tout à l'heure, en mettant du linge à sécher, je l'ai aperçue à la fenêtre!

Le visage de P'tit Louis y gagne, du coup, une santé soudaine. Ses yeux s'avivent. Ses joues remontées se colorent sous la poussée du sang. Et sa mère, étonnée devant ce miracle dont elle ne s'explique point la raison, en tire malgré tout de judicieuses conclusions :

— Toi, t'es un nerveux qu'il faudra que je purge!

P'tit Louis attendra-t-il le soir pour aller retrouver sa bien-aimée? Déjà il ne peut tenir en place. Il a quitté son lit et s'est aussitôt vêtu, prétextant que le mouvement lui fait du bien. Il assure que s'il pouvait, par surcroît, aller jouer dans la cour, le grand air achèverait de le remettre.

La mère cède à ce puéril désir. Et puis, elle n'est pas

fâchée de le voir « débarrasser le plancher » pendant qu'elle fera son ménage!

— Mais prends bien garde de ne pas t'échauffer!

Le gamin promet avec solennité d'être d'une exemplaire sagesse et file.

Le voici devant la porte de Marie.

Il va être dix heures du matin. Mme Médard est à la boutique. Il peut donc frapper sans crainte. Et pourtant il n'ose, pris de nouveau d'une indéfinissable angoisse, le souffle court et le cœur suspendu.

Alors il supplie, comme la veille, la bouche proche de la serrure :

— Marie!... Hé! Marie!

L'inquiétant silence... Mais non, quelqu'un remue à l'intérieur. Les pieds d'une chaise crissent sur le parquet. On marche sur des semelles feutrées. On s'approche. Une petite voix questionne :

— Qui est là?

— C'est moi... P'tit Louis!... Ouvre!...

Encore le silence...

— Qu'qu'tas?... T'es fâchée?... Pourquoi que tu réponds pas?

Un petit cri. C'est le pène tiré dans la serrure. La porte s'entr'ouvre, livre un étroit passage. P'tit Louis aussitôt s'y glisse, de profil. Où est Marie? Là, derrière la porte, toute droite, la bouche redressée aux commissures par un rictus singulier.

Et voici, face à face, ces deux amants ingénus, retenus, sans s'expliquer pourquoi, dans leur élan coutumier.

Soudain Marie se sauve. Elle gagne en courant le refuge du fauteuil Voltaire. Houp! Elle s'est recroquevillée dans son nid. On ne voit plus d'elle que son visage énigmatique qui suit avec un peu plus de crainte encore, on dirait, l'avance pourtant timide du gamin.

— Quoiqu't'as Marie?... T'étais donc pas là hier soir?

— Si.

— Alors pourquoi qu't'as pas ouvert?

— Pasque...

— Tu m'avais donc pas entendu frapper?

— Si.

— Alors?

— ...

— Dis, pourquoi que tu m'as pas ouvert?

— Pasque...

L'entêtée! Elle ne veut point lui en expliquer la raison. Que cela est étrange! On lui a changé Marie! Elle, d'ordinaire si simple, si spontanée, la voici devenue capricieuse. Il va, d'un geste de vengeance — mais pour rire et la dérider peut-être — lui tortiller le bout du nez. Il s'approche, avance la main. Elle l'arrête d'un cri d'effroi : Non!

— Ah! quéque t'as, Marie? se désole-t-il sans comprendre.

Au creux de son bras replié, la petite cache vivement ses yeux.

Il supplie :

— Quéqu't'as?... Dis-le!... Ah! dis-le!

En vain. Longtemps...

— Je t'ai-t-i fait quéque chose, moi, Marie ?

Une chevelure s'agite en signe de dénégation.

— Si je t'ai rien fait, alors pourquoi que t'es méchante avec moi?

Des épaules se dressent, puis retombent, accablées. Et cela semble signifier : « Est-ce que je sais, moi! »

Et P'tit Louis — c'est bien un homme! — demeure déconcerté, douloureux, devant cette naissance d'une féminité.

Après de multiples questions toutes restées sans réponse, il croit enfin avoir trouvé le moyen, l'infaillible moyen d'arracher Marie à son mutisme. Parbleu! Il au-

rait dû commencer par là! Séducteur inconscient, il prend, sans le vouloir, sa voix la plus douce :

— Quand j'serai grand, je nous achèterai une maison... t'entends, Marie, je nous achèterai une maison!

C'est le jeu de tous les soirs... L'émouvant jeu! Marie, à cette promesse, pousse chaque fois une exclamation joyeuse.

Ce matin, elle ne dit rien.

— Oui, continue quand même, avec foi, l'amoureux, une belle maison, avec de beaux rideaux...

Il répète, attendant le : « Et pis » habituel :

— ... Avec de beaux rideaux!

Mais elle, tenace, reste muette, les yeux cachés.

Qu'importe! P'tit Louis poursuit le captieux récit qui finira bien par réduire cette obstinée!

— Et pis, Marie, t'entends!... J'y mettrai des buffets, des armoires, des tables!... Et pis des fleurs!... Et pis, tu sais, des p'tits enfants!

Marie a découvert son visage et ses yeux agrandis.

— C'est pas vrai! réprouve-t-elle d'une voix sèche.

— Si, affirme-t-il, naturellement maladroit, moi j'en mettrai plein des p'tits enfants!

Marie dressée, les joues en feu, dit :

— T'es bête!

Sans plus.

Le silence se meuble des mille bruits de la ville, et la trompette d'un raccommodeur de faïence et de porcelaine chante, dehors, dans le soleil.

Marie, le front bas, brusquement débridée, sans reprendre haleine, lâche alors, d'un trait, tout son secret. Elle raconte la venue d'Amélie Gaimin, ce qui s'ensuivit et ce qu'elle y apprit : la façon dont les petits viennent au monde expliquée par le dictionnaire.

— Dans le sein, P'tit Louis, dans mon sein comme ça, c'est là qu'ils poussent!... La sage-femme, elle vient, elle ouvre, et le père i les y met!

Un grand trouble a repris Marie, qui tremble comme une frileuse. Pourtant, ses tempes brûlent dans son visage empourpré. Ses paumes sont moites. Et elle a l'envie nerveuse de rire et de pleurer à la fois.

Lui se tient devant elle, stupide et sans écho. Rien dans ce frémissant récit n'atteint sa placide masculinité. La chose, certes, est étrange, bizarre, presque incroyable! Mais du moment que le dictionnaire l'affirme, il faut bien l'admettre!

Il l'admet.

Ce qu'il veut à présent, c'est parler d'autre chose, des choses habituelles, et que Marie, redevenue soumise, lui permette de se blottir près d'elle, de nouveau, pour les mille caresses innocentes dont ils ont nourri jusque-là leur candide amour.

Mais, elle, en un soir, est sortie des limbes de la naïveté. Si son être impubère reste sans tressaillement, ignorant encore de ses fins, son âme de petite femme s'éveille au grand désir maternel.

Et Marie ne pense plus qu'aux enfants qui naîtront de son sein.

Lui cherche à apaiser l'obscur émoi de la petite. Il propose, rougissant :

— Tu veux que je te fasse câlin comme les autres fois?... Avec ma joue sur ta joue?... Et on bougera pus?

Il s'aperçoit qu'elle le regarde alors comme elle ne l'a peut-être jamais encore regardé. D'une façon si tendre...

Il en connaît par tous ses membres et dans son cœur une sorte de béatitude.

Elle lui murmure :

— Les petits... c'est toi qui les mettras!

Elle se donne à lui, en pensée, sans le savoir, comme une femme.

Et elle ajoute :

— Tu me feras pas trop de mal, dis, P'tit Louis?

Il ne lui répond pas, car une pensée, au même instant, le sollicite.

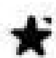
Il rétorque :

— C'est p't'être pas comme ça, la vérité!... Rappelle-toi, Marie!... Bout-de-Bibi, il le sait, lui!... Il nous l'a dit un soir... « Le père i se met sur la mère et i remue... Alors les enfants viennent. »

Tous deux demeurent longtemps silencieux, méditant sans doute ce nouveau problème. Et la petite, la première, avoue tout haut sa préférence :

— J'aimerais mieux ça.

Le procédé lui paraît moins cruel.



Mâle...

Bout-de-Bibi est retourné chez la Côtelette. Cela se fit très simplement. Il passait dans le couloir, devant l'huis entre-bâillé de la belle, qui, en caraco et cotillon court, astiquait son bouton de porte. Le gamin, à la vue de la chère Séraphita, se sentit rougir jusqu'à la pointe des cheveux. Il n'aurait pas su dire pourquoi. Gêne? Rancune? Désirs refoulés? Révolution du sang? Mystère! Mais, elle, qui constata le trouble, en reçut comme un hommage.

D'un mot elle l'arrêta :

— Héah!

— Quoi? fit-il, un peu distant toutefois.

— Tu viens donc pas me dire bonjour, aujourd'hui, mon petit amoureux?

Il resta muet quelques secondes, en se dandinant. Il cherchait sa réponse. Deux sentiments contradictoires s'affrontaient en lui. Devait-il refuser d'un lazzi méprisant, ou accepter, une fois encore, avec la chance de connaître enfin le vertige des « choses »? Devina-t-elle

son état d'âme? La femme prit sa voix de sirène et promit :

— Ça sera gentil, nous deux, si tu viens!

Elle avait poussé toute grande sa porte et Bout-de-Bibi, comme aspiré, entra.

La porte refermée, tous les deux, face à face dans la petite salle à manger, se regardent en silence, ne sachant trop quoi se dire. Lui, curieux et méfiant. Elle, émue comme une fiancée.

Elle balbutie enfin la phrase accrocheuse :

— Tu m'embrasses donc pas?

— Si, dit le gamin.

Il fait un pas, la bouche offerte. Elle, en fait trois et tend ses lèvres... Elle n'a pas besoin de se pencher vers son jeune amoureux. Elle est si petite, la Côtelette, qu'il s'en faut de peu que Bout-de-Bibi ne la domine!... Elle tend ses lèvres. Mais lui, le maladroit — ou l'ignorant! — détourne alors les siennes et présente une joue. Le baiser claque tout de même.

— P'tit bout d'homme! glousse la fille, heureuse.

Le silence revient très vite et Bout-de-Bibi s'absorbe dans la contemplation historique de *l'Entrevue de Cronstadt,* imprimée en deux couleurs sur la toile cirée de la table.

— Prête pas attention à ma toilette! s'inquiète la belle, brusquement, sous le regard du gosse qui, revenu à elle, la détaille de la tête aux pieds. Prête pas attention, je fais mon ménage!

Bout-de-Bibi ne pense guère à rassurer sa coquetterie en alarme. Caraco ou corsage de soie, cotillon ou jupe à la mode, peu lui chaut! Il la préférerait sans voile. Et ses yeux le disent...

La femme sans doute le devine. Ne murmure-t-elle point, les paupières battantes et les oreilles soudain rosies :

— T'es tout de même un bougre de petit cochon!

Et elle ajoute, à voix haute cette fois, pressée sans doute de rassurer sa conscience :

— C'est-il bien vrai que t'as plus de treize ans?

Bout-de-Bibi, le rusé, sent confusément que de sa réponse peut découler la prompte réalisation de ses désirs intimes! Alors, sans vergogne, il ment :

— Moi!... J'en ai plus de quatorze!

— Non! s'exclame la Côtelette, d'une voix libérée.

— Si, affirme le gamin, en hochant une tête frénétique.

Encore le silence...

La femme, les yeux clos, discute mollement avec ses scrupules. Bout-de-Bibi, lui, d'une main inconsciente, mais tout naturellement voluptueuse, afin d'occuper cet entr'acte, caresse la panse d'un saladier oublié sur la table.

— Alors, comme ça, t'as quatorze ans?

— Oui.

— Et tu voudrais me... enfin... avec moi?

— Oui.

— T'as une belle petite gueugueule, tu sais!

Flatté, Bout-de-Bibi, sur un cou élastique, fait dodeliner sa face hilare. Et il tapote le ventre du saladier.

— Tu serais, reprend la femme, comme qui dirait mon petit homme... mon petit homme à moi toute seule!... On s'aimerait pour de vrai... Je t'apprendrais à me dire des choses... et à m'en faire aussi!... Ah! le petit salaud d'amour!

Une grande chaleur habille Bout-de-Bibi tout entier. Dans son corps en attente, le plaisir s'annonce en ses prémices. La Côtelette va céder! Il aborde — enfin — au port des voluptés. Un seul petit point noir dans son allégresse. Tout à l'heure, quand, selon le récit de Trique, il se dévêtira devant sa conquête, un peu de honte lui en viendra de montrer qu'il a raccommodé ses bretelles avec de la ficelle. Bah! qu'importe!... Il fera vite! Et puis,

l'important est d'être emmené, là-bas, dans la grande et sombre alcôve, autel privé des douces révélations!

Ah! Côtelette, Bout-de-Bibi t'attend — sinon de toute sa chair — du moins de toute sa curiosité! Et voici, par surcroît, que tu l'enivres du brûlant alcool de tes mots sensuels :

— Tu verras comme c'est bon!... Ah! oui, c'est bon, on peut le dire qu'y a rien meilleur sur terre... Ça fait du mal et du bien, mon petit homme, et le mal que ça fait, c'est encore plus bon que du bien! Tu vas être ma petite gueule à moi...

Elle prend un temps pour avaler avec un bruit gourmand une abondante salive que secrètent ses voluptueuses papilles. Puis elle ajoute :

— Tout ça, tous ces bonheurs, je te les promets!... Tu seras mon petit homme, dans quéque mois, quand t'auras quinze ans!

Que se passe-t-il? Cela est rapide comme le flamboiement de la foudre! Bout-de-Bibi, d'un revers de main, lance à la tête de la Côtelette le saladier!

Oui, que se passe-t-il pour déterminer ce geste inattendu et d'une brutalité révoltante chez un bon petit gars, d'ordinaire plus doux? Imprudente Côtelette, apprends-le.

Ce geste est le réflexe inconscient d'une masculinité exaspérée pour la première fois, et qui, sans contrôle et sans expérience, pour la première fois, réagit.

C'est très léger, un saladier!

Celui-ci gravit une hyperbole, s'en va heurter l'arcade sourcilière droite de la fille, y rend un son de bélier assaillant une muraille, puis tombe droit sur le carrelage de la salle où il se brise en cinq morceaux principaux et une infinité d'éclats menus.

— Houille! rauque la Côtelette, en reculant sous le choc.

Bout-de-Bibi, lui, est frappé de saisissement. Il n'en

revient pas d'avoir osé ce geste d'attentat. Et il s'hallucine, les yeux rivés sur sa victime, un bras prudent néanmoins dressé devant son visage pour l'abriter des coups justiciers qui ne vont pas manquer de crouler comme une averse.

In petto, il s'excuse :

— C'est vrai, ça!... pourquoi qu'elle me dit qu'elle va me faire des choses qui font du bien partout et pis après qu'elle me dit que ce sera dans des mois!... J'aime pas qu'on se paie ma tétère!

La victime, elle, les bras ballants, la bouche ouverte dans un cri silencieux qui n'en finit plus, paraît aussi pétrifiée que son agresseur, tandis qu'à son front une boursouflure mauve marque l'endroit blessé. Mais un long frisson parcourt la Côtelette. Va-t-elle se réveiller de sa léthargie, brusquement chargée de colère, bondir sur le coupable et le châtier comme il convient? Elle vide sa poitrine gonflée en une sinueuse expiration, tombe assise, lourdement, sur une chaise proche et, montrant un singulier visage tout baigné de soumission passionnée, elle geint, gosse en détresse :

— P'tit homme!... p'tit homme, viens me consoler!

Lui ne bouge pas, craignant une ruse sournoise. Alors elle se dresse, court à lui, l'empoigne, le jette contre elle en délirant :

— Salaud d'amour, j'sens que j'vais t'aimer!

Et, avant que Bout-de-Bibi ne soit revenu de sa surprise, la bouche goulue de la fille promène sur sa face crispée la ventouse de ses lèvres humides en une succession de baisers gras. Elle ne s'arrête que pour reprendre souffle et murmurer la litanie reconnaissante de ses : « P'tit mâle chéri!... p'tit mâle!... p'tit mâle!... ah! p'tit mâle!... »

Meurtri aux épaules, mais rassuré et devinant l'heure propice, l'opiniâtre gamin revient à son désir :

— Dis-moi-le que ça sera maintenant qu'on fera les choses?

La fille, qui a perdu la tête, glousse en le libérant de son étreinte :

— Voui... voui... tout ce que tu veux... fais-moi tout ce que tu veux, mon petit homme!...

Et, les mains offertes, le corps tendu, les paupières closes, elle s'abandonne, chair fondante, vaincue par le saladier.

Mais voilà, Bout-de-Bibi est bien ennuyé!

— Fais-moi tout ce que tu veux! propose la Côtelette, lascive.

Ce qu'il veut?

Ah! il donnerait son lance-pierre à piafs, sa gomme à claquer, son plumier plein de mines et de pastels, les vingt-deux sous de sa tirelire et même la tirelire avec, pour le savoir!

Ce qu'il veut?

Au fond, c'est faire les « choses », ces choses si vagues, mystérieuses, mais si divines! Ces choses dont Pancucule et lui, sur leur traversin de feu, rêvent des nuits durant.

Mais comment s'y prendre et par où commencer? Et le voici, immobile, l'œil rond, le front silencieux, les bras tombés, godiche.

La Côtelette, qui se méprend, hasarde :

— Ou bien, aimes-tu mieux qu'on fasse ça un tantôt, quand on aura plus de temps et moi que je serai débarbouillée?

— Oh! oui, souffle Bout-de-Bibi presque malgré lui.

Et, s'accroupissant brusquement, il se met à ramasser, avec la minutie d'une servante d'autrefois, jusqu'aux plus minuscules éclats du saladier.

★

Tels Daphnis et Chloé...

P'tit Louis s'est renseigné...

Ainsi les préoccupations de Marie ont fini par le tirer de son indifférence au mystère de la procréation.

Bout-de-Bibi, de nouveau et plus docte que jamais, lui a répété la magique formule : « Le père i se met sur la mère et i remue! » Et il a craché par terre, après un signe de croix, pour bien montrer à son copain qu'il disait ainsi la vérité. La vérité telle que les initiés la lui avaient transmise!

Et, fidèlement, P'tit Louis a rapporté les propos à sa bien-aimée :

— C'est bien comme je t'avais dit, Marie... i remue... et les enfants i naissent!

Or, la petite, que ces propos avaient, la première fois, tant bouleversée, les entend, à présent, sinon avec plaisir, du moins avec curiosité.

En somme deux thèses : celle d'Amélie Gaimin et celle de Bout-de-Bibi. Eclairés sans doute par leur propre instinct, les deux gamins penchent vers la seconde.

... Et puis des jeux puérils reprennent leur esprit.

Un jeu bien amusant, c'est celui qui consiste à tenir boutique sous la table de la salle à manger. Cette table — style Henri II de pacotille — a des pieds massifs, reliés deux à deux par une fragile traverse à colonnettes.

C'est très joli, ce magasin!

Là-dessous, P'tit Louis et Marie, assis gravement côte à côte, vendent à des foules de chalands d'imaginaires marchandises. Mais, la journée terminée, ils posent des volets sur la devanture, ferment la porte sur la rue et prennent paisiblement, dans l'arrière-boutique, leur repas du soir. C'est un morceau de sucre, un biscuit, un bout de chocolat, qui, présentés sous des noms de mets fa-

meux, feraient pâlir d'envie Lucullus. Ensuite, ils comptent leurs économies...

Puis la boutique est rouverte. Un nouveau jour commence. Et l'on vend d'autres marchandises. Après de la salade, on solde des parapluies ; après des oiseaux chanteurs, des colliers d'argent ou des bretelles.

Mais pourquoi ce soir, derrière les volets clos, sous la lampe irréelle, dans la quiétude de sa maison, Marie, la marchande, assise à côté de son associé, a-t-elle eu l'idée, cette innocente, de proposer le plus troublant des jeux?

Elle dit soudain :

— On va jouer au père et à la mère.

Et P'tit Louis répond avec élan :

— Oh! oui.

Alors, tous deux, spontanément, se prennent par la main.

L'ardente imagination des enfants-poètes peuple de féeries la banale table Henri II.

— On est chez nous! murmure la petite en extase.

Et, lui, répète :

— On est chez nous!

D'un coup d'œil circulaire ils inventorient leur appartement. Tout y est : les beaux rideaux, la pendule, le buffet, la suspension à quatre bougies, la machine à coudre pour Marie, le phono comme chez les riches! Tout y est. Tout! Il y a aussi le lit dans la chambre à coucher.

Aussi, guidés par l'exemple quotidien des « grands », ils parodient « la rentrée du soir ».

— B'soir la mère!

— B'soir le père!... Ah! mets pas ta casquette su l'buffet!... Les hommes, c'est sans soin!... Et dis donc, t'es en retard?

— Rencontré un copain en sortant de l'usine... Gronde pas, la mère!

— C'est que la soupe, elle est refroidite.

— Mangeons-la vivement!

D'une main rapide, ils portent à leur bouche des cuillerées nombreuses. Là, c'est fait! Et P'tit Louis glousse, en essuyant sa moustache d'un revers de main :

— Elle était rien bonne, ta soupe!

Marie est fière :

— T'es content, papa?

— Oui, la mère... Et toi, as-tu bien travaillé aujourd'hui?

— M'en parle pas!... J'en suis moulue!

— Faudrait pas te surmener comme ça, la mère!... Et le petit? A-t-il été bien sage, le petit?

Marie tourne vers son époux des yeux teintés de regret.

C'est vrai. Il manque un gosse!

Le silence marque un temps de songerie : mélancolie chez Marie; simple constatation chez P'tit Louis qui ne tarde pas, du reste, à penser tout haut à d'autres plaisirs :

— Dimanche, la mère, on ira se promener au Jardin des Plantes... Y a la girafe et le popotame!... C'est crevant!... J'te paierai l'autobus et du pain d'épices avec des p'tits sucres rouges su l'dessus que ça a bon goût d'anis!

Ah! plutôt qu'une visite au « popotame », Marie aimerait mieux pousser devant elle, dans le faubourg, sous les yeux jaloux des dames, une voiture d'enfant où dormirait un poupon tout gonflé de santé. Enfin, il faut se résigner!

P'tit Louis, à présent, goûte le repos du travailleur et fume sa pipe à la fenêtre.

Il constate :

— Y a des étoiles... beau temps pour demain... c'est plus agréable sur le chantier!

Il vide soudain dans la cour le contenu du fourneau de sa pipe :

— Assez pour ce soir!... Et maintenant, au lit, la mère!

Marie, en bonne épouse, obéit et s'étend à côté de son homme.

— B'soir, la mère!...

— B'soir, le père!...

Cœur d'acier du réveille-matin, comme vous battez fort! Hé oui, l'Amour est dans la chambre!

Non pas avec son masque du Plaisir qui le rend à la fois sublime et misérable, mais tel que le veut la vie. Il est là, simple et grand, en arrêt sur le seuil. Il est Pur comme aux Premiers Ages, quand les hommes subissaient la volupté et ne l'inventaient pas. Il est pur, car nulle morale dans deux âmes vierges n'a pu le pervertir encore.

Ah! sans la lire, tournez cette page, vous autres, si de sales idées dans votre cœur sceptique s'imposent en cet instant! Passez ces lignes où il n'y a que blancheur!

Marie glisse son bras sous la tête du bien-aimé. Tendre lien qui le rapproche d'elle. Ils mêlent leurs cheveux, unissent la tiédeur de leurs joues.

Et puis...

Comment cela peut-il advenir? En dehors de leur volonté, je vous le jure. Mais la Grande Présence doit guider leur geste.

« Le père se couche sur la mère... »

Pudeur — hypocrisie des hommes — sois satisfaite! Ce n'est qu'un simulacre. Et combien chaste! Vêtements clos et robe basse...

Le père se couche sur la mère, parce que dans l'enlacement de la mère, qui n'en a point conscience, il-y-a-comme-une-volonté.

« Et il remue... »

Ah! les yeux de Marie immensément ouverts sur le bel inconnu et choisissant déjà le plus beau, le plus rose, au paradis lointain des bébés.

P'tit Louis est retombé sur le côté.

Plus tard, devenu grand, quand il se souviendra de cet instant vertigineux, il dira, sans s'expliquer qu'il fut

alors déjà dominé par l'instinct : « Après, je me suis trouvé tout drôle. » Et, elle, en rougissant, pensera : « J'étais contente dans tout mon « moi ».

P'tit Louis est retombé sur le côté. Puis il se redresse et demeure assis. Il prend sa femme dans ses bras, sa petite femme qui ne dit rien et garde ouverts ses yeux immenses.

Des minutes s'écoulent dans un silence vivant de soupirs troublés.

Tous deux ne sont plus qu'un même cœur éperdu espérant le miracle.

On leur a dit : « Alors les enfants naissent. »

Et sous son tablier d'écolière, les mains sur ses petits seins, Marie attend...

★

Enfin les « choses » !

Tout arrive! Même ce que l'on désire le plus et qu'un capricieux destin s'amuse à vous refuser aussi longtemps que vous n'êtes point parvenu — en passant par l'exaspération — aux abords du renoncement. Tout arrive!...

C'est ainsi que Bout-de-Bibi, fidèle à Eros malgré tout, fut appelé, certain soir, à connaître enfin « les choses »!

La Côtelette n'avait point « travaillé » de la journée. Elle s'était rendue, suivant les règlements de police, à la « visite » de la Préfecture. Contrainte à laquelle elle ne s'accoutumait pas et qui, chaque fois, la fermait au moins pour un jour à toutes sollicitations galantes. Rien ne pouvait réchauffer sa féminité glacée par l'acier de l'inquisiteur; ni la promesse de transports savants, ni surtout — seul argument irrésistible — l'offre d'un royal salaire! Rien.

... Ou alors il eût fallu l'Amour!

Elle était donc revenue de la Cité, à pas lents, le long

des rues, les nerfs tendus, la peau en révolte. Mais, par contre, dégagée du souci de raccrocher un client et tout heureuse de laisser vagabonder sa pensée.

Elle n'était plus une pauvre prostituée pour qui le trottoir n'est qu'un lieu de dur travail et de dangers. Non. Semblable aux honnêtes passantes, elle y goûtait le charme de la promenade, sans craindre la filature des « mœurs », toute à la joie de pouvoir stationner un long temps devant les magasins. Elle allait, repliée sur son rêve... Elle était mariée. Son mari gagnait bien sa vie et lui remettait toutes ses payes. En échange, elle tenait de son mieux son ménage. Le papier peint de sa chambre était rose comme son bonheur simple.

Le marchand de marrons de la rue des Verriens qui la connaissait bien, étonné de la voir s'avancer ainsi le regard fixe et d'un pas de somnambule, l'apostropha d'un gouailleur :

— T'es-t-i dans la lune, la Côtelette?

D'un sursaut elle retomba sur la terre et eut, en passant devant l'homme, un geste vague, par-dessus l'épaule, qui signifiait : « Oui... oui... c'est bête, j'ai des visions! »

Pour sûr qu'elle en avait des visions! Un mari!... Mais elle n'aimait personne et personne ne l'aimait!... Elle était seule, tristement, avec un cœur chargé de romances. Et pourtant, elle ne demandait point l'oiseau rare! Seulement un brave homme. Oh! un mâle malgré tout, avec sa volonté et parfois même ses rudesses. Car, se faire sa chose soumise et meurtrie pour apaiser ses colères, cela ne lui déplairait point.

C'est alors que des brumes de son subconscient, peu à peu, telle une surimpression cinématographique, une image floue d'abord se dégagea. Soudain fixée, elle s'éclaira. Sur l'écran des paupières mi-closes de la Côtelette, un visage apparut.

Elle en ressentit un trouble indéfinissable qui tenait

à la fois du malaise stomacal et des prémices du spasme voluptueux.

Bout-de-Bibi souriait à son rêve...

Le cœur de la fille s'exalta.

Un amoureux! Mais si, elle en avait un! Etait-ce parce qu'il était gosse encore qu'elle ne devait point prêter attention à ses soupirs et à ses regards? Il était si gentil, ce gamin, si soucieux de tendresse, et déjà, précoce amant, travaillé du désir d'amour! Gosse? Non. Pas tant qu'on pouvait le croire. Quatorze ans, c'est un âge déjà. Et l'homme était, en lui, volontaire, énergique. Il le lui avait fait voir avec le saladier.

Elle l'aimait. Mais oui, elle l'aimait! Elle le sentait bien tout à coup!

Ces phrases ensorceleuses qu'elle se répétait souvent la nuit pour occuper ses attentes dans les courants d'air des rues, c'est lui — elle en faisait soudain l'étonnante découverte — qui leur avait donné ce magique pouvoir de lui emplir l'âme de rêveries, en les lui disant, le cher petit homme, certain jour, par l'entremise du *Secrétaire des Cœurs Aimants*.

Alors un grand besoin de tendresse gonfla la poitrine de la Côtelette. Et elle se mit, presque à son insu, à courir vers la maison.

Il allait être cinq heures du soir. Bout-de-Bibi, revenu de l'école, musardait sous le porche en compagnie de son inséparable copain Pancucule, quand la Côtelette, toute rose d'avoir couru, lui enjoignit de la rejoindre d'un bref : « Grimpe! j'veux te causer! »

Puis elle se hâta vers l'escalier...

Bout-de-Bibi, d'abord, longuement, se frotta les mains sur le devant de son tablier, comme s'il s'apprêtait à exécuter un délicat travail et, les joues fendues par un large sourire, gloussa :

— J'vas me marrer!

La jalousie déviait le menton de Pancucule. Sous son front, remonté en deux rides, on devinait un obscur travail. Il cherchait quelque sarcasme pour tuer la douce joie de l'élu.

Soudain, le nez pointé dans la direction de l'escalier, il huma bruyamment le fumet de la femme, et, avec dégoût, déclara :

— A pue!

— M'en fous! dit Bout-de-Bibi.

Quel vertige!

La Côtelette, derrière son huis, attendait Bout-de-Bibi. Quand il entre, elle tombe dessus, le cœur et la poitrine en avant. Lui, recule sous le poids et vient s'aplatir contre la porte. Et la porte se ferme d'un coup, en claquant sec. La fille délire, cramponnée à son vainqueur :

— Mon amour!... mon cher amour!... mon amour à moi... à moi toute seule!

Le cher amour congestionné étouffe.

Que les appas de la Côtelette pèsent lourd! Le reste du corps de cette charmante personne aussi, par surcroît!

Le galant gémit :

— Ça m'écrabouille!

Et la fille, rappelée par cette voix d'angoisse à de prosaïques réalités, s'excuse :

— C'est vrai... j'suis pas légère... j'ai beau manger maigre, tout me tourne en sang!

Alors, s'étant redressée, elle enchaîne le gamin du collier frais de son bras et à pas lents le conduit vers un placard. Elle offre, volubile :

— Veux-tu du café?... Veux-tu un petit sucre?... Ou de la goutte?... Tiens, veux-tu de la goutte?... Si t'as faim, j'te fais une tartine!... j'ai de la confiture!... Veux-tu de ma confiture?

Elle voudrait tout lui donner à la fois : son amour et

ses victuailles! Etrange métamorphose! N'est-ce point la même femme — femme forte s'il en est — qui, la semaine passée, vitupérait contre les sales maquereaux suceurs de sous?

Et voilà qu'aux pieds du maître, d'elle-même, elle déposait à présent ses trésors.

Lui, répond, en freinant des talons :

— J'veux rien... j'ai pas faim... j'aimerais mieux qu'on rigole!

— Si tu veux, dit-elle, simplement.

Elle le libère de sa chaîne. Un silence. Elle reprend :

— Quoi qu'on fait, alors?

Lui, se dandine, sans voix, les lèvres remontées en un sourire figé. Il murmure enfin :

— Ben... ça que j'ai dit!

La Côtelette demeure pensive un instant, puis demande:

— C'est-il que tu veux qu'on fasse dodo ensemble?

— Oh! oui.

— Comme un petit homme et sa petite femme?

— Voui.

La voix de la Côtelette est touchante de soumission ingénue :

— Je veux bien, moi, c'que tu veux! dit-elle, ainsi qu'une vierge au seuil des noces.

Mais l'habitude professionnelle gâche la fin de sa phrase, car elle ajoute :

— Mets-toi à ton aise, mon coco!

Et pourtant, la chair neutre, c'est son cœur seul qui la pousse à ouvrir sa couche à ce gamin précoce. Son cœur, seul! Car elle se glisse, déjà, en pensée, chaste de geste et de propos, seulement pour la joie de sentir peser sur elle, comme une domination, le corps du bien-aimé.

Et elle entreprend de se dévêtir.

Bout-de-Bibi, qui n'avait pas compris le sens de l'invite : « Mets-toi à ton aise, mon coco! », ne commença à

dénouer sa ceinture que guidé par les gestes de la femme.

Alors, il se montre frénétique. D'un coup de pied dans l'invisible il se débarrasse en même temps d'un soulier et d'une chaussette, pendant qu'il fait, l'épaule tombante, glisser ses bretelles et, de ses doigts fébriles, sauter aux quatre coins de la chambre les boutons de sa culotte.

Est-il à ce point visité par le stupre qu'il en oublie toute mesure? Non. Mais Bout-de-Bibi a déjà de l'expérience. Il sait — ah! les curieuses sautes d'humeur de la Côtelette — que les femmes sont capricieuses en général, et sa conquête en particulier. Aussi, en limitant la durée des préliminaires, il pense assurer sa chance.

Le voici en chemise. Sa chemise, taillée dans ce qui restait de bon d'une ancienne liquette paternelle, montre par derrière un pan orgueilleux, tel celui d'un habit de cérémonie et si long que, pour un peu, il balaierait le plancher de la chambre. Mais c'est au détriment du pan opposé qui, lui, couvre à peine le ventre de Bout-de-Bibi. Si bien que, pris soudain de pudeur et soucieux de cacher ses avantages, il s'accroupit, les fesses pointues.

— Ta mère devrait te raccourcir ton panneau, observe la Côtelette, et grandir çui-là du devant... tu pourrais attraper du froid où c'est que j'ai idée... et, ça, c'est très mauvais pour la santé des hommes!

Puis elle ajoute :

— Entre dans le dodo... t'as qu'à enlever la couverte!

Bout-de-Bibi, avec des sauts de kangourou, gagne l'alcôve, tire la couverture et plonge dans le vaste lit. Les draps exhalent un parfum complexe : sueur et savon du Congo. Et, ma foi, ça n'est point désagréable!

A présent, le galant, sur le dos, la bouche au ras du drap, la tête inclinée sur le traversin pour ne rien perdre du déshabillé de la belle, attend...

Il attend. Et c'est très singulier! Maintenant qu'il touche au port, il souhaiterait presque reprendre le large.

On peut le dire, mais tout bas cependant : Bout-de-Bibi

a un peu peur. Peur? Oui. Mais le mystère de l'Inconnu n'angoisse-t-il pas les plus vaillants? Bout-de-Bibi a le cœur pincé. Une fois, déjà, il a connu cette désagréable sensation. Il lisait *Les Forceurs de Ténèbres,* un sombre roman où, pour échapper aux poursuites, un homme, évadé du bagne, pénétrait la nuit dans une forêt vierge.

Mais pourtant, ce soir, il ne s'agit plus de forêt vierge.

La femme a tiré des rideaux devant la fenêtre et fait de l'ombre dans la pièce, gênée soudain par le regard trop fixe du gamin. Du reste, elle se méprend, la Côtelette! Cet immense regard n'est happé que par l'évocation d'une ténébreuse forêt et non par sa culotte de jersey, ainsi qu'elle le croit.

La voici devant le lit, immobile, un peu fantômale dans cette demi-obscurité. On entend crépiter ses ongles sur la grosse toile de sa chemise, car elle se gratte les hanches, un long temps, avec volupté. Puis elle souffle :

— Je grimpe!... Fais-moi la place, mon p'tit chou!

Bout-de-Bibi se recule. Il quitte un endroit tiédi pour un autre glacé. Alors, frileux, il se recroqueville. Comme ses cuisses tremblent! De froid? Non...

La Côtelette lui passe sous la taille un bras habile et l'attire :

— Viens, p'tit homme!

Il se laisse prendre, les yeux clos, à la fois inquiet et fier. Il pense à son copain. Hein! « la tétère à Pancucule si qu'i verrait ça! »

Elle le presse, tout contre elle, sous son bras tutélaire.

— J'te fais un p'tit nid, mon chéri!

Le nid sent la gazelle.

Le front du gamin est calé entre le renflement du sein droit de la femme et son nez dévié sur une côte de la cage thoracique, ce qui fait qu'il respire mal. Mais il n'ose bouger. Et puis, c'est peut-être « ça », les choses!

Rigolo tout de même!...

— Je t'aime! module la Côtelette d'une voix pénétrée. Et toi, tu m'aimes?

— Vouin! répond le galant d'une seule narine et d'un coin de bouche.

— Tu m'aimeras toujours?

— Vouin!

— J'suis ta petite femme... t'es mon petit homme... ah! dis-moi que tu m'aimes?

— Vouin!

— Parle-moi, quoi!... Tu sais donc pas parler?... Dis-moi que tu la tromperas jamais, ta gosse?... Me chatouille pas!... A quoi que tu penses?

Elle dresse une tête soupçonneuse et, d'un œil oblique, observe le gamin aux joues incendiées. Puis, reprenant sa position première, elle conclut :

— Ah!... bon.

Et ne bouge plus.

Un très long silence meublé de bruits familiers. La voisine du dessous moud du café. Quelqu'un enfonce des clous, dans un mur, quelque part. Le métro, sous la cave, en passant, ébranle la maison et fait danser, dans leurs soucoupes, des tasses légères.

Petite houle sous la couverture...

Bout-de-Bibi serait-il mort étouffé? On ne l'entend plus respirer.

Mais la voix de la Côtelette s'élève, lourde de connaissance.

— C'est pas vrai, t'as pas quatorze ans et demi!

— Si, affirme le ressuscité.

— Non... Si t'aurais plus de quatorze ans, je l'verrais bien... ou alors, c'est que t'as honte!

— J'ai pas honte!

— Alors si t'as pas honte, c'est qu' t'as pas quatorze ans et demi!

L'argument est sans réplique. Aussi Bout-de-Bibi, prudemment, se tient coi.

Encore le silence. Le moulin à café...

Et, de nouveau, la voix de la femme, toute de sereine résignation, cette fois :

— Quéque ça peut faire, c'est bien plus gentil!

Puis :

— Fais dodo sur mon cœur!

Grognements du galant :

— Mince alors... on rigole pas!

— Rigoler à quoi, mon joli?

— A faire des choses!

— ... Pense plus à ça!...

— Si!

Bout-de-Bibi se met à ruer. Elle, très douce, réprouve sans rudesse cette capricieuse colère :

— Tu me donnes des coups de genoux, tu sais... et ça me fait mal!

Bout-de-Bibi s'exaspère. Il grince des dents et trépigne :

— J'veux faire des choses, na!... J'veux faire des choses!... J'veux...

— Commence d'abord à pas me crever mes draps avec tes ongles de pied, s'inquiète-t-elle en ménagère soigneuse... Et pis, sois gentil, mon coco, viens faire dodo sur mon cœur.

— Non, j'veux faire avec toi comme le gas Trique!

— Oui, mais, le gas Trique, marmonne la Côtelette pensive, et pis toi, ça fait deux!

— Pourquoi que ça fait deux?

— Ça fait deux, pasque toi, t'es pas comme lui.

— Pourquoi que j'suis pas comme lui?

— T'es pas comme lui pasque tu... Ah! pis t'sais, tu commences à m'énerver!... Viens sur mon cœur et fous-moi la paix!

— Non!

— Ça serait pourtant si gentil... tu serais mon bébé... mon petit bébé en or!

— J'veux faire les choses!

— Non.

— J'veux faire les choses!

— Assez!

Pourquoi à cet instant, Bout-de-Bibi évoqua-t-il le miracle du saladier? Cela l'incita tout naturellement à en renouveler l'exploit. Cela aussitôt conduit son poing rageur.

La Côtelette pousse un terrible cri :

— Ah! le cochon... en plein mon sein!

Elle virevolte et, d'un revers de main, décoche au brutal une gifle maîtresse. Clac! Bout-de-Bibi l'encaisse, olympien, la bouche cousue. Mais, d'un bond, il se dresse, coiffé du drap et de la couverture, aspirant l'air comme un typhon.

— Quoi? souffle la femme effrayée.

Dans la pénombre de la tente dont Bout-de-Bibi est le piquet, elle aperçoit un menaçant visage de colère. Bout-de-Bibi ahane, tel un bûcheron qui lance sa cognée, et s'abat, les poings frénétiques. Le drap et la couverture s'appesantissent sur son râble dans un vent de tempête et enferment les combattants en d'opaques ténèbres. Sombre lutte! La Côtelette hurle :

— Mais c'est qu'il tape fort!... Oh là! là!... Assez!... oh!

Sa position sur le dos l'infériorise. Elle se défend comme elle le peut, du coude, des ongles, des genoux. Lui cogne, échauffé par les coups qu'il reçoit dans les parades. Il cogne, cogne...

Pauvre Côtelette! Elle supplie :

— Laisse-moi!... Tu vas me donner un cancer!... Vas-tu me laisser!... Ah! le salaud!... Le salaud!... Tu me fais mal... oh!... mal!...

Mais, déjà, sa voix se mouille de soumission.

Bout-de-Bibi écume :

— Ah! tu veux pas faire les choses!... Tiens!... Tiens!... Ah! tu veux pas faire les choses!... Tiens!...

Par bonheur, le drap et la couverture, comme des bêtes familières venues au secours de leur maîtresse, se plissent, se roulent, s'accrochent sournoisement aux poings impitoyables. Un pan de couverture sangle soudain le torse de Bout-de-Bibi et le jette immobilisé sur le corps haletant de la fille. Hors d'haleine, le cou tendu, lui aussi, à présent, cherche son souffle. Dans leurs deux poitrines affrontées, leurs cœurs, à grands coups, battent du même rythme éperdu. Ainsi sont, après l'étreinte, les amants trop fougueux...

Bout-de-Bibi, le visage maintenant appesanti dans la chevelure de la femme, la bouche proche d'une oreille, rogne encore, acharné :

— Ah! tu veux pas les faire, les choses... tu vas voir!... tu vas voir!...

Mais la Côtelette, d'une faible voix gémissante où se glisse une langueur d'extase, apaise cet obstiné courroux.

— Comme ça, t'y tiens?... Tu veux absolument les faire, m'amour?

— Oui.

— Mais après... tu seras mignon?

— Oui.

— Alors, viens!

Bout-de-Bibi, d'un mouvement brusque de sa tête redressée, approche son œil gauche tout près de l'œil droit de la femme. Geste puéril qui peint sa puérile inquiétude. Mentirait-elle encore? Son regard est aigu comme un trait et l'œil droit, immense et tendre, semble fondre sous cette atteinte.

— Viens, m'amour!

Des mains légères débarrassent le galant de son inopportune ceinture. Il se laisse faire et glisse sur le flanc, la bouche humide.

— Mets-toi sur le dos, mon joli, et ferme tes miret-

tes!.. Tu sais, faudra le dire à personne! Pas même au gas Trique!... Sans ça, tu verrais ce qui t'arriverait!

Il promet, ravi, et le cœur suspendu :

— A personne!

— Bien... Alors, ça y est!... Bouge pus!... ferme les yeux... *J'te fais les choses!*

Instant suprême!...

La femme se penche. La bouche toute proche du petit visage crispé, elle promène un souffle caresseur, d'abord sur le front; puis sur les paupières hermétiques qui cachent sans doute des yeux étonnés; puis sur les narines distendues et bordées de pâleurs; ensuite au creux des oreilles. Là, un instant visité par une pensée trouble, après un petit rire d'agacement, elle s'amuse à en mordiller les lobes cramoisis. Mais ce n'est qu'une furtive défaillance! Elle passe gravement aux joues, sur lesquelles, d'un trait de bouche, elle dessine d'étranges hiéroglyphes. A présent, avec une application de miniaturiste japonais, elle effleure, de ses longs cils, les lèvres sèches du bien-aimé.

Enfin, comme très lasse de cette orgie de caresses, elle soupire :

— Ça y est!... Tu les as fait, les choses!

Bout-de-Bibi ouvre un œil, puis l'autre, s'étire et ronronne, jeune chat voluptueux :

— Encore!... dis?... Encore!

Le jeu recommence. Et puis une troisième fois. Le galant se montre insatiable! C'est doux! La promenade, à petits pas, des cils soyeux, ah! comme cela vous agace les lèvres agréablement! Par contre, la bouche dessinatrice le laisse presque insensible. Il aime peu le vent, même tiède, dans ses conduits auriculaires et pas du tout — mais là, pas du tout! — le grignotement de ses oreilles! C'est bête, ça! A quoi ça ressemble, je vous le demande...

Mais, les cils...

Une pensée lui vient tout à coup, née d'une entorse à la logique. Pourquoi se met-on dans un lit, en chemise, pour accomplir ces gestes, que, somme toute, on aurait la possibilité de se dispenser debout et même coiffé d'un chapeau? Ah! La vie a de ces mystères!...

Mais, il y a aussi l'autre mystère, le Grand, celui qui, certain soir, dévoilé par Bout-de-Bibi, jeta le trouble au cœur des « quilles ».

— Pour avoir des petits enfants, le père i se couche sur la mère et i remue... Et quand il a remué, c'est comme ça que les enfants naissent.

Ah! la bonne idée farce et qui flatte Bout-de-Bibi, sans qu'il en ait conscience, dans son orgueil de créateur. Il va faire un enfant à la Côtelette!

— Quoi qu'tas? s'inquiète alors la femme, du geste de cavalier du gamin.

— Laisse-moi! ordonne-t-il instinctivement, redevenu le maître.

Comme il se couvre avec soin de sa chemise bien tirée, non par pudeur, mais par répugnance au contact d'une chair étrangère, l'inquiétude de la Côtelette se métamorphose en étonnement :

— Mais qu'est-ce que t'as, mon coco... t'as la crise?

Elle s'effare de le voir soudain si agité :

— T'as pas bientôt fini de te tortiller comme un ver!... Tu vas attraper chaud et froid!... Assez comme ça!

Cette furieuse gymnastique n'évoque aucune image lascive à cette prêtresse de l'amour. Bout-de-Bibi ressemble à un baigneur qui perd pied.

Elle s'irrite :

— Tu sais que tu recommences à me bourrer les côtes... Assez comme ça de ta cavalcade!

Et, du flanc, elle le rejette sur le côté.

— Allez, bouge pus! Quelles drôles d'idées il a, ce môme!

Bout-de-Bibi a retrouvé son nid au creux de l'aisselle

autoritaire. Et il rigole silencieusement, père déjà d'au moins deux garçons!

Mais voici que le contentement de son esprit, la fatigue de ses membres, ajoutés à la tiédeur alliciante du lit, engourdissent peu à peu le vainqueur.

Il-a-fait-les-choses!... Il-a-fait-les-choses!... Il-a-fait-les-choses!...

Orgueil satisfait!

Il-a-fait-deux-enfants.

La bonne blague!...

... Elle ne s'arrêtera donc jamais, la dame qui moud du café?... Grrr... grrr... grrr... — Non, c'est le métro? — La Côtelette a plus de néné que sa mère à lui. — La tétère à Pancucule! — Il faudra qu'on lui raccourcisse son panneau... — Oui, la tétère à...

Bonsoir!

ALFRED MACHARD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Gustave Guiches : *Le Banquet*, « Editions Spes ». — Léon Bocquet : *Les Destinées mauvaises : La commémoration des Morts*, Edgar Malfère. — Raymond Mallet : *Notations*, « Editions du Siècle ». — Paul Reboux : *Femmes*, Flammarion.

Le Banquet, par Gustave Guiches. C'est le banquet de la vie et c'est le Banquet des Lettres où les vrais élus de la gloire se trouvent isolés à des petites tables. Ces élus ici, ce sont, à côté de Gustave Guiches qui suivit le noble exemple de ses maîtres, Villiers de l'Isle-Adam, Huysmans, Léon Bloy, Verlaine, etc. Dédaignés et même méprisés de leur vivant, ce sont pourtant ces convives, que leur orgueil a défendus contre la popularité, qui représentent la pénultième littérature. J'ai mieux compris encore la fragilité des gloires trop bruyantes en voyant ces jours derniers, aux vitrines des libraires de Madrid, tel livre français que l'image d'un curé a rendu célèbre... pour combien de mois !

Ce volume de M. Gustave Guiches nous apporte, entre ses confidences sur sa propre carrière littéraire, de très curieux documents sur Villiers et Huysmans, dont il nous laisse des portraits inoubliables. Nous voici dans le cabinet de travail de Villiers.

Il est plus sommaire que celui d'un pitoyable contentieux dans un coin du Marais. Nulle bibliothèque. Sur le marbre de la cheminée, trois ou quatre livres non coupés, dont il affirme que ce sont des chefs-d'œuvre, ont l'air de se poursuivre. Un fauteuil s'effondre... deux chaises supplient qu'on les débarrasse de toute une literie dès que les chambres seront faites, et l'unique table paraît accablée sous le poids et l'incohérence des papiers qui l'encombrent.

C'est pourtant sur cette table incohérente que Villiers a écrit *Akédysséril* et l'*Eve Future*.

Il faut qu'il écrive son conte hebdomadaire et qu'il le porte, dernier délai, ce soir même au *Gil Blas*. Il ne peut s'empêcher, nous dit G. Guiches, de m'en narrer le sujet :

Il a merveilleusement parlé ce conte. Et maintenant il n'a plus envie de l'écrire ! Je n'ai jamais senti à ce point, chez un artiste, l'horreur de la réalisation. Il cherche tous les prétextes pour s'épargner cette corvée. Il veut me retenir. Il insiste pour que nous dînions ensemble. Rester serait en vérité criminel, et sachant que, seul, il fera ce qui, maintenant, est pour lui pire que le devoir, je m'en vais...

Cette horreur de la réalisation est peut-être la forme suprême de l'art, qui demeure ainsi une joie ou une douleur intérieure, source qui dédaigne de couler ou de saigner pour les foules.

Voici encore un très beau portrait de Villiers :

Villiers n'a pas encore cinquante ans. Mais courbé, la tête un peu branlante et la bouche édentée, il paraît presque septuagénaire, sauf, quand, au choc d'une émotion ou au jaillissement d'une idée, la taille redressée, le visage rejeté en arrière, le regard fulgurant, il redevient, le temps d'un éclair, jeune homme. Il a le teint livide des vieux crucifix d'ivoire, le front haut et large, déprimé aux tempes, ce qui dénote, affirme-t-il, le don de la mathématique, les cheveux abondants, couleur de vieux chêne, filigranés d'argent et divisés par une raie volontaire en deux masses qui ondulent, bouclent et forment des copeaux quand il les fait friser. Les yeux sont bleu-pâle, tour à tour humbles, révoltés, éblouis et railleurs, tandis que le nez se précipite impérieux vers la croix de mousquetaire que lui accroche autour des lèvres une martiale moustache Louis XIII, montée sur une barbiche grognarde qui s'émeut et frémit.

Il y a en lui, ajoute M. Guiches, comme deux personnages distincts, un rêveur qui s'élance à grands coups d'aile vers la beauté, et un railleur qui s'acharne sur la Laideur, à coups de trique et à coups de couteau : « L'un magnifie Axël ; l'autre piétine Tribunat Bonhomet ».

Dans la vie sentimentale de Villiers, la même disproportion intervient entre le rêve et la réalité, note encore G. Guiches : « il pourrait dire de lui-même : « J'ai trop adoré pour daigner aimer. » C'est pourquoi à l'adorateur de Frédérique de *l'Amour sublime* et de l'Hadally de l'*Eve future*, la Réalité impose comme compagne « la moins belle et la plus humble des femmes. »

Elle s'appelle Marie. Elle vient du plus profond du peuple. Elle est la veuve d'un cocher. Elle est laide. Elle est sans grâce. Elle est ignorante. Mais elle apporte, dans cette misère, le trésor magnifique des humbles, le dévouement. Elle ne cherche pas à comprendre. Elle sait

que jamais elle ne comprendra l'œuvre de son maître. Seulement, elle sait que cette œuvre est au-dessus de toutes les autres et, pour qu'il l'accomplisse, elle fait ce que font celles qui ne peuvent rien, des miracles. Elle veut que toujours il y ait dans la maison le vêtement propre sur le corps, le pain sur la table à manger, l'encre et le papier sur la table à écrire, et pour qu'il y ait aussi du feu, elle va, s'il le faut, glaner dans les terrains vagues et jusque sur les « fortifs » ramasser le bois mort.

Il y a une sorte de génie de l'adoration qui dépasse peut-être les intellectuelles compréhensions. Villiers a-t-il compris, se demande M. G. Guiches, la leçon que donne à l'orgueil du génie une semblable présence ? En est-il mortifié ? En est-il reconnaissant ? C'est un secret entre son orgueil et lui.

Villiers se couche pour travailler, même au milieu du jour. Il attire à lui un pupitre et sur du papier d'écolier, armé d'un porte-plume de bazar qu'il trempe dans un encrier d'écolier, il verse ses idées et leur donne l'architecture de son style et de son génie.

G. Guiches nous donne ici, cueillis dans les papiers de Villiers, des fragments inédits, pensées, maximes, vers et prose, des propos de Bonhomet, des projets de théâtre, etc.

Et puis voici la figure de Léon Bloy, dont la sublimité grandiloquente m'a toujours semblé artificielle. Comme G. Guiches lui dit qu'il a seulement lu quelques pages du *Désespéré* chez Villiers, Bloy éructe :

— (Villiers) qui nous distrayait par ses plaisanteries et les abominables déjections de brasserie dont il souille un génie qu'il ne mérite pas...

Puis il écume contre les critiques qui n'ont pas parlé de son livre et qui ne s'inclinent que sur l'ordure, etc., etc.

J'ai sué d'angoisse ! j'ai crevé de misère, j'ai eu froid, j'ai eu faim ! j'ai agonisé de douleur et d'humiliation pour écrire mon livre et aboutir à ça.

Ce style de lamentation finit par lasser Huysmans lui-même qui, dans une violente scène finale, reprocha à Bloy son « indécrottable paresse ». On trouvera encore dans ce volume divers instantanés pittoresques de Huysmans avant et sur le seuil de la conversion. Pour lui, comme pour presque tous les grands convertis, on trouve à l'origine de leur nouvelle foi une déception senti-

mentale : la religion, c'est le bonheur de ceux qui n'ont pas trouvé ou qui ont perdu l'amour. G. Guiches écrit de Huysmans qu'il y a deux souffrances qu'il ne pardonne pas à la vie : l'amour découragé et l'ambition déçue.

Avant de proclamer sa méprisante aversion de la femme et de s'instituer l'impitoyable caricaturiste des gestes de la passion, il avait aimé sans discuter avec son cœur et avec son cerveau, en toute sincérité comme en toute ferveur. Il avait eu le désir, à peu près comme tout le monde, d'épouser celle qu'il aimait.

Oui, mais cela n'avait pu s'arranger. Et sur la cause exacte et matérielle de cette inconsolable peine, jamais, nous dit G. Guiches, Huysmans ne s'est confié à son plus intime ami. Des allusions qui lui échappaient m'ont seulement permis de comprendre, écrit G. Guiches, que l'incurable maladie nerveuse déchaînée sur la jeune femme qu'il aimait provenait d'une effroyable émotion, d'une catastrophe de chemin de fer, subitement éclatée à ses yeux. Les crises de plus en plus fréquentes supprimèrent la possibilité de la vie en commun, « la réduisant à ces quelques heures passées ensemble le dimanche rue de Sèvres et qui, au lieu d'apporter un instant d'illusion, aiguillonnent la torture de celui à qui, dans les yeux de la jolie et tendre fille qu'il avait rêvée pour compagne de sa vie, apparaît déjà la grimace du spectre final qui la lui ravira. » C'est son amie perdue qu'il cherche dans la Vierge, et ce qu'il demande au Diable d'abord, à Dieu ensuite, c'est la certitude de la retrouver un jour et de pouvoir reconstituer dans l'au-delà son rêve « d'intérieur amoureux et artiste ». Ce railleur de l'amour fut un grand amoureux, et c'est pour cela que son œuvre vivra, même lorsque ses phrases tarabiscotées seront tout à fait démodées. Car l'amour divin n'est qu'une transposition de l'amour humain.

D'autres figures littéraires passent encore dans ce livre de vivants souvenirs. Voici Edmond de Goncourt, le grand maître du moment. En quelques pas pesants, il est près de nous, conte G. Guiches, il nous tend la main. Dieu, que sa main est flasque !

Il n'a rien de la branche seigneuriale ni de la pompe romantique de Barbey d'Aurevilly. De Barbey d'Aurevilly à un jeune écrivain, il y avait la distance. De Goncourt à ce jeune écrivain, il n'y a qu'un droit d'aînesse. Néanmoins, c'est un chef. Il l'est de pied en cap. Il a la structure et la carrure qui expriment la force. Et pourtant à cette force

quelque chose manque. La figure domine, le regard commande, mais la parole tombe.

G. Guiches nous le montre dans son grenier qui est un somptueux musée, surveillant ses bibelots et ses collections, et il se demande en regardant le Maître : « M. de Goncourt serait-il un gros seigneur plutôt qu'un grand seigneur ? » Voici Alphonse Daudet : « C'est un Sarrazin provençal, et il a gardé la tête au vent du cavalier ancestral de qui sûrement il descend par la chaîne des Maures. » Son charme est dans la musique de sa voix, qui chante comme les cigales dans le soleil. Pour bien comprendre son œuvre, il faudrait la retraduire dans la langue provençale où elle a été pensée et lui restituer son intonation.

Ce livre de Gustave Guiches, que je n'ai fait qu'effleurer ici, est un document de haute et sincère valeur sur la vie littéraire de la fin du XIXe siècle.

§

La Commémoration des Morts est le deuxième tome des « Destinées mauvaises ». En donnant ce dernier titre à ses pieuses études sur quelques écrivains et quelques poètes morts à la guerre avant d'avoir pu terminer et leur vie et leur œuvre, M. Léon Bocquet contredit l'axiome qui nous affirmait que ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux. Léon Bocquet a raison de trouver les dieux cruels, et les analyses qu'il nous donne des œuvres inachevées de jeunes écrivains comme Louis Pergaud, Paul Drouot, Emile Despax, nous font plus profondément encore regretter les œuvres de leur maturité. Mais ce livre prolongera dans le temps le souvenir de ces disparus que nous avons aimés et justifie cette belle pensée d'Eugène Marsan, que Léon Bocquet a inscrite comme une épitaphe en tête de son livre : « Nous écrivons pour essayer de faire connaître davantage, et aimer, ceux qui n'ont plus de voix désormais que la voix de leurs amis ».

§

Raymond Mallet, l'auteur du *Pavillon H* et de *Dévastation*, continue dans ces **Notations**, qu'illustrent des bois de Lebedef, la série de ses... notations d'une émouvante sobriété. Toute la douleur humaine se concentre dans ces pages où le médecin s'est penché sur l'humanité la plus misérable et la plus tragique, pour la consoler et pour la comprendre : « Je comprends, dit-il à un

de ces misérables débris d'humanité, que chaque grande douleur, chaque grande joie puisse faire de toi une brute, mais, mon pauvre ami, il faut savoir cacher, il faut pouvoir maîtriser la brute qui parfois tressaille en chacun de nous ; sans quoi, c'est la prison ou l'asile. »

§

Je veux signaler encore ce petit livre de Paul Reboux : **Femmes** : petits poèmes en prose qui sont de petits poèmes d'amour et aussi de petits tableaux voluptueux où le réalisme se mêle au mysticisme : poèmes et tableaux d'une belle qualité de style et de peintre. C'est encore la confession d'un amant qui s'est regardé aimer.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Théo Varlet : *Paralipomena*, « éditions G. Crès. » — René Laporte : *Vive la Vie*, « les Cahiers Libres ». — Un jardinier du Parnasse : *Le Nouveau Bon Herbier*, « aux Editeurs associés ». — Stéphane Lupasco : *Dehors...*, Stock. — Marcel Ormoy : *Le Cœur lourd, suivi de sept Elégies*, « le Divan ». — Mme Pierre de Bouchaud (Cardeline) : *Nuits*, Blaizot. — Axiéros : *Les Solitudes Inquiètes*, « éditions Revue Aujourd'hui ».

D'un nombre de poèmes, dont jusqu'à présent il avait dédaigné la publication, M. Théo Varlet forme un recueil. Je ne sais s'il a eu raison. Les heurts et les contradictions, le défaut de consistance souvent par quoi ce poète permet que ses rythmes et ses images se déparent, apparaissent plus fréquents et désastreux dans ces **Paralipomena**, ou tout au moins dans la plupart des morceaux datant d'avant la guerre. Je pense que ceux-là, M. Varlet les avait abandonnés tout d'abord de propos délibéré, les estimant moins bien venus que d'autres. Il y a, dans son *Premier Poème d'Automne*, non point un aveu peut-être, mais la révélation étrange, désordonnée, équivoque aussi, de cet état d'esprit qui fait qu'on vit de littérature, par la littérature, et qu'on se persuade, par affectation ou habitude de dandysme dédaigneux, d'en tenir à peine compte ou de la haïr. Logiquement, alors, si on la tient pour un préjugé ou pour une « vieille drogue », ne serait-il digne de s'en dépêtrer et de se taire ? Mais non ; M. Varlet appartient à cette catégorie d'esprit pour qui faire entendre grincements et vociférations est un plaisir

et une forme d'art très haute. Quelle singulière chose ! S'attendent-ils donc à voir le monde concorder à leurs désirs et à leurs aspirations ? Jusqu'aux sombres heures de 1914, il semble que puérilement ils aient cru que l'humanité peu à peu s'appliquait à réaliser leur rêve et aborderait aux rivages d'Utopie qu'ils s'imaginaient avoir découverts. Ah, l'effroyable réveil, et comme l'on comprend qu'ils aient haï, tandis qu'ils pensaient n'avoir que du mépris! Mais le mépris ne s'exprime pas si fort, avec tant d'insistance et avec tant d'énergie. Ne vont ils pas jusqu'à opposer à eux, chacun à soi, le monde, qu'ils regardent comme conjuré contre leur pensée et contre leur vie ? Et M. Varlet, comme la plupart d'entre ceux qui partagent cette frénésie, n'admet plus même qu'à penser, à agir autrement que lui, on ait pu être de bonne foi, désintéressé, ou avoir choisi par raison. Non, la raison, le bon sens, la netteté du cœur et de la pensée, c'est leur apanage exclusif, ils en possèdent l'assurance. Il ne voient pas que, de l'autre côté, on a subi aussi des maux qu'on n'a désirés ni cherchés, qu'on en est demeuré accablé ; qu'on n'a point calculé ni mesuré son intérêt, il est vrai, mais aussi qu'on ne l'a point rencontré. Quel cerveau mystique n'entrevoit dans les camps opposés la possibilité des mêmes élans sincères, d'égales souffrances, de désespoirs semblables et de convulsions toute pareilles !

Cela dit, des poèmes nombreux, malgré l'excès par endroits de termes abstraits, philosophiques ou de phrases sans chant et de prose, s'élèvent haut, et aussi des coins de paysages d'âmes ou de nature. J'apprécie moins les morceaux satiriques, où la crispation nerveuse contrarie l'élan des fortes indignations.

M. Théo Varlet ne renoncera-t-il point à mêler toutes choses au pur courant de sa verve lyrique, souvent belle? Que ne fait-il de son activité deux parts, l'une au sociologue ou au moraliste, l'autre au poète personnel? Mais ne sied-il de dire trois parts, dès que l'on se souvient du traducteur simple, harmonieux et exact des romans de Stevenson, le pur styliste anglo-saxon ?

Vive la Vie, s'écrie M. René Laporte. Doué d'une véhémence intime, le jeune poète a beau s'efforcer, selon la mode de ceux de son âge, il ne parvient à briser les rythmes et à heurter les images, on dirait au hasard, qu'en les maintenant à la richesse de son souffle, et il ne saurait en modérer la puissance ; il n'y

songe pas, les dieux le veuillent. L'entreprise est singulière d'exprimer d'un poème précisément ce qui n'en devrait être que suggéré, et de taire ce qui en serait la substance. Mais, au contraire, l'essence même ne prend forme que si quelque chose de la substance lui donne corps et ainsi le principe auquel le poète se subordonne est démenti par ses propres réalisations. Invention très subtile d'images qui se meuvent, le poème de M. Laporte marque un curieux moment dans l'évolution de son art. A retenir.

M. Louis de Chauvigny, dans un *Mémento* de quelques lignes malicieuses, nous présente « le jardinier du Parnasse » dont l'amitié, assure-t-il, l'a désigné, avant l'heure de sa mort, « comme exécuteur de ses dernières volontés littéraires ». Comme il lui a imposé la condition de ne « lever jamais, pas même à cette heure ultime, le voile discret de son anonymat » M. Louis de Chauvigny se garde de toute indiscrétion, et, de notre côté, nous ne chercherons pas plus loin.

A un premier *Bon Herbier pour la Meilleure Amie* paru, dit-il, en 1924, succède aujourd'hui **Le Nouveau Bon Herbier pour la Meilleure Amie**. Sans nulle prétention, ce sont des poèmes très simples et habilement construits, où la vertu oubliée des plantes et des simples est célébrée. L'auteur que M. de Chauvigny désigne sans le remplacer excelle, d'un ton à la fois docte et très *rusé*, dans cette curieuse *escrime*. A qui que notre éloge s'adresse, nous le réitérons avec joie. Ce livre ramène mes souvenirs à une époque bien éloignée, où de ces mêmes recherches et de cette même escrime, je m'efforçais aussi à goûter la saine *bienfaisance*.

Encore ce douloureux tourment des jeunes qui s'éveillent à l'émoi crispé des vilenies sociales, des iniquités de la gloire, de toute noblesse, à l'inquiétude des frissons de la vie affreuse aboutissant à l'implacable mort, dont tout est ignoré ! **Dehors...**, veut s'élancer M. Stéphane Lupasco à l'heure où, ayant trop ri, ayant trop pleuré, il reconnaît, enfin, « que le monde commence avec lui ».

Le jeune poète, qui a du Laforgue en lui, manie avec plus d'aisance l'octosyllabique que l'alexandrin ; il mêle à des cogitations de métaphysique amère ses expériences déçues d'adolescent curieux de vivre. Je lui crois trop de talent et d'ardeur pour qu'il ne se conquière à la fin sur lui-même.

Un curieux dilettantisme, à la suite de P.-J. Toulet, induit un certain nombre de jeunes poètes à conserver un décorum de bon ton en chantant finement leurs émois et leurs peines. Si de cette lignée M. Chabaneix attendrit le plus par ses qualités de sensibilité discrète et contenue, ou M. Tristan Derême par le caprice souvent exquis de sa fantaisie, M. Marcel Ormoy, avec ses précédents livres comme, cette fois, avec **le Cœur Lourd, suivi de Sept Elégies**, apparaît extrêmement pur, réservé et tendre ; son art est affiné et de plus en plus sûr. On l'aimerait entendre aborder des thèmes plus hauts et se risquer à un peu d'aventure intellectuelle.

Longues méditations et frémissements délicieusement intimes, paysages d'ombre et de silence troublés ou renforcés du crissement obstiné des insectes ou du bourdonnement au loin d'un train qui passe, sous la lune animée par des phantasmes et des visions d'extase, dans les ténèbres douces donnant de formes humaines les impressions d'un songe, les **Nuits**, pour Mme Pierre de Bouchaud (Cardeline), chantent mélodieuses au rythme de ses regrets, de ses désirs, de ses rêves, de ses espoirs. Les paysages indistincts, étincelants et sombres, se succèdent et s'approfondissent aux parfums délicats de son jardin endormi, l'amour y passe furtif et son haleine tente. Tout peuple d'illusions une solitude hautaine et passionnée. Mme de Bouchaud ou l'héroïne dont elle a écouté, peut-être en elle-même, s'exalter ou pleurer la confidence, l'éprouve avec surprise, avec enchantement, jusqu'à l'heure désastreuse où la pluie, survenant tenace et obsédante, efface le mirage et ensevelit la songerie aux plus froides inquiétudes des réalités.

Les poèmes en prose de Mme de Bouchaud, discrets et mélodieux, se développent sur des thèmes sans insistance, avec beaucoup de charme.

Le jeune poète qui signe Axieros ce recueil de poèmes en prose, **Les Solitudes Inquiètes**, connaît l'agrément des nuits où la fraîcheur réconforte et ramène au sentiment de son identité l'âme que les brutalités du jour ont froissée et égarée. Il se cache à travers les apparences, n'ignorant pas que tout est vain et fugace « comme les nuages d'or, de cinabre et de pourpre sont vaincus par la nuit aux ailes de cendre ».

L'auteur ne dédaigne pas d'offusquer l'enlacement musical le

plus souvent de ses phrases imagées par un laisser aller, un abandon de la cadence ou par l'introduction d'un mot trop neuf, trop voyant dans sa brutalité de parvenu (l'odieux *réaliser* par exemple, au sens anglais de *se rendre compte*) ; taches qu'avec un peu plus de souci de l'unité et de l'harmonie intérieure, il lui serait aisé d'éviter ; car, d'autre part, il se montre simple, vibrant, sûr de lui et de son expression comme de sa pensée. Ne voit-il point que ces défaillances choquent, ou est-ce qu'il se complaît à se contredire lui-même au charme qu'il a créé ? Des pages sont exquises, *Nuages du Couchant*, *la Valse de Maurice Ravel*, quelques autres encore...

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Alexandre Arnoux : *Le Chiffre*, Bernard Grasset. — Henry de Montherlant : *Les Bestiaires*, Bernard Grasset. — Octave Aubry : *Le lit du Roi*, A. Fayard. — Marcel Arland : *Monique*, Librairie Gallimard. — Blaise Cendrars : *Moravagine*, Bernard Grasset. — Albert Erlande : *Les Mandiė*, J. Férenczi et fils. — Mémento.

Le Chiffre, par Alexandre Arnoux. M. Alexandre Arnoux a de la fantaisie. une imagination à la fois brillante et rêveuse, l'horreur de la banalité, et c'est un bien joli livre qu'il a écrit, si — je le dis tout de suite — ce livre offre moins de solidité dans l'ensemble que de richesses dans les détails. Appelé par hasard à remplir les fonctions de secrétaire auprès d'un gentillâtre qui vit farouchement enfermé dans son manoir et se croit un génie, alors qu'il n'a fait toute sa vie que de compiler comme l'écrivassier du poème satirique de Voltaire, un jeune homme de lettres se prend de haine pour son maître. Il est vrai que celui-ci, qui a traduit en allemand son nom de Pierrefeu et se fait appeler Feuerstein, en manière de reniement de la France et des Français, se révèle un monstre d'orgueil, à la fois dur et méprisant, et se plaît à humilier les gens qui le servent en se donnant de la sorte l'illusion de se grandir. Enragé de rabattre la superbe de son tyran, le jeune secrétaire rencontre un jour de foire, à l'auberge de la petite ville la plus voisine du château de Feuerstein, un professeur de mathématiques qui lui révèle que chaque homme est caractérisé par un nombre, et que connaître ce nombre, c'est posséder « toute puissance sur l'individu dont il est l'expression totale ». Pythagore et, plus encore, peut-être, son

disciple Maurice Scève, qui a chanté les rapports de la musique et des nombres, eussent applaudi à cette théorie. Mais M. Arnoux, qui ne se pique point de psychologie, n'a pas amené son héros, par des voies déductives tortueuses et serrées, à découvrir le chiffre de M. de Feuerstein, chiffre qui est celui que le maniaque emploie pour faire jouer la serrure de son coffre-fort. Il le fait triompher facilement, un peu arbitrairement même, de son adversaire, encore que la scène où il l'engage dans une lutte intellectuelle décisive avec celui-ci soit d'une rare beauté lyrique. Je n'irai pas jusqu'à dire que la façon dont se précipite le dénouement du récit de M. Arnoux m'ait déçu. Mais il y a une disproportion sensible entre la phase capitale de ce récit et l'établissement de la situation qui la prépare. Eu égard au soin, notamment, et à l'art, avec lesquels M. Arnoux a su créer l'atmosphère de son drame et en camper les personnages, la brièveté déconcerte de l'évolution qui s'accomplit dans l'esprit de son héros et l'amène à une si heureuse application de la théorie que lui révéla le mathématicien... En revanche, l'intérêt ne languit pas un instant. L'invention de M. Arnoux, qui est un admirable conteur, s'atteste proprement inépuisable et l'on ne pourrait reprocher à son style que d'être, lui aussi, trop prodigue de trésors. Les images semblent se précipiter en torrent sous la plume de cet écrivain qui, lors même qu'il se jette dans le lacis de certaines phrases un peu compliquées, a l'air d'Ariel jouant au milieu des branches, des feuilles et des fleurs de la forêt enchantée. Aussi bien, quelque chose de jeune illumine-t-il son drame, tout accablé qu'il soit par la fatalité. A côté de M. de Feuerstein, qui est une création fantastique, de cette sombre Rosario que le renard de la légende mord aux entrailles, comme elle paraît sereine la figure d'Espérance Espérandieu, la cuisinière ! Pittoresque, M. Arnoux est aussi profond ; mais il a, par-dessus tout, cette faculté précieuse d'envelopper de vraisemblance le chimérique. C'est un créateur de réalité idéale. C'est un poète.

Les Bestiaires, par Henry de Montherlant. Banville et, après lui, Charles Morice, préconisaient un retour à cet accord entre le sentiment païen de la nature et la pensée chrétienne que réalisa ingénument la Renaissance. Aujourd'hui, M. Henry de Montherlant, à qui je reconnaissais, il y a deux ans, une parenté avec Benvenuto Cellini, semble vouloir reprendre leur

rêve... Là, cependant, où ces deux catholiques s'efforçaient d'établir une distinction entre la vérité de la foi et le mensonge de l'art, il sacrifie délibérément celle-ci à celui-là, ou, plutôt, il ne fait de la foi qu'une forme de l'art, et ne lui demande que de procurer je ne sais quel stimulant assez équivoque à son amour de la beauté... Son jeune Alban de Bricoule, qui va passer les vacances en Andalousie, et qui s'y exerce à combattre les taureaux, n'est rien moins qu'orthodoxe, il est vrai, en matière confessionnelle, et les analogies qu'il découvre, à son tour, entre les religions, le rapport qu'il établit entre le sacrifice divin et la mise à mort dans l'arène, ne laissent pas de sentir terriblement le fagot. Certes ! beaucoup d'orgueil juvénile explique ces hérésies, s'il ne les excuse, et la brutale insolence, même, avec laquelle le héros de M. de Montherlant courtise Soledad — et qui porte la marque de notre époque — n'est imputable qu'à son âge : celui d'un chérubin devenu sportif.

Mais n'est-ce pas le manque de mesure et de goût que l'on peut reprocher à M. de Montherlant, non sans avoir pris soin d'attribuer cette déficience à son impétuosité lyrique ? Son dynamisme l'exalte, ou, si l'on veut, le grise à lui faire perdre, parfois, le sens du ridicule. C'est ainsi que, comme Isidore Ducasse s'interrompait au milieu des *Chants de Maldoror* pour s'écrier : « J'aime cette comparaison ! » quand il avait réussi une métaphore, il pose la plume pour dire : « Moi, Montherlant, je suis ému... » quand il a fait accomplir à Alban un exploit. D'autre part, n'est-ce pas faute par lui d'avoir pris soin de saluer courtoisement d'une ligne le beau livre de M. Jean-Toussaint Samat, *Camard Gardian*, où il a puisé une part (minime, sans doute) de sa documentation sur les mœurs des éleveurs de taureaux en Camargue, qu'il s'est imprudemment exposé à l'accusation de plagiat, alors que son originalité est incontestable ? Car il a un admirable talent, avec tous ses défauts, et des qualités plastiques, en particulier, vraiment hors de pair, s'il n'est pas psychologue, ni même romancier — la matière de son récit se révélant bien mince, pour l'ampleur des développements dont il l'a revêtu, avec un faste digne de l'Espagne. Je ne voudrais pas qu'il se bridât, mais qu'il apprît à se surveiller.

Le lit du roi, par Octave Aubry. Il semble que M. Aubry en ait pris un peu plus à son aise, ici, avec l'histoire, que dans

ses précédents romans, et qu'il ait presque franchi le pas qui sépare l'interprétation romanesque de la vérité de son altération. Il ne s'est pas contenté, en effet, de faire œuvre personnelle, en mettant dans une certaine lumière les événements qu'il évoquait, il a traité ces événements comme une matière plastique, et il les a repétris à sa guise... Empruntant aux Mémoires de Casanova, l'aventurier célèbre, l'épisode qui fait le fond de son récit, il a donné à cet épisode un développement imprévu, et il lui a attribué un dénouement qui lui fait prendre une grande importance dans la chronique scandaleuse du règne de Louis XV. Or, que le trop galant souverain ait disgracié Mlle de Romans alors qu'il était sur le point de l'élever au rang de favorite et de légitimer le fils qu'il venait d'avoir d'elle, — cela parce que l'imprudente, au moment de triompher de Mme de Pompadour, se serait donnée à Casanova, rien de moins probable, à coup sûr. Si la chose avait eu lieu, en tout cas, ce hâbleur de Casanova n'eût pas manqué de s'en vanter, qui raconte tout au long comment il connut la demoiselle à Grenoble, et lui tira son horoscope pour la déterminer à le suivre à Paris... Je consens que le romancier se permette toute licence à l'égard des points d'histoire qui demeurent obscurs, mais il ne laisse pas d'accuser quelque présomption quand il sort du cadre que les documents lui imposent. Les Mémoires de Casanova sont trop connus pour qu'on puisse se permettre de leur faire dire plus qu'ils ne disent — et l'on sait que ce n'est point par discrétion qu'ils pèchent. Ces observations faites, et je devais au talent de M. Aubry de les faire, je reconnais bien volontiers le vif intérêt de son roman. M. Aubry n'est pas seulement un érudit, mais un psychologue, et il a dessiné de Louis XV un excellent portrait. Il sait demeurer dans la vérité des caractères qu'il nous présente, et si Mlle de Romans ne s'est pas perdue en se donnant à Casanova, comme il le raconte, il était dans sa nature confiante et généreuse qu'elle commît cette faute.

Monique, par Marcel Arland. Baudelaire, dans une pièce célèbre, au titre emprunté à une comédie de Térence, avait chanté l'horrible destin de ces malheureux, condamnés à être leur propre bourreau et qui sont, en quelque sorte, en proie à eux-mêmes. Peut-être le bonheur exige-t-il de nous que nous renoncions à l'approfondissement de notre personnalité, et ne nous connais-

sons-nous bien qu'en nous torturant ? Telle semble être, du moins, la philosophie ou l'enseignement que l'on peut tirer de la couple de nouvelles que M. Marcel Arland a réunies sous le titre de la seconde d'entre elles, et qu'illustrent deux cas de possession d'âmes par le mal. Lucien, le héros de la première de ces nouvelles, a, dans un coup de passion, épousé une danseuse, mais l'amour contient un germe de destruction qu'il éprouve pour cette créature toute de tendresse, et comme éblouie d'être heureuse, après avoir trop longtemps vécu dans le mépris d'elle-même. Aussi bien, s'est-il senti entraîné vers Madeleine parce qu'il devinait quel merveilleux instrument de supplice il saurait faire d'elle... Et pourquoi l'aurait-il sauvée du mal, si ce n'était pour l'y rejeter, et pour souffrir de la plonger dans une douleur d'autant plus profonde qu'il lui aura fait connaître la félicité? Lucien avait besoin d'une victime pour éprouver les possibilités de souffrance de son être. Monique, en revanche, sait se tourmenter toute seule. C'est qu'elle ne conçoit pas qu'il puisse exister de joie qui ne soit impure. Par une perversité singulière, et qui s'est développée en elle sous la double influence de son éducation religieuse et de l'exemple de son père qui a mené la vie d'un débauché, elle n'éprouve d'exaltation que déchirée entre les élans de son cœur et de sa chair et les exigencee de son orgueil qui lui commande le sacrifice. Plus Monique se sent faible devant le bonheur qui s'offre à elle, et plus elle est dure pour elle-même, c'est-à-dire plus elle s'efforce de rebuter celui qui incarne un tel bonheur à ses yeux. Rien d'arbitraire en tout cela, si M. Arland ne s'attache à la psychologie d'êtres aussi exceptionnels que dans le dessein d'imposer à notre pensée le vertige de l'absolu. Il est possible de découvrir quelque préciosité de diction dans la première de ses nouvelles, encore que l'émotion en soit comme ouatée de douceur. Mais la seconde, d'une sobriété volontaire, et sans plus aucune des exagérations dans le détail qu'accusait la précédente (je pense aux manifestations publiques auxquelles se livre Lucien avec la Margot), révèle des qualités d'observation et un sens de la vie remarquables. Tous les personnages de M. Arland sont d'une rigoureuse vérité, et les traits qui les cernent attestent le choix le plus expressif. M. Arland n'est pas qu'un esprit très noblement tourmenté : il a les dons de l'écrivain et du romancier.

Moravagine, par Blaise Cendrars. Il y a de tout, du meilleur comme du pire, mais rien qui soit indifférent, dans cet étrange livre, le plus représentatif, à mon sens, de ceux que M. Blaise Cendrars a écrits, de son caractère ou de son tempérament. Moravagine est une espèce de monomaniaque et, comme son nom l'indique, sous sa désinence à la russe, un misogyne forcené, qui, ayant ouvert, adolescent encore, le ventre de sa fiancée, a pris goût à cet exercice, et, après s'être évadé du cabanon où on l'avait enfermé, sème les cadavres de femmes et de filles sous ses pas. Moravagine professe que l'amour est masochiste (en quoi il semble à peu près d'accord avec M. Marcel Arland) et que plus la femme enfante, plus elle engendre la mort. Il a, à l'égard du sexe, les idées paradoxales qui, d'Orient, se sont plus ou moins répandues sur toute l'Europe, mais ont trouvé un terrain d'élection dans la zone qui s'étend, avec la ligne du Rhin pour limite à l'Ouest, de la Suisse allemande à la lointaine Scandinavie : d'où Sacher Masoch, Schopenhauer, Ibsen et Strindberg, et, plus près de nous, Otto Weininger et le Dr Freud. C'est au néant qu'aboutit, pour Moravagine, ou tend à aboutir l'écoulement intarissable des êtres, et nouvel Onan, cette semence que Jean-Jacques lançait aux cendres du foyer, le prophète, d'un geste symbolique, la jette par dérision à manger, dans un bocal, à un poisson rouge... Il ne rêve que de destruction, et partout où il passe, le désordre naît et les ruines s'accumulent. Un mouvement endiablé anime l'œuvre déconcertante de M. Cendrars, qui mêle au réalisme le plus violent la fantaisie la plus éperdue, et tantôt s'élève à des abstractions philosophiques et tantôt plonge dans le mélodrame et le roman-feuilleton. Sans doute, M. Cendrars se plaît-il à mystifier son public ; mais on découvre encore aisément la sincérité, et même une sorte de foi ou de mystique, sous son air de tout casser. Ce représentant de la forme la plus curieuse du nouveau romantisme réussit, en outre, à donner, parfois, l'impression de réaliser un rythme qui serait comme l'harmonie supérieure de la cacophonie, et les pages notamment où il évoque l'avant-dernière révolution russe sont d'une puissance incontestable.

Les Mandié, par Albert Erlande. Victor Mandié, le créateur de la fortune des Mandié, a commis autrefois un crime. Cent ans plus tard, l'unique héritier de cette fortune commettra un

crime à son tour, dans un état de demi-folie, « entraîné par les spectres qui ont poursuivi l'aïeul, sa vie entière », et comme, pour se racheter, il s'enterrera vivant à la Trappe, la race entière rentrera au néant d'où elle était sortie... M. Erlande a traité ce grand sujet moins en philosophe qu'en dramaturge, en multipliant les coups de théâtre, et son récit est mené avec une force entraînante. Ses personnages sont solidement établis et il a réussi un portrait d'Edmond Mandié, le jeune homme expiatoire, d'une vérité psychologique très émouvante.

Mémento. — Avec beaucoup d'esprit, et d'impertinence (mais le moyen d'être vrai, sans impertinence ?) M. Pierre Lièvre trace dans *Les dangers du tête-à-tête* (Le Divan) les deux courbes du caprice, sinon de l'amour, chez l'homme et la femme. Elles ne coïncident pas, et ce n'est pas, non plus, à leur point le plus élevé qu'elles se rencontrent... — Un pauvre notaire de sous-préfecture se croit la victime d'un certain Barbe-Blonde, et ce sont les tribulations de cet obsédé que nous conte M. Jean Montargis dans *Par devant Notaire* (La Pensée française). Il le fait avec humour, et beaucoup de gaîté dans l'invention. — Il y a de l'entrain, un art très adroit d'enchaîner les péripéties et d'entretenir le mystère dans le dernier roman de M. Albéric Cahuet (*Régine Romani*, Fasquelle) qui a pour thème la mésentente d'un trop jeune ménage. Après avoir abandonné son mari pour épouser son tuteur, Régine se reprend à son premier amour. Mais elle n'avoue pas tout de suite à Jacques la vérité, ni qu'elle est veuve, et ce n'est qu'au terme d'une poursuite dont l'ardeur ravit son goût du romanesque qu'elle consent enfin à être heureuse... Shakespeare n'eût pas fait fi du sujet de M. Cahuet pour une de ses comédies.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Une lettre à propos de M. Antoine. — *Séquence*, un acte de M. Pierre Chaumière ; « *Et Dzim la la* », de M. Marcel Achard, au Théâtre des Arts. — *Le Maître de la vie*, trois actes de M. Robert Coulom, à l'Atelier. — *La folle Nuit*, trois actes de MM. Félix Gandéra et Mouézy Eon, à l'Athénée. — Note.

Au sujet de mes quelques observations sur la pression déplorable d'**Antoine** (1), au cours de la vie théâtrale française de presque un demi-siècle, un lecteur m'a proposé quelques ménagements : « Je crois qu'Antoine a eu des mérites réels, m'écrit-il, par exemple si nous nous rappelons *Jules César* à

(1) Chronique « Théâtre » (*La Dupe*), *Mercure* du 1er juillet.

l'Odéon. Néanmoins, pour taxer exactement ses mérites, il ne faudrait pas oublier qu'il a été précédé, inspiré dans cette voie par l'Allemagne : les *Meininger*, Bayreuth, Munich, Reinhardt. La participation des masses figurantes à l'action, les changements rapides de décors, l'adaptation plus ou moins réussie de ces décors... etc., tout cela, on s'y est ingénié depuis bien longtemps outre-Rhin (et, dans un autre ordre d'idées, les *studios* ne sont-ils pas une importation des *Kammerspiele* ?). Il en est résulté des progrès réels, — d'autres discutables et des erreurs aussi. Le discutable est, par exemple, d'avoir porté à la scène des œuvres qui n'étaient point faites pour elle, comme le *Faust* de Gœthe : tandis qu'on médite sur un vers, on en laisse échapper une douzaine ! Et il y a d'autres inconvénients. Le seul avantage est de *divulguer* auprès d'un public qui ne lirait pas. En définitive, le résultat est surtout de rendre le spectateur plus exigeant dans le sens le moins élevé de la chose théâtrale, de restreindre sa bonne volonté d'illusion, — quoi qu'on fasse, le théâtre ne peut vivre que de conventions, — de conventions absurdes, si l'on y réfléchit froidement. On sera bien avancé quand on aura de plus en plus orienté les habitudes du public vers les artifices matériels qui rapprochent l'art scénique de la cavalcade ! C'est à regretter le temps où, par un écriteau, on indiquait que la scène représentait une forêt ! »

En fixant aussi justement les « mérites réels » d'Antoine, je ne puis m'empêcher de constater que mon correspondant les parque dans un bien petit morceau. Il n'est pas loin, avec ses précisions, de lui être sévère, — avec équité.

§

Je n'ai pas pu, dans ma dernière chronique, rendre compte des deux autres piécettes qui accompagnaient, sur l'affiche des entreprenants Pitoeff, la farce d'atelier de M. Cocteau, dont j'ai indiqué qu'elle n'était même pas cocasse. J'ai aussi, dans mes notes, une soirée au théâtre de l'Atelier ; et une autre à l'Athénée.

Séquence n'est qu'un sketch. Un quasi-monologue, bien débité par Jean d'Yd. Dissertation laborieuse sur un vieux thème dont La Fontaine a donné des variations autrement plaisantes :

Pauvres gens, dites-moi, qu'est-ce que cocuage ?
Quel tort vous fait-il, quel dommage ?
Quand on l'ignore, ce n'est rien.

« **Et Dzimm la la** » est une saynète plus importante. Son titre n'est motivé que par le refrain d'une chansonnette fredonnée très incidemment. Son sous-titre : tragédie-vaudeville, est beaucoup moins motivé encore, sinon par la manie des coq à-l'âne, qui paraît de mode aujourd'hui en ce lieu. Courteline eût tiré du sujet un meilleur parti. Un cacochyme voudrait épouser la fille d'une ancienne maîtresse, une fille dont jusqu'ici il avait accepté la paternité. Maintenant, pour ne pas risquer l'inceste, il recherche toutes preuves que jadis sa maîtresse l'a abondamment trompé et abusé, — et il en recueille de surabondantes. Mais il n'est besoin que d'un court colloque, avec cette femme avertie, pour qu'il soit retourné, et pour qu'il soit amené à l'épouser elle-même, puisque d'épouser le pique. Ce n'est pas le naïf Boubouroche. Le gâteux, ou quasi tel, que l'auteur nous présente, n'a qu'un maigre intérêt de grotesque un peu lourd. On est chagrin de voir l'auteur de *Je ne vous aime pas*, dont j'ai rapporté l'excellente impression que j'en avais eue cet hiver à l'Atelier, se livrer à la pantalonnade que voici. — Bien jouée par Marcel Simond, le duc valétudinaire en déclin, et par Berthe d'Yd (la vieille maîtresse), qui a pourtant le tort aimable de paraître trop jeune pour le rôle. Quant à sa fille, on ne la voit pas.

§

Le Maître de la vie. — Certainement de ma vie je n'ai vu une pièce plus noire — et plus incompréhensible. Il s'agit d'un médecin, ou chimiste, qui tue son fils (par une drogue quelconque), un fils paralytique, il est vrai, et qui demande par moments à être tué. J'avoue n'y avoir rien compris ; mes essais à débrouiller l'énigme se démolissaient à mesure. Tout se passe en conversations, dont j'ai perdu une partie ; mon compagnon aussi. Certains artistes *bredouillent*. Et il n'y avait aucun programme analytique qui eût pu nous servir de recours. Quand donc les acteurs se remémoreront-ils que la première nécessité, c'est d'être entendu par tous ceux qui ont l'ouïe à peu près normale ? Il n'est pas besoin, pour cela, de crier, mais d'articuler, — et de ne pas *rechercher* les positions les plus défavorables à l'acoustique : éloignement systématique de la rampe, obliquité, etc. Il y a dans cette pièce, m'a-t-il semblé, beaucoup de lieux communs, à l'usage des primaires, sur la science et la foi. Et l'auteur, au

surplus, n'a certes pas même l'esprit du pharmacien Homais, son maître. N'importe, j'aurai été bien aise de constater, cette fois, jusqu'où va l'aberration de certains jeunes auteurs, — et la patience du public (il y a eu pourtant quelques sifflets). C'est, paraît-il, M. Henry Bidou qui a fait admettre cette pièce, *au concours*. Bravo donc, pour cette démonstration dérisoire, au pupille et au parrain !

§

Hélas, on m'avait dit grand bien du talent de M. Gandéra, et, par ce que Henri Béraud lui a reproché ici même, j'espérais pouvoir apprécier et réparer un peu, par mes louanges, le chagrin qu'on lui a fait en condamnant dans ses pièces l'omnipotence de la lubricité. Personnellement, justement, je ne déteste pas, faute de grives, de voir sur les planches des artistes surchauffées, accélérées à remuer le parterre, pleines d'une ardeur qui ne fait de mal à personne, et que je trouve, pour ma part, divertissante et même attendrissante. Hélas, **la folle Nuit** est ennuyeuse au possible et même pas obscène, en dépit du sujet. C'est un spectacle d'esprit avare et d'exécution mièvre, situé dans cette époque et ce genre Louis XV que les auteurs ont ramassé du bagage de M. Nozière, lui-même étant passé dans la parodie du vieux ou dans le bas mélo.

Il s'agit d'une puberté qui s'éveille, physiologiquement, et qui demande, elle ne sait quoi, mais avec un empressement légitime. Afin de préserver sa fortune, celle qui en a la régie et y a son intérêt s'ingénie à trouver, pour la demoiselle anxieuse, un palliatif. Et c'est une femme qu'elle apporte dans son lit avec une mission de tribade. Mais — et quelle trouvaille originale, n'est-ce pas ! — c'est un homme qui s'est introduit dans la couche virginale sous un équipage féminin. Naturellement, pendant toute une nuit, il déchaîne, exproprie et donne satisfaction. Cette substitution d'un organe génital mâle à une proposition génitale femelle, et son succès, c'est la grande pensée de la pièce. Cela eût pu être poivré, voire canaille, mais l'auteur qui connaît son métier, son public, et les moyens de le satisfaire, a réussi, au contraire, une grivoiserie d'une fadeur à faire lever le cœur. Aucune hardiesse, aucun nerf, aucune franchise gauloise. Une versification (car à la longue on s'aperçoit que c'est en vers) ultra-

facile, mais d'où se détache parfois une rime riche (mollet, collet), ou une paire d'hémistiches ; — un orchestre minuscule qui fait entendre un ou deux jolis airs vieillots (*Do-do, l'enfant do*), et pour ceux qui aiment le genre, de langoureux échos de Massenet ; des robes à paniers, aux couleurs « de pastel » (costume qui indique suffisamment que les amateurs de nudité auraient une déception) ; enfin, pour ceux qui se contentent de peu, plusieurs visages de poupées. Voilà les caractéristiques et les séductions avares de *la Folle Nuit*. C'est une reprise. On me dit que dans sa nouveauté en 1919, au Théâtre Edouard VII, c'était mieux, et que l'interprétation actuelle, bien que je l'aie trouvée très suffisante en soi, ne saurait être comparée à celle de la création, avec Marguerite Deval, fantaisiste, drôle, spirituelle, et si bonne dans les chansons, et Mlle Marken ravissante. Les deux rôles d'hommes étaient aussi tenus excellemment. Aujourd'hui, l'un a plutôt l'aspect d'un bailli d'opérette que d'un abbé de cour, même tangent à l'âge de la retraite. Quant à celui qui fait Antoine — Antoinette (qui s'introduit sous l'habit féminin et part, au matin, avec la gloire accomplie du coq), comme il a le physique d'un officier de dragons plutôt que d'un page, son travesti manque trop de plausibilité et rappelle beaucoup moins Chérubin que les invertis accueillis par Magic-City le jour de la mi-carême. Entre nous, Mme Pierry est peu brillante ; elle échoue complètement dans le couplet ; elle tient le rôle d'une quadragénaire en incendie ; Mlle Mony est gentille, gracieuse, avec de la bonne volonté.

§

Note. — Ce qui frappe dans les productions des jeunes (ou anciens jeunes), c'est une tendance générale à l'*incompréhensibilité*, au fond et dans la forme. La prétention et l'ignorance y sont bien pour quelque chose. Ils ne peuvent aller au delà de l'ébauche. — Cette réflexion m'est suggérée notamment par les comptes rendus complaisants sur l'*Orphée* de M. Cocteau. J'en ai lu un de singulier dans la *Nouvelle Revue Française* : ceux qui n'ont pas compris sont considérés comme des imbéciles, mais (probablement pour offrir un exemple), le critique n'a cure de nous dire ce que lui-même a compris ! Sa thèse (que je clarifie) semble être celle-ci : l'auteur vous apporte des matériaux. C'est à chaque spectateur à faire sa construction comme il l'entend :

— c'est vraiment rendre facile le métier d'auteur, et difficile celui de spectateur ! Et, demain, on ne demandera plus aux acteurs que de braire...

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

Emile Durkheim : *Sociologie et Philosophie,* préface de C. Bouglé. — *L'Education morale,* avertissement de P. Fauconnet, 2 vol., 1924-1925, Alcan. — *L'année sociologique,* nouvelle série, t. I (1923-24), 2 fascicules, 1925, Alcan. — Ch. Blondel : *La mentalité primitive,* préface de L. Lévy-Bruhl, 1926, Stock. — M. Halbwachs : *Les cadres sociaux de la mémoire,* 1925, Alcan.

Tous ces livres, qui prolongent ou complètent la pensée du seul chef d'école qu'ait connu la France contemporaine, rendront Emile Durkheim (+ 1917) vivant encore et agissant parmi nous. Espérons que les générations nouvelles ressentiront en les lisant quelque chose de cette autorité morale, de cette puissance d'argumentation qui firent une si décisive impression sur tous ceux à qui fut donné le privilège d'entendre le maître.

Sociologie et philosophie sera indispensable à qui voudra s'initier à la pensée de Durkheim. L'ouvrage se compose de trois études respectivement parues en 1898, en 1906 et en 1911 : *Représentations individuelles et représentations collectives; la Détermination du fait moral; Jugements de valeur et jugements de réalité.* Toute l'épistémiologie de Durkheim est incluse en ces pages ; l'auteur y précise son attitude propre en face de celle qu'adoptent les philosophes. Les faits moraux, d'après lui, existent objectivement et doivent être analysés comme tels ; mais ils sont pour la plupart d'essence sociale et consistent en des représentations collectives. Non pas, bien entendu, que l'individu n'ait son rôle à jouer en morale, mais le principe législateur est la conscience commune, à la fois transcendante et immanente aux individus. Pour défendre le maître contre le préjugé trop répandu que Durkheim aurait raisonné en matérialiste, M. Bouglé prouve qu'on le présenterait plus justement comme soutenant un certain spiritualisme. La société, pour lui, c'est la conscience sociale, l'ensemble des représentations collectives. Comme Comte et Renouvier il admet que toute synthèse est créatrice, donc que le groupement des individus fait apparaître des phénomènes mentaux qui se surajoutent à ceux de la cons-

cience individuelle en tant que telle. « La vraie fonction de la société est de créer de l'idéal. »

L'Education morale apporte, dans un cours professé en 1902-1903, la construction complète d'une morale laïque. « On ne détruit, disait Comte, que ce qu'on remplace » : d'où ce devoir, assumé par l'Etat éducateur, de trouver des « substituts rationnels » aux principes de la morale religieuse. Or Durkheim discerne trois éléments de la moralité. D'abord l'esprit de discipline, c'est-à-dire à la fois la régularité et le sens de l'autorité. Puis l'attachement aux groupes ; tout utilitarisme, individuel ou collectif, devient étranger à la moralité : est moral un acte poursuivant des fins impersonnelles. Enfin l'autonomie de la volonté. Faisons l'hypothèse que la science des faits moraux est achevée : par là-même nous cesserions d'être hétéronomes, nous deviendrions « les maîtres du monde moral ». La règle qui s'impose d'abord comme la pression exercée sur nous par une autorité immensément supérieure, nous découvrons qu'elle exprime notre plus véritable nature : elle n'est pas seulement obligatoire, mais bonne; de même qu'elle ordonne, elle doit être aimée. Voilà justifiés les caractères d'impératif et de sacré qu'a toujours reconnus dans le principe législateur la morale religieuse.

Durkheim fait suivre cet exposé théorique par une série de directions pédagogiques susceptibles de réaliser cette morale vraiment positive. Il montre, en particulier, quel profit moral résulte de la culture scientifique ou historique ; par contre, d'accord avec l'esprit de l'enseignement « moderne », il tient pour « secondaire et accessoire » la culture artistique.

La puissante réflexion dont témoigne la première partie retiendra l'attention des philosophes, quoiqu'en des sens différents cette morale durkheimienne ait été dépassée, tant par M. Lévy-Bruhl (*La morale et la science des mœurs*) que par M. Bayet (*La science des faits moraux*), l'un plus critique, l'autre plus érudit, plus scrupuleux dans ses affirmations que n'était le maître. Quant à la partie pratique, elle abonde en fines ou fortes remarques de pédagogie, que retiendront les éducateurs.

C'est tout particulièrement par l'interruption de l'**Année sociologique** depuis 1913, que se manifestait l'immense vide créé par la mort de Durkheim. M. Marcel Mauss, par piété pour le maître, par piété aussi pour la phalange des durkheimiens

tués à l'ennemi, enfin par dévouement à la science, eut à cœur de reprendre l'énorme tâche et de faire revivre une entreprise qui avait grandement honoré les débuts de notre xxe siècle. Le foyer de l'école se trouve ainsi rallumé, pour le profit non seulement de ses adeptes, mais de quiconque. Une profonde gratitude est due à M. Mauss, qui par bonheur réussit à s'assurer quelques concours dévoués.

Réunir 150 pages de Mémoires et environ 400 de bibliographie critique tendant à l'organisation des faits, c'est, pour chaque numéro de l'*Année sociologique*, une besogne très lourde, mais toute chargée du plus urgent intérêt. Les conditions de l'édition sont toujours plus onéreuses ; la difficulté de rassembler la documentation étrangère s'accroît tant pour des motifs pécuniaires qu'en raison de l'énorme développement de la production sociologique. Or la *Gründlichkeit* des recensions critiques, selon les principes mis en œuvre dans ce périodique, reste, comme elle fut toujours, un modèle de conscience et de méthode.

La notice consacrée à l'activité universitaire de Durkheim révélera au public le puissant effort d'organisation intellectuelle qui, avec la morale pour centre, rayonnait sur le droit, sur la religion, sur la pédagogie, mettant sans cesse en œuvre la méthode sociologique. Peu de gens savent qu'en outre le même professeur avait beaucoup fait pour l'histoire des idées philosophiques, en préparant des explications d'Aristote, de Hobbes, de Rousseau, de Condorcet ; en commençant une *Histoire du socialisme*.

Enfin M. Mauss, à un autre titre encore, a bien mérité de l'école sociologique. Il a repris la tradition des études originales en publiant un mémoire dont il est l'auteur, *sur le Don, forme archaïque de l'échange*. Travail considérable par l'ampleur de la documentation comparative comme par la portée des résultats. Toute récente est la notion de l'homme « animal économique », visant à son intérêt rationnellement et mercantilement défini. A travers toute l'histoire de l'humanité, les liens de droit furent des liens d'âmes, les choses eurent une valeur mystique autant qu'une nature matérielle. « Ce qui, dans le cadeau reçu, échangé, oblige, c'est que la chose reçue n'est pas inerte. Même abandonnée par le donateur, elle est encore quelque chose de lui (47). » Les idées de justice, de crédit, d'honneur, d'intérêt,

bien d'autres encore, s'éclairent à la lumière de faits révélateurs, puisés dans du folklore ou dans des coutumes de peuplades exotiques, étranges, mais, plus que nos idéaux, conformes aux antiques traditions humaines. Par bonheur, M. Mauss ne s'interdit pas d'anticiper l'avenir tel qu'il le souhaite autant que tel qu'il le prévoit. Il salue l'aurore d'une justice qui, revenant à la plus constante tradition, cessera de distinguer trop rigoureusement le droit personnel et le droit réel ; d'une justice qui fera entrer dans les faits la morale professionnelle et le droit corporatif. Il reste en cela très authentique durkheimien.

La mysticité des primitifs, laquelle subsiste souvent, à notre insu, dans la mentalité moderne et occidentale, tel est l'objet qu'ont étudié deux livres magistraux de M. Lévy-Bruhl : *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (1910) et **la Mentalité primitive** (1922). Ces ouvrages, classiques dès leur apparition, ne sont pas simplement, comme *La morale et la science des mœurs*, des travaux de critique philosophique ; ils fournissent une méthode pour l'étude des « sauvages » et sont, d'ores et déjà, largement utilisés à cet effet par nombre de fonctionnaires coloniaux. Il parut, très opportunément, au savant psychologue de Strasbourg, M. Ch. Blondel, que ces livres touffus méritaient d'être résumés à l'usage du grand public. D'où ce petit livre, *La mentalité primitive*, dont l'originalité consiste à présenter, sous forme déductive et didactique, les analyses inductives de M. Lévy-Bruhl. La doctrine non seulement résiste à cette épreuve, mais se manifeste aussi lucide que fortement construite ; et nous savons assez par ailleurs à quel point elle se calque sur l'immense richesse des faits.

L'hétérogénéité complète entre l'esprit des civilisés et celui des primitifs, au lieu d'être méconnue, niée ou interprétée à la lumière d'hypothèses aventureuses, doit être acceptée comme un fait. Ne cherchons plus à expliquer le sauvage par le civilisé ; mais si nous partons de la mentalité sauvage et si nous complétons les données de l'ethnographie par celles de l'histoire chez les peuples qui en ont une, nous pouvons rétablir assez continu le lien qui rattache l'humanité civilisée à l'humanité primitive. Et alors, sans que nous ayons faussé la connaissance que nous pouvons acquérir des peuples les plus différents de nous, il nous devient possible de considérer bien des traits de notre mentalité

propre sous un jour tout nouveau. A la différence de M. Mauss, M. Lévy-Bruhl ne se félicite pas explicitement qu'il subsiste chez l'Européen moderne des traces de la primitive et traditionnelle mysticité. Cependant il ne refuserait sans doute pas d'admettre que l'intérêt conservé par l'homme moderne et, espérons-le, par l'homme futur, pour la poésie et la musique, par exemple, sont de bienfaisantes survivances d'une mentalité « prélogique » ou « extralogique ».

Chacun sait qu'Auguste Comte refusait de faire à la psychologie une place indépendante dans sa classification des sciences : il la répartissait entre la biologie et la sociologie. De nos jours, M. Mauss défend avec chaleur, en toute occasion, les droits de la sociologie sur la psychologie. L'ouvrage de M. Halbwachs, **Les cadres sociaux de la mémoire**, est aussi caractéristique, en vérité, qu'on peut le souhaiter, de la méthode en question. Tout l'essentiel de la mémoire serait d'ordre social ; à peine aperçoit-on, après avoir admiré ce tour de force d'ingéniosité explicative, ce qui reste de physiologique dans les conditions du souvenir.

L'idée centrale de l'ouvrage est que nous ne conservons pas le passé, donc que nous ne le reproduisons pas, mais que nous le reconstruisons en partant du présent. On voit dans quelle mesure l'auteur s'oppose à la théorie du souvenir pur, de la conservation toute psychologique du passé, selon M. Bergson. Or cette reconstruction s'opère avec des matériaux et sur un plan d'origine sociale plus qu'individuelle : le langage, les points de repère du temps officiel, commun à tous. Les traits personnels de notre passé, voilà justement ce qui s'oublie le plus. Quand nous nous souvenons, nous opérons comme l'historien : nous échafaudons un système induit du présent, et dont la ressemblance avec le passé authentique demeure, malgré toute la critique mise en œuvre, fort suspecte. Thèse paradoxale jusqu'à la gageure, mais qui méritait d'être soutenue et qu'on ne saurait soutenir avec plus de virtuosité. La mémoire se prêtait, moins que toute autre fonction de l'esprit, à être traitée d'un point de vue exclusivement sociologique. Quel que soit le degré de réussite obtenu, M. Halbwachs, n'a pas seulement servi la cause sociologique, il a renouvelé un vieux problème. Ce faisant, lui aussi maintient vivante la pensée de Durkheim.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Premier Congrès international pour la protection de la Nature ; Faune et Flore, Sites et Monuments naturels ; Rapports, vœux, réalisations, revus et annotés par R. de Clermont, A. Chappelier, L. de Nussac, F. Le Cerf et Ch. Valois.

Le **Premier Congrès international pour la protection de la nature,** organisé par la Société nationale d'Acclimatation de France, la Ligue française pour la Protection des Oiseaux et la Société pour la Protection des Paysages de France, a eu lieu à Paris en mai et juin 1923. Les comptes rendus de ce congrès viennent de paraître, alors que pas mal des vœux votés ont déjà été réalisés ; c'est un gros volume, contenant une foule de faits intéressants, et d'une lecture impressionnante.

Beaucoup d'espèces de grands animaux, Mammifères et Oiseaux, sont sur le point de s'éteindre. Or, « c'est là une catastrophe à laquelle tout naturaliste ne peut songer sans un serrement de cœur ». Les membres du Congrès, appartenant à dix-neuf pays, ont poussé un cri d'alarme et ont indiqué les mesures les plus urgentes à prendre.

M. Lavauden demande qu'on protège le Chamois dans les Alpes françaises, et M. Le Cerf, le Mouflon en Corse. M. Jean Sztolcman, de Varsovie, prononce un plaidoyer émouvant en faveur du Bison *d'Europe*, dernier représentant des Bovidés sauvages de notre continent, espèce que la guerre mondiale a presque achevé de détruire. Or, aux temps préhistoriques, ce Bison habitait une grande partie de l'Europe (même l'Angleterre et l'Italie), de l'Asie, et peut-être de l'Amérique du Nord. Au XVIIIe siècle, on n'en trouve plus guère que dans la forêt polonaise de Bielowicza ; en 1914, M. Neverlé, le dernier directeur des chasses impériales dans cette région, indique 737 têtes ; en 1917, il n'y en aura plus que 120 ; en 1918, le nombre remonte à 200 ; mais, pendant les troubles soviétiques, les paysans et les braconniers se livrèrent à une extermination complète ; en mai 1919, un dernier troupeau de 7 têtes disparut. D'autre part, dans les forêts du Caucase, près du Mont-Elbrous, existait avant la guerre un troupeau d'une centaine de Bisons différents de ceux de Silésie et ressemblant plus à l'espèce américaine par la forme du crâne et des cornes ; enfin, au nord de la Crimée, à une date relativement récente, errait un troupeau d'une cinquantaine de têtes ; mais, on est sans nouvelles de l'un et de l'autre de ces troupeaux.

D'après une statistique dressée pour 1922 par M. Hagenbeck, le nombre des Bisons vivants à cette date était de 17, disséminés dans divers parcs et jardins zoologiques ; il serait donc urgent de favoriser leur reproduction.

Il faut sauver également le Castor, qui ne survit qu'en très petit nombre, vers l'embouchure du Rhône, sur les bords de l'Elbe, en Norvège.

Quant à l'Ours et au Lynx, ils « entrent presque dans le domaine de la légende ». C'est au milieu des plus épaisses sapinières des Pyrénées et des Alpes, dans des gorges sauvages, chaotiques, où s'amoncellent d'énormes blocs de rochers, que subsistent nos derniers Ours, descendants de ceux qui peuplaient, il y a 12 à 15 siècles, les forêts de la Gaule. C'est dans les mêmes régions presque inaccessibles, aux périlleux escarpements, aux cavernes taillées dans l'à pic des montagnes, que, de loin en loin, l'on signale le passage et les méfaits d'un autre carnassier rare, le Lynx, le « loup-cervier », le plus fort, le mieux armé, le plus sanguinaire des félins d'Europe. Le Congrès a émis, à la demande de M. Salvat, le vœu suivant : « Il importe de prévenir l'extinction des espèces animales en voie de disparition, lorsqu'elles présentent un intérêt scientifique — et même lorsqu'elles sont, en principe, nuisibles. »

Dans les diverses parties du Monde, comme le montre bien, dans un rapport très documenté, M. William C. Hornaday, beaucoup de Mammifères sont menacés de disparaître tôt ou tard. Un éminent zoologiste américain, le professeur Henry Fairfield Osborn, intitulait une conférence qu'il donna récemment : « La fin de l'âge des Mammifères. » Est-ce une exagération ? La lecture du livre dont je rends compte ici ne peut que confirmer malheureusement ces craintes. Les Mammifères, même ceux qui paraissent les plus forts, les mieux doués pour la lutte pour la vie, sont menacés du même sort que les Reptiles, groupe richement représenté à l'époque secondaire et maintenant tout à fait en décadence. On s'extasie trop souvent sur les « perfectionnements progressifs » réalisés, au cours des âges géologiques, par le règne animal. Et voici que les animaux que l'on plaçait au sommet de l'échelle se montrent beaucoup moins aptes que d'autres à vivre, à subsister. Dans son récent livre, *l'Adaptation*, le professeur Cuénot montre pas mal d'imperfections des animaux

supérieurs. Ainsi l'Eléphant d'Afrique, dont les yeux sont très petits par rapport à la masse du corps, voit extrêmement mal; les chasseurs savent que s'ils sont sous le vent, de telle sorte qu'ils ne peuvent être perçus par l'odorat de l'animal, il importe peu qu'ils soient très visibles. Le Rhinocéros, qui a aussi de petits yeux, voit très mal, dit-on. Un Dauphin, le Plataniste du Gange, a les yeux dégénérés.

Il est vrai que l'Homme contribue beaucoup à l'extermination des animaux sauvages. Actuellement, les races humaines civilisées ou non, agissant à l'unisson, détruisent en quelques années plus de bêtes fauves — et de forêts, — qu'on n'en détruisait dans le passé dans l'espace d'un siècle, et cette vitesse dépasse de beaucoup celle avec laquelle peuvent se reproduire la plupart des animaux. Et voici que les chasseurs se munissent de mitrailleuses à longue portée et de grande précision, approvisionnées de milliers de cartouches ; les fusils « automatiques » et « rapides », surtout, sont de véritables machines de boucherie. Et, au lieu d'aller à pied ou à cheval, on va en automobile ou en aéroplane. Les animaux à fourrure sont particulièrement traqués, car il y a au moins une mode qui n'a pas changé depuis les temps préhistoriques ; le « tableau » annuel s'élève, dans le monde entier, à plusieurs millions de pièces. Au Chili, on vient de prendre enfin des mesures pour sauver le Chinchilla.

Les Singes anthropoïdes, si proches parents de l'Homme, n'ont pas trouvé grâce devant lui. M. Eugène Bergonier, chargé de cours à l'Ecole vétérinaire de l'Afrique occidentale française, s'indigne et demande une réglementation de la capture et du transport des animaux.

Un Italien, par exemple, depuis deux ans, met en coupe réglée la Guinée française et la dépeuple de ses quadrumanes. Des centaines de Cynocéphales, autant de Chimpanzés, sont expédiés chaque année, à plusieurs reprises, par cet individu, qui, uniquement soucieux des immenses profits [un Chimpanzé se paie jusqu'à 5.000 francs pièce] que lui donne cette sorte de « traite » des Singes, entasse ceux-ci au volume sur des ponts de bateaux. Les pauvres bêtes sont logées en boîtes étroites et si mal soignées que plus de 50 pour cent meurent en route.

La capture du Chimpanzé par l'indigène est déjà, elle-même, barbare. Les bêtes sont apportées à Mamou, Kindia ou Labé, dans un état pitoyable. Surprises par le chasseur noir, elles ont été rouées de coups de bâton et rendues inertes, souvent au prix d'une ou plusieurs fractures,

puis brutalement ficelées... Les survivants sont rapidement mis en caisses par l'acheteur..., comprimés dans un wagon et cahotés pendant les 200 kilomètres qui séparent Mamou de Konakry, puis, après un séjour quelquefois prolongé sur le quai ensoleillé, portés d'une barcasse au paquebot, exposés sur le pont à toutes les intempéries...

§

Le Congrès s'est préoccupé aussi de la protection des plantes rares.

Ainsi, au-dessus de Roquebrune, on trouve le *Crocus medius*, qui n'est connu, sur tout le globe, que dans cette localité et dans celle de Pigna, en Ligurie. Or, cette station ne sera-t-elle pas comprise un jour, dans quelqu'un de ces lots de « terrain à bâtir » qui, au-dessus de Menton, montent à l'assaut de la montagne ?

Pour protéger les forêts contre le feu, M. Léon Pardé propose la plantation en sous-bois de certaines essences d'Acacias, importées d'Australie. Il faut reboiser les montagnes, entre autres les Corbières, et, aux Indes, les zones arides de la province de Dehli.

M. Mirande préconise l'établissement de jardins alpins ; ces « réserves », analogues à celles qu'on a proposées pour les animaux, pourraient être entretenues en prélevant sur les taxes de séjour des stations climatiques.

Le Congrès s'est enfin occupé de la protection du sol et sous-sol et de la protection des sites et paysages ; et une fois de plus apparaît la nécessité de collaboration des savants et des artistes. Une fête dans le Parc de Versailles a clôturé le Congrès.

GEORGES BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

Dr Pierre Vachet : *La Pensée qui guérit*, Grasset. — Dr Pierre Vachet : *Lourdes et ses Mystères*. — Dr R. Molinéry : *Le fait de Lourdes devant la critique médicale*. — Dr Jean Vinchon : *Les Déséquilibrés et la vie sociale*, M. Rivière. — Dr François Nazier : *L'Anti-Corydon* (essai sur l'inversion sexuelle), Editions du Siècle. — Dr François Nazier : *Trois entretiens sur la sexualité*, Editions du Siècle.

Le livre de Vachet, **La Pensée qui guérit**, écrit sans prétention, a un succès qu'il mérite. Il ne s'adresse pas aux médecins mais aux malades. Il est divisé en trois parties : 1° La folle du logis ; 2° l'imagination qui tue ; 3° l'imagination qui guérit.

On ne saurait trop insister sur l'influence de l'imagination sur notre corps. Le physiologiste russe Pavlov a étudié de façon très précise cette influence. Donnant à des animaux des repas différents associés aux vibrations d'un diapason ou d'une sonnerie, il a constaté que chaque aliment appelle une *salive spéciale*. L'odeur, la vue de cet aliment familier, suffisent à faire apparaître cette salive ; de même la sonnerie ou le bruit du diapason associés habituellement à cet aliment. Si l'on fait retentir un diapason de son déterminé pendant qu'un chien mange de la viande, la vibration du diapason provoquera à elle seule la « salive de la viande ». Lorsque le chien entend le diapason, ou voit le papier dans lequel on enveloppe habituellement sa ration, il imagine la nourriture ; la salive qu'il sent couler dans sa bouche la lui annonce. La précision de ce mécanisme est telle que, si l'on modifie tant soit peu le son du diapason, le réflexe salivaire ne se produit pas. C'est là, dit Vachet, avec raison, le schéma le plus simple de l'acte imaginatif. L'image mentale agit donc sur nos muscles et surtout sur les diverses glandes dont le rôle est si important dans la défense chimique, c'est-à-dire essentielle, de notre organisme. Cela est si vrai que beaucoup de médicaments n'ont d'efficacité que par l'imagination du malade. Les ridicules remèdes de nos ancêtres, l'orviétan, la thériaque, la poudre de sympathie, l'onguent des âmes, ont fait des cures merveilleuses. Le « dépêchez-vous de prendre ce médicament pendant qu'il guérit » n'est pas qu'une boutade. Comme la langue, l'imagination est la pire et la meilleure des choses. Elle peut tuer. Elle guérit. Elle peut tuer quelquefois de façon indirecte et même drôle. A propos des pressentiments, Vachet raconte l'anecdote suivante qui explique comment bien des pressentiments se réalisent, sans intervention divine. Une jeune Italienne, nous dit-il, va consulter une cartomancienne. Elle s'entend annoncer qu'un malheur lui viendra d'un homme de sa nationalité, porteur d'un signe caractéristique. Le soir, au restaurant, la jeune superstitieuse remarque que le garçon qui la sert est Italien, et que ses yeux sont de couleur différente. Affolée, elle exige et obtient le renvoi immédiat du garçon. L'Italien, privé d'un gagne-pain longtemps cherché, attend la femme à la sortie et la poignarde. La prophétie se réalisait. Une législation sage devrait imposer aux cartomanciennes, sous peine de prison, de n'annoncer que des événements heureux.

Chez certains sujets, l'imagination est le bourreau incessant de l'organisme. Il en est ainsi chez les émotifs, chez les anxieux, chez les timides, chez les hystériques, chez les neurasthéniques. Ici encore une petite histoire, amusante cette fois ; celle d'un homme à qui l'on demanda un jour comment il plaçait sa barbe pour dormir. Ma foi ! il ne la plaçait pas, sa barbe, elle se plaçait d'elle-même, au hasard, sans qu'il y eût jusqu'ici accordé la moindre attention. Le soir même, il se préoccupa d'observer la position de cette barbe. Jamais elle ne lui avait paru si encombrante. A force de chercher une attitude commode, il ne put fermer l'œil de la nuit. Il en fut de même les nuits suivantes, et notre homme ne retrouva le sommeil qu'après avoir fait couper cette barbe obsédante. Créant de toutes pièces des maladies chez les émotifs, l'imagination aggrave les maladies des « organiques » au mauvais moral. La chose est fréquente chez les « stomacaux », les « intestinaux » et surtout les « urinaires ». L'exemple de Jean-Jacques Rousseau en fait foi. On sait qu'il affectait de mépriser les usages du monde, qu'il vivait en original, vêtu d'une ample robe de chambre à la façon des Orientaux, et que, le soir de la représentation du *Devin du Village*, il refusa de se rendre à l'invitation du roi désireux de le féliciter. De fait, ces manières exagérément démocratiques cachaient le pénible souci que causait à l'écrivain une maladie de vessie. Il ne pouvait demeurer deux heures sans uriner. Cela ne contribue pas peu, d'ailleurs, à expliquer la présence, à côté de lui, de cette Thérèse Levasseur qui était surtout une infirmière remarquable.

Le mauvais moral aggrave toujours les maladies. Les expériences de Féré, Gabritchewsky, Massart et Bordet ont démontré que la souffrance et la tristesse diminuent la résistance du corps dans des proportions invraisemblables. A science égale, il vaut toujours mieux avoir affaire à un « Médecin Tant-Mieux » qu'à un « Médecin Tant-Pis ». La joie, l'espérance font des miracles. Après avoir annoncé à grand fracas qu'on venait de découvrir le vaccin de la tuberculose, le docteur Mathieu injecta à ses malades un sérum quelconque qu'il avait baptisé, pour la circonstance, du nom pompeux d'antiphymose. Le résultat fut prodigieux. La toux et les expectorations diminuèrent sensiblement. L'appétit revint et le poids des malades augmenta, en moyenne, de trois kilogrammes en quelques semaines. Mais le hasard voulut que

les malades apprissent la supercherie ; et bien vite l'amélioration cessa, tandis que réapparaissaient les troubles généraux et fonctionnels.

Ceci sert de transition au dernier chapitre du livre sur « l'imagination qui guérit » et qui, au siècle des sérums et des progrès considérables de la pharmacopée, n'a rien perdu de son importance.

Mauvais médecin plus que jamais est celui qui, ne cherchant pas à deviner la psychologie de ses malades, ne se préoccupe pas suffisamment de leur état d'âme.

Venant de rapporter l'expérience du docteur Mathieu, Vachet dit :

Aussi bien, de nombreux tuberculeux reviennent de Lourdes, en apparence transformés. Il sont gais, ils ont bonne mine, ils ont de l'appétit, ils toussent et ils crachent moins. Cependant la radiographie révèle que leurs lésions pulmonaires ne sont pas modifiées.

Il n'est pas difficile de deviner maintenant la thèse de **Lourdes et ses mystères**. Le docteur Vachet voudrait que fût fermée une « officine » pour lui néfaste. Il montre que les « miracles » ont eu lieu de tout temps, et dans tous les sanctuaires — de quelque religion qu'ils fussent, — et presque toujours avec le même cérémonial : la grotte sombre et la fontaine sacrée que les anciens appelaient la bouche de la terre, la statue miraculeuse, les prêtres, les neuvaines et les purifications, et, alentour, un décor grandiose. Lourdes n'a pas le monopole des guérisons miraculeuses. Les médecins constamment, les neurologistes surtout, des guérisseurs, des charlatans éhontés en obtiennent parce que, comme on l'a dit avant Vachet, « l'officine du miracle en est le miraculé ; le miracle s'élabore dans les régions inconscientes de notre personnalité ; il est dû à l'homme intérieur ». L'auteur classe les miraculés de Lourdes, comme ceux des thaumaturges et des médecins, en trois catégories : les *simulateurs*, les *hystériques* et les *organiques*. Il donne des exemples impressionnants. Comme Zola, il définit l'action de Lourdes : « Auto-suggestion, ébranlement préparé de longue main, entraînement du voyage, des prières, des cantiques, exaltation croissante, et, surtout, le souffle guérisseur, la puissance inconnue qui se dégage des foules dans la crise aiguë de la foi ». La guérison miraculeuse est une guérison rare, mais non surnaturelle. Le système

nerveux de malades exaltés à un degré inouï acquiert une extraordinaire sensibilité, au point, dit Vachet, que la moindre volonté d'un thaumaturge, la moindre illusion spontanée, sont alors capables de transformer, pour un instant, le rythme de la vie. Des cicatrisations rapides peuvent se faire, des collections de microbes peuvent être en peu de temps phagocytés. Les sels minéraux peuvent être brusquement libérés dans l'organisme en grande quantité, ce qui rend possible la calcification du tissu osseux et la consolidation des fractures.

Le docteur Raymond Molinéry est catholique et croyant. Son livre : **Le fait de Lourdes devant la critique médicale**, est donc écrit pour soutenir une thèse tout autre. Il insiste sur la valeur des médecins (donnant soigneusement leurs titres universitaires) et des documents scientifiques de Lourdes. Il cite des guérisons anormales contemporaines, donc vérifiables. Il établit le « fait de Lourdes », laissant à la métaphysique le soin d'interpréter. Il rappelle le referendum du docteur Vincent (de Lyon) où trois cent cinquante médecins « se font un devoir de reconnaître que des guérisons inespérées se produisent à Lourdes par une action particulière dont la science ignore encore le secret formulaire, et qu'elle ne peut rationnellement expliquer par les seules forces de la nature ».

Le livre du docteur Jean Vinchon : **Les déséquilibrés et la vie sociale**, consacré à tous ces malades de l'émotivité, de la volonté et de l'intelligence, qui vivent dans notre société, est un résumé complet et clair de cette semi-pathologie mentale qui s'arrête aux frontières de la folie. Résumant les travaux les plus récents sur l'affectivité, l'imagination, les troubles de l'intelligence, il contient d'excellents chapitres sur les « émotifs », les « instinctifs » et les « pervers », les « imaginatifs », les « esprits faux », les « excités et les déprimés », les « névrosés », etc... « Nous offrons, dit Vinchon, ce guide (pour sauvegarder la famille et le pays) aujourd'hui au public sous la forme d'un livre clair, dépouillé du jargon et des idéologies des spécialistes et inspiré de la doctrine positiviste, héritière du réalisme raisonnable de la tradition française ».

Le docteur François Nazier vient d'écrire, dans ses **trois entretiens sur la sexualité**, un livre charmant, subtil et spirituel, dont la forme est remarquable. Il avait déjà publié il y

a deux ans, dans son **Anti-Corydon**, une vigoureuse réponse à ce *Corydon* de M. André Gide qui n'est rien moins qu'une apologie cynique de l'inversion sexuelle masculine. Plein de bon sens scientifique, également éloigné des préjugés moraux et des complications cérébrales de nos byzantins, cet *Anti-Corydòn* m'avait paru extrêmement savoureux. Les *trois entretiens* roulent sur l'amour normal, sur la pédérastie, sur le saphisme. Il est difficile de les résumer. En mettant une jeune fille dans la conversation, Nazier semble avoir voulu se donner l'agrément d'évoluer au milieu des difficultés. Force nous est d'admirer sa virtuosité. Je glane simplement quelques observations.

Je crois qu'il est extrêmement facile de trouver dans la littérature des modèles d'équivalences correspondant à chacun des principaux modes d'activité sexuelle. — Je ne parle pas seulement des œuvres du Marquis divin qui sont, par définition, des équivalents sadiques, cela est trop évident, ni des œuvres de son adversaire l'immonde Restif de la Bretonne, qui ne sont que des débauches d'onanisme intellectuel, mais il serait possible de découvrir des écrivains, des peintres, des musiciens dont l'œuvre est essentiellement homo-sexuelle. Ce n'est pas pour rien qu'un des plus grands peintres de la Renaissance italienne fut appelé le Sodoma. Ne connût-on rien de sa vie, n'eût-on jamais lu Vasari, qu'il suffirait de voir son Saint Sébastien et surtout les fresques de Monte-Oliveto pour le classer parmi les adeptes de l'uranisme. Rappelez-vous cette composition où il s'est représenté lui-même, debout entre deux jeunes gens : abstraction faite des costumes, ne dirait-on pas Jésus-la-Caille, sortant avec deux amis de la Petite-Chaumière ?.... J'aime aussi Marcel Proust, lui manquerai-je de respect en vous signalant le relent très spécial qui se dégage de son œuvre ?.... Au surplus, la distinction est très ancienne entre les génies mâles et les génies femelles. Vigny, avec une sexualité physique peu exigeante (certaine intempérance passagère le prouve assez), Hugo avec une puissance sexuelle totale et prolongée jusqu'à l'extrême vieillesse, représentent cependant l'un et l'autre des génies masculins. En revanche, Lamartine, Chateaubriand surtout, sont des génies féminins. L'œuvre de Baudelaire n'est-elle pas celle d'un impuissant sexuel, le quasi-impuissant que nous a révélé Ernest Reynaud ? Du côté des femmes, croyez-vous que la pile prodigieuse des livres de George Sand ne s'explique pas très simplement par les caractéristiques sexuelles de cette redoutable virago ?

Le nombre plus grand des « zones érogènes » chez elle met la femme à la merci d'une caresse savante. — Classification des tempéraments sexuels féminins. — Rapports de la froideur fémi-

nine et des mauvaises habitudes. Et cette observation suggestive :

L'homme à femmes est, psychologiquement, un homme-femme. Ce que les femmes aiment en lui, c'est de retrouver dans ses bras, sous ses caresses, sous ses chatteries, un être uniquement attaché à leur jouissance, uniquement soucieux de leur volupté, n'attendant la sienne que par surcroît

terminée par cette trouvaille : « Casanova, c'est Sapho. »

Il y a beaucoup de ces trouvailles dans le livre de Nazier. Puissiez-vous y trouver la même satisfaction que votre serviteur.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

TOURISME

Cévennes, Causses et Gorges du Tarn. — Un mouvement, qui date de plus de trente ans environ, a entraîné les chercheurs curieux et les touristes modérés vers les horizons agréables et les sites intéressants du pays cévenol.

Cette année 1926 aura vu cette terre de classique beauté dotée de sa majorité touristique. Deux événements le disent : en premier lieu, le passage d'une caravane formée de personnalités autorisées (du Touring-Club, des Syndicats d'Initiative, des chemins de fer) ; en second lieu, la parution des *Causses et Gorges du Tarn* (chez Artières et Maury, à Millau), ouvrage très important où le savant Martel a condensé et complété sa merveilleuse connaissance de la nature superficielle et souterraine qui va de Mende au Vigan et de Millau à Alais.

M. Martel avertit charitablement le lecteur de son dessein : ce n'est pas au public « courant » qu'il s'adresse, c'est à celui qui tient à se stabiliser. En nos temps d'automobilisme à tendance vertigineuse, on goûte joliment, par contraste, le plaisir des excursions soigneusement préparées. En montagne comme en plaine, la vitesse est un sport qui peut se suffire à lui-même, mais sa monotonie ne s'accorde pas avec la riche complexité du tourisme curieux.

Notre auteur a dressé le bilan infiniment varié des ressources pittoresques éparses sur les Causses ou dans les Gorges du Tarn. Toutefois, l'autorité de son expérience classe au premier rang douze curiosités, « dont chacune, dit-il, suffirait à l'étranger pour la réclame d'une région entière ». Gorges du Tarn, Montpellier-

le-Vieux, Roquesaltes, le Rajol, les deux Corniches du Causse Méjean et du Causse Noir au-dessus de Peyreleau, Dargilan, Bramabiau, l'aven Armand, le Pas de l'Arc, le Baousse del Biel, Nîmes-le-Vieux. Or, il n'y en a vraiment que deux qui soient déjà devenues des buts positifs d'accès : les Gorges et la grotte de Dargilan. M. Martel ambitionne, voilà tout, de promouvoir les autres à ce rang enviable.

Naturellement, il énonce, comme condition essentielle de cette extension, une soigneuse réorganisation de l'hôtellerie ; celle-ci, ici comme ailleurs, invoque la brièveté des passages pour expliquer le sommaire de ses installations. Au moment où circulait la Caravane dont nous parlons plus haut, nous avons entendu M. Delamarche, du Crédit hôtelier, souhaiter que les Américains accourent en Cévennes, mais seulement après que les gîtes se seront modernisés, sans quoi les visiteurs venus les premiers seraient capables de décourager les autres. Nous noterons que la remarque perdrait de sa valeur à être généralisée : de nombreux hôtels cévenols sont résolument entrés dans la voie d'un équipement et d'une hygiène irréprochables.

§

Suivre le vaillant explorateur dans toutes ses randonnées nous entraînerait trop loin. Considérons seulement les grandes lignes de ses voyages sur les Causses et au sein des Gorges, car, en définitive, les Cévennes, vraiment remarquables, se résument en ce contraste-là, nonobstant les magnifiques croupes de l'Aigoual.

Remontons la vallée de la Dourbie par les falaises de Riou-Ferrand, la fontaine et la grotte de la Poujade, l'Espérelle, la Roque Sainte-Marguerite, Saint-Véran, Cantobre, Nant. Voici Montpellier-le-Vieux, indescriptible dans son chaos heurté et imposant. Les autres villes de pierres brutes, en France, offrent à la vue des tours qui atteignent 30 mètres d'élévation ; Montpellier-le-Vieux a des abrupts de 100 mètres. — Ayant à choisir entre la croyance au rôle prédominant des agents atmosphériques dans la formation de cette cité naturelle et le phénomène de l'érosion torrentielle, autrefois bien plus puissante que maintenant, Martel n'hésite pas : il opte pour la dernière interprétation Retenons son hypothèse.

A côté des protubérances s'ouvrent les grottes ou avens. Sur

le Causse Noir, on en connaît douze de réelle importance, et sur le Causse Méjean plus de cinquante. Le plus digne de remarque est l'aven Armand, qui a 210 mètres de profondeur. M. Martel a obtenu une grande satisfaction cette année. Les associations de tourisme et les réseaux vont participer au fonctionnement d'une entreprise de descente dans l'aven ! Aux 75 mètres de corde flottante dans le vide se substituera un escalier ou un ascenseur. L'excursion sera charmante.

On viendra à cette curiosité désormais organisée par le Canyon de la Jonte. Il est maintenant de mode de vanter avec éclat les privilèges pittoresques que fournit l'encadrement de cette vallée et de les placer parfois au-dessus des mérites offerts par les Gorges du Tarn. « Il est certain, écrit M. Martel, dans une opportune mise au point, que le parcours en bateau et les trois paysages du Détroit, des Baumes et du Pas-de-Soucy rendent le canyon du Tarn bien supérieur à celui de son affluent ; cependant, depuis la route des voitures de la Jonte, on admire les formidables escarpements de ces deux parois, plus colorés et plus réguliers que ceux du Tarn. Les ravinements du vase de Sèvres, de Cassagnes, de Saint-Michel, du Truel, des Bastides, etc... coupent ce double rempart crénelé. »

Dargilan et Bramabiau sont deux illustrations accomplies de l'exceptionnel privilège cévenol. Ah ! voyageurs intrépides, vous ne manquerez ni de conseils, ni de documentation, si vous voulez pénétrer dans ces profondeurs familières à cet apôtre du sous-sol, en compagnie de son expérience consommée.

Mais nous voici au seuil des Gorges du Tarn, contemplées du haut du Causse de Sauveterre. Que de poésie sur ces terre-pleins, immenses surfaces à l'air salubre ! Il nous souvient d'une ascension effectuée l'été dernier entre Molines et Montmirat : d'une éminence arrondie s'apercevaient, dans un bleu délicat, estompé par les tonalités du couchant, les harmonieux monts d'Auvergne; tout était paix infinie, peuplée d'horizons et de lumière.

Puis, descendre sur Sainte-Enimie, refaire les étapes de Saint-Chély, la Caze, la Malène, le Détroit, les Baumes, les Vignes, aboutir au Rozier-Peyreleau, quels délices, si les trompes retentissantes des automobiles ne rééditaient cent fois, aux oreilles du touriste nonchalant et compréhensif, les droits d'une rapidité

inconcevable! De celle-ci le tourbillon laisse froides et distantes les beautés présentes là de toute éternité !

M. Martel, parvenu au Rozier, indique une étonnante variété d'excursions qui peuvent partir de là. Le sens très pratique de son œuvre récente sera donc d'inviter le voyageur à choisir une résidence cévenole pour graviter de là vers des buts séduisants. Que l'on adopte Florac, le Rozier, Millau, Meyrueis, l'Espérou, le Vigan, l'embarras du choix dira aux explorateurs des Cévennes que des randonnées faciles peuvent librement s'entremêler à des journées reposantes. Peut-être reprocherions-nous à l'éminent géologue d'avoir peu insisté sur l'admirable massif de l'Aigoual, si captivant, si boisé, si panoramique. J'hésite même à prolonger ma louange, car nous sommes quelques-uns à jouir égoïstement du calme de ces jolis monts, quand vient la saison claire...

Les pré-Cévennes ne sont pas moins louables. Le Larzac est un Causse lui aussi, mais plus cultivé que les autres, et surtout entaillé par de larges sillons arrosés : Cernon, Sorgues, Orb, Lergue, etc... On est dans l'Aveyron et dans l'Hérault, tandis que, précédemment, nous cheminions dans le Gévaudan. Puis, allant vers le Sud-Est, se succèdent les vallées de la Vis, de l'Hérault, du Vidourle, des Gardons, séparées les unes des autres par des massifs modérés tels que la Séranne, le Liron, le Bougès et, plus haut, le Lozère, arête tranchante entre Lot et Tarn.

Les Cévennes valent autant par le détail que par l'ensemble, par les jolis coins autant que par les grandes lignes. M. Martel nous instruit sur la géologie, la faune et la flore, les habitants. En cheminant, on unit, avec lui, au tourisme la science. Désormais, son beau livre, très richement illustré, muni d'abondantes cartes, constituera l'outil perfectionné de l'étude et le moyen commode d'une joie intégrale, en une contrée qui ne demande qu'à être connue pour devenir un sûr objet d'admiration.

Mémento. — La preuve solide que la région cévenole est à l'ordre du jour des investigations touristiques est donnée par la parution de deux autres beaux ouvrages : 1° *Causses, Cévennes, Gorges du Tarn*, par Cazal, Roux, Amat (chez Azémard à Nîmes). Le texte est traversé par une fort heureuse prodigalité de gravures finement exécutées. Texte moins doté d'appareil scientifique que l'œuvre de Martel, mais indications suffisantes, données par des connaisseurs ; 2°) *Cévennes et Causses* (60 planches, 3 cartes), par E. de Martonne, Feyel et Teissier, de la Collection les Grandes Régions de la France (chez

Payot). Nous aurons dit le luxe de l'illustration quand nous aurons noté que c'est de l'héliogravure d'une rare perfection. A côté de certains sujets classiques, de nouveaux points de vue (beaucoup d'entre eux panoramiques) agrémentent cet élégant album. La notice se plaît à brosser en des synthèses régionales les divers aspects de ce sol : Garrigues et Gras, Cévennes propres, Le Coiron, l'Espinouse, le Sidobre, la Montagne Noire, puis les tables de calcaires qui dominent ce pourtour (Grands Causses, Petits Causses, Segala). L'art de l'homme achève de donner à celui de la nature son relief et son attrait. Et c'est de la bonne propagande que cette présentation esthétique des plus beaux coins de notre France aimée

ALBERT SAUZÈDE.

PRÉHISTOIRE

A propos des découvertes de Glozel. — Nous avons reçu les deux lettres suivantes :

Moulins (Allier), 7 juillet 1926.

Monsieur le Directeur,

Sous le titre « Une visite à Glozel », page 93 du numéro du 1er juillet 1926 du *Mercure de France*, votre correspondant M. A. van Gennep me met personnellement en cause, et d'une façon telle que je crois devoir y répondre.

Racontant que MM. Fradin père et fils avaient amené au jour, en labourant leur champ au printemps de 1924, les vestiges d'une construction ancienne, il énumère avec aménité les badauds du pays qui vinrent les contempler et... les saboter.

Voici le passage :

Le Crime. — Les Fradin, naturellement, racontèrent la chose au village ; de divers côtés le bruit se répandit ; on vint voir. Ici apparait un instituteur, M. Clément, qui s'amusa à casser des morceaux du revêtement, et à desceller les dalles du fond, et à les emporter ; une institutrice, Mlle Picandet, qui avait parlé de la chose à M. Clément, et qui se contenta d'admirer ; un certain Viple qui est, paraît-il, du pays, et qui démolit systématiquement les murs et emporta toutes sortes de fragments dans un sac d'avoine, pitance néolithique dont on ne sait ce qu'elle est devenue. Ce n'est pas que les Fradin aient laissé faire volontiers ; le grand-père me dit à maintes reprises : « Si vous aviez vu comme c'était beau, tout ce verre, quand ça brillait au soleil. » Les parois étaient, en effet, recouvertes d'une couche vitrifiée, dont on m'a donné quelques fragments recueillis de-ci de-là, et qui était verdâtre, jaunâtre ou noirâtre, pas uniforme ni homogène, mais en tout cas d'un intérêt scientifique « formidable », comme l'a dit un archéologue. D'autres personnes instruites vinrent aussi de Moulins et d'ailleurs et complétèrent le sacrilège.

Laissons le crime de côté, il y aurait eu au dire de votre honorable

correspondant quelque chose de plus grave, un vol, c'est le seul mot qui convient, commis par un « certain Viple » dont l'identité n'a pas pu être établie complètement par M. A. van Gennep ni par ses indicateurs. Permettez donc au dénommé Viple de se présenter à l'honorable M. van Gennep. S'il est allé une fois au « Glozet » et non « Glozel », c'est en tant que président de la Société Bourbonnaise des Etudes locales et de Membre correspondant de la Commission des Monuments historiques (section des Monuments préhistoriques) pour le département de l'Allier.

C'està ce titre que M. l'Inspecteur d'Académie, informé par Mlle Picandet de la découverte faite par MM. Fradin, me transmit son rapport ainsi qu'il l'avait communiqué également à M. le Docteur de Brinon, président de la Société d'Emulation du Bourbonnais et lui aussi Membre correspondant de la Commission des Monuments historiques (section des Monuments préhistoriques), pour le département de l'Allier.

M. de Brinon ne pouvant se rendre lui-même à Ferrières pria M. Clément, instituteur à La Guillermie, de vouloir bien aller voir sur les lieux de quoi il s'agissait exactement. M. Clément est un jeune instituteur fort distingué, très modeste, qui se contenta de diriger le fils Fradin dans ses investigations et rendit compte chaque mois à la Société d'Emulation des résultats de celles-ci. Il est exact que divers fragments furent emportés par M. Clément, donnés par M. Fradin, et ils ont été envoyés par ses soins à la Société d'Emulation du Bourbonnais. Ils sont encore déposés dans les collections de cette Société.

Désirant me rendre moi-même sur les lieux, j'entrais en correspondance avec Mlle Picandet, l'inventrice dela découverte, si je peux m'exprimer ainsi. Ses letres que j'ai conservées m'assurèrent que la famille Fradin me réserverait le meilleur accueil. Rendez-vous fut donc pris, en effet, avec eux et Mlle Picandet, et M. Clément pour le jeudi 28 juillet 1924. Je m'y rendis en compagnie de M. Giron, photographe, à Vichy, qui prit deux clichés des lieux.

Mlle Picandet et M. Clément avaient parlé jusqu'ici de sépulture. J'eus l'impression très nette que les vestiges de maçonnerie dégagés par M. Fradin fils ressemblaient beaucoup plus à un four qu'à un tombeau. D'autre part, aux abords, mêlés à la terre, il y avait des morceaux de poteries, quelques-uns portant des traces de vitrification, des débris de charbon de bois. Les briques formant la voûte présentaient les unes des aspérités, les autres des trous, comme pour leur permettre de s'emboiter.

Estimant que j'étais en présence d'une découverte intéressante, mais désirant avoir l'avis de personnes compétentes, j'ai demandé à la famille Fradin de vouloir bien m'autoriser à prélever divers fragments, quelques briques, et même de la terre pour les soumettre à un examen

attentif. C'est avec son plein consentement que j'ai, en effet, emporté ces objets, *sans valeur marchande*. Il est possible que j'ai commis l'irrévérence de les mettre dans un sac à avoine, précise-t-on. De cela je m'en excuse humblement.

Mais je tiens à dire à M. A. van Gennep ce qu'ils sont devenus. Le 3 août suivant, ils ont été expédiés par colis postal de 5 kilogrammes à M. Capitan, 5, rue des Ursulines à Paris, professeur au Collège de France, membre de la Commission des Monuments Historiques (section préhistorique).

Quant à la démolition systématique à laquelle j'aurais procédé, je lui en donne le plus grand démenti. C'est M. Fradin fils qui seul, très aimablement du reste, voulut bien se charger de manier la pioche et la pelle pour exécuter quelques déblaiements et quelques fouilles que M. Clément et moi jugions indispensable de faire.

Tel a été exactement mon rôle en la circonstance.

Membre correspondant du Ministère je suis allé à Glozet pour examiner une découverte qui m'était signalée. J'ai rendu compte de ma visite et de mes observations à la Commission des Monuments historiques et à la Société d'Emulation du Bourbonnais dont je suis membre. Et c'est tout. Depuis, je me suis borné à suivre les communications faites sur cette affaire, déplorant les incidents et les polémiques qui ont surgi. Je ne crois pas que ce soit la meilleure manière de faire la lumière sur le mystère de Glozet. Mais peut-être est-ce le meilleur moyen de faire de la publicité. Pour la science archéologique, pour M. Fradin, et pour M. le Dr Morlet, je souhaite que les trésors de Glozet aient la plus grande valeur possible.

Cette lettre a pour but simplement de compléter la documentation de M. van Gennep sur l'historique des fouilles de Glozet. Je serais certainement en droit de vous demander son insertion dans le *Mercure*. Etre ainsi accusé tout simplement de vol, dans une *Revue* comme la vôtre, et par une personne aussi honorable que votre correspondant, c'est très grave. Je ne le fais pas.

Je me réserve toutefois de publier cette réponse dans les Bulletins des Sociétés locales dont je suis membre.

Veuillez agréer, etc.

JOSEPH VIPLE

Membre correspondant de la Commission
des Monuments historiques (Section des monuments préhistoriques)
pour le département de l'Allier,
Président de la Société Bourbonnaise
des Etudes locales,
Membre de la Société d'Emulation du Bourbonnais.

Chantelle, ce 13 juillet 1926.

Monsieur le Directeur,

Ayant été pris violemment à partie par M. Van Gennep dans le *Mercure de France* du 1er juillet 1926, je vous adresse une rectification que je vous serai obligé de faire paraître dans votre prochain numéro. Cette rectification paraîtra également dans le *Bulletin* de la Société d'Emulation du Bourbonnais.

RÉPONSE A M. VAN GENNEP.

Vous avez bien voulu, Monsieur, vous occuper de moi en me décochant au sujet des fouilles de Glozel quelques gentillesses dont la moindre est l'épithète de « pillard ». Consultez, si vous ne l'avez déjà fait, un dictionnaire quelconque et convenez que cette épithète n'est pas mince ! Je n'en suis d'ailleurs pas ému et ne m'en sens aucunement diminué. Votre opinion, Monsieur, ne m'importe nullement. Mais j'ai trop le respect de la vérité et de la science pour ne pas rectifier certaines de vos affirmations... légèrement erronées.

D'abord, puisque vous avez l'air de l'ignorer, sachez comment je suis « apparu ». Je ne suis pas allé à Glozel de mon propre chef, mais sur la demande de M. de Brinon, président de la Société d'Emulation et en qualité de membre de ladite Société. Lorsque j'ai vu la fosse pour la première fois (le 9 juillet 1924) — accompagné de Mlle Picandet et en présence des Fradin — cette fosse était déjà depuis longtemps ouverte, aucune des dalles du fond n'était en place, elles étaient éparpillées, cassées ; il m'a donc été matériellement impossible de les desceller. J'incline à croire que ce travail fut fait par une personne ignorant tout de l'archéologie et s'imaginant trouver là un trésor caché.

Bien loin de m'être amusé à casser des morceaux du revêtement, j'ai fait mon possible pour que les fouilles soient conduites méthodiquement et non au hasard comme elles l'avaient été jusqu'alors.

Il est vrai que j'ai emporté chez moi quelques objets, mais je ne l'ai pas fait sans l'autorisation des propriétaires.

Il est certain, à la façon dont vous faites l'historique des fouilles, qu'on vous a raconté les choses autrement. Or, je n'ai que ma bonne foi à vous apporter en témoignage de ce que j'avance. Croyez donc ce qu'il vous plaira, encore une fois, peu m'importe. Mais sachez cependant qu'aucun des objets « pillés » par moi n'est actuellement en ma possession. A la suite d'un incident que je ne veux pas rapporter ici, j'ai cessé de m'occuper des fouilles de Glozel et j'ai renvoyé à M. Fradin tous les objets recueillis ou donnés.

Mais j'*affirme* que M. Viple n'emporta pas sa « pitance néolithique » (?) sans l'assentiment des Fradin. Ils furent au contraire enchantés de l'honneur que leur faisait M. Viple en venant visiter les fouilles et ils

ont donné volontiers les fragments qui furent emportés dans le fameux « sac à avoine ». Et nous sommes trois témoins pour certifier la chose. M. Viple, procureur de la République à Moulins, M. Giron, photographe à Vichy, et moi-même.

J'affirme aussi que, s'il est exact que le Dr Morlet apprit la découverte de Glozel par le *Bulletin* de la Société d'Emulation, il est non moins exact qu'il m'écrivit pour me demander l'autorisation de venir voir chez moi quelques-uns des objets recueillis jusqu'alors et qui étaient en ma possession. Il vint en effet et avec moi se rendit à Glozel où rien ne fut trouvé ce jour-là. La brique à inscription à laquelle vous faites allusion avait été découverte depuis longtemps. M. Morlet ne l'a pas ramassée près de la fosse, mais l'a prise chez M. Giron, photographe à Vichy, où je l'avais déposée pour avoir des photographies réclamées par M. Salomon Reinach, à qui l'existence de cette brique avait été signalée. D'autres personnes d'ailleurs, dont M. le Docteur de Brinon, avaient vu cette pièce bien avant M. Morlet.

Vous pouvez, M. van Gennep, remercier « les pillards de la première heures », sans eux et sans les communications faites à la Société d'Emulation, vous — et d'autres — n'auriez pas eu le plaisir de visiter les fouilles de Glozel, car il y a longtemps que le terrain aurait été remis en état de culture.

Lorsqu'on se mêle d'écrire l'histoire, il est prudent de s'entourer de toutes les garanties possibles et il ne saurait en aucun cas être nuisible d'entendre plusieurs sons de cloches, on s'éviterait ainsi bien des mécomptes.

En terminant je me permets de vous donner un conseil... d'ami. Vous écrivez : on a bien voulu me donner cette pièce précieuse. Mais comme le dit un vieux dicton de mon pays :

Défiez-vous de la mère à la guernaude (grenouille)
Que donne et que d'ôte.

B. CLÉMENT
Directeur de l'Ecole de Chantelle (Allier).

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, etc.

B. CLÉMENT.

Nous avons communiqué les lettres ci-dessus à M. van Gennep, qui nous répond :

Paris, 13 juillet 1926.

Mon cher directeur et ami,

La lettre de M. Viple que vous me communiquez m'étonne et me réjouit. C'est donc à la Société d'Emulation du Bourbonnais à Moulins, et chez le Dr Capitan à Paris que se trouvent les objets emportés. Il semble naturel, maintenant, de les rendre aux Fradin, qui ne les ont

laissé prendre que par ignorance. Ne parlons pas d'abus d'autorité, parlons alors seulement de malentendu.

Je suis heureux d'apprendre par une lettre de mon vieil ami Bruel, administrateur honoraire des Colonies et devenu vice-président de la Société de Moulins, que le « certain Viple » est procureur de la République à Moulins. Un homme qui est destiné par fonction à préserver la propriété d'autrui ne l'aurait pas, je suppose, abîmée de gaîté de cœur. Certes je n'ai pas accusé le « certain Viple » de « vol » ; mais je lui demande s'il ne juge pas, en son âme et conscience, avoir agi à la légère.

N'est-ce pas devant tous les titres officiels des premiers visiteurs que les Fradin se sont sentis intimidés ?

Plus on publiera de détails sur l'historique des découvertes, plus les savants seront contents: des bruits, de « faux », continuent à courir et tout ce que M. Viple nous dit nous tranquillise davantage, s'il en est besoin.

La localité s'appelle, d'après mon enquête sur place, à volonté *Clozet*, *Glozet* et surtout *Glozel*, c'est-à-dire un petit *clos*, formation parallèle à *mas*, *mazet*, *mozel*. Les Fradin disent tous *Glozel* ; d'ailleurs l'adjectif *glozélien* est plus euphonique que *glozétien*.

Si M. le procureur de la République Viple publie sa lettre au *Mercure de France* dans les Bulletins des Sociétés locales dont il est membre, je compte qu'il la fera suivre de ma réponse. Et comme il énumère ses titres, je suis bien obligé d'assumer le ridicule d'énumérer les miens.

Bien cordialement, etc.

A. VAN GENNEP,
Docteur ès Lettres, Lauréat de l'Institut,
Ancien professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Neuchâtel,
Vice-Président de la Société française d'Ethnographie, etc.

P.S. — Vous me communiquez la lettre de M. Clément, instituteur. Les querelles personnelles locales ne m'intéressent pas, mais seulement le fait que la « fosse » ou le « four » a été démoli et que, dans l'intérêt de la science, les fragments doivent revenir chez les Fradin.

De plus, je constate que MM. Viple et Clément apportent des arguments nouveaux et précis en faveur de l'authenticité de la station et des objets découverts.

Les questions de priorité ne me concernent que dans la mesure où elles apportent au problème d'authenticité des arguments utiles. Je n'ai donc pas à discuter les détails de ces deux lettres. Il me faut pourtant signaler une contradiction : M. Viple dit que les objets donnés par les Fradin à M. Clément sont à Moulins ; mais M. Clément affirme avoir tout rendu aux Fradin. Où est la vérité ?

D'autre part, M. Bruel m'écrit que la Société d'Emulation possède

dans ses archives « un long rapport avec photos, dessins, etc., de M. Clément ». Pourquoi la Société ne publie-t-elle pas ce rapport avec les photos et les dessins ? A. V. G.

VOYAGES

Magdeleine Marx : *La Perfide*, Flammarion. — Gabriel, Louis Jaray et Louis Hourticq : *De Québec à Vancouver*, Hachette.

Mme Magdeleine Marx se trouvant à Moscou, — près les coupoles d'or du Kremlin, — part comme journaliste pour accompagner une délégation que le gouvernement envoyait à Angora. Le volume où elle a raconté ses aventures et qu'elle a bizarement intitulé : **La Perfide** (*par les routes d'Asie mineure*), commence sans autre préambule. Elle a juste le temps de bourrer une valise et va rejoindre au café la délégation qui immédiatement prend le train pour gagner la Mer Noire. La délégation gagne Sébastopol où elle s'embarque sur un sous-marin qui plonge aussitôt, à cause de la flotte grecque qui croise au large. L'impression dans cette prison sous-marine est désagréable, mais de courte durée. Les navires s'éloignant, le sous-marin revient à la surface de l'eau et continue sa route.

Les délégués arrivent sur la côte d'Asie, toute hérissée de montagnes. On débarque à Inéboli, qui est un village pittoresque et plein de couleur locale. Au restaurant, où l'on sert naturellement des mets du pays, il n'y a qu'un verre « pour tant de monde ». Les délégués sont dévisagés par des bandes de gamins et contemplés vivement par une foule d'indigènes qui se sont amassés devant le restaurant. Mais surtout la présence d'une Européenne non voilée, au milieu d'un groupe d'hommes, cause presque du scandale. — Pour le coucher, ils ne peuvent avoir qu'une seule chambre dans un hôtel où il n'y a du reste, pour se débarbouiller, qu'un demi-seau d'eau sale et où ils sont littéralement dévorés par la vermine.

Pour gagner Angora, ils finissent par dénicher un vieux *tacot*, une camionnette rouillée sur laquelle ils s'installent et qui filera tout de suite « deux nœuds à tout casser ». — Le tacot chemine, cahin caha, escalade les hauteurs, descend les pentes ; mais le pays est peu sûr et le conducteur dit qu'on y est « toujours attaqué ; que, depuis la guerre, 100.000 déserteurs courent les routes ». — Un moment, on voit arriver, en effet, une troupe de cavaliers

ayant allure de bandits ; et les voyageurs apprêtent les quelques armes qu'ils possèdent. Mais ce sont des gendarmes et qui signalent qu'une autre auto précédant la délégation a été attaquée, mais que la route maintenant est libre. L'automobile cependant s'est détraquée, et il a fallu raccommoder le ressort avec un bout de ficelle. On arrive enfin à Casta-Mouni, « la ville peut-être la plus ancienne de l'Asie Mineure ». Je passerai sur divers incidents et un joli tableau de l'endroit.

La route reprise,la délégation arrive au caravansérail de Changri et parvient enfin à Angora sans trop s'en apercevoir. Il n'y a là que quelques masures au bord d'une route ; l'ambassade russe est dans une villa, à quelques kilomètres. On a logé le Parlement dans une grande bâtisse — et qui ressemble à un casino de bains de mer. Il y a là tout proche un restaurant pour les députés, aux tables de bois blanc, au sol de terre battue ; à la muraille le portrait de Mustapha Kemal Pacha.

La délégation se rend cependant chez un Pacha de la localité. Elle doit le solliciter pour un congrès de Travailleurs (!) qui est alors en projet. Il habite une sorte de masure, dans un coin de ruelles infectes, et la mesquinerie de son intérieur répond à celle du dehors. Cet homme important de la République d'Angora donne aussi bien une réponse vague, — les Turcs ayant de bien autres préoccupations que les Soviets de Russie.

La délégation visite quelques maisons de l'endroit, mais plutôt misérables. Peut-être prendraient-ils déjà le chemin du retour, si l'on n'apprenait brusquement l'entrée en guerre des troupes turques contre les Grecs qui occupent Smyrne.

La délégation se trouve donc retenue à Angora et doit séjourner encore dans ce grand village qui occupe la place de l'antique Ancyre.

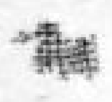
La nouvelle parvient un beau matin que les Grecs ont reçu une magistrale volée et que Smyrne a été repris.

Sur cela, on donne un grand dîner à l'ambassade russe et qui réunit le tout Angora. Puis on organise une fête, — mi-religieuse, mi-civile, — où s'écrase la population et dont quelques détails sont plutôt singuliers ; on termine par les illuminations et pétards d'usage.

Mais les Européens sont toujours retenus. On signale d'ailleurs des assassinats impressionnants de divers côtés. La Turquie

est sans cesse « la Perfide ». Les délégués sont toujours prêts à partir, mais toujours retenus.

La petite troupe finit par s'échapper une nuit sur une auto, mais qui doit faire 400 kil. pour gagner la côte. Il y a d'ailleurs des incidents. L'auto s'enlisa et l'on eut grand mal à la remettre en route; les fugitifs (?) arrivent à un couvent de derviches tourneurs.



Les voyageurs finissent par se retrouver à Casta-Mouni où d'ailleurs le poste les arrête pour attendre l'avis d'Angora.

La mission (?), qui attend le résultat dans une villa du littoral,— et en l'absence du sous-marin russe reparti, las de les attendre, — finit par être recueillie sur un vapeur italien, qui les ramène enfin à Batoum.

Le volume de Mlle Magdeleine Marx nous raconte en somme des choses quelque peu singulières, dans un grand déploiement de paysages et décors. La mentalité des Russes sans doute y apparaît bizarre. Mais que dire des Turcs vers lesquels est envoyée si hâtivement cette délégation ?

§

Le Canada, ancienne colonie française, dont nous parlent MM. Gabriel, Louis Jaray et Louis Hourticq, dans le volume intitulé : **De Québec à Vancouver**, a gardé en grande partie sa physionomie du XVIIIe siècle, au moins dans l'Ouest. — Le tableau qui est donné du pays à l'heure présente est d'ailleurs abondant, très poussé et d'un réel intérêt pour ceux même que n'enthousiasment pas la colonisation et l'abondance des villes nouvelles. On parle de la ligne qui relie Québec et Victoria à travers le continent américain et dont les wagons offrent un confort spécial. On circule en effet d'un bout à l'autre du train comme sur un paquebot. Pendant les repos, on peut observer la campagne, et enfin tout au bout le wagon-observatoire est un refuge intéressant.

Dans le pays, on élève des « palaces », qui sont non seulement des hôtels, mais remplacent toutes les boutiques et professions d'un quartier, même la poste et le télégraphe, etc. — Et partout sont d'immenses plaines où l'on fait pousser du blé; et des villages surgissent, qui deviennent vite des cités. On parle du défrichement des forêts centenaires qui ont été si longtemps furieusement dévastées. On a fini par reconnaître la stupidité criminelle de

ces coupes sombres. Winnipeg, une des villes neuves de l'Ouest, est devenue en quelques années un des plus grands marchés de blé du monde. Winnipeg a d'ailleurs poussé en pleine forêt, et les arbres des vieilles futaies subsistent parmi les maisons, les banques, cinémas, hôtels, etc. On aborde bientôt les Montagnes Rocheuses, dont la physionomie se trouve curieusement décrite dans le volume, et après lesquelles tout le pays dévale rapidement vers le Pacifique.

En passant, on signale les musées d'Ottawa et de Toronto, qui possèdent de bien effarants squelettes de sauriens des vieilles époques géologiques. Puis on passe à Vancouver, qui n'a guère que vingt ans et compte 200.000 habitants ; à Victoria, cité de repos dans une île du Pacifique et où l'on retrouve la vieille Angleterre ; aux fjords de la Colombie Britannique, et aux glaçons de l'Alaska. On se trouve à Calgary, région d'élevage ; à Régina. On nous parle d'Edmonton et de la route du Nord ; on revient à Toronto, centre de la vie canadienne anglaise ; on décrit Hamilton, encore une ville neuve et prospère. Enfin on s'attarde longtemps à Montréal et Québec, où se retrouve le Canada français.

J'aurais voulu m'étendre bien davantage sur ce volume, qui est abondant et bien fait. Mais la place me manque.

Les auteurs, MM. Gabriel, Louis Jaray et Louis Hourticq, y ont donné un tableau très complet du Canada, et — je l'ajoute avec plaisir, — leur livre se lit avec un réel intérêt.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

L'Europe nouvelle : l'U. R. S. S., d'après ses représentants officiels. — *La Revue française* : Camille Lemonnier ressusciterait pour signer ses volumes en public, sur les boulevards. — *Les Cahiers du Mois* : examen de conscience de la jeune génération ; confessions de MM. Jean Prévost et Alfred Colling. — Mémento.

L'Europe nouvelle (19 juin) réunit des « Etudes économiques sur l'U. R. S. S. ». Voilà un autre son de cloche. Contrairement aux nouvelles tendancieuses de la presse quotidienne, ici nous avons des chiffres qui permettent une mesure des faits. Je m'empresse de dire qu'ils sont de source officielle. Souvent, l'intérêt politique engage les gouvernements, de droite ou de gauche, à user du mensonge comme d'un moyen d'action morale.

Voici donc ce que pensent, ce que disent à l'heure présente les Russes représentatifs du gouvernement. Nous leur avons donné la parole. Depuis 1917, les transformations en leur pays ont été profondes et l'impression dominante qui se dégage de ces pages est la complexité extraordinaire du monde soviétique actuel, ayant aboli tout le passé, ayant tenté une expérience communiste radicale, étant aujourd'hui sorti du chaos révolutionnaire, et trouvant lentement une forme nouvelle, dont les traits essentiels se dégagent peu à peu.

Ainsi s'exprime l'avant-propos de la rédaction.

M. Rakowski, parlant du passé, écrit :

La Russie était l'exemple le plus frappant du pays qui, sous une grandeur apparente, cache la misère la plus sordide. La Russie était le plus grand pays du monde par son territoire, le plus peuplé du monde après la Chine ; elle recélait des richesses potentielles immenses, mais son essor était entravé par les anachronismes d'un régime féodal et bureaucratique et par l'attitude d'une bourgeoisie ayant failli à sa tâche historique, car elle-même s'était adaptée à ce régime qui la gorgeait de privilèges et de gains, mettant à sa merci toute la classe ouvrière.

Il affirme la nécessité d'une « politique de paix stricte » pour les Soviets, gouvernement reconstructeur. M. S. Tchlénov, ensuite, expose les garanties juridiques assurées aux entreprises étrangères dans la république russe :

Durant l'année 1922 ont été rédigés tous les « codes d'audience », le système des tribunaux, avec magistrats et avocats.

Ayant autorisé, dans certaines limites, l'existence de la propriété privée et le développement de l'initiative privée, l'Etat a pris sur lui de les protéger.

M. L. Kafenhaus expose le rapport de l'« économie d'Etat et de l'économie privée en U. R. S. S. ».

Bien que l'Union soit un Etat socialiste, qui s'efforce de socialiser toute l'économie nationale, il n'en est pas moins vrai que la sphère de l'économie d'Etat, c'est-à-dire socialiste, se limite aux branches de l'industrie où la technique contemporaine rend possibles de grandes entreprises centralisées, et où l'on emploie une quantité considérable d'ouvriers et de techniciens.

Le président de la section financière de la délégation soviétique à Paris, M. E. Preobrajensky, traitant de la situation agricole, écrit :

En 1924-25, les terrains ensemencés occupaient 88 o/o de la surface d'avant la guerre ; ils occupent cette année 94 o/o de cette surface.

En même temps, le revenu global de notre agriculture atteint presque son pourcentage d'avant guerre. Quelques chiffres nous permettront de mieux voir la différence entre le budget d'un paysan tel qu'il est aujourd'hui et tel qu'il était avant la guerre. A cette époque, les paysans affermaient près de 30 millions d'hectares aux propriétaires fonciers, à l'Etat, à la Couronne, aux couvents et à l'Eglise. Ils payaient à cet effet une redevance annuelle de 200 millions de roubles-or d'avant guerre, c'est-à-dire près de 400 millions de roubles d'aujourd'hui (1). La révolution d'octobre les a libérés de cette charge. Tandis qu'ils payaient au gouvernement tsariste 11 roubles d'impôts par tête, ils ne paient aujourd'hui que 40 o/o de cette somme à l'Etat soviétique.

Au temps du tzar, 35 o/o des fermes manquaient de chevaux. En 1926, le gouvernement communiste a déjà pu livrer aux paysans 10 à 12.000 tracteurs sur les 50.000 réclamés :

Cet élan vers les tracteurs, c'est-à-dire vers les machines les plus modernes — sans parler des tracteurs électriques, inaccessibles aux paysans pour beaucoup de raisons — montre avec force quels changements a subis la mentalité du paysan russe. Ils ne sont plus ces moujiks humbles, obéissants et passifs, l'échine docilement courbée sous le pouvoir du tsar et du « barine ». Près de deux millions d'entre eux ont travaillé comme prisonniers dans les fermes d'Allemagne et d'Autriche et ont étudié sur place l'agriculture moderne européenne ; les autres ont fait leurs études dans l'armée rouge, où l'agronomie est pour chaque soldat une matière d'enseignement.

... En Russie se développe activement le mouvement coopératif agricole.

La coopération agricole, s'occupant de la vente des produits des fermes paysannes et de l'achat des moyens de production pour l'agriculture, réunit 6 1/2 millions de fermes paysannes, avec un chiffre d'affaires égal à 1,2 milliard de roubles.

Voici la conclusion de M. Preobrajensky :

On peut se faire une idée de l'aide que le gouvernement apporte à l'économie rurale par le budget de 1927, qui prévoit en crédits agricoles pour l'amélioration, l'irrigation, la lutte contre la sécheresse, l'immigration intérieure, la restauration de l'agriculture dans le centre de la Russie, etc..., la somme globale de 159 millions de roubles.

La révolution dans l'agriculture soviétique ne fait que commencer ; mais là, maintenant, il est certain que cette révolution a un immense avenir. Avec ses 22 milllons de fermes paysannes, l'économie rurale

(1) Evaluation basée sur le pouvoir d'achat du rouble.

de l'U. R. S. S. pourra, à l'avenir, ravitailler l'Europe en blé à meilleur marché et en matières premières.

M. Batouline traite de l'industrie du naphte, et M. Perline des « concessions ». Celles-ci ont permis l'établissement de 90 grandes entreprises étrangères en U. R. S. S. — entreprises industrielles, commerciales et sociétés de transports. Allemands, Anglais, Américains, se partagent ces concessions. Trois seulement ont été accordées à des groupes français sur la demande de ceux-ci.

§

M. Georges Pillement parle, dans **La Revue française** (4 juillet) de cette nouvelle « mode littéraire » ahurissante : « les dédicaces publiques ». Un auteur s'installe chez le libraire et signe des exemplaires de ses livres pour l'acheteur qui passe. Ce temps est vraiment extraordinaire. A en croire M. Pillement, le merveilleux se mêle à l'usage qu'on instaure :

En attendant, aux prochains vendredis on verra Paul Fort, le Prince des Poètes, dont la Comédie-Française monte *les Compères du roi Louis XI*, puis Camille Lemonnier, le romancier belge naturaliste.

Pauvre Camille Lemonnier, même vivant, eût-il cédé à l'invite du libraire? Viendra-t-il, mort, dans la boutique du boulevard des Italiens? Tout est possible, assure-t-on!

Qu'au moins l'erreur de M. Pillement nous permette de citer ces lignes de l'admirable lettre que l'auteur d'*Un mâle* écrivait, la veille de subir l'opération chirurgicale qui ne l'a pas sauvé :

La mort ne m'épouvante pas ; elle m'apparaît un phénomène si naturel que, l'heure venue, je lui arriverai comme petit enfant j'arrivai à la vie.

C'est cette vie qui règne dans mes livres. Je n'y ai pas fait de place au mystère qui inévitablement la suit.

Revenir du tombeau pour se mettre en vitrine, qu'elle humiliation !

§

Les Cahiers du mois (nos 21-22) donnent sous ce titre : « Examen de conscience », vingt-sept confessions de jeunes hommes d'aujourd'hui, qui vaudraient une longue étude. Ce sont les représentants les plus qualifiés — pour le moment — de la jeunesse qui apportent leur témoignage sur elle. Il se peut que ses

chefs authentiques se révèlent plus tard. Les déposants de cette enquête sont presque tous inquiets et, tous, fort intelligents.

Un trait caractéristique nous semble celui-ci, que nous détachons de la réponse de M. Jean Prévost, qui a pour titre significatif : « Notes sur Jean Prévost » :

J'ai commencé à penser au lendemain de la guerre, et dans la pauvreté. Cela m'a appris à n'avoir que peu d'espérances, à chercher partout les résultats positifs et les moyens de réalisation. Il m'en est venu aussi un goût de révolte et d'individualisme que le sens des possibilités contient et gouverne : je défends violemment des idées modérées. Pour ce que je crois possible et juste, en politique ou ailleurs, j'encourrai peut-être encore la prison. Longtemps inquiet du lendemain, et après des années difficiles, je cherche avec fièvre les moyens d'être indépendant. Cela ressemble à de l'ambition, mais j'ai horreur de commander à autrui, et ne souhaite aucun pouvoir.

Je me suis décidé à écrire, d'abord par ce que j'étais un Normalien résolu à ne pas enseigner. Aussi parce que je voyais dans les lettres une industrie où chacun crée, augmente et administre son capital selon sa valeur personnelle. Aussi parce que je notais mes réflexions. Nullement parce que je faisais partie d'un milieu ou d'un groupe.

« Rien n'est plus vain que le geste littéraire », déclare M. H. Daniel Rops. Après lui, M. Denis de Rougemont débute par ces mots : « Ecrire, pas plus que vivre, n'est de nos jours un art d'agrément». Et M. Philippe Soupault, à son tour, termine un fragment d'autobiographie et d'analyse par ces lignes : « La littérature me paraît à la rigueur être un moyen, jamais un but ». Une note en bas de page nous apprend que, par littérature, M. Soupault n'entend point parler de la poésie qu'il « place beaucoup plus haut ». M. Alfred Colling, « né à la vie de l'esprit en 1922 », confesse : « Je suis un homme. J'écris. Avant tout, je suis un homme ». Et, plus loin, il se prononce plus nettement :

Je voudrais ne pas être qu'un homme de lettres, mais un homme d'affaires, un citoyen du monde, un musicien, un amant. Je suis déjà un peu tout cela. Pour moi, ce qui fait la grandeur d'un homme, c'est l'alternance du songe et de l'action, de la curiosité et du secret, c'est se livrer à toutes les spéculations, c'est conduire des hommes, leur prendre de l'argent et leur faire du bien.

D'autres jeunes gens, autour de moi, rêvent de briser les cadres. Leur œuvre inachevée n'est qu'un reflet de leur personnalité. Ils pratiquent la politique, les sports, la médecine. Et ils écrivent. Et chose plus grave, ils dominent toute cette activité.

Une nouvelle alliance se fait entre le spirituel et le temporel. A ce signe, je sens qu'une Renaissance est proche. Je m'efforce d'étendre ma culture, de consolider mon avoir pour être digne de la Renaissance.

Il faut avoir du cœur.

Il faut savoir être obscur.

Je cherche ma voie âprement. J'attache un grand prix à la santé parce qu'alors le corps me laisse tranquille et porte l'esprit. En résumé, ce qui fait le tragique de l'époque, c'est un pessimisme foncier accompagné d'une lucide fureur de vivre.

Je divise les hommes en deux catégories : les hommes inquiets, les hommes béats, les loups et les lézards.

L'écriture n'a de valeur que si elle révèle une inquiétude. Je ne reconnais pas aux lézards le droit de faire des romans ou des poèmes. J'écris parce que je suis inquiet. Si je n'étais pas inquiet, je me tairais.

Mémento. — *Revue de l'Amérique latine* (1er juillet) : M. C. Pereyra : « Le Centenaire du Congrès de Panama ». — M. G. Mistral : « L'Institut International de Coopération intellectuelle ».

Revue Anglo-Américaine (juin) : De M. E. Legouis, la traduction de *The nust-brown maid*, précédée d'une notice sur cet admirable poème. — M. J. Catel : « Walt Whitman pendant la guerre de Sécession », d'après des documents inédits.

La Revue nouvelle (15 juin) : M. Elie Mareuse : « Cheveux sur la soupe ». — « Heinrich Mann », par M. H. Poulaille.

Nouvelle Revue française (1er juillet) : M. Jean Cocteau : « Le numéro Barbette ». — M. F.-P. Alibert : « Midi », poème. — M. H. Petit : « La prière de Pascal ».

Revue des Deux Mondes (1er juillet) : Mémoires de la reine Hortense : Son mariage. — De bien jolies pages de M. Gilbert de Voisins : « Le souvenir de Marie Taglioni, danseuse ».

La Revue Universelle (1er juillet) : « Simple esquisse de saint Vincent de Paul », par M. René Benjamin. — M. H. W. Stead : « Au bord de l'abîme », souvenirs.

Le Correspondant (25 juin : « Lettres inédites de Lamartine », publiées par M. C. Latreille. — *** : « Où en est la Conférence franco-soviétique ».

Le bon plaisir (mai) : « Anatole France, médecin », essai par M. le Professeur A. Rémond (de Metz).

La ligne de cœur (25 juin) : Poèmes de MM. J. Supervielle, A. Salmon, M. Fombeure. — « Trois siècles de littérature », par M. Julien Lanoë qui conclut par ces lignes :

Il faudra bannir le tintamarre, la hâte, et les paroles futiles, et les mots qui ronflent comme les gros frelons de l'été. Désormais une marge de silence doit entourer les œuvres des hommes : un silence doux et austère.

Nous voulons explorer la bonté, contrée énorme où tout se tait.

Encore un peu de temps, et quand nous serons assez grands pour le vrai combat, nous revendiquerons cette fraicheur ardente, cette dure docilité, cette audacieuse discrétion, cette grande rumeur silencieuse.

Romantisme de 1930...

La Revue Mondiale (1er juillet) : « Le comédien de Villiers », par M. G. Mongrédien. — « La vraie figure de l'Autriche », par Mgr Ignace Seipel, ex-chancelier.

Commerce (numéro du printemps) : « Esquisses pour un paradis », par M. L.-P. Fargue. — « Ecrit dans une cabine du Sud-Express », par M. Valéry Larbaud. — De M. Roger Vitrac : « Le goût du sang ». — « Moustiques », par M. Roger Fry.

La Revue de France (1er juillet) : M. Henri de Régnier y publie une lettre inédite de C. A. Swinburne, écrite en français, adressée à J.-M. de Heredia. — « Navires de guerre contre avions », par M. Maurice Tardy. — « Les mémoires de Mme de Castelbajac », l'occitanienne de Chateaubriand.

La Revue de Paris (1er juillet) : M. C.-H. Ourlaud : « Les origines de Chateaubriand ». — « D'un cahier provençal », par M. J.-L. Vaudoyer.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Jeu de Paume : exposition d'ensembles décoratifs de M. J.-M. Sert. — L'exposition « Louis-Philippe » à la galerie Jean Charpentier. — Mémento bibliographique.

Le musée à transformations qu'est le **Jeu de Paume** vient de nous offrir pendant un mois un nouveau spectacle : dans les premières salles on avait groupé une sélection — enrichie de quelques œuvres nouvelles, parmi lesquelles un tableau du peintre argentin B. Quinquela Martin — des toiles qui constituent d'ordinaire cette galerie et qu'avaient expulsées, au printemps, les expositions successives d'art argentin et d'art hollandais moderne, puis, dans la seconde section du pavillon, deux ensembles du peintre espagnol José Maria Sert : la décoration d'un salon, originalement disposée sur des paravents mobiles qu'on peut, à volonté, transporter dans d'autres pièces ou même emporter en voyage pour orner les résidences passagères de leur propriétaire, et des fragments d'une décoration destinée à la cathédrale de Vich, en Catalogne. De celle-ci on avait déjà vu au Salon d'Automne de 1908 quatorze panneaux avec la maquette de l'ensem-

ble, qui doit couvrir tous les espaces libres de l'immense édifice, et l'on avait loué alors l'imagination et la fougue dont témoignaient ces compositions. Interrompu par la guerre, ce travail a été entièrement repris par l'artiste, qui a renoncé au mode primitif d'exécution sur toile, dans des tonalités polychromes, pour y substituer une facture en camaïeu sur fond d'or, dont il avait tiré des effets très originaux dans des décorations de salons, salles à manger et salles de bal dont on admira naguère à Paris quelques-unes. Les huit immenses peintures — dont sept, destinées à l'abside de la cathédrale, étaient disposées au Jeu de Paume comme elles le seront dans l'église même — ont montré à quel heureux résultat a abouti ce parti pris : bien mieux que les tons plus ou moins alourdis de la peinture à l'huile, cette technique souple et brillante, où les personnages et les objets s'enlèvent sur un fond d'or sous des baldaquins de damas cramoisi, s'harmonisera avec l'architecture de style « baroque » de l'édifice et s'adapte au rythme de ces compositions tumultueuses où, avec une virtuosité étourdissante, les cortèges se déploient, les formes s'amoncellent et s'étagent en puissantes constructions, mais dont l'exubérance gagnerait à être parfois moins outrancière, de même que l'inspiration à être plus noble (la plupart des personnages sacrés sont d'une fâcheuse vulgarité). Sur le panneau central, saint Pierre et saint Paul soutiennent un énorme bloc, image de l'Eglise ; à droite et à gauche, quatre autres panneaux montrent, devant leurs livres ouverts, les quatre Évangélistes accompagnés de leurs attributs ; puis deux autres, plus larges, représentent l'hommage de l'univers à Dieu : à gauche, deux rois Mages de couleur apportent sur des éléphants les parfums et les fruits de l'Orient ; à droite, un troisième roi, de race blanche, débarque avec les richesses de l'Occident. Enfin, face à l'autel, une huitième toile, en camaïeu bleu et or, représente Héliodore chassé du Temple.

Moins importante et moins éclatante que ce prodigieux ensemble, la décoration de salon, installée dans la salle précédente, était tout à fait charmante. Sur quarante feuilles de paravents, l'artiste a dépeint, en camaïeu noir sur fond argenté, les scènes pittoresques d'un marché en plein air dans une ville des bords de la Méditerranée dont les constructions s'étagent au flanc des rochers et sont limitées à gauche par les pins du rivage. La

fantaisie ingénieuse de la composition, le brio et, cette fois, la légèreté de l'exécution s'ajoutaient à la délicatesse de la tonalité générale pour constituer une œuvre absolument exquise.

§

L'**Exposition « Louis-Philippe »**, organisée pour trop peu de temps (1) à la galerie Jean Charpentier au profit de la Maison maternelle de Glisolles, fut certainement une des plus réussies qui nous aient été montrées dans ces locaux. Très ingénieusement composée et présentée par Mme Maurice Hottinguer, elle offrait un tableau extrêmement représentatif de la vie, des mœurs et des arts sous le « roi-citoyen » et complétait admirablement l'exposition romantique qu'on admira ici même il y a trois ans. Plus encore que l'époque du Second Empire, dont en 1922 on remettait sous nos yeux les productions, celle de la monarchie de Juillet, avec sa société aux mœurs traditionnelles et bourgeoises, si profondément honnêtes, cette époque qu'illustrèrent un Balzac, un Victor Hugo, un Musset, un Delacroix, un Chopin, un Liszt, méritait de voir reviser le procès de mauvais goût qu'on lui a intenté, et c'est à cette réhabilitation qu'aura aidé grandement l'exposition présente. Comme le dit M. J.-L. Vaudoyer dans sa jolie préface au catalogue, on s'était « moins préoccupé d'enrichir, d'exalter l'esprit que de l'enseigner en faisant d'abord le plaisir et l'enchantement des yeux. Voici le salon d'une Parisienne élégante en 1830 ; voici la chambre bourgeoisement conjugale de M. et Mme Prudhomme (2), et voici, dans mainte vitrine, maint objet usuel fait pour orner ou agrémenter la vie ». Néanmoins, il n'y avait pas là qu'un pur amusement des yeux, et, après s'être diverti à regarder les mille objets, singulièrement démodés, au milieu desquels vécurent nos grand'mères — et qui trop souvent, exception faite de la plupart des meubles, de lignes simples et logiques, justifient le fâcheux renom dont nous parlions tout à l'heure, — l'amateur avait grand plaisir à trouver nombre d'œuvres de valeur qui, sans prétendre à résumer la production artistique de 1830 à 1848, en donnaient une idée suffisante et très juste. Pas de grands chefs-d'œuvre, mais plusieurs morceaux d'une rare qualité, tels une étude d'Ingres pour

(1) Du 16 juin au 10 juillet.
(2) Avec, dans un coin, le fameux fusil-parapluie du garde national.

son *Odalisque*, l'*Apollon et Daphné* et une *Sapho* de Chassériau, une *Femme nue couchée dans un paysage* de Corot, la charmante toile d'Eugène Lami : *Le Contrat de mariage*, le puissant dessin de Victor Hugo : *La Tour des Rats*, et beaucoup d'autres œuvres intéressantes par leur valeur artistique et aussi par leur valeur documentaire : *L'Entrée de la duchesse d'Orléans aux Tuileries*, *L'Arrivée de la reine Victoria au château d'Eu*, l'*Attentat de Fieschi*, *Un bal au pavillon de Marsan*, par Eugène Lami ; les portraits de *Louis Philippe* par Ary Scheffer, de *Madame Adélaïde* par Horace Vernet, du *Duc d'Orléans* par Ingres, de *Juliette Drouet* et de *Mme de Mirbel* (dessin) par Champmartin, de *Léopoldine Hugo* par Boulanger, de *Liszt* par Lehmann, de *Guizot* par Paul Delaroche, de l'architecte *Fontaine* par Court, auteur également de portraits féminins qui nous restituent les toilettes de l'époque, l'esquisse du portrait de *Chopin* par Delacroix, *M. et Mme Bertin* dessinés par Ingres, *Alexis de Tocqueville* dessiné par Chassériau, *Stendhal* peint par un anonyme ; puis des *Courses* par Victor Adam, des *Cavaliers* d'Alfred de Dreux, *Les Volontaires* par Thomas Couture, *L'Accouchée* par Tassaert, *L'Enfant malade* par Bassaget, une *Desdémone* (?) par Camille Roqueplan, *La Sortie de l'école* par Charlet, *La Lanterne magique* par Marguerite Gérard, une *Jeune femme* dessinée par Bonvin, des miniatures de Mme de Mirbel, des aquarelles ou dessins d'Alfred Johannot, de Gavarni, d'Henry Monnier (son fameux *Joseph Prudhomme*), un modèle de la *Jeanne d'Arc* de la princesse Marie d'Orléans, les bustes du *Roi Louis-Philippe* et de la *Reine Marie-Amélie* par Pradier, la charmante statuette de *Fanny Elssler* par Barre, celle de *Mme Delaroche avec son enfant* par Duret, le *Ratapoil* et une collection de bustes caricaturaux de Daumier, etc. Et l'évocation de ce passé se complétait par d'intéressantes pièces historiques, comme le bureau de Louis-Philippe, portant les traces de l'effraction qu'il subit pendant les journées de 1848, et la maquette des travaux d'érection de l'obélisque sur la place de la Concorde.

Mémento. — Nous nous empressons de signaler à nos lecteurs un admirable petit livre de M. Edmond Pottier, membre de l'Institut : *Le Dessin chez les Grecs*, que vient de publier la Société d'éditions « Les Belles-Lettres » (in-16, 46 p. av. 16 planches ; 9 fr.), réédition, rema-

niée et augmentée, d'une brochure parue en 1897 sous le titre *La Peinture industrielle chez les Grecs* et depuis longtemps épuisée. L'éminent conservateur du Louvre — qui dirige, comme on sait, la grande publication du *Corpus vasorum antiquorum* dont nous annonçons plus loin trois nouveaux fascicules, et à qui l'on doit aussi un charmant petit volume sur *Douris et les peintres de vases grecs* (coll. des « Grands artistes ») — y résume de façon très substantielle tout ce qu'il convient de savoir sur cet art de la céramique hellénique. Dans quelques pages d'introduction, remarquables par la hauteur et la largeur de vues, la justesse de jugement et le clair sentiment des vrais principes de l'art qu'on lui connaît, le savant historien attire d'abord l'attention sur la valeur artistique — équivalente et parfois supérieure, quoi qu'en pense le public, à celle des productions dans les autres domaines de l'art — que peuvent revêtir de simples objets d'art industriel : « Un tableau médiocre et banal est fort inférieur à une belle commode de Riesener ou aux grilles de J. Lamour à Nancy. La valeur n'est pas dans la nature des œuvres elles-mêmes, mais dans la qualité de ceux qui les ont conçues et exécutées. Voilà pourquoi il est dangereux de parler d'art supérieur et d'art mineur... L'antiquité a eu un sens plus équitable et plus fin de la réalité. Athènes a su honorer ses Polygnote et ses Phidias, mais elle n'hésitait pas à placer côte à côte, sur la Voie sacrée qui conduisait les pèlerins autour des temples de l'Acropole, une statue de Myron et un cratère d'Euphronios, le potier fameux dont on a retrouvé la dédicace sur une base près du Parthénon. Le mot grec qui désignait les artistes de toutes conditions, qu'ils fussent adonnés au grand art ou à l'art industriel, était le même. » Quelle leçon pour nos pontifes de l'académisme ! Une autre différence à l'avantage de la société antique est que celle-ci n'a pas connu le machinisme et la fabrication en série qui ont dégradé chez nous l'art industriel : « L'heureuse Grèce a ignoré cet avilissement. Les ouvriers n'ont jamais pratiqué la copie mécanique : même quand ils copiaient, c'était à main levée et en toute liberté. » — Après avoir défini ces caractéristiques, M. Pottier donne la description de trente-deux vases particulièrement typiques, du XIIe au IVe siècle avant Jésus-Christ, que reproduisent les planches placées à la fin du volume, et, dans un appendice non moins intéressant, il décrit les différentes formes de vases, les procédés de leur fabrication et les usages auxquels servaient ces humbles ustensiles d'argile peinte, parfois si parfaits de forme et de décor : « C'est pour la vie quotidienne que ces belles poteries ont été créées ; c'est comme œuvres vivantes que nous devons les étudier. Ici encore, notons une différence capitale entre l'antiquité et nous. Nos vases ornés et décorés ne sont pas tous destinés à être employés journellement. En dehors de la vaisselle de table, beaucoup sont fabriqués pour le plaisir

des yeux et mis en sûreté dans une vitrine ou sur une cheminée. La conception antique est tout opposée ; elle ignore le bibelot, le produit de luxe qui a l'apparence d'un objet utile et qui ne sert à rien. Une telle création aurait paru illogique et absurde aux Grecs, qui donnaient à toute œuvre d'art, même aux plus importantes, une destination pratique et qui greffaient le beau sur l'utile. Quand on considère un vase de nos collections antiques, on peut être sûr qu'il a servi matériellement à des vivants ou à des morts. » Enfin, un chapitre sur les provenances et la chronologie des vases, avec exemples pris dans les collections du Louvre et reproduits dans les planches qui suivent, et une succincte bibliographie complètent cet attachant et parfait petit livre.

La magnifique publication qu'est le *Corpus vasorum antiquorum* s'enrichit régulièrement de nouveaux fascicules. Le troisième de ceux consacrés au Musée du Louvre, et que rédige M. Pottier, a vu le jour il y a quelques mois (51 pl., dont 1 en couleurs, av. texte ; 60 fr.). C'est le plus intéressant et le plus beau de ceux qui jusqu'à présent concernent notre grand musée : on y trouve, en effet, après le catalogue et la reproduction en 14 planches des céramiques de la Susiane à décor géométrique trouvées en dehors de Suse, la suite de la riche collection des vases attiques à figures noires, puis à figures rouges, qui contient tant de chefs-d'œuvre. Parmi eux, citons notamment les amphores décorées de *Cerbère ramené des enfers* et du *Meurtre de Kyknos par Héraclès*, l'amphore signée d'Exékias offrant un *Quadrige* et *Héraclès combattant* ; dans la série à figures rouges, le grand cratère à volutes du Vatican transporté à Paris par Napoléon Ier ; le magnifique cratère signé du peintre Hermonax et que reproduit une planche en couleurs accompagnée d'une en noir qui en donne les détails ; un autre en forme de cloche où l'on voit *Néoptolème prenant congé de son père et de sa mère* ; deux autres, de la forme dite *stamnos*, montrant l'un *Philoctète mordu par un serpent*, l'autre *Orphée se défendant contre des Ménades*.

Le septième fascicule du *Corpus*, établi par les soins de M. G. Gigliogli, est le premier de ceux qui seront consacrés au Musée national de la villa Giulia à Rome (49 pl., dont 1 en couleurs, av. texte ; 75 lire). On admirera dans ce premier album, entre quelques vases protocorinthiens et une nombreuse série de vases italo-grecs, un remarquable ensemble de vases attiques à figures noires et à figures rouges, parmi lesquels un vase en forme d'osselet, signé de Syriskos, orné, d'un côté, d'une Victoire et, de l'autre, d'un Eros et d'un lion, puis un *psykter* décoré de scènes de la Gigantomachie.

Le huitième fascicule commence la nomenclature des vases des Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles, dressée par M. Fernand Mayence (48 pl., dont 1 en couleurs, av. texte ; 80 fr.), On y a

réuni des pièces appartenant à différents groupes : vases de Chypre ; vases mycéniens, béotiens, corinthiens, attiques à figures noires et à figures rouges ; enfin vases d'Apulie. Ici encore, les belles pièces ne manquent pas : dans les vases corinthiens, un *dinos* orné de frises d'animaux ; dans les vases attiques, des coupes décorées d'animaux, par Tléson ; un admirable canthare signé de Douris, représentant *Héraclès combattant les Amazones* (reproduit en couleurs), une amphore avec *Thésée et le Minotaure* et des *Scènes de la Gigantomachie*, deux exquises coupes, montrant une *Femme avec un petit enfant qui lui tend les bras* et une *Jeune fille jouant à la toupie*, enfin de nombreux lécythes funéraires à fond blanc.

Encore un excellent ouvrage destiné aux travailleurs, et que ceux-ci accueilleront avec joie : c'est la *Bibliographie de l'orfèvrerie et de l'émaillerie françaises*, par M. J.-J. Marquet de Vasselot, conservateur du département des objets d'art au Musée du Louvre (publication de la Société française de bibliographie ; Paris, Auguste Picard ; in-8, XI-294 p. ; 25 fr.), amorce d'une grande *Bibliographie générale des arts industriels en France* où viendront (prochainement, souhaitons-le) ensuite prendre place une bibliographie des vitraux et une autre de la verrerie. L'auteur, spécialiste éminent dans la connaissance de l'émaillerie et de l'orfèvrerie, y donne sous douze titres — Généralités, Technique, Métier, Poinçons, Modèles et Sujets, Epoques, Localités, Musées, Expositions, Collections privées, Trésors, Artistes, Objets — la nomenclature de *tous* les livres ou articles publiés en France ou à l'étranger sur ces matières : au total plus de 2.700 numéros, suivis d'une table qui n'occupe pas moins de 33 pages à 2 colonnes. On imagine aisément quel labeur représente une telle somme de recherches. Si l'on ajoute que ce travail si aride a été conduit avec la conscience, l'attention et l'exactitude scrupuleuses habituelles à M. Marquet de Vasselot. on se figurera quels inappréciables services un pareil ouvrage, qui fait le plus grand honneur à la science française, et que nous envieraient nos voisins d'outre-Rhin, bons experts en de tels travaux, rendra aux historiens d'art et aux amateurs.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le Journal intime de George Sand est-il authentique ? — Le *Journal intime* de George Sand, que vient de publier sa petite fille, Mme Aurore Sand, retrace l'état d'âme de la grande romancière au moment où Musset rompit avec elle en novembre 1834. Ce journal n'était pas complètement inédit ; il

avait été publié par fragments par Arvède Barine dans *Alfred de Musset*, par Samuel Rocheblave dans l'Introduction aux *Lettres de George Sand à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve*, par Paul Mariéton dans *Une histoire d'Amour* et enfin par de Lovenjoul dans *La véritable histoire de Elle et Lui*. En réunissant les divers morceaux contenus dans ces volumes, il serait facile de reconstituer presque complètement le texte donné par Mme Aurore Sand.

Nous avons quelque doute sur l'authenticité de cette partie du *Journal intime* qui est en contradiction flagrante avec les affirmations contenues dans *Elle et Lui*. Voici comment s'exprime à ce sujet M. Emile Henriot dans un Courrier littéraire du *Temps* (1) :

> Faisant allusion à son aventure avec Pagello, George Sand plaide ici coupable, alors que plus tard, dans son retentissant *Elle et Lui*, ayant changé d'avis sur sa propre conduite, elle mettra tous les torts sur le dos du pauvre Musset, et se posera en victime d'un fou, dont elle n'hésitera pas à dénoncer publiquement la maladie : une sorte d'épilepsie intellectuelle.

Le texte du *Journal intime* n'est pas entre les mains de Mme Aurore Sand. Dans son Avant-Propos, nous lisons, en effet :

> Les pages qu'on va lire nous ont été communiquées par M. Spœlberch de Lovenjoul. Ce manuscrit *n'est qu'une copie* du véritable original, détruit ou perdu. Spoelberch croyait cette copie prise ou conservée par une petite Berrichonne, camarade d'enfance de George Sand, Ursule, dont il est question dans l'*Histoire de ma Vie*. J'ignore si cette hypothèse est fondée et sur quoi la basait l'érudit collectionneur.

Rien de plus vague et de moins précis. Afin d'éclaircir cette question, je me suis adressé à M. Rocheblave. Il m'a très amicalement répondu qu'il avait utilisé une copie qui lui avait été communiquée par Arvède Barine, ajoutant que cette copie était précisément celle que possédait M. de Lovenjoul.

D'après Paul Mariéton, le *Journal intime* aurait été remis par George Sand à Alfred de Musset et confié par lui à Mme Jaubert qui l'aurait copié. En tout cas, Paul de Musset dans *Lui et Elle*, sous la forme de lettres adressées par Sand à Musset, donne de nombreux et longs passages que nous retrouvons presque textuellement dans le *Journal intime*.

(1) Numéro du 11 mai 1926.

Dans ce journal, nous l'avons vu, George Sand déclare qu'elle a été bien coupable vis-à-vis de son jeune amant :

Hélas, mon Dieu, écrit-elle, j'ai de plus grands torts certainement que tu n'en as eu à Venise... Ah ! mais on ne peut pas aimer deux hommes à la fois. Cela m'est arrivé. Quelque chose qui m'est arrivé ne m'arrivera plus... Est-ce que les leçons ne profitent pas aux femmes comme moi ?

Dans la controverse qui s'est élevée entre Mussettistes et Sandistes pour fixer la part de responsabilité de l'un ou de l'autre des amants dans le drame de Venise, le *Journal intime* est une pièce capitale ; mais, avant de tirer argument de cette pièce, il nous semble indispensable de démontrer qu'elle est l'œuvre de George Sand. Cette preuve, nous ne la possédons pas actuellement ; les renseignements qui nous sont fournis sur la provenance de la copie qui appartenait à M. Lovenjoul sont très incertains, et nous nous demandons pourquoi le grand collectionneur belge n'a pas publié lui-même le *Journal intime* et s'est borné à le communiquer aux divers biographes du poète des *Nuits*.

Ce n'est, croyons-nous, qu'en 1904 que les premiers fragments ont paru ; comment expliquer que jusqu'à cette date il soient restés ignorés ? Pourquoi Paul de Musset, s'il a eu le manuscrit même de George Sand, ne l'a-t-il point analysé dans la *Biographie* de son frère ? Nous attendons la production de ce manuscrit, ou tout au moins de la copie qu'en aurait faite Mme Jaubert, pour trancher ce point de psychologie amoureuse.

ARMAND LODS.

LETTRES ANGLAISES

H. G. Wells : *Le Monde de William Clissold*, Ernest Benn. — Arnold Bennett : *Le Spectre*, N. R. F. — Valentine Williams : *Mr Ramosi*, Hodder and Stoughton. — Radclyffe Hall : *Adam's Breed*, Cassell.

A soixante ans, H. G. Wells est plus fécond que jamais. Ses livres se succèdent, plus copieux, plus touffus chaque fois. On nous annonce maintenant, à grand renfort de publicité, que l'œuvre qu'il vient d'achever excède la longueur de trois romans ordinaires : elle devra paraître en trois volumes qui seront publiés successivement en septembre, octobre et novembre prochains. Cette œuvre est un roman, mais d'un genre quelque peu modifié. Elle a pour titre **Le Monde de William Clissold**, et la préface vient d'être communiquée à la presse.

Sur le ton agresssif qu'il adopte depuis quelque temps, Mr Wells commence par déclarer qu'il s'agit moins d'une préface que d'une protestation. Le personnage de William Clissold est purement imaginaire, affirme-t-il.

Ses idées, ses pensées, sont, d'un bout à l'autre, les idées et les pensées naturelles à son type mental et social. Autant que son auteur l'a pu, il est lui-même — et non pas son auteur — dans ses réactions émotionnelles, dans son dur entêtement, dans sa foi, dans ses idées politiques, dans ses jugements. Il est un spécimen de libéralisme moderne en donnant à ce terme son sens le plus large. Il est l'étude d'un type moderne sous les aspects qu'il prend dans son effort à se réaliser. Ses circonstances et ses vues sont accordées avec le plus grand soin, afin de faire de lui une personnalité consistante.

Tout de suite, Mr Wells admet que les vues du personnage et les vues de l'auteur seront souvent identiques, et que naturellement l'angle sous lequel William Clissold voit les choses ressemble à celui de Mr Wells. On s'en doute. De même évidemment qu'on suppose que les propos de Hamlet expriment quelques-unes des idées personnelles de Shakespeare, et que les principaux personnages des comédies « plaisantes ou déplaisantes » de G. B. Shaw ne sont que les porte-paroles de leur prédicant auteur.

Ce qui irrite Mr Wells, c'est qu'une fois encore les critiques vont remarquer que ses opinions ne sont plus les mêmes. Cette susceptibilité ne manque pas de surprendre, d'autant plus que Mr Wells lui-même reconnaît que ses personnages — ceux de ses derniers romans surtout — se placent à des points de vue souvent contradictoires. Il est aussi absurde de ne jamais changer que légitime de se contredire. Le courroux de l'auteur serait moins vif sans doute s'il ne se souvenait qu'il a fait exposer par ses personnages, sur un ton péremptoire et définitif, des idées qui n'ont été que momentanément siennes. C'est un tort de tenir rancune aux autres d'un malencontreux dogmatisme. A coup sûr, peu d'auteurs contemporains ont manié, au jour le jour, une quantité aussi formidable d'idées ; il est aussi bien informé que J.-H. Rosny aîné de tout ce qui concerne la vie organique et sociale ; il augmente sans cesse son savoir et son expérience ; dans *La Machine à explorer le Temps*, dans *La Guerre des Mondes*, dans *Anticipations*, il a prouvé qu'il possède une imagination audacieuse. Mais pourquoi s'impatienter lorsque les faits

ne vérifient pas rigoureusement les hypothèses ? C'est être crédule outre mesure que d'imputer aux hommes les défauts de fonctionnement de la machine totale, et de leur faire supporter l'entière responsabilité des anicroches ou des catastrophes qui entravent les mouvement des choses humaines. Jadis, Mr Wells avait plus d'humour. Serait-ce qu'en mettant la bride à son imagination, en s'attaquant aux problèmes contemporains, il ait perdu cet esprit d'indulgence et de doute qu'il possédait autrefois, et qu'il a remplacé trop souvent par un ton acrimonieux, acerbe et sarcastique ?

Mr Wells doute qu'il soit possible « d'imaginer et d'inventer le monde intérieur d'un type de personnage avec qui l'on n'est pas en sympathie ». C'est peut-être là son défaut. N'est-ce point toujours une faiblesse de ne pas se mettre à la place et dans l'esprit de l'adversaire? Par sa formation intellectuelle, Mr Wells n'est-il pas menacé d'aboutir à l'étroitesse rectiligne que nous appelons en France « l'esprit primaire » ? Il est dangereux d'oublier que le doute est un mol oreiller pour une tête bien faite, — en prenant que doute ne veut pas dire hésitation non plus que scepticisme, ainsi que notre bon maître Anatole France nous l'a démontré. Et ce n'est pas à un Anglais qu'il est nécessaire de rappeler ce principe, en honneur outre-Manche, que « nul n'a jamais ni tout à fait raison ni tout à fait tort ». C'est une grande force à la fois de le savoir pour soi et de le reconnaître pour les autres.

Quand il voudra qu'on le juge sur ses propres mérites, Mr Wells promet d'écrire, non un roman, mais une « autobiographie mentale », ce qui l'amène au second point de sa protestation. Son œuvre nouvelle n'est pas un roman à clef. « C'est, purement et complètement, un ouvrage d'imagination, une fiction. » Cependant, il prévient qu'on y trouvera une innovation : un grand nombre de personnages contemporains y sont nommés. Sans cela, dit-il, il est impossible d'obtenir le plein effet de la vie contemporaine dans laquelle les idées vivantes et les faits jouent un rôle dominant. Puisque ce personnage de William Clissold se mêle au mouvement actuel, il est invraisemblable qu'il n'y rencontre pas les personnages réels qui y remplissent des rôles historiques ; et l'auteur ne se borne pas à les nommer : il les décrit, ce qui ne peut manquer d'être piquant. Mais tous les personnages qui portent un nom fictif, assure-t-il, sont entiè-

rement imaginaires, encore qu'ils fassent et disent des choses que font et disent dans la vie des personnes réelles.

Tous les romanciers arrangent, exaltent, intensifient, et Mr Wells réclame cette même liberté pour les paysages décrits, les objets inanimés, et les lieux où l'action se déroule. Il donne cet exemple. Le *mas* où se passe presque tout le roman est décrit de façon très exacte et détaillée : les pièces qu'il contient, les parties de jardin, la vue qu'on a des fenêtres. Il est possible de situer ce *mas* à quelques kilomètres de Grasse, de découvrir vingt points de vue similaires ; il peut même y avoir un *mas* identique ; mais le *vrai mas*, personne ne le trouvera jamais, non plus que les chambres ni la vue, car ce *mas* n'existe pas.

Cette fois, Mr Wells souhaite qu'on ne le tourmente plus avec des identifications saugrenues, et surtout qu'on ne le retrouve pas sous le pseudonyme de William Clissold. Ce n'est pas Wells, mais « Clissold, personnage entièrement fictif, qui a débrouillé les problèmes de sa vie, éprouvé un amour tardif pour sa Clémentine fictive, dans un *mas* fictif de Provence ». En dépit de la culbute imaginaire en auto sur la route de Thorenc, l'auteur survit et se porte bien. Inutile d'aller au cimetière de Magagnosc chercher une émouvante épitaphe sur une pierre tombale. Autant qu'il le sache et qu'il en soit persuadé, l'auteur n'a jamais encore été enterré nulle part, et les allusions au beau physique de Clissold ne le concernent non plus en rien.

Enfin, l'auteur conclut en prévenant qu'on trouvera dans son œuvre beaucoup de discussions d'opinion.

Est-ce que cela empêche que ce soit un roman ? s'écrie-t-il. N'est-il pas aussi parfaitement conforme à la réalité de rencontrer une idée nouvelle que de rencontrer de nouveaux amants et d'exposer leurs faits et gestes ? Faut-il que les personnages de nos romans anglais et américains soient à tout jamais dépouillés et vidés de pensée comme on dépouille et vide un lapin avant de l'accommoder et de le servir ? Ce livre qui contient des discussions religieuses, historiques, économiques et sociologiques, qui exprime des accès de colère et des crises de doute, est en tout cas présenté comme un roman et comme rien d'autre qu'un roman, comme l'histoire de l'aventure d'un homme dans la vie, — corps, âme et intelligence. Si vous êtes ce genre de personne qui ne veut pas l'accepter comme un roman, alors, laissez-le tranquille, s'il vous plaît. On ne vous y offre pas, par le trou de la serrure, des

tableaux plus réels que la réalité de l'art, et vos efforts à loucher ne seront autre chose que de vilaines grimaces.

— Hé bien, mon vieux, tu n'y vas pas avec le dos de la cuiller, dirait Edouard Champion, en savourant ce manifeste, et en observant sans doute que, malgré les efforts de Wells, *Don Quichotte* reste le plus long roman qui se lise encore. Mais qui aura le courage d'entreprendre la lecture d'une œuvre pareille ? objectera-t-on, car il est couramment répété qu'on ne lit plus de nos jours. C'est inexact. On lit plus que jamais, à ne considérer que le nombre d'ouvrages nouveaux mis en circulation chaque année, et les romans de Meredith et de Thomas Hardy, et de leurs contemporains, paraissaient en trois tomes, de trois mois en trois mois. Ne peut-on pas non plus considérer l'œuvre de Marcel Proust comme un seul roman en plusieurs volumes ?

Au point de vue de l'art, beaucoup préféreront la Sainte-Chapelle aux Pyramides, et Mr Wells sera lu dans la mesure où il aura produit une œuvre vivante, captivante, et qui fera penser. Sous un aspect moins idéal, le lancement du livre est préparé de longue main, et les discussions qu'il commence déjà à provoquer sont bien faites pour susciter la curiosité des lecteurs. Et il s'agit de faire affluer chez les libraires les commandes fermes, d'avance, pour les trois volumes. Ce sera, bien probablement, la grosse affaire de librairie de la saison. Souhaitons que l'œuvre vaille la peine de tout cet effort.

§

L'œuvre de Mr Arnold Bennett est diverse et multiple, et lui-même la divise en plusieurs catégories. Je ne crois pas que **Le Spectre**, que M. Emile Chardome a traduit de l'anglais, soit de ces romans que leur auteur classe parmi ceux sur lesquels il fait reposer sa situation littéraire. Mettons que ce soit une distraction, un récit un peu parodique du genre feuilleton ; de ces histoires-là, Mr Bennett en a écrit délibérément quelques-unes, dans le but évident et avoué de s'assurer des ressources assez copieuses pour durer le temps qu'il lui fallait pour écrire un de ses vrais romans. Comme Mr Bennett professe judicieusement que ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait, il a mis tout son merveilleux savoir-faire à composer ces récits, et il faut admettre qu'il réussit à en échafauder les péripéties, à en embrouiller les

fils avec une habileté incomparable; il tient captive jusqu'au bout l'attention haletante du lecteur, que le dénouement soulage et satisfait.

§

C'est cette même habileté que possède Mr Valentine Williams, et si vous prenez sa mystérieuse histoire de **Mr Ramosi**, vous ne vous endormirez pas à sa lecture, si accablé de fatigue que vous soyez. Les pages du début sont extraordinaires : la course en auto sous la pluie d'orage est une merveille de description dont on ne perd pas un mot, dans l'attente anxieuse de l'incident, ou même de la catastrophe que le décor appelle. Décor changeant, qui passe de la Côte d'Azur à l'Egypte, après un voyage en paquebot à bord duquel se passent d'étranges événements. Les personnages sont variés comme il convient, et assez nombreux pour produire un enchevêtrement inextricable au point d'en être angoissant. Puis, soudain, tout s'éclaire; les noirs complots sont déjoués ; les forbans sont punis, et l'innocence méconnue retrouve enfin sa récompense. Mr Valentine Williams dirigea longtemps le service de politique étrangère d'un grand quotidien anglais ; est-ce à débrouiller les intrigues de la politique internationale qu'il a pris goût au genre de roman qu'il cultive à présent avec un succès croissant ? En tout cas, sa connaissance des dessous de l'histoire contemporaine a fait de lui un solide et fidèle ami de la France.

§

Londres est une agglomération de cités et de bourgades que séparaient jadis des espaces libres, des champs et des parcs. Parmi les quartiers curieux qu'on y trouve, Soho est assurément l'un des plus pittoresques, avec ses souvenirs d'un passé élégant et noble et son présent sordide et laid. Il y vit maintenant toute une population cosmopolite, où se mêlent des éléments honnêtes et une pègre crapuleuse que protège une sorte de droit d'asile. C'est dans ce cadre et dans ce milieu que Mr Radclyffe Hall a situé le récit qu'il intitule **Adam's Breed**. Tout se déroule autour d'un personnage principal que le lecteur suit depuis sa naissance illégitime, qui pèse comme une malédiction sur sa vie. Il y a, dans ce livre, des longueurs, des digressions, des parties

de valeur inégale, mais l'œuvre est forte tout de même, et souvent puissante. L'auteur a toutes les qualités d'un grand romancier.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

Les Archives Rouges, Tomes XI-XII. — *La voix du passé à l'étranger (Goloss Minouvchavo)*, n° 1. — *Le Monde nouveau*, n° 2, 1926. — *Lettres de Dostoïevski à sa femme*. — *Les inédits de Tolstoï*.

La dernière livraison de 1925 des **Archives Rouges**, tomes XI et XII, vient de paraître. Comme les précédentes, elle contient bon nombre de documents que les historiens futurs ne pourront négliger. Presque tous ceux qui sont publiés dans ce numéro se rapportent au mouvement révolutionnaire de 1905. Parmi les plus intéressants est l'historique de l'élaboration du fameux manifeste du 17 octobre, dans lequel Nicolas II exprimait son intention de donner à la Russie un gouvernement constitutionnel. Guillaume II, dans une lettre à l'impératrice douairière Marie Feodorovna, donnait des conseils au tzar sur la manière de mater la révolution. Il écrivait notamment :

Son pays et tout le monde verraient le salut en ce que Sa Majesté montrât sa volonté personnelle par un acte énergique, décisif ; s'il était possible de promettre au peuple certaines réformes dans le sens que le tzar lui-même avait indiqué, à quoi, malheureusement Witte s'est opposé, cela produirait une action décisive et apaisante.

On pense que cette lettre eut une grande influence sur Nicolas II et le fortifia dans sa résolution de signer le manifeste du 17 octobre. D'ailleurs Guillaume II n'était pas le seul qui conseillât à Nicolas II de signer un pareil manifeste. Le ministre de l'Agriculture Ermolov, dans son rapport à l'empereur, du 31 janvier 1905, lui proposait d'adresser à la population un manifeste où serait exprimée « sa décision inébranlable d'écouter la voix du peuple russe et de convoquer les représentants de toutes les classes de la terre russe, librement élus ». Tout l'entourage de l'empereur lui parlait de cela. Orlov écrivait à ce sujet à Trépov, le 15 janvier, et Witte y revenait à plusieurs reprises.

Le 8 octobre, la grève des chemins de fer était déclanchée. Le soir même, Witte rédigea un rapport où était exposé l'état de choses qui devrait régner dans le pays et l'absence de cet état de

choses. Dans son rapport, Witte réclamait la liberté civique, le suffrage universel, la solution très libérale de la question ouvrière et des questions agraires. Il demandait l'autonomie de la Pologne et de la Géorgie, réservant au Pouvoir central les relations extérieures. En remettant son rapport à l'empereur, Witte lui fit entendre qu'il n'y avait que deux issues : ou cette constitution libérale ou la dictature. D'après de nombreux documents, que publient *Les Archives Rouges*, il résulte qu'on voulu d'abord s'arrêter à la dictature. Le général Trépov était muni de pouvoirs presque dictatoriaux. Toute la garnison de Pétersbourg lui était soumise. Mais la grève générale, en paralysant tous les rouages administratifs et arrêtant toute la vie du pays, obligea le pouvoir central à renoncer à l'idée de dictature et à s'arrêter au manifeste qui convoquait la Douma. Aussitôt la révolution matée, le pouvoir central prit une revanche sanglante, et nous trouvons dans les documents des tomes XI et XII des *Archives Rouges* le tableau effroyable des massacres ordonnés par le gouvernement du tzar.

Depuis deux mois, une revue historique russe paraît à Paris: **La voix du passé à l'étranger** *(Goloss Minouvchavo na tchoujoï storonié)*. *La Voix du Passé*, une importante revue historique, qui parut en Russie en 1909, publia une série de documents historiques des plus intéressants. C'est elle qui, d'abord dans ses colonnes, puis en édition à part, donna sous le titre : *Le diable saint*, le journal du prêtre Eliodor — le plus formidable réquisitoire contre Raspoutine. Le rédacteur en chef de cette revue, son animateur principal, était l'historien et savant bien connu S. P. Melgounov. En 1922, Melgounov alla à l'étranger et fonda avec la maison *Plamia* une revue historique qu'il appela *La Voix du Passé à l'étranger* et qui donne aussi des documents historiques de la plus haute valeur. Treize numéros ont paru et maintenant M. Melgounov publie sa revue à Paris, avec le concours de la maison d'éditions M. P. Karbasnikov. Le premier numéro publié à Paris est composé d'une façon intéressante et variée. C'est d'abord un court article du professeur Aulard sur l'influence russe dans l'étude de la Révolution française. L'auteur souligne les mérites des historiens russes qui ont apporté beaucoup de choses très intéressantes, même capitales, dans l'histoire économique du XVIIIe siècle, surtout de la période révolutionnaire.

Ils étaient, dit M. Aulard, nos collaborateurs et nos guides ; sans eux la Révolution française ne serait pas aussi bien étudiée qu'elle l'est.

La revue donne ensuite des fragments inédits du roman que Tolstoï voulait écrire sur l'époque de Pierre Ier. Puis un article sur N. V. Tchaïkovsky à propos de son 75e anniversaire, et sa courte autobiographie avec des détails sur les procès qui lui furent intentés au temps du tzarisme et du bolchevisme. On sait que Tchaïkovsky, décédé à Londres récemment, a joué un rôle très important dans le mouvement révolutionnaire russe. Il fut le fondateur d'un groupe, auquel il a donné son nom : les Tchaïkovstzy, qui prépara la voie à ceux qui « allèrent au peuple ». A citer encore une étude très intéressante du général Venukov sur le règne d'Alexandre II, et une série d'articles et de souvenirs sur la guerre civile pendant le bolchevisme. L'article de Melgounov lui-même : *Les Allemands à Moscou* en 1918, est du plus haut intérêt. Se basant sur une série de documents irréfutables, l'auteur étudie les relations entre les bolcheviks et les Allemands pendant la période qui suivit immédiatement la paix de Brest-Litovsk. Le pouvoir soviétique ne se sentait pas très solide et recherchait l'appui des Allemands pour sa lutte contre ses ennemis de l'intérieur. Melgounov donne le journal de sa femme pendant cette période, où l'on voit que les véritables maîtres de la Russie étaient alors les Allemands.

Le deuxième numéro du **Monde nouveau** (*Novy Mir*) donne, outre le roman de Priehvine : *La Jeunesse d'Alpatov,* plusieurs nouvelles assez caractéristiques de l'époque actuelle, parmi lesquelles la plus intéressante est *Cruauté* de Sergueiev-Tzenski. Mais la partie la plus importante de ce numéro, c'est dix lettres inédites de Tolstoï adressées au philosophe Strakhov. La correspondance de Tolstoï et de Strakhov a été éditée en 1914, à Pétersbourg, par la Société du Musée Tolstoï, avec des annotations très complètes de Modzelevsky ; mais les dix lettres que publie *Le Monde Nouveau* ne sont pas entrées dans cette édition. Elles ont été écrites au moment où Tolstoï terminait *Anna Karénine*, et on y trouve des opinions très intéressantes du grand écrivain russe sur plusieurs des événements littéraires de cette époque ; on y voit aussi qu'il voulait écrire un roman du temps de Nicolas Ier et demandait à Strakhov de lui procurer des

livres et des documents sur cette époque. Ce roman a d'ailleurs été commencé sous ce titre : *Les Décembristes*. Le *Gossisdat* fait paraître, après l'éditeur allemand, un gros volume des **Lettres de Dostoïevski** à sa seconde femme, Anna Grigorievna Snitkina. Ces lettres ont une grande importance pour la biographie de Dostoïevski, puisqu'à sa femme qui est sa compagne dévouée, son amie, il ne cèle rien de ses projets et de ses pensées les plus intimes. Les premières années de leur mariage, c'est presque toujours pour aller jouer que Dostoïevski s'absente et ses lettres sont surtout remplies par ses déceptions et ses espoirs de joueur passionné et malheureux. On y peut trouver toutes les phases de la passion que Dostoïevski a si merveilleusement décrite dans sa nouvelle *Le Joueur*. Nous citerons ici une lettre datée de Moscou, 2 janvier 1867, avant son mariage, où l'on voit comment la famille de Dostoïveski acceptait cette nouvelle union, et avec quelle impatience lui-même l'attendait.

Hier j'ai reçu ta chère lettre, mon amie éternelle, inappréciable, et j'ai été heureux infiniment. Tu dois certainement avoir reçu ma lettre aujourd'hui ou lundi quand tu as envoyé la tienne. Maintenant je m'empresse de te mettre au courant de nos affaires. J'ai commencé les démarches beaucoup plus vite que je ne pensais et maintenant, en principal, tout est presque décidé. J'avais pensé agir d'abord par Lubimov (1). Je suis allé chez lui le lendemain de mon arrivée et, par bonheur, je ne l'ai pas trouvé. Alors je suis allé à la rédaction du *Rouski Viestnik* et de nouveau, par bonheur, j'ai frappé chez Katkov (chez qui je ne pensais pas aller, comptant commencer par Lubimov). Katkov était terriblement pris. Je suis resté chez lui dix minutes. Il m'a reçu très, très bien. Enfin, au bout de dix minutes, je me suis levé et, le voyant très occupé, je lui dis que j'avais quelque chose à lui demander, mais que, puisqu'il est si pris, je le prierais de me fixer un rendez-vous où je pourrais lui exposer mon affaire. Alors il a insisté pour que je le fasse tout de suite. Je lui ai expliqué tout en trois minutes en commençant par cela, que je me mariais. Il m'a félicité aimablement, sincèrement. Dans ce cas, lui dis-je, je vais vous parler franchement : tout mon bonheur dépend de vous. Si vous avez besoin de ma collaboration (Oh! sans doute a-t-il dit), alors donnez-moi maintenant une avance de 2.000 roubles. Et je lui ai exposé tout. Les littérateurs prennent toujours des avances, conclus-je, mais puisque cette somme est très forte et qu'on n'en donne pas de pareilles, tout dépend de votre bon vouloir. Il m'a répondu : «Je prendrai conseil de Léontiev (2). Il s'agit seulement de savoir si nous

(1) Rédacteur en chef du *Rousski Viestnik*.
(2) L'un des principaux rédacteurs du *Rousski Viestnik*.

pouvons disposer d'une pareille somme. Revenez dans deux jours ; je ferai tout mon possible. »

Quand, deux jours, après je suis revenu, il m'a donné sa réponse définitive : 1.000 roubles tout de suite; les mille autres dans un délai de deux mois. J'ai accepté et remercié.

Maintenant, ma chère Annette, voici comment se présentent les choses. Notre sort est décidé. Nous avons de l'argent et nous nous marierons le plus vite possible. Mais, en même temps, il y a une grosse difficulté : que le deuxième mille est remis à un si long délai, alors que nous avons besoin tout de suite de 2.000, jusqu'au dernier kopeck. (Tu te rappelles comme nous avons compté ?) Comment résoudre cela, je ne le sais pas encore. Mais en tout cas, n'importe comment, notre mariage peut avoir lieu. Et merci à Dieu, merci ! Je t'embrasse cent fois d'un seul coup.

Maintenant je peux recevoir l'argent ou un chèque demain ou après-demain (les fêtes gênent beaucoup) et alors tout de suite à Pétersbourg, près de toi. Je me sens très triste sans toi, bien que tous me témoignent beaucoup d'affection. Je peux dire que le 6 ou le 7 je serai à Pétersbourg. Je ne dis pas tout à fait sûrement, puisque la remise des fonds dépend d'eux. Mais il y a quatre-vingt-dix chances sur cent que le 6 ou le 7 je t'embrasserai et baiserai tes petites mains et tes petits pieds, que tu ne me permets pas d'embrasser. Et alors commencera la *troisième période* de notre vie.

Quelques mots maintenant de la vie ici. Ah ! Annette, comme j'ai toujours détesté d'écrire des lettres ! Il y a des choses qu'on ne peut raconter dans une lettre ; c'est pourquoi je ne te donne que les faits secs et précis : 1° Je t'ai déjà dit que le jour de mon arrivée j'ai tout raconté à Sonia, et comme elle a été heureuse. Ne t'inquiète pas, je n'ai pas oublié de lui transmettre ton salut, et elle t'aime déjà beaucoup. Elle te connaît déjà un peu d'après mes récits, et beaucoup de choses en toi lui plaisent. A ma sœur je n'ai parlé que le lendemain, après la première réponse de Katkov ; elle a été très heureuse. A son mari, Alexandre Pavlovitch, je ne l'ai dit que le surlendemain.

Il m'a félicité et a fait une remarque très originale, que je te dirai après. Ensuite ce fut très gai. Nous avons rencontré le nouvel an gaiment, toute la famille ; il y avait Hélène Pavlovna et Marie Serguevna (1). A minuit tapant, Alexandre Paolovitch se leva, une coupe de champagne à la main, et porta un toast « à la santé de Féodor Mikhailovitch et d'Anna Grigorievna ! » La petite Marie et Julie, qui ne savaient rien, étaient très étonnées. En un mot, tous sont contents et nous félicitent.

(1) M.-S. Ivantchiné-Pissaiev, l'aînée des filles d'Ivanov, très intelligente et amusante.

Jusqu'ici j'ai vu très peu de monde, sauf Janovsky (mon ami) et Aksakov, qui est terriblement occupé. Maïkov a dit à Janovsky, quand il est venu à Moscou, qu'il t'a vue et que, s'il en juge par l'impression que tu as faite sur lui, il attend « le bonheur complet pour Feodor Mikhaïlovitch ». Cela m'a été très agréable que Maïkov ait parlé ainsi. Janovsky m'a questionné beaucoup sur toi ; lui aussi est content et félicite.

J'ai parlé à Aksakov de la collaboration. Imagine-toi que jusqu'à présent je n'ai pas eu le temps de regarder les deux derniers chapitres (1). Ici le numéro de novembre (2) est déjà paru. Hier, premier jour de l'an, Hélène Pavlovna nous a invités tous à passer la soirée chez elle. Nous avons commencé à jouer aux cartes. Tout à coup, on remet une lettre à Alexandre Pavlovitch (apportée ici par un commissionnaire de l'Institut du Cadastre) et il me la remet. On me demanda de qui ? Je répondis de Milukov (3). Je me levai et me retirai pour la lire. C'était ta lettre. Elle m'a réjoui beaucoup et même agité. Je suis retourné à table tout joyeux et j'ai dit que les nouvelles de Milukov n'étaient pas agréables. Un quart d'heure après, j'ai senti le commencement d'une crise. Je suis allé dans le vestibule, et me suis enveloppé la tête d'une serviette mouillée. Tous étaient un peu émus. Quand ce fut un peu calmé, j'appelai Sonia à qui je fis part de tes compliments. Ensuite, quand nous fûmes de retour à la maison, je lus à haute voix toute ta lettre, à Sonia et à Marie. Ne te fâche pas, ma joie. Elles ont vu comme je t'aime, comme je t'aime infiniment et suis heureux.

Hélène Pavlovna a pris tout cela très bien, et m'a dit seulement : « Je suis heureuse de n'avoir pas cédé, l'été, et de n'avoir dit rien de décisif, autrement je serais perdue. » Je suis très heureux qu'elle prenne les choses ainsi ; de ce côté maintenant je suis tout à fait tranquille. Dès demain, je commence les démarches pour recevoir l'argent le plus tôt, même tout de suite. De plus en plus je désire te voir chaque jour, chaque heure. Remercie pour moi Paul, parce qu'il est venu aussitôt chez toi. Je t'embrasse sans fin, et en écrivant cela, je suis ennuyé que ce ne soit que dans la lettre. Oh ! comme je t'embrasserai ! Au revoir, ma chère amie Annette, sois gaie et aime-moi. Sois heureuse. Attends-moi.

Tous te saluent. Je pense que je ne t'écrirai plus d'ici, à moins qu'il

(1) De *Crime et Châtiment*.

(2) De la revue *Rousski Viestnik*.

(3) Alexandre Petrovitch Milukov, 1817-1897 ; littérateur, auteur des *Récits de l'histoire de la poésie russe* (*1847*). Dostoïevski et lui s'étaient rencontrés dans le cercle des *Petrachevtzy*, mais Milukov, plus heureux que son camarade, ne fut détenu que trois jours dans la forteresse de Pierre et Paul.

n'y ait quelque chose de particulier. Dis mes compliments à ta mère. Je t'embrasse encore.

Ton heureux

FEODOR DOSTOÏEVSKI.

P.S. — Ne pas être heureux avec une femme pareille, est-ce possible ! Aime-moi, Annette, je t'aimerai infiniment.

Nous avons parlé ici, quand parut le premier volume, du grand travail de M. A.-S. Dolinine sur Dostoïevski. Le deuxième volume vient de paraître. Il est consacré surtout à la querelle qui s'éleva entre Dostoïevski et Tourguenev et à la généalogie de Dostoïevski. On a donné beaucoup de renseignements inexacts sur l'origine de sa famille. Originaire de la principauté de Pinsk, il existe même, à la frontière des districts de Pinsk et de Loutzk, une commune portant le nom Dostoïeva. On trouve, dans les annales de 1572, un personnage du nom de Fedor Dostoïevski, intendant du célèbre prince André Kourbski, exilé par Ivan le Terrible. On connaît aussi quelques Dostoïevski qui occupèrent différents postes administratifs dans le district de Pinsk, au milieu du XVIIe siècle. Puis la famille se divisa en deux branches. L'une, devenue catholique, prit rang dans la gentilhommerie de Pinsk ; l'autre, orthodoxe, émigra en Volhynie. Les Dostoïevski orthodoxes perdirent leurs prérogatives de gentilshommes ; quelques-uns devinrent prêtres orthodoxes et uniates. Le grand-père de Dostoïevski était prêtre en Volhynie. Son père, Michel Andréievitch, fit ses études secondaires au séminaire de Podolie et prit ses grades de docteur en médecine à l'Université de Moscou. C'est à Moscou, où son père exerçait la médecine, que naquit, le 30 octobre 1821, Feodor Mikhaïlovitch Dostoïevski.

Le *Gossisdat*, avec la collaboration du Musée Tolstoï, d'Alexandra Tolstoï et de V. Tcheskov, prépare une édition des œuvres complètes de L. Tolstoï. Cette édition ne comportera pas moins de 96 volumes de quatre à cinq cents pages chacun. La correspondance, qui formera à elle seule vingt volumes, contiendra non seulement les lettres de Tolstoï, mais celles de ses correspondants, quand ceux-ci seront des personnages ayant joué un rôle important dans la politique, la littérature ou les arts Le *Narkomposs* (Commissariat pour l'Instruction publique) a obtenu pour cette édition un crédit de un million de roubles, plus de dix millions de francs. En attendant cette publication, des

journaux et des revues ont donné un assez grand nombre d'**inédits de Tolstoï** ; l'éditeur Karbasinkov vient d'en faire paraître, à Paris, tout un volume. On y trouve, en tout, treize œuvres — articles, nouvelles, récits — qui sans doute ne sont pas toutes de même valeur. L'une des meilleures est un petit conte intitulé : *Comment la petite Varenka est bientôt devenue grande.* Il fut écrit en 1857, à Moscou, pour la nièce de Tolstoï, Varenka, fille de sa sœur Marie. Il y a aussi, dans ce recueil, deux pièces de théâtre ; une comédie en trois actes : *Nihiliste*, et une en cinq actes : *Une famille contaminée.* La première est de l'automne 1863, c'est-à-dire peu après le mariage de Tolstoï. Il l'écrivit pour les jeunes gens réunis alors à Iasnaia Poliana et qui désiraient jouer la comédie. La sœur de Tolstoï, qui devait plus tard prendre le voile, jouait le mieux. La jeune comtesse Sophie Tolstoï tenait le rôle d'un homme de 40 ans et sa sœur, Tatiana, était son épouse. L'autre pièce : *Une famille contaminée*, fut lue par Tolstoï dans plusieurs cercles littéraires de cette époque. Il aurait voulu la faire jouer par le Théâtre impérial, mais la pièce n'eut pas de succès de lecture et elle ne fut jamais représentée.

La première nouvelle de ce volume : *Histoire d'Hier*, est de 1851, c'est-à-dire qu'elle est antérieure à *L'Enfance* ; la dernière : *L'entretien sur la terre*, est du 10 juin 1910, Tolstoï l'écrivit donc quatre mois avant sa mort.

En dehors des œuvres qui composent ce volume, on a publié, en différents endroits, plusieurs extraits inédits de *La Jeunesse*, d'*Albert*, des chapitres de *Guerre et Paix* et une très belle variante d'un chapitre de *Hadji Mourad*.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES YOUGOSLAVES

La jeune culture yougoslave. — Ivo Voïnovitch. — Dynamistes et néo-darwinistes. — Le *Srpski Knizevni Glasnik*. — *Misao*. — Ivo Andritch : *Ex Ponto* ; Cvijanovitch, Belgrade. — Gustav Krklec : *Ljubaov Ptica* ; Cvijanovitch, Belgrade. — En Slovénie. — Annie Cella : *Vers libres*, Typ. S. A., Zagreb. — M. Krleza : *Hrvatska Rapsodija* ; Nova Evropa, Zagreb. — Josip Kosor : *Flammes blanches*, trad. M. Blanchard ; Les Tablettes, Paris. — Milan Voukassovitch : *Zivotinsko Carstvo* ; Rajkovitch, Belgrade. — M. Voukassovitch : *Kroz Zivot* ; Cvijanovitch, Belgrade. — M. Voukassovitch : *Muzika Vremena* ; Makarija, Belgrade-Zemun. — Mémento.

La jeune culture yougoslave parviendra-t-elle, en vertu de la poussée vitale propre qui la distingue et qui l'anime,

à se hausser au niveau de l'une des grandes cultures européennes, dont elle fut jusqu'ici tributaire, et pourra-t-elle éviter de s'absorber plus ou moins, un jour ou l'autre, en l'une d'entre elles ? J'imagine volontiers que toute l'élite serbe, croate et slovène partage cette espérance de victoire, et que la volonté absolue d'intégration nationale est unanime. Et il y a déjà des œuvres. Il y a surtout un tuf ethnique particulièrement riche, un folklore d'une originalité sans égale, pareil à ces sauvageons robustes sur lesquels se peuvent greffer les espèces les plus fructifères. Pourtant le miracle entier ne peut s'accomplir que si la nation yougoslave embrasse complètement la mission qui lui est dévolue, celle d'unir les formules dynamiques de l'Occident à l'intériorité orientale, pour en faire jaillir une *doctrine de vie*.

Le puissant poème épico-dramatique de *La Guirlande des Montagnes*, issu de l'ardent génie du vladyka monténégrin Pétrovitch Niégoche fut un premier jalon dans cette voie. Le deuxième jalon fut planté par le grand dramaturge ragusain **Ivo Voïnovitch**, qui a su mêler, dans une intime union, la grâce italienne à la véhémente passion slave. M. Camille Mauclair, M. Miodrag Ibrovac, Mme Charles Loiseau, par les études, analyses et traductions qu'ils ont données depuis la guerre, ont tenté de révéler au public de France la grandeur, le sens et la portée de son œuvre, où le sentiment national tient, certes, la première place, mais qui ouvre en même temps sur l'âme humaine, sur la destinée, sur les troubles abîmes de la Fatalité, les perspectives les plus imprévues.

En des œuvres de mysticité tragique et de sauvage angoisse comme *L'Equinoxe*, où l'on voit une mère tuer le père de son enfant naturel pour sauver celui-ci, drame rude et plébéien qui se déroule dans un village de pêcheurs de la côte dalmate et qui sut inspirer déjà plusieurs compositeurs de musique ; *La Dame au Tournesol*, où, dans une féerique évocation de la voluptueuse Venise cosmopolite, passe l'inquiétante figure de la Tarnowska ; *L'Impératrice*, achevée durant la guerre dans la prison de Sibenik, et où l'on voit, dans l'île de l'Oubli, une autre Elisabeth d'Autriche, devant le tombeau de son fils, renier sa souveraineté de mensonge, le dramaturge ragusain rejoint tour à tour Ibsen, Maeterlinck et D'Annunzio ; il donne voix aux plus troubles suggestions de la demi-conscience, et certains de ses personnages se

meuvent dans une atmosphère de délire et d'hallucination. Nulle part, cependant, il ne s'est montré plus puissamment évocateur que dans *La Trilogie de Raguse*, où nous assistons à l'agonie d'un petit peuple glorieux et fier, plus fiévreusement poignant que dans *La Résurrection de Lazare*, angoissant épisode d'une révolte de comitadjis, et surtout dans *La Mort de la Mère des Yougovitch*, dramatique paraphrase de la célèbre ballade populaire. En ces deux dernières pièces, Ivo de Voïnovitch a dressé devant nous l'image de la Maternité héroïque et crucifiée, et c'est là une création unique, proprement yougoslave ; car on en rencontre déjà l'embryon dans le *Sacrifice d'Abraham*, du vieux Nicolas Vétranic, contemporain de Feo Belcari.

Quelque chose de spécifiquement dramatique, qui est en même temps une sorte d'angoisse du monde surnaturel, ainsi que l'a défini Mickiewiez, anime du reste la poésie slave, et cela tient sans doute aux luttes farouches que la race, établie aux confins de deux mondes, fut appelée à soutenir au long des siècles. Il n'est donc pas surprenant que l'école des **Dynamistes**, affirmant, comme l'a dit J. Skerlitch, une nouvelle foi en la vie et dans l'énergie nationale, puisant dans la sculpture de Mechtrovitch l'esprit de libération yougoslave, ait depuis la guerre cédé la place à un art plus intime et plus visionnaire, de tendances cosmiques et **néo-darwinistes**.

Les racines de cet art, on les trouve dans la poésie tchèque d'Otokar Brezina, chez Constantin Balmont, et chez certains précurseurs yougoslaves eux-mêmes, tel le grand lyrique Svétislav Stéfanovitch, auteur des *Présents d'Hénil*, tel encore Vladimir Nazor, dont la poésie de large vol est tout imprégnée des souffles de l'Adriatique, Mirko Korolija, voluptueux et fin.

Ces tendances et leur développement dans le sens d'une renaissance du lyrisme, de la critique et de la philosophie, sont faciles à suivre dans l'admirable collection du **Sprski Knizevni Glasnik** (*Messager littéraire serbe*), où tout ce qui compte littérairement en Yougoslavie est appelé à collaborer, et dans la vaillante revue **Misao** (*la Pensée*) organe des jeunes et qui a centralisé un instant les efforts les plus avisés d'unification intellectuelle. La jeunesse sent confusément qu'il est urgent d'élargir la religion nationaliste de l'énergie, qui avait servi de support à tout le mouvement irrédentiste d'avant-guerre. Il est

intéressant de remarquer à ce propos que c'est des confins dalmates que se sont fait entendre d'abord les voix les plus hautes. Ainsi la génération contemporaine, celle de ce singulier mystique qu'est Augustin Ouyévitch, esprit encyclopédique, diogénesque, âme tourmentée, véhémente, poète épris de formes pures, celle de Sibe Militchitch, poète et conteur, amoureux de songe cosmique et d'images ensoleillées, celle d'Ivo Andritch, le très sensible et impressionniste poète en prose d'*Ex Ponto*, celle de Gustav Krklec, vers-libriste gracieux, amoureux de musiques printanières et de songe, auteur d'**Amour d'oiseau**, est-elle en train de planter le troisième jalon. Il s'agit d'harmoniser, de fondre, au sein de la mentalité yougoslave, les diverses influences plus ou moins contradictoires d'Orient et d'Occident, de Whitman à Tagore et de Rimbaud à Franz Werfel. Rimbaud, avons-nous dit. La Croatie ne l'eut-elle pas en la personne de cet étrange bohème et révolté futuriste et vers-libriste Yanko-Polic Kamov, qui alla mourir prématurément parmi les anarchistes de Catalogne. Ce nihilisme chez les Slaves voisine assez bien, on le sait, avec les diverses formes de mysticisme, dont il semble une déviation morbide.

Les lyriques actuels de **Slovénie**, dont le maître est Otto Zupancic (Joupantchitch) — *Veronika Deseniska* l'a révélé récemment grand dramaturge — sont tous plus ou moins les héritiers directs de Presern ; leur mysticisme natif se trempe de grâce italienne, et l'influence du symbolisme français les incline à un certain impressionnisme de songe. La tendance plus spécialement philosophique se marque chez les disciples d'Ivan Cankar, c'est-à-dire chez les prosateurs d'art :

La *Ljublganski Zvon* (*La Cloche de Ljubljana*), la luxueuse revue d'art et de lettres *Dom in Svet*, à la carrière déjà longue, donnent le tableau fidèle du mouvement intellectuel en ce petit pays, dont les annexions italiennes ont si douloureusement amputé le territoire, au nord et à l'est de Trieste. On rencontre chez ses meilleurs fils un culte ardent de la terre natale, de son histoire et de ses richesses d'art. C'est le cas de M. France Stelè, qui s'est voué à l'étude minutieuse de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. C'est le cas de M. Debeljak, traducteur avisé des poètes de France et d'*Amadis* ; c'est le cas de M. Mirko Pretnar, recherchant avec ferveur, parmi ses autres études,

l'expression lyrique qui lui permettra de traduire avec force et simplicité les effusions de son âme éprise à la fois de culture occidentale raffinée et de pure tradition racique. De son récent et premier recueil, *Dans le port*, voici quelques vers qui le définiront tout entier :

> C'est en toi que je grandis, Terre, ma mère :
> Salut à toi, fleur, ô ma sœur ;
> Salut à toi, arbre, ô mon frère !
>
> Il me semble — et c'est pour cela — que je sens
> craquer les racines profondes,
> quand je cherche à m'élancer là-haut
> vers les cieux rêvés, les cieux froids et sans rivages.

Ce n'est là qu'un début ; mais ce début nous fournit une précieuse indication de tendances.

Pour en revenir aux poètes nouveaux de langue serbo-croate, la plaquette *Vers libres*, transposés en français par Annie Cella, est apte à nous pracurer des renseignements de même ordre, et ces renseignements peuvent être aisément contrôlés par le premier venu de nos lecteurs lettrés. Il y a là des poèmes encore marqués d'outrance juvénile de Miloche Tsrnianski, l'auteur des *Poèmes d'Ithaque*, de Gustav Krklec ;

> Les perles de la rosée jaillissent sur le miroir de l'étang,
> . . . .
> Et au dessus de l'eau argentée et de la forêt
> Soufflent
> Les drapeaux blancs du matin...

de Miroslav Krleza, le fantaisiste prosateur lyrique de *Rhapsodie croate*, qui alors chantait « l'automne au cimetière avec des paroles « pareilles à de grandes femmes blanches », de l'étrange Mitsitch qui dirige la revue *Zénith* d'extrême avant-garde, et dont l'art se crispe d'angoisse barbare.

A l'influence allemande, prépondérante en Croatie, se sont jointes sporadiquement l'influence française, chère aux Serbes, et l'influence anglaise, voire même l'influence russe, celle-ci favorisée par les affinités de race. De même pour l'influence polonaise, sensible chez un Josip Kosor par exemple, qui, dans ses **Flammes blanches**, exprime à la fois l'angoisse et l'extase de l'homme moderne devant le mystère du monde, mais qui s'est

affirmé surtout comme dramaturge dans *Le Feu des Passions*, *Justice*, *Le Fils*, *Guerre*, etc.

Comme Voïnovitch, dont il est devenu l'émule, Josip Kosor est d'origine dalmate ; mais la vie lui fut dure et il dut pourvoir lui-même à son éducation à force de travail.

Nul, cependant, mieux que le Serbe Milan Voukassovitch, qui n'est plus un débutant, mais qui s'est détaché de bonne heure de la conception dynamiste chère à Skerlitch, pour envisager des horizons plus intérieurs, ne semble être parvenu jusqu'ici à réaliser l'harmonie. Impitoyable observateur des travers individuels et sociaux, il a composé des fables essentiellement originales qui font tour à tour les délices de l'enfant et du lettré (**L'Empire des animaux**), des apologues et des historiettes entremêlés de pensées, où le lyrisme s'unit à l'humour, à la philosophie (**A travers la Vie**), des poèmes en prose (**Musique du Temps**), où les plus délicates effusions de l'âme rythment l'essor des rêves les plus hautains.

— De mort, ma chère, il n'y en a point : il n'en a pas été.
Passons avec un sourire à travers la vie, sans haine ni colère, en nous délectant de ses reflets en nombre infini.

Chez lui, Han Ryner rejoint Tagore et Tolstoï. C'est une grande figure de demain.

Mémento. — Nous aurons à revenir sur ces œuvres avec plus de détails. En même temps, nous insisterons sur la place éminente conquise en Yougoslavie par la poésie féminine, représentée par Mmes Isidora Sekoulitch, dont la pensée ardente se nourrit de sentiment pur ; Dessanka Maximovitch, restée fidèle aux formes traditionnelles ; Zdenka Markovitch.

A lire : *Zenske Narodne pesme*, la meilleure anthologie de chants féminins, par le grand érudit Yacha Prodanovitch. *Borovi i masline*, proses par S. Militchitch ; *V. Pristanu* poèmes par Mirko Pretnar ; *Kolaina*, poèmes par Tin Ouyévitch ; *Za svaki dan*, impressions et réflexions du regretté Ouroche Petrovitch, mort en 1915, avec une introduction biographique par Slobodan Yovanovitch ; *Dramske Gatke*, par Ranko Mladenovitch, du groupe de *La Pensée* (I. *Les Chaînes*).

LIOUBO SOKOLOVITCH.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Georges Louis : *Carnets*, Rieder, 2 vol.

Les **Carnets** de Georges Louis appartiennent à une catégorie spéciale de médisances posthumes : celles où l'auteur a noté indistinctement, avec une absence de critique voulue, tout ce qui lui paraissait intéressant ou servant à ses intérêts, à sa justification, à ses passions. Né en 1847, entré dans la carrière diplomatique en 1881, devenu directeur des affaires politiques en 1904, G. Louis avait des qualités de sous-ordre laborieux et exact qui le firent réussir jusqu'à sa nomination à l'ambassade de Pétersbourg en 1909. Outre que le climat de la Russie ne paraît pas avoir convenu à sa santé et à celle de Mme Louis, il se trouva un peu dépaysé dans ce milieu brillant. Il ne sut gagner ni la faveur de la société pétersbourgeoise, ni celle du ministre Sazonoff, qui demanda amicalement à M. Poincaré de le changer. Après s'être fait prier pendant un an, Poincaré finit par consentir à remplacer cet ambassadeur « triste, renfermé, peu représentatif », et que Sazonoff, qui lisait sa correspondance dans un déchiffrement, accusait de transmettre « l'essence de ses entretiens d'une manière tellement inexacte qu'il en advenait maintes fois... des malentendus ». Du coup, le caractère des notes de G. Louis changea : jusqu'alors il notait surtout ce qui lui paraissait le plus intéressant ; dès lors, il nota de préférence ce qui lui semblait défavorable pour Poincaré, pour son successeur Delcassé et pour l'ambassadeur en France Isvolski qu'il accusait, bien à tort, de sa disgrâce, puisqu'elle était due uniquement à M. Sazonoff.

Avec la guerre, ce caractère de dénigrement systématique des notes de G. Louis alla en s'aggravant. Leur auteur se trouva en communion de sentiments avec un groupe de personnages (Paul Deschanel, l'ambassadeur A. Gérard, Herbette, Leboucq, etc.) mécontents de ne pas occuper les places qu'ils convoitaient ou avaient perdues. Quant, à la fin de 1914, il devint clair que la guerre serait plus ou moins désastreuse, les membres du groupe se mirent à parler avec insistance des « responsabilités » (P. Deschanel, 7 février 1915). Ils affectèrent de croire que Poincaré « avait poussé les Russes à la guerre », qu'Isvolsky l'avait « voulue » (on lui prêta de tous côtés d'avoir dit : « C'est ma guerre ! »)

On remarqua que « pour l'Allemagne, faire sortir la guerre d'une question intéressant principalement l'Autriche était obliger l'Empire austro-hongrois à prendre part à la guerre », et l'on en conclut que Poincaré « avait choisi la pire occasion en la faisant éclater sur l'affaire serbe ». Le 26 juin 1915, P. Deschanel confia à G. Louis : « La plupart des hommes qui étaient ministres en juillet disent ouvertement que Poincaré est cause de la guerre. » Les documents publiés prouvent d'une façon éclatante la fausseté (on pourrait dire le ridicule) de ces accusations Le rôle des hommes d'Etat français dans les négociations qui ont précédé la guerre a été extrêmement modeste. Ils n'auraient pu en jouer un plus marquant qu'à la condition, ou de renier l'alliance russe (aucun député ne l'eût alors admis), ou d'exciter la Russie à être exigeante (et ils lui ont au contraire recommandé avec insistance la modération).

Quand des documents sont publiés après la mort de leur auteur, on se demande : quel a été l'éditeur ? Ici, il a gardé l'anonymat. Il y a cependant quelque vraisemblance qu'il a des accointances avec M. Judet, jadis accusé de trahison et dont le Procureur de la République a dit ne pas savoir pourquoi il a été acquitté. Judet débute dans les *Carnets* le 4 juillet 1913. Ce jour-là, G. Louis note :

JUDET. — *La Presse.* — Le gouvernement russe a déposé à la fin de l'année dernière (1912) à Paris une somme d'environ 400.000 francs... destinée à rémunérer les concours de presse. La distribution des fonds se fait par l'intermédiaire d'Alph. Lenoir, « publiciste », très lié avec Judet (ils se tutoient) et qui est depuis longtemps l'agent de publicité employé par le gouvernement français (Rouvier, Clemenceau, etc)... Un jour... Poincaré manda Judet... et s'attacha... à le gagner à ses idées... « Si votre journal est un peu gêné, on pourrait venir à son aide », et il lui parla des fonds russes... Judet a laissé Lenoir inscrire son journal pour 20.000 francs, conformément à l'indication donnée par Poincaré, mais jusqu'à présent il n'a pas touché la somme...

Après le voyage de M. Poincaré en Russie (août 1912), l'ambassadeur d'Autriche Szeczen a dit à Judet : « L'Allemagne sait que Poincaré a été à Pétersbourg pour préparer la guerre. »

On sait que le fils d'Alph. Lenoir fut fusillé pendant la guerre pour avoir distribué de l'argent allemand. Etait-ce bien de l'argent russe que distribuait le père ?

Le 12 janvier 1914, Judet fait à G. Louis sa confidence la plus

sensationnelle, celle qu'on essaiera souvent d'exploiter contre M. Poincaré, qui lui aurait dit :

La Russie a un avenir immense. Sa force est en plein développement. Elle n'oubliera pas le coup que l'Allemagne vient de gagner à Constantinople. *Dans deux ans, la guerre aura lieu.* Tout mon effort va tendre à nous préparer.

M. Poincaré a-t-il bien dit cela ? En tout cas, ça ne prouverait pas qu'il ait eu l'intention d'aider à faire éclater la guerre, mais simplement qu'il voulait *être prêt*. Les documents impartiaux prouvent *sans exception* qu'il cherchait à maintenir la paix, mais pas au prix des humiliations qu'avaient acceptées M. Rouvier et M. Caillaux. A tort ou à raison, il croyait devoir adopter l'attitude d'un chef d'Etat qui ne se laisse pas intimider, et qui admet que son allié ait une attitude ferme, lui aussi.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Capitaine de vaisseau Thomazi : *La Guerre navale dans l'Adriatique*, Payot. — Paul Chack : *On se bat sur mer*, Editions de France.

M. le commandant Thomazi poursuit avec bonheur la série de ses publications sur l'Histoire de notre marine pendant la Grande Guerre. Il nous donne aujourd'hui **La Guerre navale dans l'Adriatique**, ornée, si l'on peut dire, d'une préface de M. le vice-amiral Lacaze. Disons, en passant, qu'on pouvait escompter le silence de cet officier général en une semblable occasion. Serait-ce que certains acteurs du drame, peut-être en raison de la multiplicité des rôles qu'ils ont eu à jouer, jouissent aujourd'hui d'une incomparable puissance d'oubli ; ou peut-être encore, les événements, dont il y a eu tant de témoins, n'ont-ils jamais existé et ne les avons-nous vus nous-mêmes qu'en songe? L'indignation que ces événements soulevaient alors parmi le corps de nos officiers a dû être une ivresse légère, que des raisons de convenance nationale, sinon les besoins de la vérité, exigent aujourd'hui d'oublier. Mais, passons. M. le commandant Thomazi s'est donc employé à une tâche très délicate : tout mentionner, ne rien passer sous silence, en jetant un voile sur les colorations trop vives du tableau, qui pouvaient le faire apparaître dans sa saisissante réalité. Reconnaissons qu'il s'y est employé avec un plein succès.

S'il a glissé avec adresse sur les premières opérations en Méditerranée, il n'a rien omis, au moins, de ce qui est officiellement admis, de l'inoubliable odyssée de notre Escadre dans la Basse-Adriatique. Il nous montre nos cuirassés, après quelques jours de croisière, sans résultat, harassés, fourbus, révélant ainsi leur impuissance à soutenir un effort prolongé. Son exposé est aussi complet en ce qui concerne l'action combinée des alliés, après l'entrée en guerre de l'Italie, l'évacuation de l'armée serbe et toutes les tentatives infructueuses, ébauchées pour interdire aux sous-marins ennemis le passage du canal d'Otrante. Mais cette conscience dans les détails, cette minutie d'agencement ont-elles permis au commandant Thomazi d'approcher de la « vérité historique » ? Rabouter des documents officiels, en négligeant les facteurs psychologiques, en évitant de faire entrer en ligne de compte les qualités ou les défauts des hommes qui eurent à conduire le jeu, tous les éléments qui jouent un rôle primordial dans l'histoire, n'aboutit qu'à composer ce que l'on doit considérer comme la vérité officielle, jusqu'à nouvel ordre. Ainsi, il sera tout à fait impossible de comprendre les événements qui se sont déroulés en Méditerranée, pendant les premiers jours de la guerre, si on fait abstraction de la personnalité débordante de notre commandant en chef.

Il sera tout aussi difficile d'expliquer le retard apporté à l'évacuation de l'armée serbe, si on néglige le facteur psychologique, facile à prévoir, qui trop longtemps a retardé ou paralysé cette opération. Sans doute, quand enfin on se fut attelé à la besogne, on y alla d'un cœur généreux. Mais ce bel entrain n'a commencé qu'aux environs du 15 décembre 1915, alors que depuis les premiers jours de novembre, les troupes serbes débouchaient sur le littoral de l'Adriatique, où les gouvernements alliés avaient promis qu'elles trouveraient de nombreux navires pour les recueillir. Or, quand elles arrivèrent

L'Océan était vide et la plage déserte.

Il fallut tout un mois pour organiser des secours efficaces. La conséquence fut que dix mille jeunes Serbes périrent littéralement d'inanition. Le dévouement, l'esprit de sacrifice, le cran des exécutants, lorsque l'opération fut déclanchée, ne peuvent faire oublier les responsabilités de ceux qui ne surent pas organiser de suite, avec les moyens dont ils disposaient, les secours que de

simples devoirs d'humanité imposaient. M. le commandant Thomazi, écrivant l'histoire officielle, n'a pu évidemment faire aucune allusion à un point aussi délicat. Ce sera la tâche des historiens de l'avenir.

Il n'a pu davantage nous dire la vérité sur la question du barrage d'Otrante. S'il nous expose dans le plus grand détail les innombrables tractations qui en firent l'objet, il s'abstient d'entrer dans le fond de la question : le nombre des navires réunis à Brindisi n'aurait il pas permis d'assurer un barrage mobile permanent de torpilleurs, de chalutiers et de drifters à filets ? Il aurait fallu, sans doute, renoncer à tant d'actions décousues, de ripostes tardives, de missions vagues, dont les torpilleurs alliés ont fourni le stérile effort. Malgré ces réserves, qu'il nous a paru nécessaire de formuler, l'ouvrage du commandant Thomazi rendra de grands services. Il représente un effort considérable pour essayer de reconstituer des événements dont la complexité est réelle. Il apporte des clartés sur des points peu connus.

Signalons une erreur matérielle, p. 117 : la *Citta-di-Palermo* n'a pas sauté sur une mine, devant Durazzo, en procédant à l'évacuation de l'armée serbe ; elle a sauté, en sortant du port de Brindisi, alors qu'elle portait à Corfou un détachement de 300 soldats anglais, qu'on y envoyait garnisonner, aux côtés des troupes françaises. La tentative ne fut pas renouvelée. Regrettons, en terminant, que le commandant Thomazi n'ait pas donné plus d'importance au plan d'attaque que l'amiral Horthy était à la veille d'accomplir, dans les derniers jours de la guerre, avec toute sa flotte pour briser l'effort des marines alliées. Fort heureusement pour celles-ci, une coque de noix, montée par un homme audacieux, se mit en travers, et de sa seule initiative le fit avorter. Ce fut le torpillage, à l'aube du 10 juin, du superdreadnought le ***Svent-Istvan,*** par une vedette à moteur italienne, que montait le commandant Rizzo.

C'est précisément cet épisode merveilleux que M. Paul Chack nous raconte, avec une surprenante abondance de détails, dans son livre : **On se bat sur mer.** Je connais peu de récits aussi émouvants et d'un intérêt aussi passionnant. Il s'agit d'une magnifique leçon d'énergie, non pas imaginée, mais réelle, vécue, dont nous suivons le développement minute par minute, avec le seul secours de l'intuition psychologique. Si les dons de

poète de l'auteur ont réussi à restituer, autour de ce drame de la mer, avec quelle richesse d'évocation ! la magnificence du décor adriatique; d'autre part, la sûreté d'information, la technicité du professionnel qu'est M. P. Chack, concourent à donner à ce récit une saveur et une force inexprimables. Je m'en voudrais de déflorer davantage cet étonnant épisode, autour duquel on a presque fait le silence en le présentant comme un incident heureux, mais fortuit, où le « hasard maître des choses » avait joué le premier rôle. Erreur. L'homme qui a conduit le jeu, dans cette nuit de juin 1918, avait un sang ardent dans les veines; il était de ceux qui en imposent au Destin. Grâce à M. P. Chack, le plus beau fait d'armes sur le théâtre de la mer, pendant cette longue guerre de quatre ans, deviendra populaire. Il le mérite. D'autres épisodes, s'ils n'atteignent pas à la même beauté épique, animent ce livre, véritable manuel d'éducation virile, en les revêtant d'une mise en scène extraordinairement vivante, sans adultérer la vérité historique et sans se départir de la plus scrupuleuse technicité.

JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme et Sciences psychiques

P. Weiss et G. Foex : *Le magnétisme*; Colin. « »

Yram : *Le médecin de l'âme*; Edit. Adyar. 8 »

Ethnographie

Madison Grant : *Le déclin de la grande race*, traduction de E. Assire. Préface de G. Vacher de Lapouge; Payot. 25 »

Finance

André Fourcaud : *La dépréciation et la revalorisation du mark allemand et les enseignements de l'expérience monétaire allemande*; Payot. 30 »

A. de Mirimonde : *Comment gérer sa fortune*; Payot. 12 »

P. C. Raffegeau et A. Lacout : *Etablissements des bilans-or*; Payot. 15 »

Folklore

Contes Fasis, recueillis d'après la tradition orale et publiés par Mohammed El Fasi et E. Dermenghem; Rieder. 10 »

Histoire

Jean Hatzfeld : *Histoire de la Grèce ancienne.* Avec 2 cartes; Payot. 30 »

Camille Jullian : *Histoire de la Gaule.* Tome VII : *Les empereurs de Trèves.* I : *Les chefs*; Hachette. 40 »

Littérature

Maurice Barrès : *L'appel au soldat*; Plon, 2 vol. « »

Maurice Barrès : *Scènes et Doctrines du nationalisme*; Plon, 2 vol. « »

Jean-Marie Carré : *La vie aventureuse de Jean Arthur Rimbaud.* (Coll. Le roman des grandes existences) ; Plon. 12 »

M. Lahy-Hollebecque : *La grande chose*; Edit. Radot. « »

Louis Latzarus : *La vie paresseuse de Rivarol.* (Coll. Le roman des grandes existences) ; Plon. 12 »

Marc-Aurèle : *A moi-même,* manuel de vie stoïcienne écrit par l'empereur Marc-Aurèle Antonin pour lui-même, traduit du grec en français; Edit. Fides, Ars, Scientia. (Presses universitaires.) 15 »

Victor Margueritte : *Jean-Jacques et l'amour*; Flammarion. 10 »

Jean de Pierrefeu : *Comment j'ai fait fortune,* essai sur l'Affairomanie; Edit. de France. 10 »

François Poncetton : *Paradoxes royalistes*; Crès. 7 »

Edouard Trogan : *Regards sur la vie, 1919-1925. De Versailles à Locarno*; Bloud et Gay. 10 »

Musique

Julien Tiersot : *Les Couperin*; Alcan. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

S. Cosmin : *L'Entente et la Grèce pendant la grande guerre,* 1914-1915; Soc. mutuelle d'édition, 2 vol. 30 »

Philosophie

B. Groethysen : *Introduction à la pensée philosophique allemande depuis Nietzsche.* (Coll. La culture moderne) ; Stock. 5 »

Dr A. Hesnard : *La vie et la mort des instincts.* (Coll. La culture moderne) ; Stock. 7 50

Maurice Muller : *Essai sur la philosophie de Jean d'Alembert;* Payot. 25 »

W. H. R. Rivers : *L'instinct et l'inconscient,* traduit de l'anglais par René Lacroze; Alcan. 30 »

Poésie

Ant. Aparisi-Serres : *Des fables, des vérités*; Libr. Aubanel, Avignon. « »

Blanche Cazes : *Pages de la quinzième année,* augmenté d'autres poèmes; Libr. Aubanel, Avignon. « »

Jacques Darnetal : *Désordres.* Avec un dessin à la plume de Pierre Billon; Monde moderne. « »

Jean Dié : *Aux funérailles du maréchal Maunoury*; Libr. Aubanel, Avignon. « »

Joseph Dulac : *Du palais de Circé à la forêt natale*; La Caravelle. 6 75

André Fontainas : *Lumières sensibles,* avec un frontispice en lithographie de Charles Guérin; Libr. de France. « »

J. Gratelot-Lemercier : *Des poèmes sous la lampe*; Figuière. 5 »

Cécile de Multedo : *Au bord du rêve*; Messein. 6 »

Jean Pujo : *Philosophie des couleurs*; Burdigala, Bordeaux. « »

Emile Ripert : *Le poème d'Assise*; Edit. Spes. 10 »

Edmond Spalikowski : *Bucoliques modernes,* suivies des *Poèmes païens*; Grande libr. universelle. 5 »

Politique

Henri Barbusse : *Les bourreaux*; Flammarion. 10 »

Georges Plékhanov : *Introduction à l'histoire sociale de la Russie*, traduite du russe en français par Mme Batault-Plékhanov; Bossard. 12 »

Questions médicales

Dr Cabanès : *Les fonctions de la vie*. (Les curiosités de la médecine, III); Le François. 12 »

Questions religieuses

René Macaigne : *L'équivoque du laïcisme*; Téqui. 5 50

Israël Zangwill : *La voix de Jérusalem*, traduit de l'anglais par Andrée Jouve; Rieder. 12 »

Roman

José Almira : *Un idéal dans un tombeau*; Radot. 25 »

A. Armandy : *Pour l'honneur du navire*; Nelson. 7 50

Binet-Valmer : *Quand ils furent nus... Le bois qui parle. Une morte*; Flammarion. 10 »

Johan Bojer : *Les Emigrants*, traduit du norvégien par P.-G. La Chesnais; Calmann-Lévy. 7 50

Frédéric Boutet : *L'amour en été*; Fayard. 10 »

Michel Corday : *En Tricogne. Un an chez les Tricons*, roman très contemporain; Flammarion. 10 »

Louis-Jean Finot : *Petit-Bout, prince des Jockeys*; Albin Michel. 10 »

Pierre Frondaie : *L'eau du Nil*; Emile Paul. « »

Jeanne Galzy : *Le retour dans la vie*; Rieder. 9 »

Franz Hellens : *Le naïf*; Emile Paul. 10 »

Edouard de Keyser : *L'appel de l'inconnu*; Nouv. Revue critique. 7 50

Léon Lemonnier : *Le passé des autres*; Flammarion. 10 »

Maurice de Noisay : *Le triomphe du maigre*; Férenczi. 9 »

Gabriel Paris : *Le plus bel amour*; Lemerre. « »

Ladislas Reymont : *Les paysans. III : Le printemps*, traduit du polonais par France L. Schœll; Payot. 12 »

Pierre Samuel : *Mon rabbin chez les riches*; Férenczi. 9 »

W. Somerset Maugham : *La passe dangereuse*, texte français de Mme E. R. Blanchet; Edit. de France. 10 »

Flavia Steno : *Le silence ardent*, adapté par Marie Croci; Férenczi. 9 »

Sigrid Undset : *L'âge heureux*, suivi de *Simonsen*, traduit du norvégien par V. Vindi et G. Sautreau; Kra. 13 50

J. Valmy-Baysse : *Les comptoirs de Vénus*; Albin Michel. 10 »

Zell : *Morpho*; Fasquelle. 9 »

Sciences

Robert Andrews Millikan : *L'électron*, traduit sur la 2e édition américaine par Adolphe Lepape; Alcan. 12 »

G. Bouligand et G. Rabaté : *Initiation aux méthodes victorielles et aux applications géométriques de l'analyse* à l'usage des élèves de mathématiques spéciales et des élèves des Facultés des sciences; Vuibert. 20 »

Pierre Busco : *L'origine et la fin du monde*. (Coll. La culture moderne); Stock. 5 »

René Couffon : *Transport de l'électricité*; Colin. 10 20

Dr Louis Roule : *Les poissons et le monde vivant des eaux*. Tome I : *Les formes et les attitudes*. Avec 16 pl. en trichromie et 50 dessins d'après les originaux de F. Angel; Delagrave. « »

Varia

Marius André : *Entretien avec le général Mangin sur l'Amérique*; Libr. P. Roger. 15 »

Voyages

Georges Pezard : *En suivant le soleil. A l'ombre des minarets*; Lemerre. « »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — La vérité sur les mutineries de 1917. — A propos du mensonge fiscal. — Marconi et « l'invention » de la T. S. F. — A propos des premiers tirages de Victor Hugo, jusqu'en 1850. — L'italien de Balzac. — Deux lettres à propos des séances du « Faubourg ». — Une lettre de Marcel Proust. — Un appel aux bibliothèques. — Le second millénaire de Virgile. — A propos du groupe de « la Danse » la 'Opéra. — Le Théâtre du Peuple de Bussang. — La célébrité par les rues et carrefours. — Les enseignes cocasses. — La sottise est bien de Bernard Shaw, mais il l'a corrigée. — Le Sottisier universel. — Abonnements pour l'étranger.

Prix littéraires. — Le prix Sully-Prudhomme, d'une valeur de 8.000 francs, a été attribué à Mlle Madeleine Delbrel pour le manuscrit de son recueil de poèmes, *La Route*.

§

La vérité sur les mutineries de 1917.

Paris, le 18 juillet 19 6.

Mon cher directeur et ami,

Dans sa « revue des revues » du dernier numéro du *Mercure*, M. Charles-Henry Hirsch reproduit de longs extraits d'un article de M. Joseph Jolinon, paru dans la revue *Europe*, sur les mutineries de 1917. M. Ch.-H. Hirsch n'oublie qu'une chose, c'est de signaler que le *Mercure de France* avait déjà publié un récit, plus complet, des mutineries de 1917, dû à la plume de ce même M. Jolinon, dans son numéro du 15 août 1920, c'est-à-dire à une époque où il pouvait y avoir encore quelque courage à le faire.

Ce qu'apporte de nouveau l'article d'*Europe*, ce sont des considérations de M. Jolinon sur les causes des mutineries, considérations que M. Hirsch s'empresse de faire siennes.

Les mutineries, selon M. Jolinon, applaudi par M. Ch.-H. Hirsch, seraient dues non pas à ce qu'on a appelé plus tard le défaitisme de l'intérieur, non pas aux menées d'un parti politique ou aux manœuvres des agents de l'ennemi en France, mais uniquement à la révolte du soldat contre les fatigues inutiles de la guerre, les hécatombes du front et l'incapacité des chefs.

C'est le contraire même de la vérité. Autant les faits rapportés par M. Jolinon, tant dans son récit du *Mercure* que dans son article d'*Eu*-

rope sont exacts, autant l'explication qu'il cherche à en donner est tendancieuse et fausse. Qu'il n'y ait pas eu de défaitisme à l'arrière, en 1917, et que ce défaitisme n'ait pas été la cause des mutineries, c'est plus qu'un sophisme hardi, c'est une assertion radicalement controuvée par les faits. Ceux-ci sont innombrables, et je ne puis songer à en donner ne fût-ce qu'un faible résumé. Il suffirait d'ailleurs, pour être édifié, de parcourir la collection du *Bonnet Rouge*, répandu à profusion sur le front, feuille défaitiste au plus haut chef, que le ministre de l'Intérieur Malvy laissait inexplicablement paraître et qu'il subventionnait même. Mais le *Bonnet Rouge* ne fut qu'une vaguelette de l'immense flot de défaitisme soulevé à l'intérieur et qui fut la vraie cause des mutineries.

Je me bornerai à fournir deux preuves de ce que j'avance.

Première preuve. Il n'y a pas eu de mutineries dans l'armée britannique, bien que ses fatigues fussent similaires, le nombre de ses années de guerre le même, ses pertes et revers analogues, l'incapacité (si incapacité il y avait) de ses chefs semblable. Et si l'armée britannique n'a pas connu de mutineries, c'est qu'il n'y avait pas de défaitisme en Angleterre. Pas de défaitisme non plus en Allemagne et partant pas de mutineries dans l'armée allemande, quoique ses souffrances eussent été aussi longues et au moins aussi dures que celles de l'armée française, et bien qu'elle se trouvât à ce moment, dans une situation militaire beaucoup plus périlleuse, ayant eu à subir les pertes effroyables de la bataille de la Somme et la démoralisation de la retraite dite stratégique, et qu'elle ne fût plus en état de longtemps de se livrer à la moindre offensive. Pas de mutineries cependant dans l'armée allemande. Seule l'armée française a connu ce fléau.

Deuxième preuve. Au printemps de 1918, l'armée française avait un an de guerre de plus, un an de plus de souffrances, de misère, d'épouvantements, de massacres. En outre, la situation militaire était presque désespérée. Les Allemands avançaient partout en forces massives, irrésistibles ; les fronts s'effondraient, les poches se creusaient, énormes, dans le territoire national : la Picardie, l'Artois, le Chemin des Dames. L'artillerie à longue portée bombardait Paris. En cette période critique il n'y eut pourtant pas l'ombre d'une mutinerie. C'est que le défaitisme de l'intérieur était mort, jugulé par la poigne de Clemenceau.

La cause me paraît entendue.

Les mutineries de 1917 ont eu pour unique cause le défaitisme de l'arrière, créé lui-même par l'Allemagne et ses agents d'une part, de l'autre par le pacifisme redoutable des humanitaires et des socialistes.

Voilà la vérité, et il n'y en a pas d'autre.

Bien cordialement vôtre. LOUIS DUMUR.

§

A propos du mensonge fiscal.

Paris, 15 juillet 1926.

Monsieur le Directeur,

Le R. P. Henri du Passage, S. J., directeur des *Etudes*, se plaint que dans l'entrefilet du 1er mars, *A propos du serment fiscal*, P. L. C. (Paul Le Cour) lui ait attribué l'opinion que le mensonge « est parfois nécessaire et que les lèvres ne laissent alors échapper qu'une enveloppe verbale et vide ». Le Père cite inexactement les initiales qui terminaient l'entrefilet. Il interpole un trait d'union : P.-L. C. au lieu de P.L.C.

Mis ainsi en cause malgré moi, je me suis reporté à l'article du Révérend Père dans *Etudes* du 20 janvier 1926 : *Les Perplexités du contribuable croyant*. Je crois utile de mettre sous les yeux de vos lecteurs la page entière qui contient l'expression désormais fameuse : *une enveloppe verbale et vide*.

Il s'agit de savoir si « quiconque a des motifs valables, contrôlés, de rabattre quelque chose des prétentions fiscales » a le droit de faire une déclaration fiscale mensongère. La réponse est nettement affirmative. L'auteur néglige de dire par qui les motifs *valables* ont été *contrôlés*.

Voici sa doctrine du mensonge fiscal. Votre rédacteur avait raison : c'est une perle.

En réalité, le mensonge ne se caractérise pas uniquement par le sens obvié des mots prononcés. Il faut parfois prendre ces termes dans le contexte que leur font certaines circonstances.

Parmi ces circonstances classiques et classées, se trouvent celles où le passant sur la route de la vie est mis en demeure, sans pouvoir physiquement ou décemment se dérober, de répondre à certaines interrogations courantes.

Que va-t-il faire ? Si à cette sorte de *contrainte physique* s'ajoute, pour lui, une *obligation morale* de renseigner exactement, il devra dire ce qu'il sait être la réalité. Mais si, à l'inverse, un motif proportionné l'oblige ou l'autorise à ne point parler, il devient l'objet d'un conflit entre deux forces adverses. L'une est cette sorte de pression extérieure que constitue la question posée, l'autre est la raison intime, et supposée valable, qui l'engage à se taire. En pareilles conditions, puisque d'ailleurs il lui faut énoncer physiquement certains mots, ses paroles perdent toute signification précise ; leur sens est resté entre les forces contraires qui n'ont laissé échapper qu'une enveloppe verbale et vide. Sinon, et sans cette règle, la vie sociale devient un esclavage. Nulle indépendance légitime n'est plus garantie, nul secret n'est plus en sûreté. Les plus honnêtes sont aussi les plus perplexes, pris entre les discrétions nécessaires et l'obligation prétendue de répondre à tout venant. Il est vrai qu'on leur offre parfois la singulière ressource d'une réplique habilement vague. C'est faire dépendre leur sincérité de leur présence d'esprit ; la voie de la loyauté ne peut emprunter la corde raide de cette acrobatie.

D'ailleurs, le public qui, pour son compte, passe quotidiennement par les

mêmes expériences se trouve, le plus souvent, averti. Il sait ou doit savoir, en formulant certaines questions, qu'il n'a droit à aucune réponse précise, puisqu'il a pu, par une démarche plus ou moins consciemment indiscrète, frapper à une porte qui doit rester fermée.

Chacun admet et adopte pratiquement ces principes, en leurs applications banales. Nul n'accuse de mensonge la femme de chambre qui répond « Madame est sortie » aux visiteurs survenus en temps inopportun. Pour être ailleurs d'un usage moins constant ou d'une conséquence plus notable, la règle garde sa valeur. Elle peut s'appliquer au cas qui nous occupe. Le contribuable, qui a des raisons graves et contrôlées de ne pas admettre exactement les exigences du fisc, est soumis au conflit des deux forces dont nous parlions plus haut. Celui qui interroge ne peut alors que s'en prendre à lui-même si la déclaration, qu'il réclame, n'est pas de tout point conforme à la réalité.

Ainsi faire une fausse déclaration au contrôleur de l'impôt sur le revenu est du même ordre que faire répondre : « Madame est sortie », bien que ce soit « d'un usage moins constant ou d'une conséquence plus notable ». Voilà de quoi rassurer la conscience des pénitents du R. P. Henri du Passage.

Veuillez agréer, etc. P.-L. COUCHOUD.

§

Marconi et « l'invention » de la T. S. F. — On se souvient qu'à la suite d'un article publié dans le *Mercure* du 1er mai 1925, *Comment Guglielmo Marconi a pu « inventer » la T. S. F?* M. le sénateur Marconi fit écrire à la Revue par son secrétaire qu'il n'avait « jamais été l'élève du professeur Righi », contrairement à notre affirmation. A sa lettre, insérée pages 854-855 du *Mercure* du 15 juin 1925, nous répondîmes par une mise au point, qui se trouve pages 283-285 du *Mercure* du 1er juillet suivant. Cette rectification a fait le tour de la presse italienne et nous l'avons trouvée reproduite jusque dans les journaux de Trieste — voir *Il Piccolo della Sera* du 31 juillet 1925, correspondance parisienne signée *Camillo*, — qui admettent, à notre suite, *la completa dipendenza del Marconi verso il Righi, il Calzecchi-Onesti e il Lodge*, comme ayant été, par nous, *oramai luminosamente provata*. Que l'on veuille bien noter que le Dr d'Asteck Callery, dans son article de *La Libertad* du dimanche 25 mai 1924, avait, lui ancien élève de Righi à Bologne, été sur ce point on ne pouvait plus formel :

En Italie — écrivait-il — ç'a été indiscutablement le professeur Righi qui, alors, obsédait collègues et élèves par la démonstration expérimentale de ces oscillations merveilleuses qui, dans un proche avenir, allaient s'emparer de l'espace et le mettre au service des besoins que, chaque jour plus fortement, ressent notre société civilisée. Avec une ardeur aussi fébrile que parfaitement justifiée, le professeur Righi, afin de satisfaire la curiosité de son nombreux auditoire touchant la prodigieuse découverte réalisée par Hertz, imaginait sans

cesse des expériences nouvelles. Une de ses démonstrations préférées consistait dans le fonctionnement de son oscillateur...

Nous omettons la longue description, qui suit, relative à la manière dont le professeur de Bologne, en 1894, opérait avec son « résonnateur de verre », premier essai de solution du problème des communications à distance sans l'aide de fils, par les ondes hertziennes. Mais nous devons ajouter que, lorsqu'à quelques années de là, le Dr d'Asteck entendit parler, en Allemagne où il se trouvait alors avec un parent du professeur Calzecchi-Onesti, des expériences de Marconi à Civitavecchia, le dit parent de Calzecchi-Onesti se borna à lui déclarer que « Marconi n'avait fait là rien de sérieux » :

Il est victime de Righi et il semblerait, tout au plus, que son gain soit d'une centaine de mètres et ce, grâce à un nouveau résonnateur, dont la fabrication lui a été suggérée par l'ami du savant russe Popoff, qui enseigne la météorologie à l'Ecole de marine de Cronstadt...

Sur ces renseignements, D'Asteck se mit à rechercher les écrits de Popoff et finit, à la bibliothèque de l'Université de Heidelberg, par trouver son article de juillet 1896 dans la Revue *Electritchestvo*, de Saint-Pétersbourg, où se trouve déjà tout le détail des fameuses modifications introduites par Marconi pour renforcer les ondes, sans compter qu'en 1896 également, Jervis-Smith réalisait des expériences analogues à celles du savant russe, encore que sous une autre forme... Mais revenons aux dénégations de Marconi, dans sa lettre au *Mercure*, relativement à sa dépendance de Righi, dont il n'aurait « jamais été l'élève » et ouvrons, à cet effet, le fascicule du 25 juin 1926 de l'organe technique, publié à Londres : *English Mechanic and World of Science*. Nous y trouvons l'article suivant, qui contient l'aveu solennel de Marconi, déclarant sa dépendance à l'endroit de « son grand maître Adolfo Righi, le savant de Bologne qui fit d'importantes études sur les ondes électriques » :

A Wireless Anniversary. Thirty years ago, on July 14th, the first wireless telegraphy patent was granted. Its anniversary was celebrated, in Bologna, recently, Senator Marconi beeing present. The celebrations were held in the old University, in the presence of the Minister of Economy, the Syndic of Bologna, and many scientists. In the course of the long speech delivered by Senator Marconi, he recalled the beginning of his invention, the difficulties he met with, and the result he had finally achieved. He then reviewed the progressive and widespread application, and the benefits of wireless telegraphy, mentioning, as its last achievements, the service rendered by broadcasting, in England, during the strike and the messages from the « Norte ». He concluded his speech by recalling his great teacher Adolfo Righi, the Bolognese scientist, who made important studies of electric waves.

Enfin ! *Habemus confitentem reum*... Mais pourquoi avoir nié il y a

un an ce que l'on allait confesser publiquement à Bologne même, où, sans doute, on est moins oublieux qu'à Paris ? Etrange tactique, en vérité ! Nous profiterons, cependant, de l'occasion qui nous est offerte ici pour remercier les journaux qui ont reproduit nos articles du *Mercure*, mais surtout les journaux techniques, comme *Paris-Radio* des 16 et 23 mai 1925 et *Radio-Belge* (Bruxelles) du 26 mai 1925. — C.P.

§

A propos des premiers tirages de Victor Hugo, jusqu'en 1850. — Je possède l'édition originale du *Cromwell* de Victor Hugo publiée chez Ambroise Dupont en 1828. L'intérieur du volume est absolument conforme à la description qu'en donnent les ouvrages bibliographiques. Mais cet exemplaire a ceci de particulier qu'au lieu d'avoir la couverture grise de l'éditeur, il est revêtu d'une couverture jaune entourée d'un encadrement orné de palmettes dans chaque angle, et portant le nom de Charles Gosselin et la date de 1831. Comment expliquer cette anomalie ?

On sait qu'au mois de novembre 1830, Victor Hugo, apparemment satisfait de cet éditeur qui en 1829 avait réédité certaines de ses premières œuvres et publié *Bug-Jargal*, s'était engagé, par contrat formel, à lui donner la préférence, à offres égales, sur tous les autres libraires pour tous les ouvrages qu'il pourrait composer à l'avenir. En vertu de cet accord, Gosselin avait édité en 1831 les deux premières éditions in-8° et in-12 de *Notre-Dame de Paris*. Mais, la même année, après la première représentation de *Marion Delorme*, l'auteur et l'éditeur ne parvinrent pas à s'entendre sur les conditions de publication de ce drame qui fut, par suite, vendu à Renduel. Il y eut procès, puis brouille définitive entre Hugo et Gosselin.

Ce dernier avait-il eu l'intention de rééditer le *Cromwell* publié par Dupont, et, en attendant, avait-il acquis de ce dernier le solde des exemplaires de cet ouvrage, qu'il aurait alors habillés d'une couverture à son nom, avec date nouvelle ? C'est la seule explication que je trouve à la singularité que présente mon exemplaire. Cependant, ni le *Manuel de l'amateur de livres* de Vicaire, ni le *Trésor du Bibliophile* de M. Carteret, ne mentionnent d'exemplaires de *Cromwell* de premier tirage avec la couverture de Gosselin. C'est pourquoi je serais reconnaissant à Monsieur C. P., si bien renseigné sur l'histoire des premiers tirages des œuvres de Victor Hugo première manière, de vouloir bien me faire connaître son opinion sur le cas particulier que je viens de signaler. — GASTON PRINET.

§

L'Italien de Balzac. — Le « vieux et grand » peintre auquel Balzac fait allusion dans son intéressante lettre à la comtesse Vimer-

cati San Severino Tadini, publié par le *Mercure* du 15 juin, ne doit pas être Léonor Mérimée, dont le talent honnête ne justifierait guère les épithètes laudatives décernées par l'auteur de la *Comédie humaine* à l'artiste dont il pleure la disparition.

J'ai cru un moment qu'il s'agissait de Carle Vernet, qui mourut le 27 novembre 1836 et dont les obsèques furent célébrées le 29, soit quelques jours avant la publication de la première partie du *Secret des Ruggieri* dans la *Chronique de Paris* du 4 décembre suivant. Mais les justes observations d'un éminent balzacien que j'ai eu l'occasion de consulter à ce sujet, m'ont fait abandonner cette hypothèse. En effet, à la fin de novembre 1836, Balzac se trouvait à Tours, et il ne paraît être rentré à Paris que le 30 au plus tôt, par conséquent trop tard pour pouvoir assister aux funérailles de Carle Vernet. D'autre part, il n'était pas particulièrement lié avec ce dernier. En revanche, Balzac était un grand admirateur du peintre Gérard, tellement que, lorsque celui-ci mourut le 11 janvier 1837, il mandait, le 15 du même mois, cette mort à Mme Hanska dans les termes suivants qui se rapprochent sensiblement de ceux qu'il emploie dans sa lettre à la comtesse San Severino :

Nous avons subitement perdu Gérard. Vous n'aurez pas connu cet étonnant salon. Quel hommage rendu au génie et à la bonté de cœur, à l'esprit de cet homme, que son convoi. Il n'y avait que des illustrations, et l'église Saint-Germain-des-Prés n'a pas pu les contenir...

D'après les registres mortuaires de l'église de Saint-Germain-des-Prés, les obsèques du baron Gérard furent célébrées le vendredi 13 janvier 1837, à midi.

Enfin, il convient de rappeler que Balzac devait livrer le quatrième et dernier chapitre du *Secret des Ruggieri* assez à temps pour que ce chapitre pût paraître dans le numéro du 22 janvier 1837 de la *Chronique*. C'est ce qui explique la hâte qu'il avait d'avoir au moins huit jours auparavant, c'est-à-dire pour le dimanche 15, les phrases italiennes qui terminent son roman.

En résumé, il semble bien que le « vieux et grand » peintre, aux obsèques duquel Balzac allait se rendre, était le baron François Gérard et que le billet adressé par lui à la comtesse San Severino a été écrit dans la matinée du 13 janvier 1837. — GASTON PRINET.

§

Deux lettres à propos des séances du « Faubourg ».

Paris, le 6 juillet.

Mon cher Confrère,

Je lis avec surprise dans le *Mercure* du 1er juillet sous la signature de Maurice Boissard les lignes suivantes :

J'ai entendu un jour, à une séance du *Faubourg*, dans un débat sur la vivisection, un M. Régnault, vivisecteur notoire, opposer aux souffrances des animaux sacrifiés dans les laboratoires le dévouement de je ne sais quels savants qui se sont inoculé certaines maladies dangereuses et quelquefois en sont morts. Les auditeurs béaient d'admiration, n'examinant pas plus loin. Si le *Faubourg* était un endroit de libre discussion et si la parole ne m'avait pas été refusée, j'aurais demandé à ce M. Régnault s'il pouvait soutenir qu'il y ait aucun rapport entre l'inoculation et la vivisection, le libre consentement et la contrainte violente.

Ma réponse est simple :

Le *Faubourg* est un endroit de *libre* discussion. Je le prouve. A cette séance, la vivisection fut combattue avec talent et avec courage par notre grande amie Rachilde, par le conseiller municipal Emile Desvaux, par le docteur Laurent et par André Lichy, directeur de l'*Antivivisection*.

Passant sous silence ces quatre interventions — et cet oubli n'est pas flatteur pour ses amis, — Maurice Boissard n'a entendu, lui, que leur adversaire.

Il ajoute que je l'ai empêché de parler.

Impossible.

Si Maurice Boissard avait demandé la parole, c'est avec joie que nous l'aurions prié de monter à la tribune. Ayant moi-même la pratique de la franchise brutale, je goûte trop la rude sincérité de cet écrivain indépendant pour me priver et priver nos amis du plaisir de l'entendre.

Je me glorifie d'être l'un des premiers signataires de la pétition contre la vivisection. J'ai considéré comme un devoir de permettre au docteur Regnault de défendre sa thèse. Au *Faubourg*, on ne torture par les animaux et on n'étouffe pas les orateurs. Ni scalpel, ni bâillon. Et pas même de « discours rentrés ».

La tribune du *Faubourg*, endroit de libre discussion, est à la disposition de Maurice Boissard. Et nous le remercions d'avoir suscité cet incident qui nous permet de le convoquer publiquement.

En toute sympathie. LÉO POLDÈS

Président du Club du Faubourg.

Paris, le 12 juillet.

Mon cher Directeur,

Je maintiens qu'à la séance du *Faubourg* dont j'ai parlé, à deux reprises j'ai demandé la parole et qu'à deux reprises elle ne m'a pas été donnée.

Je me trouvais, la première fois, au fond de la salle, dans le pourtour du rez de chaussée, devant M. Léo Poldès lui-même, — la seconde, au premier rang des premières galeries, à droite de la scène.

Votre dévoué MAURICE BOISSARD.

§

Une lettre de Marcel Proust. — A propos de l'article que nous avons récemment publié sur *Marcel Proust et John Ruskin*, on nous communique le billet suivant :

Cher Monsieur,

Mes notes sur la *Bible d'Amiens* vous inspirent des réflexions tantôt aimables, tantôt réticentes, toujours spirituellement érudites, dont je vous remercie. Mais vous lisez donc Ruskin dans le texte pour avoir pu signaler si vite (le volume a été porté hier rue de Courcelles) une erreur de ma traduction relative aux positions respectives de Jupiter et Minerve !

Vous riez quand M. H. appelle le *Beau Dieu* un « bellâtre » ; vous riez quand j'appelle M. H. « un grand peintre ». Dois-je vous féliciter de cette gaîté « œcuménique », comme la qualifie M. d'H...

Voulez-vous dire à Madame Gauthier-Villars, etc.

MARCEL PROUST.

Un appel aux Bibliothèques. — On nous communique, avec prière de la reproduire, la circulaire suivante adressée par l'Institut international de Coopération intellectuelle aux principales bibliothèques du monde.

INSTITUT INTERNATIONAL
DE
COOPÉRATION INTELLECTUELLE

SOCIÉTÉ DES NATIONS
2, rue de Montpensier, 2
Paris.

Paris, juin 1926.

Monsieur le Directeur,

Vous connaissez les difficultés croissantes qu'éprouvent les savants à se documenter dans tous les domaines sur lesquels ils exercent leur activité. Peu de sciences possèdent une bibliographie bien faite et complète, rétrospective et courante, et même, lorsque cette bibliographie existe, il est souvent impossible de se procurer les ouvrages dont on connaît les titres. Plus souvent encore, ces titres mêmes échappent. Les progrès de la connaissance scientifique ont entraîné la multiplication des éléments du savoir humain et les lieux où cette documentation est conservée se sont, eux aussi, multipliés.

La terre est, à l'heure actuelle, parsemée de centres de documentation dont les chercheurs ignorent les ressources ou qu'ils ne peuvent atteindre. Ainsi les savants passent des semaines et des mois en d'ingrates recherches préliminaires qui leur font perdre beaucoup de peine, de temps et d'argent.

Il n'est pas douteux que la science ne fît des progrès considérables en quelques années s'il surgissait en un point du monde une bibliothèque idéale qui contînt tous les livres, brochures et périodiques parus sur tous les sujets et qui possédât des bibliothécaires spécialisés prêts à fournir aux savants tous les renseignements désirables sur les titres des ouvrages relatifs à chaque sujet et sur leur contenu. La réalisation d'une telle bibliothèque appartient de pleine évidence au domaine du rêve. Mais à défaut d'une si belle œuvre on peut imaginer l'organisation suivante :

Il est possible de réaliser une entente entre les bibliothèques. Le temps n'est plus, en effet, où l'on ne demandait aux bibliothécaires que de conserver leurs livres. On attend d'eux aujourd'hui qu'ils renseignent le public; et les bibliothécaires eux-mêmes, de plus en plus, considèrent que telle est bien la partie la plus noble de leurs fonctions. Malheureusement, il leur est trop souvent difficile de remplir cette tâche. Ils sont, dans la plupart des bibliothèques, peu nombreux. Ils n'ont pas le temps de faire des recherches et ils n'ont pas les ressources pécuniaires nécessaires pour entretenir une abondante correspondance. Par ailleurs, beaucoup de savants connaissant cette situation précaire s'abstiennent de s'adresser à eux.

Depuis quelques années, pourtant, diverses bibliothèques se sont organisées en centres de documentation. Elles se sont attaché des spécialistes qui connaissent scientifiquement les fonds qui leur sont confiés et dont la mission est de répondre de la façon la plus active à toutes les demandes qui leur sont adressées. Si pour chaque branche de la scienee il existait à travers le monde deux ou trois bibliothèques ainsi organisées et si le public était assoupli à faire appel aux ressources ainsi mises à sa disposition, le problème de la documentation universelle serait pratiquement résolu. Il n'est pas téméraire d'espérer qu'il le sera un jour, grâce à cette méthode précisément.

L'Institut International de Coopération Intellectuelle, chargé par la Société des Nations de préparer et de réaliser la collaboration internationale sur le terrain des sciences, des lettres et des arts, croit faire œuvre utile en cherchant d'abord quelles sont, dans tous les pays, les bibliothèques actuellement équipées pour fournir sur une catégorie quelconque du savoir une documentation conforme à l'organisation précédemment esquissée.

L'Institut International de Coopération Intellectuelle a l'intention de publier la liste de ces bibliothèques. Il souhaite que cette liste soit, dès sa première enquête, largement approvisionnée. Il espère qu'elle s'enrichira très vite. Il est convaincu qu'il suffit parfois de modifications légères dans un organisme administratif pour transformer une bibliothèque qui n'a fait fonction jusqu'ici que de simple conservatoire de livres en un centre de documentation.

Tels sont, Monsieur le Directeur, les intentions et les espoirs auxquels répond le questionnaire que nous nous permettons de vous adresser :

1° Avez-vous organisé, dans votre bibliothèque, un centre de documentation?

2° Dans l'affirmative, ce centre est-il spécialisé, et quelle est sa spécialité?

3° De quelle nature sont les documents que vous pouvez fournir : renseignements simplement bibliographiques, travaux de copie, photographie des textes originaux?

4° Les travaux sont-ils exécutés gratuitement ou contre rétribution?

5° Nous autorisez-vous à publier ces renseignements?

6° Si vous n'avez pas encore organisé un tel centre, croyez-vous pouvoir le faire, et dans quelle branche de la science comptez-vous vous spécialiser? Quels obstacles prévoyez-vous? Par quels moyens et dans quelles mesures pouvons-nous vous aider à les surmonter?

A ces indications d'ordre général permettez-moi d'ajouter deux observations qui nous paraissent importantes.

En premier lieu, nous estimons que l'indication d'une spécialité, même très restreinte, peut avoir une valeur considérable, car un fonds de bibliothèque

abondant sur un sujet très restreint est une richesse documentaire presque toujours fort rare et qui présente une valeur inestimable.

En second lieu, nous jugeons désirable que dans chaque pays une ou plusieurs bibliothèques s'affirment prêtes à fournir des renseignements sur l'histoire, la géographie et, d'une manière plus générale, la production intellectuelle du milieu dans lequel elles ont été créées.

Nous espérons que vous voudrez bien répondre à ces questions qui vous sont adressées dans l'intérêt des savants de toutes les nations et nous tenons à vous en remercier d'avance.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma haute considération.

LE DIRECTEUR.

§

Le second millénaire de Virgile. — On se prépare en Italie à célébrer le second millénaire de Virgile qui vient en 1930. Mantoue, sur le territoire de laquelle se trouve Andès, aujourd'hui Pietole, bourg natal du poète, prend déjà les devants et n'attendra peut-être pas 1930 pour inaugurer le grandiose monument qu'elle élève à son grand compatriote sur la Piazza Virgiliana, grande esplanade qui domine le Lago di Mezzo.

Le monument se compose d'abord d'un piédestal qui s'élève déjà à la hauteur de neuf mètres. On est en train de placer la frise sur laquelle figurera, comme inscription, ces deux vers qui figurent dans le salut de Dante à Virgile, au premier chant de la *Divine Comédie* :

Tu se' solo colui da cui io tolsi
lo bello stile che m'ha fatto onore.

Le piédestal sera complété par une corniche et une attique, et décoré par deux groupes en relief, la *Pastorale* et *Enée vainqueur de Turnus*, œuvres du sculpteur Menozzi. L'exécution aura six mètres de haut, et on est en train d'en faire la pratique à Carrare, dans des blocs de marbre choisis avec le plus grand soin. Une statue colossale du poète couronnera le tout. Elle a été modelée par le regretté sculpteur milanais Quadrelli. On se prépare à la couler en bronze dans une usine de Pistoia. Enfin, l'Université de Paris enverra une couronne de bronze qui sera placée sur le monument lors de son inauguration. Elle pourra peut-être avoir lieu dans le courant de l'année.

Au contraire, le Comité virgilien de Naples attend l'année 1930 pour inaugurer solennellement le nouvel arrangement de l'acropole de Cumes, endroit cher à tous les latinistes. Jusqu'ici, il n'était guère facile d'y accéder. Depuis une des stations de la ferrovia Cumana, soit par la route de l'Arco Felice, soit par Lucrin et le lac Averno, soit par Baia, on doit franchir d'abord une ligne des anciens cratères qui couvrent les Champs Phlégréens. Et l'on arrive vers une sorte de butte qui s'élève au milieu des vignes et des terres cultivées. L'habitat y est

rare. Pas de villages. Malgré la mer toute proche, malgré le soleil, le site est d'une poignante mélancolie. Le modelé de ce terrain volcanique est mou, sa matière ingrate, sa couleur terne; et il s'élève toujours un halo de vapeur au-dessus des marécages dont la ligne ininterrompue rend aujourd'hui l'accès difficile aux dunes et à la mer. Du pied de la butte, il fallait prendre au hasard des sentiers de l'exploitation agricole, et on avait à compter avec l'hostilité naturelle à tous les paysans du monde qui voient d'un mauvais œil les intrus s'engager sur leurs terres. Au sommet, le visiteur qui n'avait pas emporté l'*Enéide* sous son bras en était réduit à de vagues réminiscences. Au vrai, il se trouvait dans un endroit où un grand poète avait dit qu'il s'était passé quelque chose. Mais il était malaisé de s'en apercevoir. Aucun signe sensible ne le disait. Les fameuses galeries souterraines, où Virgile place l'antre à cent entrées et à cent sorties de la Sibylle, la plupart éboulées, décevaient.

De plus, il y a quelques années, l'Acropole courut le plus sérieux danger. On travaillait dans les environs à l'assainissement des maremmes; et les entrepreneurs n'avaient rien trouvé de mieux que de faire sauter à la mine la butte de Cumes pour emprunter leurs matériaux à la trachyte dont elle est formée, seule pierre vraiment solide que l'on trouve sur place. Il ne fut pas facile de leur arracher leur proie.

Tous ces lieux sont en train d'être aménagés. Les restes de l'Acropole et du temple d'Apollon ont été dégagés, et on y joint tous les jours les objets et fragments retrouvés dans les fouilles.

Ainsi sera conservé à la vénération des humanistes un des sites de la fiction virgilienne. Elle s'est particulièrement complu dans cette région. Mais les siècles et l'histoire y ont roulé tant d'alluvions, la nature elle-même s'y est modifiée si profondément qu'il faut faire un effort d'imagination pour y retrouver les décors d'une des œuvres poétiques qui ont le plus marqué dans l'esprit des hommes. — P. G.

§

A propos du groupe de « la Danse » à l'Opéra. — On s'émeut de nouveau, dans la presse, de constater que ce chef-d'œuvre, taillé dans une pierre d'assez mauvaise qualité, s'effrite sous la pluie et sous le soleil.

La figure centrale du sylvain, essayez de retrouver son sourire et cette lumière joyeuse qui s'exhalait de tout son être vivant. Le mal est fait et bien fait, écrit Jean Variot, dans *Comœdia* du 26 juin dernier.

Ces mêmes plaintes rédigées par MM. Georges Cain et Lenôtre avaient déjà été portées, en 1911, par la Commission du Vieux Paris, au Conseil municipal. Celui-ci avait émis le vœu, à la date du 24 décembre 1911 que « le monument de Carpeaux représentant *la Danse* et

ornant la façade de l'Opéra soit remplacé par une copie aussi fidèle que possible et que l'original soit placé au Musée du Louvre ».

Encore un projet oublié !

§

Le Théâtre du Peuple de Bussang annonce, pour cette année, une reprise de la Légende Dramatique d'*Amys et Amyle*, en deux journées, de Maurice Pottecher, musique de Maurice Bagot, dont le succès fut grand l'an dernier. 1er et 21 août : *Amys et Amyle* ; 15 et 22 août, *Le miracle du sang*. Pour le dernier spectacle, le 29 août, on jouera *C'est le vent* ! comédie en trois actes de Maurice Pottecher.

§

La célébrité par les rues et carrefours. — L'usage s'est établi de remplacer les dénominations si pittoresques, si évocatrices que l'on donnait jadis aux rues, par des noms d'hommes célèbres. Naturellement ce sont surtout des noms d'hommes politiques que doivent glorifier nos voies modernes, puisque ce sont des assemblées politiques qui baptisent celles-ci.

Parfois néanmoins les municipalités s'occupent de rendre hommage à des littérateurs et des artistes, et, dans les grandes villes, la liste des rues devient ainsi une sorte de palmarès. A Paris, il y a 130 rues, boulevards, avenues ou places portant le nom d'hommes de lettres.

Il est assez curieux d'examiner si la distribution des prix sous forme d'attribution d'une voie à la mémoire de l'écrivain fait une juste appréciation des mérites.

Supposons que les œuvres des auteurs honorés de la sorte viennent à disparaître ou tombent dans l'oubli, alors celui qui voudra dresser un tableau de la littérature française, devant penser que l'importance des rues était en porportion du mérite des écrivains auxquels elles furent attribuées, fera un classement assez inattendu.

Le premier en tête sera Voltaire, avec un long boulevard, une rue, une place, une cité et un quai. Puis viendra Henri Martin, avec une avenue superbe et une rue. Victor Hugo suivra, serré de près par Edgar Quinet et Diderot. Ensuite ce seront, marchant de pair à compagnon : Scribe, Montaigne, Clément Marot, La Boétie ; et aussitôt après eux, Emile Augier, Octave Feuillet, Jules Sandeau.

Ces personnages formeront le groupe des grands littérateurs, des plus illustres, quelque chose comme les hors-concours.

Dans le groupe qui suivra, et sera d'allure beaucoup plus modeste, on trouvera La Bruyère, La Rochefoucauld, Béranger, Chateaubriand, Arsène Houssaye.

En arrière et assez loin, viendront Mme de Sévigné, Lamartine, Fontaine, George Sand, Dante.

Ensuite s'avanceront timidement Racine et Molière.

Enfin, pour terminer le défilé, le lot des parents pauvres : J.-J. Rousseau, Montesquieu, Villon, Pascal, Casimir Delavigne, Rotrou, Corneille, Descartes, Fénelon, Bossuet.

Comme nos petits neveux ne liront peut-être plus, sauf les journaux de bourse et de sport, ils seront ainsi convaincus que M. Scribe fut un auteur considérablement plus grand que Corneille.

A quand la révision du palmarès ? — JOSÉ THÉRY.

§

Les enseignes cocasses. — 7, Rue Jacques-Cœur, à l'angle du Boulevard Henri IV, cette enseigne d'un garage :

« Henri IV — Auto. »

§

La sottise est bien de Bernard Shaw, mais il l'a corrigée.

Croydon, le 5 juillet, 1926.

Monsieur,

Je m'empresse de reconnaître et rectifier mon erreur involontaire en attribuant une sottise à messieurs les traducteurs de *Sainte Jeanne*. Voici où en sont les choses. Ayant écrit à M. Bernard Shaw pour lui faire part de ma démarche auprès du *Mercure*, il m'a dit que la bévue vient de lui-même, car le nom du chevalier d'Eon (à tort bien entendu) figure dans la 1re édition de l'original, sur laquelle la traduction française a été faite : le nom de la nonne espagnole a été substitué à celui du chevalier dans la seconde édition. C'est celle-ci que j'ai comparée avec la traduction. Quant à moi, j'espère être pardonné à cause des circonstances atténuantes. *Errare humanum est* (cette fois-ci j'invoque le latin).

Agréez, etc. E. LATHAM.

§

Le Sottisier universel.

Cette nuit, je pensais. J'avais dans la mémoire le magnifique sonnet de Verlaine que tous vous connaissez :

Je suis l'Empire à la fin de la décadence
Qui regarde passer les grands barbares blancs.

Et le scribe de Byzance, par la bouche de Verlaine, conclut par ce vers :

Ni vouloir ni pouvoir, ni pouvoir ni vouloir.

Discours de M. Joseph Caillaux à la Chambre, *Journal officiel*, 7 juillet.

Chose remarquable, chacun des deux grands fleuves des Alpes, en quittant les montagnes, a la couleur de la mer où il va. Le Rhône, en débouchant du lac de Genève, est bleu comme la Méditerranée ; le Rhin, en sortant du lac de Constance, est vert comme l'Océan. — VICTOR HUGO, *Le Rhin*, lettre XXXVIII.

Cela aussi [garder sa bonne humeur dans une épreuve sportive difficile], c'est un art, et que ne possèdent point neuf individus sur dix, lorsqu'il faut le pratiquer en dépit de la lassitude, du froid ou de l'équinoxe, de la poussière, de la boue... — *Lectures pour tous*, juillet.

Corps, esprits, cœurs, âmes grimacent.
Du Pôle jusqu'au Méridien !

ETIENNE ROY, *Girouettes au vent*, 1922, p. 47.

Le tome V de la Correspondance générale de Jean-Jacques Rousseau vient de paraître... Les lettres ont été collationnées, annotées et commentées par Dufour, elles sont publiées par Plon (chez Colin). — *L'Action Française*, 14 juillet.

L'été dernier... je pus m'y rendre [à Bayreuth]. C'était par une calme journée d'automne. — MARIE DORMOY, *la Revue musicale*, 1er juin.

Que reste-t-il des romans du XVIIIe siècle ?... *Gil Blas*, *Manon Lescaut*, la *Nouvelle Héloïse*, *Paul et Virginie*, *Robinson Crusoé*, tous romans populaires ! Que survit-il déjà, dans la mémoire des foules, de ceux du XIXe siècle ? Donnons-en une liste très libérale... L'*Assommoir*, le *Bossu*, la *Case de l'oncle Tom*, la *Closerie des Genêts*, la *Dame aux Camélias*, le *Dernier des Mohicans*, les *Deux Orphelines*, *Don Quichotte*, la *Fiancée de Lammermoor*, le *Grillon du Foyer*, *Gustave le Mauvais Sujet*, le *Juif errant*, le *Maître de Forges*, *Michel Strogoff*, les *Misérables*, *Monsieur Lecoq*, le *Père Goriot*, la *Porteuse de pain*, *Rocambole*, *Sans famille*, *Scènes de la vie de Bohême*, *Tartarin*, *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, les *Trois Mousquetaires*, tous également romans populaires ! — *Bulletin de l'Amicale des romanciers populaires*, juillet.

§

Abonnements pour l'étranger. — Les tarifs postaux ayant été modifiés le 1er juillet en ce qui concerne les périodiques expédiés à l'étranger, nos prix d'abonnements applicables à cette catégorie sont les suivants à dater du 1er août :

Pays accordant le tarif réduit		*Pays n'accordant pas le tarif réduit*	
1 an	90 fr.	1 an	105 fr.
6 mois	49 fr.	6 mois	57 fr.
3 mois	26 fr.	3 mois	30 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXXXIX

—

L'OFFICE

du « Crapouillot », 3,

L'Office de Livres du « Crapouillot », qui fonction
les lettrés des colonies et de l'étranger qui désirent se
Organe de centralisation, l'Office est basé sur le s
ou chèques multiples. Au reçu du premier versement, un
qui est averti à chaque envoi de son solde créditeur

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

L'Office accepte en règlement les mandats, bons
TOUTES LES DEVISES ETRANGERES dont le
exact du change.

MONTANT DES PROVISIONS A

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois..................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant
des éditions originales, des éditions d'art et de luxe......

Ce nouveau tarif est basé sur le nouveau prix mo
l'abonnement (facultatif) à la revue illustrée d'arts

E LIVRES

e de la Sorbonne, Paris-Ve

uis **4 ANS** *à la satisfaction générale, s'adresse à tous*
au courant des nouveautés littéraires françaises.
de la PROVISION qui supprime les frais de mandats
te-courant est ouvert comme en banque au souscripteur,

II. Souscripteurs « sans envoi d'office ».

Le souscripteur, une fois sa provision déposée, se sert de son compte-courant pour toutes ses commandes de librairie, qui sont toujours exécutées *par retour du courrier*.

Il peut également se servir de sa provision pour régler sans frais ses renouvellements d'abonnements aux revues et journaux, pour passer des souscriptions aux ouvrages ou collections à tirage limité, aux éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « d'éditions originales », particulièrement bien assorti. (Catalogue sur demande.)

L'Office, d'autre part, se charge de fournir tous les ouvrages de science, de médecine, d'enseignement, de musique que ses clients désirent.

ste, chèques sur la France et l'Angleterre, ainsi que
ptes sont crédités, le jour de la réception, au cours

ICE DE LIVRES POUR UN AN

e et Colonies......	**264** fr.	—	Etranger......	**288** fr.
e et Colonies......	**528** fr.	—	Etranger......	**576** fr.
e et Colonies......	**1056** fr.	—	Etranger......	**1152** fr.

..... de **2.000** fr. à **12.000** fr. par an.

s livres français (10 fr.) et le nouveau tarif postal ;
lettres « Le Crapouillot » doit être réglé en dehors.

Bulletin de souscription à l'abonnement du " CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { 50 fr. (France) / 65 ou 60 (Étranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot "

2. — Je vous adresse ci-joint { 335 fr. (France) / 360 fr. (Étranger) } pour recevoir la collection reliée des sept années (port compris).

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES [1]

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire ; les pièces de théatre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18	10 5
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18	10 5
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18	10 5
Les Médailles d'Argile. Volume in-18	10 5
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18	10 5
La Sandale ailée. Volume in-18	10 5
Le Miroir des Heures. Volume in-18	10 5
1914-1916, *Poésies.* Volume petit in-18	5 0
Vestigia Flammæ, *Poésies.* Volume in-16	10 5

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18	10 5
La Double Maîtresse. Volume in-18	10 5
Les Amants singuliers. Volume in-18	10 5
Le Bon Plaisir. Volume in-18	10 5
Le Mariage de Minuit. Volume in-18	10 5
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18	10 5
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18	10 5
Le Passé Vivant, *roman moderne.* Volume in-18	10 5
La Peur de l'Amour. Volume in-18	10 5
Couleur du Temps. Volume in-18	10 5
La Flambée. Volume in-18	10 5
L'Amphisbène, *roman moderne.* Volume in-18	10 5
Le Plateau de Laque. Volume in-18	10 5
Romaine Mirmault. Volume in-18	10 5
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18	10 5
Histoires incertaines. Volume in-16	10 5
La Pécheresse, *Histoire d'amour.* Volume in-16	10 5
Les Bonheurs perdus, nouvelles. Volume in-16	10 5
L'Escapade. Volume in-16	10 5

LITTÉRATURE

Figures et Caractères. Volume in-18	10 5
Sujets et Paysages. Volume in-18	10 5
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18	2 5
Portraits et Souvenirs. Volume in 18	10 5
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16	7 5
Proses datées. Volume in-16	10 5

THÉATRE

Le Théâtre aux Chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18	10 5

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI

ÉTÉ 1926

NOUVELLES FACILITÉS

pour les voyages aux Pyrénées

En vue de faciliter les voyages d'excursion dans les Pyrénées au moyen des services d'auto-cars de la **« Route des Pyrénées »** organisés par la Compagnie du Midi, il sera délivré au départ de toutes les gares des Réseaux d'Orléans et du Midi pendant la période du 15 Juin au 28 Septembre, des billets de 1re et de 2e classe à prix réduits pour rejoindre les principaux points du trajet de la **Route des Pyrénées** et rentrer au point du départ. La délivrance de ces billets est subordonnée à la présentation par le voyageur d'un coupon de parcours en auto-car.

Réduction : *a*) pour un parcours total aller et retour minimum de 400 km. (1) ou payant pour cette distance : 25 °/o en 1re classe, 20 °/o en 2e cl.

b) pour un parcours total aller et retour minimum de 800 km. ou payant pour cette distance : 30 °/o en 1re classe, 25 °/o en 2e classe.

Validité : 30 jours, avec faculté de prolongation de deux fois 30 jours moyennant supplément.

Pour plus amples renseignements, consulter les gares et stations ou l'Agence des Compagnies d'Orléans et du Midi, 16, Boulevard des Capucines, et le Bureau de Renseignements, 126, Boulevard Raspail à Paris.

(1) 300 km. pour les billets délivrés au départ des gares du Réseau du Midi.

BILLETS D'EXCURSION

à prix réduit

En vue de faciliter le tourisme sur son Réseau, la Compagnie d'Orléans délivre, du 15 Juin au 30 Septembre 1926, des billets individuels d'excursion à itinéraires fixes en 1re et 2e classe, avec facultés d'arrêt pour les régions ci-après :

1°) **de Paris à la Vallée de la Loire, au Croisic, à Guérande et retour ;**

2°) **Côte Sud de Bretagne ;**

3°) **Auvergne, Haut-Quercy, Périgord ;**

4°) **Limousin, Haut-Quercy, Périgord.**

Réduction de **30** °/o en 1re classe et de **25** °/o en 2e classe.

Validité : 33 jours, avec faculté de prolongation de deux fois 30 jours pour les 1er et 2e circuit qui desservent des stations balnéaires et sans faculté de prolongation pour les 3e et 4e circuits.

Il est délivré pour les 2e, 3e et 4e itinéraires, au départ de toutes les gares du Réseau d'Orléans, des billets spéciaux complémentaires à prix réduit, de 1re et 2e classes, pour gagner ou quitter leurs points d'accès.

Pour plus amples renseignements, consulter : les gares et stations ; l'Agence de la Cie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines ; le Bureau de Renseignements, 126, Boulevard Raspail, à Paris.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

Vacances de 1926

TRAINS SPÉCIAUX

A PRIX RÉDUITS

La Compagnie de Paris à Lyon et à la Méditerranée mettra en marche, cette année, de Paris sur la Savoie, l'Auvergne, la Franche-Comté, le Jura, le Morvan, l'Avallonnais, le Nivernais, le Bourbonnais, l'Ardèche et la Drôme, des trains spéciaux de vacances comportant une réduction de 30 à 35 % sur le prix du tarif général.

Ces trains composés de voitures de 2e et 3e classes seront à places limitées.

Le retour s'effectuera au gré des voyageurs jusqu'au 1er novembre 1926, par tous les trains du service régulier, sans donner droit à des arrêts en cours de route et sous réserve, pour l'accès dans les trains express et rapides, que les conditions de parcours fixées par l'affiche de la marche des trains seront remplies.

Les départs de Paris des trains spéciaux de vacances auront lieu respectivement aux dates suivantes :

sur la Savoie, les 30 juin, 11, 14, 16 et 31 juillet, 1er, 3, 13, 15 et 31 août. Paris, dép. 22 h. 55 :

sur l'Auvergne, les 10, 23 et 30 juillet, 2, 5, 10, 18 août et 1er septembre. Paris, dép. 19 h. 03 ;

sur la Franche-Comté et le Jura, les 24 juillet et 9 août. Paris, dép. 22 h. 55;

sur l'Ardèche et la Drôme, le 7 août. Paris, dép. 22 h. 55 ;

sur le Morvan et l'Avallonnais, les 29 juillet et 12 août. Paris, dép. 23 h. 23 ;

sur le Nivernais et le Bourbonnais, le 6 août. Paris, dép. 22 h. 15.

Pour tous renseignements concernant la délivrance des billets, les horaires, la location et les prix des places s'adresser :

pour les trains spéciaux sur la Savoie, au journal *Le Savoyard de Paris*, 123, rue Montmartre, à Paris, et au Bureau de Renseignements de la gare de Paris P.-L.-M., 20, Boulevard Diderot ;

pour les trains spéciaux sur l'Auvergne, à l'Agence des Trains Bonnet 94, Boulevard Richard-Lenoir, Paris ;

pour les autres trains, au bureau de renseignements de la gare de Paris P.-L.-M., 20, Boulevard Diderot.



ÉDITIONS BOSSARD

140, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 140
PARIS (VIe)
R. C. Seine : 218.694 B



Vient de paraître :

ÉVELINE BUSTROS

LA MAIN D' ALLAH

Roman

Préface de

JÉROME et JEAN THARAUD

C'est ici un roman historique, dont l'action se passe au VIIe siècle de notre ère. Il nous fait revivre les événements qui accompagnèrent le coup d'Etat auquel Moawia, fondateur de la dynastie des Omeyades, eut recours pour se proclamer calife et rendre le califat héréditaire. La volonté du Prophète est trangressée, mais Damas va devenir, pour cinquante ans, une fastueuse capitale.

La Main d'Allah nous révèle un talent nouveau et réellement original d'accent.

Mme Eveline Bustros est Syrienne. Elle fait son entrée dans la littérature. Elle y est introduite par les Frères Tharaud. Le français est sa langue habituelle. D'une plume concise, réfléchie, très personnelle, elle vient de réussir d'emblée une large et vivante reconstitution historique d'une des plus grandes époques de l'histoire. Romancière née, elle a su animer le drame d'une intrigue sentimentale déconcertante qu'aucun Européen n'eût imaginée. Rien de prévu, de fade, ni de conventionnel.

Au demeurant, dans leur préface, les frères Tharaud ne nous cachent pas le plaisir qu'ils ont eu à lire *La Main d'Allah*.

Il a été tiré de cet ouvrage :

9 exempl. hors commerce, sur papier d'Auvergne, numérotés de A à I.
25 exempl. pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 25. Au prix de **50** fr.

LES ARTS ET LE LIVRE

A PARIS, 17, RUE FROIDEVAUX (**14e Ar.**) **Télép. Fleurus 27 67**

(*Antérieurement, 47, rue Laffitte, Paris-IXe*)

L'INTELLIGENCE

Il nous paraît que, dans les Collections de luxe et de demi luxe, les œuvres de Haute Culture se trouvent peu et qu'elles n'y ont pas, pour la plupart, la place qu'elles méritent. Notre bibliothèque vise à réparer cette lacune.

Imprimée d'une façon que nous voudrions impeccable, avec lettrines en rouge, sobre, d'un format commode, 23×14, elle sera très vite appréciée des lettrés.

PARU :

MARCEL SCHWOB. **Mœurs des Diurnales.**

Préfaces de MARGUERITE MORENO et de PIERRE CHAMPION.

25 exemplaires	Annam	....	**80** fr.
25	— Arches (velin)	......	**80** fr.
50	— Madagascar	....	**75** fr.
900	— Rives (velin)	....	**60** fr.

POUR PARAITRE MENSUELLEMENT

LOUIS BERTRAND. **Louis XIV.**

HENRI BERGSON. **Données immédiates sur la Conscience.**

Préface d'ALBERT THIBAUDET.

CLAUDE BERNARD. **Médecine expérimentale.**

Préface de JEAN-LOUIS FAURE.

PAUL BOURGET. **Physiologie de l'Amour moderne.**

Préface de LOUIS BERTRAND.

FRANÇOIS DE CUREL. **La Forêt vivante** (Inédit).

FRANÇOIS DE CUREL. **La Fille sauvage.**

PAUL CLAUDEL. **Art poétique.**

Préface de FRÉDÉRIC LEFÈVRE.

Chaque volume a, comme préface, une étude complète faite, soit par un des pairs de l'Ecrivain, soit par un technicien du sujet traité. En outre le volume contient un fac-simile d'une page de l'auteur, un portrait hors-texte de celui-ci ; à défaut un frontispice.

PARAITRA LE 10 JUILLET :

R. DE GOURMONT. **Esthétique de la Langue française.**

Préface de JULES DE GAULTIER.

25 exemplaires	Annam	....	**90** fr.
25	— Arches (velin)	.....	**90** fr.
50	— Madagascar	....	**85** fr.
900	— Rives (velin)	....	**70** fr.

A PARTIR D'OCTOBRE 1926

COMTE DE GOBINEAU. **Inégalité des Races humaines.**

Préface de JEAN GIRAUDOUX.

STÉPHANE MALLARMÉ. **Vers et Prose.**

Avec deux portraits de l'Ecrivain.

NIETZSCHE. **Par delà le Bien et le Mal.**

Préface d'ANDRÉ GIDE.

HENRI POINCARÉ. **La Valeur de la Science.**

Préface de LÉON BRUNSCHVICK

HENRI DE RÉGNIER. **La Cité des Eaux.**

PAUL VALÉRY. **Monsieur Teste.**

Préface de RENÉ LALOU.

LA JOIE DE NOS ENFANTS

PUBLICATION MENSUELLE SOUS LA DIRECTION DE F. DE PAEMELAERE

Chaque volume in-4° (24 1/2 × 19 1/2) 160 pages, illustré de 50 à 60 gravures hors-texte et dans le texte et d'un frontispice en trichromie.

LOUIS DESNOYERS	**Mésaventures de J.-P. Choppart** (dessins de J. HEE).	**5 fr.**
MARK TWAIN	**Aventures de Tom Sawyer** (dessins de ANDLAUER)...	**5 fr.**
HABBERTON	**Les Bébés d'Hélène** (dessin de J. HEE)............	**6 fr.**
WYSS	**Robinson Suisse** (dessins de ANDLAUER)........	**6 fr.**

PARAITRONT D'AOUT A DÉCEMBRE 1926 :

ROSNY aîné	**Le Trésor lointain** (inédit).
M. TWAIN	**Huck Finn, l'Ami de Tom.**
MAC ORLAN	**Les Clients du bon Chien jaune** (Inédit).
L. BIART	**A travers l'Amérique.**
Mme RACHILDE	**Le Théâtre des Bêtes** (inédit).

LA PLUS VIVANTE, LA MIEUX FAITE DES COLLECTIONS POUR ENFANTS

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

L'ANJOU EN AUTO-CAR

Circuits au départ de Saumur et d'Angers

Centres de tourisme célèbres par leurs Monuments

du 1er Juillet au 30 Septembre 1926

Deux circuits au départ de Saumur.

Circuit A ***(mardi et vendredi)***

Saint-Florent (visite d'une cave), Dolmen de Bagneux, Fontevrault, Montsoreau, Candes.

Départ : 13 h. 15. — Retour : vers 18 h. 30. — Prix par place : **15** francs.

Circuit B ***(jeudi)***

Château de la Motte-Chandeniers, Les Trois-Moutiers, Château d'Oiron, Thouars, Montreuil-Bellay.

Départ : 12 h. 15. — Retour : vers 18 h. 30. — Prix par place : **35** francs.

Location moyennant 1 franc par place, au Syndicat d'initiative, place du Théâtre, à Saumur, ou à la gare de Saumur-Orléans.

Un circuit au départ d'Angers :

Mercredi

Les Ponts-de-Cé, Rochefort-sur-Loire, Chalonnes, Saint-Georges, Château de Serrant, Champtocé, Varades, Saint-Florent-le-Vieil, Montjean, Chalonnes, Rochefort-sur-Loire, Béhuart, Savonnières, Epiré.

Départ : 13 heures — Retour : vers 19 heures. — Prix par place : **35** francs.

Location moyennant 1 franc par place au Syndicat d'Initiative, 71, rue Plantagenet, ou au kiosque du Syndicat, place de la Gare, à Angers.

VOYAGE DE SIX JOURS EN AUTO-CAR

DE ROCAMADOUR AUX GORGES DU TARN

Départ de Rocamadour tous les dimanches du 11 Juillet au 19 Septembre 1926.

1re *journée* : Rocamadour, Gouffre de Padirac, Maurs.

2e *journée* : Maurs, Conques, Entraygues, Espalion.

3e *journée* : Espalion, Sainte Enimie, descente du Tarn en barque de la Malène au cirque des Baumes, Millau.

4e *journée* : Millau, Rodez.

5e *journée* : Rodez, Viaduc de Tanus, Najac, Villefranche-de-Rouergue.

6e *journée* : Villefranche-de-Rouergue, Cabrerets, Rocamadour.

Prix du transport pour le voyage complet : **400** fr. (y compris le trajet en barque dans les gorges du Tarn).

Pour renseignements et billets, s'adresser notamment à l'Agence de la Cie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines, Paris (IXe).

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot
3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **50 fr.** (France) / **70 ou 60** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot ".

2. — Je vous adresse ci-joint { **335 fr.** (France) / **360 fr.** (Étranger) } pour recevoir la collection reliée des sept années (port compris).

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**